П.Б.4/10

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 1367

EXAMEN CRITIQUE
DES ANCIENS
HISTORIENS
D'ALEXANDRE-LE-GRAND.



A PARIS,
Chez DESSAIN *Junior*, Libraire, rue Gît-le-Cœur.

M. DCC. LXXV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

NUMM. PHILIPPICARUM
R. Bibl.

A MESSIEURS
DE
L'ACADÉMIE ROYALE
DES
INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MESSIEURS,

Eclairé par vos Ecrits, honoré de vos ſuffrages, & encouragé par vos conſeils, j'oſe faire paroître,

ſous vos auſpices, cet Ouvrage, qui vous doit ſa naiſſance. Daignez agréer cette marque publique de ma reconnoiſſance & du reſpect avec lequel je ſuis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

*S** C***

PRÉFACE.

L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES avoit propoſé pour le ſujet du Prix qu'elle devoit diſtribuer à Pâques de l'année 1770, *l'Examen critique des anciens Hiſtoriens d'Alexandre-le-Grand.* Les Mémoires qui furent envoyés au concours n'ayant point rempli les vues de cette ſavante Compagnie, elle remit, à l'année 1772, la diſtribution du même Prix, qui fut alors remporté par l'ouvrage que je publie aujourd'hui. Depuis cette époque, je me ſuis occupé à en retoucher certaines parties & à y faire les additions & les corrections qui m'ont paru néceſſaires, pour le rendre plus digne de l'attention des Gens de Lettres.

Les Notes placées à la fin de cet Examen *, ſont des éclairciſſemens que j'ai cru indiſpenſables. J'aurois pu ſans doute les multiplier, mais il falloit mettre un terme à mes diſcuſ-

* Conſultez, pour l'uſage de ces Notes, la Table qui eſt à la fin de l'ouvrage.

ſions & à mes recherches. La Diſſertation, qui termine mon ouvrage, eſt relative au ſujet que je traite, & n'en ſauroit être ſéparée; elle a pour objet l'année de la naiſſance d'Alexandre & les dernières époques de la Chronique de Paros.

On apperçoit de toutes parts, dans les ouvrages qui nous reſtent ſur les exploits d'Alexandre, des menſonges ſpécieux & des vérités en quelque ſorte mutilées. Pourquoi les Modernes, qui ont écrit l'hiſtoire de ce Conquérant, ont-ils tout adopté ſans diſcernement? Ce fait eſt rapporté par Plutarque, Quinte-Curce, &c. il faut le croire. Ceux-ci, ſous prétexte qu'ils ne veulent pas ennuyer, ſe contentent de diſſerter avec eſprit, ceux-là de faire quelques réflexions ſages, mais ſouvent communes; d'autres enfin nous donnent leurs réveries pour des vérités, & décorent leurs ouvrages d'un titre impoſant; vrais Hiſtrions de la Littérature, ils ſe meuvent en tous ſens pour attirer ſur eux les regards de la multitude. L'Hiſtoire devient, entre les mains de ces Ecrivains, un tiſſu de fables, fruit déréglé de leur imagination.

Ceux qui, depuis la renaiſſance des Lettres, ſe ſont conſacrés à l'étude des Anciens ont plus de droit à notre reconnoiſſance: des recherches utiles, des rapprochemens heureux ont été le fruit de leurs veilles. L'hiſtoire d'Alexandre paroît cependant avoir été négligée. Quelle utilité a-t-elle retirée juſqu'à préſent du travail d'une foule de Commentateurs? Leurs obſervations ne peuvent nous éclairer, parce qu'ils ont abandonné les régles de la critique, pour ſe livrer entièrement aux diſcuſſions grammaticales; & que l'étude des mots a preſque toujours abſorbé, chez eux, le temps qu'ils auroient dû employer à celles des choſes.

Ces Savans ne peuvent être regardés que comme des Interprètes; en ſéparant, de la connoiſſance des langues, la critique ſans laquelle la ſcience des faits eſt toujours Incertaine, ils n'ont que trop ſouvent donné lieu aux déclamations de ces hommes ignorans ou de mauvaiſe foi, qui cherchent à conſoler leur amour-propre par le mépris qu'ils s'efforcent envain de répandre ſur l'érudition. Ceux qui ont aſſez de diſcernement pour ſentir l'injuſtice des goûts excluſifs, n'ignorent pas que le ſavoir le plus profond n'eſt point incompatible avec l'eſprit philoſophique, dont, en matière de faits, la critique eſt un des principaux caractères.

La critique pénètre, agite cette maſſe de faits condenſée en quelque ſorte par le laps des temps, *mens agitat molem*, & la diſſout, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, pour en ſéparer les parties hétérogènes, & ne laiſſer ſubſiſter que celles qui peuvent s'allier avec la vérité;

elle eſt enfin aux matériaux de l'Hiſtoire ce qu'eſt la Chymie aux principes des corps.

Si l'expérience & l'obſervation peuvent ſeules accélérer les progrès de la ſcience de la nature, ce n'eſt de même qu'en faiſant marcher devant ſoi le flambeau de la critique, qu'on peut diſſiper les nuages épais qui environnent ſouvent les vérités hiſtoriques. Ici le doute eſt d'autant plus utile & plus raiſonnable, que les phénomènes de la nature offrent des faits mieux conſtatés, & plus nombreux que ceux dont la critique peut, à l'aide des monumens hiſtoriques, ſe propoſer l'examen. Plus elle veut pénétrer dans le ſanctuaire de l'Antiquité, plus le nombre & l'autorité des témoignages diminue, & plus les incertitudes ſe multiplient. Diſons tout : celui qui s'applique à l'étude de la nature touche, pour ainſi dire, par tous ſes ſens, les faits qu'il découvre ; il peut les lier, les comparer entr'eux, les éclaircir les uns par les autres, en tirer des réſultats : avantages que les révolutions des ſiécles, l'éloignement des temps & le défaut de monumens, enlèvent néceſſairement au critique.

L'amour des ſyſtêmes a cependant enfanté preſque autant de romans dans la Phyſique, que le penchant des hommes pour le merveilleux, a produit de fables dans les Annales du monde. Celles des anciens peuples, où l'on trouve peut-être le plus d'exemples, de mœurs, de

caractères de toute eſpèce, en un mot, le plus d'inſtructions, font ſouvent naître cet enthouſiaſme ſéducteur qui rend inutiles les efforts de cette raiſon froide & tranquille, ſans laquelle le Lecteur impartial ne ſauroit tenir la balance & peſer les autorités.

Pour aſſigner à ces autorités leur véritable valeur, il faut ſe livrer à des recherches pénibles. Des témoignages épars étant ſouvent les ſeuls monumens qui nous reſtent, l'Art de conjecturer eſt alors l'unique moyen de parvenir à la découverte du vrai, ou du moins de trouver de fortes probabilités que l'on peut appeler des vérités hiſtoriques du ſecond ordre : il en exiſte ſans doute de pluſieurs eſpèces, qui ſe multiplient ſuivant le degré de certitude des différens récits, le nombre des années écoulées entre les événemens & le temps auquel ont vécu ceux qui fourniſſent ces témoignages.

Si les difficultés, que nous venons d'expoſer, empêchent le Critique de trouver toujours des vérités, du moins peut-il quelquefois ſe flatter d'en laiſſer le germe dans ſes écrits. Cette douce eſpérance le ſoutient, & l'anime au milieu de ſes travaux ; mais elle ne ſauroit lui faire illuſion & l'engager à donner de ſimples inductions pour des preuves, & ſes conjectures pour des faits certains. Heureux l'Ecrivain qui n'a jamais perdu de vue ces paroles remarquables de

УНИВ. РОМТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

Cicéron: *Judicium ſuum nullum interponere, ea probare quæ ſimillima veri videantur, conferre cauſas, & quid in quamque ſententiam dici poſſit, expromere; nullâ adhibitâ ſuâ auctoritate, judicium audientium relinquere integrum ac liberum, tenebimus hanc conſuetudinem à Socrate traditam;* de Divinat. Lib. II, n.° 72.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

L'État des Lettres dépend de la conſtitution politique: toujours la liberté vivifie & nourrit les talens; toujours ils furent étouffés par le deſpotiſme. Sparte oubliant les principes de ſon Légiſlateur, & Athènes enivrée de ſes ſuccès, négligèrent leur ſûreté commune, pour ſe livrer aux ſeuls mouvemens de leur jalouſie. La guerre du Péloponnèſe ayant épuiſé leurs forces, & la gloire éphémère de Thèbes ayant expiré avec Epaminondas, Philippe profita des diſſentions des Grecs pour détruire leur gouvernement fédératif, & aſſervir ce peuple qui avoit réſiſté ſi long-tems aux armes de l'Aſie. Envain Démoſthène employa ſon éloquence à retirer ſes Concitoyens de leur honteuſe léthargie: les mœurs étoient corrompues, le luxe avoit énervé leur ame, & les exploits de tant de Héros qui s'étoient ſignalés aux champs de Marathon & de Platée, dans les mers de Salamine, loin de ranimer dans le cœur des Athéniens leur ancien amour pour la gloire, ne firent qu'y entretenir un vain ſentiment de préſomption & d'orgueil.

Alexandre monte ſur le Trône, détruit la Monarchie des Perſes dont la molleſſe lui préparoit depuis long-tems la conquête. La mort de ce Prince produiſit une révolution qui fut également funeſte au repos de l'Univers & au progrès des Lettres. Les Grecs devinrent le jouet de l'ambition & des caprices de ſes ſucceſſeurs: ces fiers Répu-

blicains ne furent bientôt qu'un troupeau de vils eſclaves, & la Tribune où avoit tonné Démoſthène, ne retentit plus que de decrets dictés par l'adulation & la baſſeſſe. Un reſte de liberté s'étoit encore conſervé dans une partie du Péloponnèſe; le zèle d'Aratus, la valeur de Philopœmen & la ſageſſe de Lycortas rendirent floriſſante la ligue Achéenne, & la ſoutinrent avec éclat dans des circonſtances délicates. Mais la corruption avoit déja pénétré juſqu'aux entrailles des corps politiques de la Grèce : Callicrate & ſes adhérens ne rougirent pas de vendre leur patrie aux Romains, peuple adroit & politique qui toujours prit ſoin de cacher la ſervitude ſous l'apparence de la paix & de l'amitié, & mit le ſceau à l'aſſerviſſement des Grecs, qui, par la deſtruction des Achéens, virent renverſer le dernier rempart de leur liberté.

Les Lettres & les beaux Arts ne ſurvécurent point à cette perte : le deſpotiſme creuſa de la même main leur tombeau commun. La Tragédie dont un des principaux objets étoit de faire abhorrer les tyrans, l'ancienne Comédie, dont l'heureuſe licence livroit au ridicule, au mépris & à la haine ceux qui abuſoient de leur pouvoir, & corrigeoit les vices de l'eſprit démocratique, perdirent également leur reſſort, & ce qui en eſt une ſuite néceſſaire, leur premiere ſplendeur. Les Jeux gymniques ſi propres à former des ſoldats pendant la paix, ne furent plus qu'un vain ſpectacle, & ceux qui s'y diſtinguoient n'étoient remarquables que par des excès honteux & révoltans. L'art ſublime qui avoit

animé la ſtatue d'Harmodius & d'Ariſtogiton, devint foible & languiſſant, lorſqu'il voulut repréſenter les vils eſclaves de la tyrannie. Le Philoſophe, devenu l'adulateur des Grands que juſqu'alors il avoit inſtruits & éclairés, n'eut plus que la livrée des anciennes ſectes que tant de noms reſpectables avoient illuſtrées. Quel fut, dans ces tems malheureux, le ſort de l'Hiſtoire? Arrêtons quelques inſtans nos regards ſur cet objet.

Cette douce harmonie du ſtyle, & l'art d'intéreſſer dans les moindres détails, qui caractériſent les ouvrages d'Hérodote; ces graces ſi faciles, ſi nobles de Xénophon qui joignoit la connoiſſance profonde de la politique, aux qualités qui forment un grand Général & un Philoſophe digne de l'amitié de Socrate; cette éloquence mâle & cette vérité auſtere qui nous rappellent Thucydide, ne ſe reproduiſirent plus avec le même éclat chez ceux qui ſuccédèrent à ces Ecrivains dans la carrière de l'hiſtoire. Théopompe, Philiſte, Ephore & Timée jouirent cependant d'une grande célébrité, quoiqu'il s'en falût bien que leurs ouvrages, & pour le fond & pour la forme, fuſſent au-deſſus de toute critique. Ce changement ne peut être attribué qu'aux révolutions civiles, & on en doit remarquer trois époques; la première répond au temps où Philippe ſe trouva maître de la Grèce.

La tyrannie produit néceſſairement des effets divers ſur les différens eſprits, ſuivant leur caractère. Les uns foibles & puſillanimes plient au moindre vent, ſont renverſés par

le plus léger effort, & adorent en tremblant la main qui les opprime; les autres avec plus d'énergie dans l'ame, indignés de l'apparence même du pouvoir arbitraire & soulevés par le spectacle des malheurs qui s'avancent à la suite de la tyrannie, déclament avec aigreur contre leurs nouveaux maîtres, exagèrent leurs vices & exténuent ce qu'ils peuvent avoir de vertu. Telles furent les premières influences de la domination Macédonienne; elles se firent également sentir dans la conduite de ceux qui gouvernoient les différentes Républiques de la Grèce, & dans les écrits des Auteurs du temps.

Le règne d'Alexandre doit être regardé comme la seconde époque de la décadence de l'histoire : les Grecs, accoutumés au joug Macédonien & éblouis par les exploits du Vainqueur de l'Asie, auxquels ils étoient en quelque sorte intéressés, puisque la gloire en rejaillissoit sur leur Nation, laissèrent bientôt refroidir cette fermentation que les entreprises de Philippe avoient produite dans ces âmes Républicaines; l'enthousiasme succéda à la haine. Les témoins oculaires des actions du Monarque Macédonien ne purent se préserver de la contagion. Ceux des Écrivains postérieurs, qui s'exercèrent sur le même sujet, ne les ont que trop souvent imités. Ils vivoient sous la domination Romaine, & dans ces temps malheureux, où l'Univers étoit en proie aux barbares caprices de ces foux sanguinaires qui occupoient le Trône des Césars. Ces temps forment la troisième époque des divers changemens que subit

la manière d'écrire l'histoire, & sur laquelle j'entrerai dans de plus grands détails au commencement de la première section de cet ouvrage : il me suffit ici de l'indiquer.

La subversion totale de la démocratie entraîna donc avec elle la décadence des Lettres, & plus particulièrement encore celle du genre historique, qui ne peut être cultivé avec succès dans un gouvernement arbitraire. La vérité fut alors ensevelie sous une foule de traditions fabuleuses & contradictoires. Il n'appartient qu'à l'œil pénétrant de la critique de démêler le faux d'avec le vrai, & de concilier les différens récits. Dans la matière que je traite, il m'est impossible de m'attacher invariablement à ces principes rigoureux. Qui peut se flatter de marcher avec certitude dans la nuit des temps, & de pouvoir discerner des faits altérés par la flatterie, & par l'amour du merveilleux, passion dominante chez les Grecs, & dont leurs plus grands Ecrivains mêmes n'ont pas sçu se préserver entiérement? Je serai donc obligé de chercher non-seulement le vrai, mais encore, selon le conseil d'Aristote, le vraisemblable, de substituer quelquefois des conjectures à des preuves, & enfin de me contenter des probabilités dans les endroits où la vérité se dérobera à mes regards.

Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien, Quinte-Curce, & Justin sont les Historiens principaux qui nous ont conservé avec quelque étendue les événemens du règne d'Alexandre. Si je voulois examiner en particulier le récit de chacun de ces Historiens, il me seroit impossible d'éviter les

répétitions & même l'obſcurité. J'ai tâché de prendre une marche qui pourra me garantir de ces défauts, en conſervant néanmoins avec attention la ſuite des faits, ſelon l'ordre chronologique : le plan que j'ai cru devoir ſuivre, me paroît en effet plus propre à développer avec clarté les obſervations que je me propoſe de faire, non-ſeulement ſur les Ecrivains particuliers de la vie d'Alexandre, mais encore ſur tout ce que l'Antiquité nous a tranſmis de remarquable touchant ce célèbre Conquérant. J'examinerai dans la première ſection les ſources dans leſquelles les Hiſtoriens d'Alexandre ont puiſé, & le degré d'autorité qui leur eſt dû; dans la deuxième, le récit qu'ils font des exploits militaires de ce Prince; dans la troiſième, celui des actions particulières qui le caractériſent. Enfin je diſcuterai, dans la quatrième, les détails géographiques que nous offrent ſes expéditions.

Quoique je me ſois fais une loi de ne m'arrêter qu'aux événemens qui peuvent fournir quelques objets de diſcuſſion; cependant je les lierai, ſur-tout dans la ſeconde ſection, avec ceux qui les précèdent ou qui les ſuivent, par des faits intermédiaires, afin d'éviter les tranſitions trop fortes, mais ſans entrer dans aucun détail; la nature de cet ouvrage ne ſauroit l'admettre.

EXAMEN CRITIQUE
DES
ANCIENS HISTORIENS
D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

PREMIÈRE SECTION.

Des ſources dans leſquelles les Hiſtoriens d'Alexandre ont puiſé leurs récits, & du degré d'autorité qui eſt dû à chacun de ces Ecrivains.

LORSQUE la Liberté a rendu le dernier ſoupir, le mot de Patrie ne préſente plus à l'eſprit les mêmes idées qu'auparavant; il perd toute ſon énergie & ne peut échauffer des âmes de glace. Les Ecrivains n'ont plus alors pour objet l'avantage de leurs Concitoyens, qui, réunis dans une même Cité, & ne s'intéreſſant

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

aux affaires publiques qu'autant qu'elles ſont ſubordonnées à leur intérêt particulier, détournent leurs regards de l'avenir, pour jouir du préſent, & ſont toujours prêts de devenir les eſclaves de celui qui les payera davantage : l'égoïſme tarit en eux la ſource de toutes les vertus ſociales, & comme ils ne ſont plus ſoutenus par l'amour de la Patrie, qui les enflammoit, qui ennobliſſoit autrefois tous leurs ſentimens, & les dirigeoit ſans ceſſe vers l'utilité générale, ces mêmes Ecrivains ſe livrent à des ſujets également dénués de chaleur & d'intérêt.

L'Hiſtoire d'un Conquérant peut-elle donc faire naître dans l'âme des lecteurs les mêmes ſentimens que celle d'un peuple libre, qui nous attache par des traits touchans ou ſublimes? Un ſeul homme agit & triomphe, & une foible portion de ſa gloire rejaillit ſur ſes ſoldats. Ses ſuccès étonnent, mais ils n'intéreſſent pas. Dans une République, au contraire, chaque individu joue un rôle plus ou moins conſidérable : les ſuccès & les malheurs de l'Etat ſont ceux de ſa famille. Les exploits de ces Concitoyens ſont les titres de ſes enfans, & la ſplendeur de ſa Patrie, leur nobleſſe (1). Les faſtes des anciennes Républiques retracent à nos yeux des actions auxquelles nous croyons être encore intéreſſés, malgré la diſtance des temps, & qui produiſent en nous une émotion toujours agréable & ſouvent très-vive, malgré la diverſité des mœurs & du gouvernement.

Les Grecs, ſous le joug Macédonien, & bientôt après ſous celui des Romains, ne prirent qu'un foible intérêt à la choſe publique. L'imagination de leurs Hiſtoriens vint s'éteindre ſous

(1) Cet enthouſiaſme républicain ne ſauroit cependant faire ſupporter les vices de la Démocratie. Le peuple eſt ſouvent le plus terrible & le plus injuſte de tous les deſpotes, ſes caprices ſont l'unique régle de ſes actions : l'homme eſt né tyran.

leur

leur plume ſervile, & leurs talens s'évanouirent avec les beaux jours de leur Patrie. Denys d'Halicarnaſſe, ce judicieux critique, après avoir parlé de cette élocution harmonieuſe qui caractériſe le ſtyle des anciens Ecrivains de la Grèce, continue en ces termes: « Elle fut dans les temps poſtérieurs fort négligée: » perſonne n'a penſé, ſans doute, à faire le parallèle (de cette » nouvelle élocution avec l'ancienne); il ne ſoutiendroit pas » juſqu'à la fin la lecture de tous les Ouvrages que nous ont » laiſſés Plutarque, Duris, Polybe, Saon (1), Démétrius Calan- » tien, Jérôme (peut-être de Cardie) Antiloque, Héraclide, » Hégéſias de Magnéſie, & une foule d'autres : un jour ne » ſuffiroit pas, ſi je voulois en faire la nomenclature. »

Plus le poids de la ſervitude s'appeſantiſſoit, plus la lumière des Lettres s'enfonçoit dans les ténèbres. Cette vile adulation qui flétrit l'âme & étouffe le génie, fit des progrès rapides ſous le regne des Empereurs Romains. Le moindre de leurs exploits devint le ſujet des déclamations des ſophiſtes, qui en décrivoient les circonſtances avec des couleurs peu naturelles, & une pompe de langage qui n'avoit nulle proportion avec les choſes qu'ils racontoient. Lucien compare cette violente manie, qui ſaiſit alors tous les eſprits, à la fièvre épidémique des Abdéritains, qui, frappés de la repréſentation de l'Andromède d'Euripide, couroient dans les rues en déclamant les vers de ce Poëte : cette maladie, qui étoit accompagnée de ſymptômes ſinguliers, ne finit qu'avec les chaleurs de l'été (2).

Au premier combat (3), on voyoit éclorre une foule de rélations

(1) *Voyez* la note (I).

(2) Il faut avouer que les Abdéritains avoient déja de grandes diſpoſitions à la folie : leur extravagance avoit même paſſé en proverbe, *Vid.* Iſaac. Voſſ. in Mel. p. 691, &c. & leur nom ſeul étoit un outrage. *Vid.* Timæi Soph. Lexic. voc. plat. p. 10 & not. celeb. Runhkenii.

(3) ὑπὸ μιᾷ τῇ ὁρμῇ. *Lucian. quom. ſcrib. Hiſt.* n.° 2. Lucien parle ici des guerres des Empereurs Romains, dont le moindre exploit étoit célébré d'une manière hyperbolique & peu vraiſemblable par les Ecrivains Grecs.

qui n'avoient d'autre fondement que celui que leur ſuppoſoit l'imagination déréglée de leurs Auteurs. Joignant l'ignorance à l'effronterie, ces Hiſtoriens commettoient les fautes les plus groſſières en matière de Géographie & de Tactique : parloient-ils d'un combat ſanglant où la victoire avoit été long-temps incertaine, la perte des ennemis étoit immenſe, & celle des Romains preſque inſenſible. Dans une de ces batailles les premiers eurent 7236 hommes de tués, & les ſeconds, deux hommes ſeulement & neuf de bleſſés (1) : emportés, hors des limites du vrai, par un amour immodéré des deſcriptions, ils s'efforçoient de faire briller leur eſprit en décrivant des machines de guerre, des armes, des ponts, des foſſés, &c. Chauſſant le cothurne, ils racontoient les morts les plus naturelles avec des circonſtances tragiques; enfin ces Ecrivains ne préſentoient aucun objet à leur lecteur ſans le défigurer par leurs exagérations, par l'enflure de leur ſtyle, & ſouvent ils mettoient, je me ſers de la comparaiſon de Lucien, la tête du Coloſſe de Rhodes ſur le corps d'un nain (2).

L'agréable & judicieux Auteur que je viens de citer, après avoir expoſé avec cette énergie qui lui eſt propre, les défauts, ou les écarts des Hiſtoriens de ſon ſiècle, établit les préceptes les plus ſolides & les plus lumineux ſur la manière d'écrire l'Hiſtoire. Voulant encore oppoſer une nouvelle barrière à la contagion, & arracher au mauvais goût tout le crédit qu'il pouvoit avoir ſur l'eſprit de la multitude, Lucien mit ſa critique en action & compoſa ſes deux livres *de la véritable Hiſtoire*. Cet ouvrage, qui peut être regardé comme une débauche d'imagination par l'étonnante fécondité d'idées burleſques, & même giganteſques,

(1) Lucain. id. n.° 20.

(2) Lucain. id. n.° 23.

qui y ſont répandues avec une prodigalité ſans exemple, n'eſt autre choſe qu'une fiction ingénieuſe dont l'unique objet eſt de vouer au mépris, &, ſi j'oſe le dire, à l'opprobre, les productions des Hiſtoriens du temps; productions monſtrueuſes, puiſqu'elles tenoient également du roman & de l'hiſtoire, ſans que l'on put les ranger dans l'une de ces deux claſſes, qui n'en ſauroient admettre d'intermédiaires.

Pour apprécier avec juſteſſe les compoſitions d'un Ecrivain, il faut connoître l'état du ſiècle où il a vécu, afin de ſavoir les ſecours qu'il a eus; ce qu'il doit au goût & à la manière de penſer de ſes contemporains, & ce qu'il ne tient que de lui-même. Les obſervations que j'ai faites au commencement de cet ouvrage, ſur le ſort des Lettres, conſidéré comme inhérent aux révolutions civiles, & celles que l'on vient de voir rempliront en partie, ce me ſemble, le premier de ces objets, à l'égard des Hiſtoriens d'Alexandre; le ſecond ne peut être que le réſultat d'un examen particulier de leurs ouvrages. Avant que de diſcuter le récit de ces mêmes Hiſtoriens, je marquerai le degré d'autorité qui eſt dûe à chacun d'eux. Pour l'établir avec certitude, il faut connoître les ſources où ces Auteurs peuvent avoir puiſé. D'ailleurs lorſqu'il s'agit de traditions, ſoit orales, ſoit écrites, il eſt abſolument néceſſaire de remonter aux premiers témoins.

Cet enthouſiaſme qui né de la proſpérité meurt avec elle, cet enthouſiaſme produit par des ſuccès étonnans & rapides, avoit allumé l'imagination des compagnons d'armes & des contemporains d'Alexandre. Mais cette chaleur factice & paſſagère étoit ſemblable à celle de ces phoſphores qui ne brûlent jamais: elle devoit naturellement faire éclorre des écrits où le merveilleux ſéduisît les eſprits au lieu de les entraîner, & les amusât au lieu de les émouvoir.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

Cet amour du merveilleux s'étoit emparé, selon Strabon (1), de la plume de presque tous les Historiens du Conquérant de l'Asie; aucun d'eux ne fut entièrement exempt de ce défaut épidémique. Les ouvrages de Callisthène, d'Onésicrite, d'Hégésias & de Clitarque, paroissent avoir été la principale source de bien des erreurs; & l'on sait que les erreurs se propagent toujours en raison de leur antiquité, du nombre & de la disposition de ceux qui les transcrivent ou les adoptent. Contentons-nous de rapporter le jugement que les plus judicieux Critiques, parmi les Anciens, ont porté de ces Ecrivains: seul moyen qui nous reste pour les faire connoître.

Callisthène avoit cru relever les actions d'Alexandre, & en augmenter la gloire par un style aussi peu propre à l'histoire qu'à l'éloquence. . . « Il ne s'élève pas, dit Longin, mais se guinde » si haut, qu'on le perd de vue (2) ». . . . Je rapporterai dans la suite la critique judicieuse que Polybe avoit faite de sa rélation de la bataille d'Issus. Aussi superstitieux, (caractère incompatible avec la profession de Philosophe), qu'ignorant dans la Tactique. . . . « Callisthène racontoit, comme nous l'apprend » Strabon, qu'Alexandre excité par l'amour de la gloire, alla consulter l'oracle (d'Ammon), ayant ouï dire que Persée & Hercule y avoient été avant lui. Il se mit en marche de Paræto- » nium; égaré par une nuée de poussière, le vent du Midi » soufflioit alors avec violence, il dut son salut à une pluie abon- » dante & à deux corbeaux qui lui servirent de guides. Ce détail,

(1) Πάντες μὲν γὰρ οἱ περὶ Ἀλέξανδρον, τὸ θαυμαστὸν ἀντὶ τἀληθοῦς τἀποδέχονται μᾶλλον. L. XV. p. 480.

(2) Boileau rend ainsi ces expressions énergiques de Longin, οὐχ ὑψηλὰ, ἀλλὰ μετέωρα. C. III, p. 14. ad. Mori, *Callisthenes, Comes Alexandri, scripsit, historiam: & hic quidem Rhetorico penè more*, Cicer. de Oratore. L. II, n.° 14. Ciceron regarde enfin Callisthène comme un Ecrivain fort au-dessous du médiocre: *Callisthenes quidem, vulgare & notum negotium*; ad Quint. fratr. L. II. Ep. 13. *Voyez* sur ce passage Muret. Var. Lect. L. II, C. V.

» ainsi que ceux qui suivent, ont été dictés, suivant le judicieux » Géographe, par la flatterie. Le Prêtre du Temple d'Ammon » permit au Roi seul d'y entrer avec ses habits ordinaires; les » autres Macédoniens furent obligés de changer les leurs, & de » se tenir dehors pour écouter les réponses de l'Oracle, qui ne » se rendoient point par des paroles, comme à Delphes & aux » Branchides, mais par des signes & une inclination de tête » semblable à-peu-près à celle du Jupiter d'Homere:

En achevant ces mots, il incline sa tête,
Il baisse ses sourcils, plus noirs que la tempête (1).

» Le prêtre imitoit ainsi ce Dieu. Il assura ensuite de vive voix » Alexandre qu'il étoit fils de Jupiter. Chaussant le cothurne, » Callisthène ajoute avec emphase (2) qu'Apollon ayant quitté l'oracle des Branchides, depuis le temps où son temple » avoit été brûlé par Xerxès, que la fontaine qui lui étoit consacrée avoit tari, mais (qu'à cette époque,) elle jaillit de » nouveau, & que les envoyés de Milet apportèrent à Memphis » plusieurs oracles sur la naissance d'Alexandre, fils de Jupiter, » sur la victoire qu'il devoit remporter à Arbele, sur la mort » de Darius, & sur les troubles excités par les Lacédémoniens. » La Sibylle Athénaïs d'Erythrée s'explique aussi sur la noble » origine de ce Prince, &c. &c. ». (3) . . . Etoit-ce par ce mêlange de fables & de superstitions que Callisthène se flattoit d'immortaliser les exploits du Conquérant de l'Asie? Une narration aussi enflée & son style *tragico-historique* lui permettoient-ils de donner à ses inventions la préférence sur les actions de ce Prince (4)?

(1) Traduction de M. de Rochefort, p. 180, Tom. I.

(2) Προστραγῳδεῖ.

(3) Callisth. ap. Strab. L. XVII, p. 559-560.

(4) Arr. L. IV, C. X. Je ne fais point ici mention de l'Histoire apocryphe d'Alexandre, attribuée à Callisthène; elle doit être rangée dans la classe de ces romans, nés de l'oisiveté des Cloîtres,

Ce Philoſophe vouloit faire dépendre de ſes talens la célébrité d'Alexandre & ſe rendre par-là néceſſaire : il ſe trompa dans le choix des moyens; ſa vanité l'égara, & il tomba dans la diſgrace de ſon maître. On ne ſauroit nier que Calliſthène ait montré beaucoup de fermeté dans ſa conduite, lorſqu'Alexandre exigea des honneurs exceſſifs de la part de ſes ſujets; ce Philoſophe parut dans cette occaſion le venger des rits de ſa religion, & l'unique ſoutien de la liberté. Mais ſi l'on réfléchit ſur l'époque de cet événement peu éloignée de celle de la détention de Calliſthène, on conviendra qu'il n'avoit plus rien à perdre, quand il oppoſa une courageuſe réſiſtance aux volontés du Monarque Macédonien, dont il s'étoit auparavant attiré l'indignation. Leçon frappante pour les Gens de Lettres qui, oubliant ce qu'ils doivent à leur ſiècle & à la poſtérité, ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, veulent allier la profeſſion de philoſophe avec les intrigues d'un courtiſan.

Onéſicrite d'Egine, diſciple de Diogène le Cynique (1), avoit écrit, ſelon Diogène-Laërce, l'hiſtoire de l'expédition d'Alexandre, ſur le plan de la Cyropédie, conſidérée ſans doute comme une fiction : la mauvaiſe foi & les fables d'Onéſicrite nous empêchent de comparer ſon ouvrage avec celui du ſage Xénophon. L'Auteur qui a imaginé cette comparaiſon, compilateur ſans goût, paroît s'être trompé & avoir confondu les deux Cyrus. Le diſciple de Diogène avoit compoſé un ouvrage ſur l'expédition d'Alexandre, comme l'élève de Socrate en avoit fait un ſur celle du jeune Cyrus : mauvais imitateur d'un ſi excellent modèle, ce Philoſophe cynique eſt reconnu par Strabon pour

dignes, à tous égards, d'être enſevelis dans la pouſſière de nos bibliothèques; cet ouvrage, dont il y a 14 exemplaires manuſcrits à la Bibliothèque du Roi, ne mérite point de fixer notre attention.

(1) Diog. Laert. L. VI, C. IV.

un Auteur fabuleux qui a ſurpaſſé tous les Hiſtoriens du Monarque Macédonien par ſon impudente démangeaiſon de rapporter les choſes les plus étranges & les plus abſurdes (1). Peut-être croyoit-il par-là plaire à celui qui l'avoit emmené avec lui pour écrire ſon hiſtoire, & qui l'entretenoit à ſa Cour. Des mains vénales ne pouvoient que défigurer les expéditions d'Alexandre. La vérité ne ſauroit être aux gages de perſonne; des titres ſi avidement recherchés, des récompenſes ſi ſouvent mandiées ne ſont, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, que les livrées de la corruption.

Hégéſias de Magnéſie fut le premier, ſuivant Strabon, qui introduiſit dans la Grèce l'éloquence Aſiatique (2), ſemblable à une courtiſane qui épuiſe toutes les reſſources de l'art pour réveiller les ſens engourdis par l'habitude. Il fut Orateur & Hiſtorien : mêlange de profeſſions dangereux dans un ſiècle où le bon goût s'altère, & ce qui en eſt une ſuite néceſſaire, où les limites de tous les genres ſe confondent. Ses diſcours pêchoient autant par les penſées que par la diction (3). Il écrivit l'hiſtoire avec un ſtyle haché, bondiſſant & plein d'ornemens puérils (4). Photius nous a conſervé quelques fragmens d'un ouvrage d'Agatharchide, dans lequel ce judicieux Critique cenſuroit vivement les écrits d'Hégéſias; il y tournoit en ridicule ſa manière de décrire le ſiège de Thèbes & la priſe de cette Ville par Alexandre, & de déplorer les malheurs de ſes habitans. « L'adverſité rendit muet, diſoit le So-» phiſte hiſtorien, un lieu dont la voix retentiſſoit fort au

(1) Τῶν παραδόξων ἀρχικυβερνήτην . . . . . ὑπερβάλλεσθαι δ'ἐ δοκεῖ τὰς τοιαύτας ἐκείνης τῇ τερατολογίᾳ. Strab. L. XV, p. 480. *Vid.* Arr. L. VI, C. II. Plut. vit. Alex. P. 62. Aulugell. noct. attic. L. IX, C. IV. &c.

(2) Strab. L. XIV, p. 446.

(3) Cicer. Orat. n.° 67.

(4) Cicer. de Clar. Orat. n.° 83, & Orat. n.° 67.

» loin . . . La phalange Macédonienne entrant les armes à la » main dans les murs (de Thèbes) arracha la vie à cette » Ville (1); ici étoit son tombeau, là étoit la mort. . . . O » Alexandre ! en détruisant Thèbes, tu as fait comme si Jupiter » arrachoit la lune du ciel. &c. &c. » Agatharchide observoit avec raison que ce Sophiste sembloit se servir de cet événement plutôt pour s'égayer que pour marquer sa sensibilité sur le sort des infortunés Thébains (2). Longin nous dit qu'Hégésias semble vouloir parler comme s'il étoit inspiré des Dieux; mais qu'au lieu d'être rempli de l'esprit divin, il ne fait que jouer comme les enfans (3). Enfin Denys d'Halicarnasse prétend que, dans tous ses ouvrages, on ne trouvoit pas une seule phrase bien construite; &, pour donner un exemple du style bas & risible de ce Sophiste, cet habile Rhéteur en rapporte un fragment sur le siège de Gaza & le supplice de Bétis : il compare cette manière de raconter les faits, aux traitemens ignominieux qu'Achille fait essuyer au corps d'Hector dans l'Iliade d'Homère, que le Sophiste Magnésien a ridiculement imité (4). Quinte-Curce paroît n'avoir pas négligé cet ouvrage d'Hégésias, & principalement l'endroit dont je viens de parler, avec cette différence cependant qu'il n'est point entré dans des détails aussi dégoûtans.

(1) Τὴν πόλιν ἀπέκτεινεν.

(2) Ap. Phot. ex Lib. v. *Agath. de Mari rubro*, p. 1336 - 1337. Himérius semble avoir pris Hégésias pour modèle sur la prise de Thèbes. *Vid.* Ap. Phot. bibl. p. 1081. Il est cependant moins outré que lui. De tous les temps, les actions d'Alexandre donnèrent matière aux déclamations des Sophistes. On connoît celles de Senéque le père : *Deliberat Alexander an Oceanum naviget.* Suasor 1. *Deliberat Alexander an Babyloniam intret, cum denunti atum esset illi responso auguris periculum.* Suas. IV. Senéque le fils, quoique Philosophe, n'est pas moins déclamateur, lorsqu'il parle d'Alexandre. On peut porter le même jugement de Lucain.

(3) Long. de sublim. 1. C. III, p. 16 ed. cit.

(4) Dionys. Halic. de struct. Orat. ed. Upton, p. 144-146-148.

Clitarque

Clitarque, fils de Dinon, rendit son nom célèbre dans l'Antiquité par la publication de son ouvrage sur l'expédition d'Alexandre. L'enflure du style produit toujours l'exagération des faits. « Je ne vois point d'Ecrivain, dit Longin, aussi enflé » que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce; » il ressemble à un homme, qui, pour me servir des termes » de Sophocle, enfle ses joues avec excès pour souffler, dans » une petite flûte (1). » Le judicieux Auteur du livre attribué à Démétrius de Phalère, confirme, par son autorité, ce jugement, & se moque des expressions boursouflées & impropres de cet Ecrivain (2). Cicéron reproche à Sisenna d'écrire d'une manière puérile, & ajoute que cet Historien Romain sembloit n'avoir vu de tous les Grecs que Clitarque qu'il avoit imité (3), & dont les défauts n'excluoient point sans doute ce que nous appellons très-improprement esprit, & qui fait avorter de nos jours tant d'heureux talens. La narration de Clitarque devoit être pleine de cet esprit séduisant, si fatal aux progrès des Lettres, & qui en annonce toujours la décadence : c'est dans ce sens qu'on doit entendre le passage où Quintilien nous apprend que l'imagination de cet Historien d'Alexandre trouvoit des approbateurs; mais que son témoignage étoit décrié, & qu'on n'y ajoutoit aucune foi (4) : les Rhéteurs, selon Cicéron, s'étoient arrogés le droit de mentir impunément,

(1) . . . φλαύδης . . . . . ὐ ῦσῶν, &c. Long. C. III, p. 14-16, trad. de Boil.

(2) En parlant d'un insecte semblable à un abeille, Clitarque s'exprime ainsi : « Il paît sur les montagnes, & s'élance » dans les creux des chênes. » Démétrius observe très-bien que cet Historien parle de cet insecte comme d'un bœuf sauvage ou du sanglier d'Erymanthe, & non pas comme d'une abeille, & que cette manière de s'énoncer est froide & sans grace. καὶ ἄχαρι τὸν λόγον ἅμα καὶ ψυχρόν. De elocut. ap. rhet. Select. ed. Gal. p. 177.

(3) Cicer. de Legib. L. 1, n.° 2.

(4) *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.* Quintil. Instit. L. X, C. 1.

afin de mettre plus d'esprit dans leurs ouvrages. Clitarque autorisoit, par son exemple, cette observation (1), comme le prouvent plusieurs traits de cet Ecrivain répandus dans les écrits de Strabon, de Pline & d'une foule d'autres anciens Auteurs.

Toutes les traditions fabuleuses, les faits exagérés, les récits hyperboliques & dénués de toute vraisemblance, les descriptions imaginaires de batailles, de siéges, &c. adoptés par les Historiens d'Alexandre, ont été puisés dans les ouvrages de Callisthène, d'Hégésias, de Clitarque, d'Onésicrite, de Megasthène, de Daimaque, &c. dont on s'empressoit d'autant plus de faire usage, que le goût étoit alors fort corrompu, & que l'on trouvoit aisément des approbateurs, dont le grand nombre étouffe toujours la voix de la critique.

Ce n'est point sans doute de pareils Ecrivains qui peuvent nous fournir des mémoires fidèles sur la vie & les exploits d'Alexandre; ces mémoires forment une classe distincte: nous ferons l'énumération de ceux qui la composent. Qu'un Pyrrhonisme audacieux ne prétende pas confondre les monumens authentiques avec ceux que la flatterie & l'amour du merveilleux ont vainement élevés; mêlant ensemble avec malignité le vrai & le faux, qu'on n'ose point publier que les exploits du Vainqueur de l'Asie ne méritent pas plus de foi que les travaux d'Hercule; enfin que, dans un moment de ce délire paradoxal, où, agitée par le démon de la renommée, une imagination déréglée n'enfante que des monstres, un Auteur n'ait point la témérité d'avancer que le Conquérant Macédonien ne pénétra jamais dans les Indes: assertions révoltantes, étranges écarts!

(1) *Concessum est Rhetoribus ementiri in Historiis, ut aliquid dicere possint argutius . . . . sic Clitarchus.* Cicer. in Bruto. n.° 42.

Notre raison sera-t-elle donc toujours le jouet de notre amour-propre?

Les Mémoires de Ptolémée & d'Aristobule doivent tenir le premier rang parmi les ouvrages qui méritent nos éloges. Témoins oculaires des faits qu'ils rapportoient, ces deux Généraux de l'armée d'Alexandre avoient attendu, pour les publier, la mort de ce Prince, afin que la flatterie n'eût plus aucun crédit sur leur esprit, & que la vérité pût paroître dans leurs écrits sans aucune entrave. Ces sages motifs attestés par Arrien (1) réfutent le récit de Lucien, qui nous dit qu'Alexandre ayant entendu lire à Aristobule sa rélation du combat livré contre Porus, ce Prince indigné des fables dont elle étoit tissue, la jeta dans l'Hydaspe, en s'écriant: il falloit, Aristobule, se battre pour moi dans ce combat singulier, & percer les éléphans d'un seul trait (2). Je crois que Lucien, dans ce passage, a voulu parler d'Onésicrite, puisqu'il fait mention, quelques pages après, d'une conversation que le Monarque Macédonien eut avec ce Philosophe, dans laquelle il lui parla de l'adulation de ceux qui écrivoient son histoire pendant sa vie, & du desir qu'il avoit de savoir ce que la postérité penseroit de ses actions. Alexandre avoit emmené Onésicrite avec lui pour être son historiographe. Le nom d'Aristobule aura pris la place de celui du Philosophe cynique par une équivoque de la part de l'Auteur ou de ses Copistes. Cette conjecture semble être appuyée sur ce que Lucien nous apprend de l'âge d'Aristobule qui, selon lui, vécut 90 ans, & composa son histoire à 80 (3). Croiroit-on sans peine que ce Général eût suivi, dans un âge aussi avancé,

(1) Arr. in Præf.

(2) Ελεφαντας εν ακοντιω συνειλοντα. Luc. quom. scrib. hist. C. XII. Quelques Commentateurs n'ont point saisi la plaisanterie, qui se fait aisément sentir dans cette réponse: ils ont cru qu'il s'étoit glissé quelque faute dans ce passage de Lucien, dont Jean-Franç. Réitzius a très-bien développé le sens.

(3) De Macrob. C. XXII.

le Vainqueur de l'Aſie, à travers une région immenſe, juſqu'aux bords de l'Hydaſpe?

Le Journal des actions d'Alexandre avoit été rédigé par Diodore d'Erythrée, & par Eumène de Cardie qui partagea avec Ephæſtion la faveur de ſon maître, & fut un des plus habiles & des plus malheureux Capitaines de ſon ſiècle. Cet ouvrage doit être regardé, à en juger par des fragmens épars dans les écrits de quelques Auteurs de l'Antiquité (1), comme un journal très-exact & très-circonſtancié des exploits & de la vie privée du Prince Macédonien.

L'Itinéraire de l'armée d'Alexandre décrit par Diognète & Béton, Arpenteurs que ce Monarque employa à la meſure de ſes marches & des Régions qu'il parcouroit, pouvoit répandre un grand jour ſur les expéditions du Vainqueur de l'Aſie & ſur la Géographie de l'Orient. Cet ouvrage précieux, qui n'avoit été négligé ni par Ariſtobule ni par Ptolémée, n'a point ſurvécu aux ravages du temps. On doit y joindre les deſcriptions exactes qu'Alexandre avoit fait faire par des gens habiles, des provinces qui compoſoient ſon Empire. Patrocle aſſuroit que ces mémoires lui avoient été communiqués par Xenoclès, Garde du Tréſor Royal (2). C'eſt ſans doute cet ouvrage dont veut parler l'illuſtre Dominique Caſſini. . . . . « Les deſcriptions exactes, » dit ce célèbre Aſtronome, qu'Alexandre eut ſoin de faire faire » de ſes Conquêtes, donnèrent une forme beaucoup plus par- » faite à la Géographie (3). »

On peut croire qu'il a exiſté long-temps, après la mort

(1) Arr. L. VII, C. XXV. Plut. Vit. Alex. p. 98. Id. Sympoſ. L. I. Oper. T. II, p. 623. Athen. L. X, p. 434. Ælian. var. Hiſt. L. III, C. XXIII.

(2) Ap. Strab. L. II, p. 47. Le paſſage de ce Géographe offre quelques difficultés que le ſavant P. Politi a très-bien éclaircies. *Vid.* Animadv. in Euſtath. ad Dionyſ. Perieg. C. VIII, p. 140-141.

(3) De l'orig. & des progrès de l'Aſtronom. Acad. des Sciences, anc. Mém. Tom. VIII, p. 13.

d'Alexandre, un recueil de ſes lettres; du moins ne ſauroit-on révoquer en doute que pluſieurs de ces lettres n'euſſent été rendues publiques, elles ſe trouvent citées dans pluſieurs Auteurs anciens (1): ſi elles nous étoient parvenues, non-ſeulement elles nous auroient éclairé ſur les actions militaires de ce Prince, mais encore elles nous auroient dévoilé les motifs ſecrets de ſa conduite, ſes mœurs & ſon caractère.

Patrocle, Eratoſthène & Strabon avoient exercé leur critique ſur les Hiſtoriens d'Alexandre, leurs ouvrages n'ont pas eu un meilleur ſort que tant d'autres dont nous déplorons la perte. Leurs travaux auroient peut-être rendu le mien inutile; d'ailleurs le ſiècle où ils vivoient étoit bien plus propre que le nôtre à de pareilles diſcuſſions. Les traditions fabuleuſes que les ſiècles entraînent avec eux, obſcurciſſent de plus en plus la lumière de la vérité; nos efforts, pour découvrir le vrai, deviennent toujours plus impuiſſans, à meſure que nous nous éloignons de l'époque des événemens: l'obſcurité augmente, les difficultés s'accumulent, les ſyſtêmes naiſſent, les doutes ſe multiplient, & le laps du temps nous arrache des ſecours auxquels on ne ſauroit ſuppléer.

Céphalæon, natif de Gergèthe (2) dans la Troade, avoit fait un abrégé d'hiſtoire univerſelle. L'exactitude & la préciſion caractériſoient cet ouvrage. Cet Ecrivain avoit évité avec ſoin les digreſſions, & tout ce qui étoit étranger au récit des faits. Son hiſtoire diviſée comme celle d'Hérodote en neuf Livres, qui portoient chacun le nom d'une des Muſes, & écrite en

(1) Plut. Vit. Alex. p. 13-26-29-32-40-63-64-78, id. in Phoc. Vit. id. de Laud. ſui, Arr. L. VII, &c. *Vid.* Fabric. Bibl. Græc. Tom. I, p. 419-420-421.

(2) Strab. L. XIII, p. 405. Suidas a confondu Céphalæon ou Cephalon avec un Rhéteur de ce nom, qui vivoit du temps d'Adrien. *Vid.* Lexic. in hac voc. & Voſſ. de Hiſt. Græc. L. II, C. XII.

Dialecte Ionique, étoit le fruit d'immenſes recherches. Le dernier Livre, intitulé Uranie, contenoit les exploits du Vainqueur de Darius & avoit été extrait de trente Auteurs différens (1). Quel ſecours ne nous auroit-il pas fourni? La comparaiſon des divers témoignages eſt l'ame de la critique hiſtorique. La vérité naît ſouvent du choc des opinions, le menſonge s'accrédite au contraire par l'unanimité des ſuffrages, ou par le ſilence des Hiſtoriens. Sopater avoit employé, dans ſon utile compilation, l'abrégé de Céphalæon ſur l'hiſtoire d'Alexandre (2). Le temps nous a encore ravi cette reſſource.

Charès, Anticlide, Philon le Thébain, Hécatée d'Erétrie, Duris de Samos, Néarque, Timagène, &c. &c. méritent un rang diſtingué parmi les Hiſtoriens véridiques, & leur témoignage ne ſauroit être récuſé. Si ceux qui ont ſuivi la même carrière, s'étoient formés ſur leur exemple & avoient mis en uſage les matériaux dont je viens de parler, la critique n'auroit droit d'examiner leurs ouvrages que pour applaudir à leur diſcernement; mais plus ils ont négligé les mémoires dignes de foi, moins leur récit doit avoir d'autorité. Voyons celle qu'on ne peut conteſter aux Hiſtoriens qui ont tranſmis, juſqu'à nous, les exploits d'Alexandre. Il eſt néceſſaire d'entrer dans quelques détails ſur chacun de ces Ecrivains; le jugement que nous en porterons, ſera juſtifié par nos obſervations dans les ſections ſuivantes.

Arrien de Nicomédie (3) vivoit ſous Adrien, Antonin-Pie & Marc-Antonin (4). Diſciple d'Epictète (5), cet Hiſtorien d'Alexandre fut zélé ſectateur des maximes de ſon Maître. On

(1) Phot. Bibl. Col. 101, cod. LXVII.
(2) Phot. Bibl. Col. 341.
(3) *Voyez* Tillemont, Hiſt. des Emp. ed. *in-12*, Tom. IV, p. 453 & ſuiv. Ger. Voſſ. de Hiſt. Græc. L. II, C. XI.
(4) Phot. Bibl. Col. 228. Suidas in voc. Ἀρριανός.
(5) Euſebe, Chron. Dodwel de ætate Per. mar. Eux. Geogr. min. Tom. I.

reconnoît aiſément que la même main a écrit les diſſertations ſur la morale d'Epictète & l'hiſtoire du Conquérant Macédonien : le diſcours qu'Arrien met dans la bouche de Calanus (1) contient même pluſieurs penſées, qui ſe liſent dans le recueil de celles du Philoſophe ſtoïcien (2).

Les Villes les plus célèbres s'empreſsèrent de reconnoître le mérite d'Arrien, en le mettant au nombre de leurs Citoyens : Athènes & Rome lui firent cet honneur (3). Cette dernière lui confia le commandement de ſes armées. Il fut Gouverneur de la Cappadoce; ſon courage & ſon habilité ſurent la préſerver du fer des Alains, qui avoient fait une incurſion dans l'Aſie mineure (4), la dix-ſeptième année du règne d'Adrien, cent trente-quatre ans après Jéſus-Chriſt. Les ſervices d'Arrien furent récompenſés par la dignité conſulaire (5).

Le Philoſophe juge des actions, des mœurs, du génie des hommes, des motifs qui les font agir & des moyens qu'ils emploient. Il appartient encore à lui ſeul de développer les cauſes de l'accroiſſement & de la décadence des Empires; mais la ſcience militaire réunie à l'expérience doit diriger la plume de celui qui veut décrire les marches d'une armée & les exploits d'un Conquérant. Perſonne ne poſſédoit les talens de la guerre à un ſi haut degré qu'Arrien : ſon ouvrage ſur la tactique eſt un excellent abrégé de tout ce que les Grecs ſavoient ſur cette matière (6). Les détails dans leſquels il entre ſur l'ordonnance & les évolutions de la phalange ſont d'une clarté & d'une préciſion juſtement admirées par les Connoiſſeurs (7). Le fragment

(1) L. VII, C. II.
(2) Pages 96-181-411-414.
(3) Arr. de Venat, C. I. Lucain. Pſeudom. oper. Tom. I, p. 747.
(4) Dion. Caſſ. L. LXIX, p. 792.
(5) Phot. col. 228. Suidas in voc. cit. Galeni op. Tom. I, ed. Bas. p. 492.
(6) Pref. de M. Guiſchard, ſur ſa traduction de ce Traité, p. XLIX.
(7) Mém. Milit. de M. Guiſchard, T. I. diſc. prélim. p. XXXVIII.

qui nous reſte de ſa marche & de ſon ordre de bataille contre les Alains, prouve que ſa théorie n'étoit que le réſultat de ſa pratique. Ses connoiſſances & ſes talens ſe laiſſent aiſément appercevoir dans ſon hiſtoire d'Alexandre.

Auroit-on pu imaginer que la manière lumineuſe avec laquelle Arrien développe toutes les manœuvres de l'armée Macédonienne eût fait ſoupçonner ſa fidélité? Un Savant tacticien oſe cependant avancer que cet Ecrivain a voulu donner des Leçons de tactique aux dépens de la vérité dans la deſcription qu'il nous a laiſſée de la bataille de Gaugamèle . . . . . « Cette » bataille fût-elle un vrai thème, ajoute le Critique, pour la » théorie de l'art de la guerre? Tout cela ne préſenteroit pas » mieux ſous un ſeul coup d'œil, l'application de ces grands » principes (1) » . . . parce qu'une armée ayant à combattre des ennemis ſans diſcipline, a fait dans un terrein égal des évolutions auſſi ſavantes que régulières, peut-on en conclure que la deſcription qu'en aura donnée un maître habile dans l'art meurtrier des combats, ſoit le fruit de ſon imagination ou le réſultat de ſes ſyſtêmes? M. Guiſchard ajoute enſuite . . . . « qu'il ne ſe » ſeroit jamais aviſé de répandre des doutes ſur l'authenticité des » circonſtances de cette bataille » . . . . ſi Polybe ne traitoit pas » de même le récit que donne un certain Calliſthène de la bataille » d'Iſſus (2). . . . Parce que Polybe démontre l'invraiſemblance des détails de Calliſthène, donc Arrien, qui écrivoit d'après les mémoires des Généraux de l'armée d'Alexandre, doit être regardé comme un fauſſaire, ſi j'oſe m'exprimer ainſi en matière de tactique? Cela n'eſt pas fort conſéquent.

On peut reprocher à Arrien, avec plus de juſtice, une vanité

(1) Mém. Milit. ſur les Grecs & les Romains, tom. 1, p. 281. *Voyez* p. 280.

(2) Mém. Milit. p. 280. tom. 1.

aſſez

aſſez ſingulière: il nous aſſure qu'il n'a pas beſoin de ſe nommer; que ſa naiſſance, ſa patrie & ſes emplois ne ſont ignorés de perſonne; enfin qu'il eſt parmi les premiers Ecrivains de la Grèce, ce qu'Alexandre eſt parmi les Conquérans (1). Cet amour-propre ingénu mérite quelque indulgence; celui d'un Ecrivain ne croit que trop ſouvent en raiſon de ſa célébrité, vain phantôme d'une âme qui s'égare dans ſes deſirs! Arrien termine ſon ouvrage, en nous apprenant qu'il ne s'eſt point engagé témérairement à écrire l'hiſtoire du Vainqueur de l'Aſie; mais qu'une inſpiration divine l'a porté à cette entrepriſe (2). On reconnoît à cet enthouſiaſme ſuperſtitieux le prêtre de Cérès; Arrien en avoit exercé les fonctions (3).

Ptolémée, chef de la race des Lagides, & Ariſtobule ſont les principaux guides qu'Arrien a ſuivis dans la compoſition de ſon ouvrage: il paroît cependant préférer le témoignage de Ptolémée (4). Cet Ecrivain judicieux ne les a point copiés l'un & l'autre ſans diſcernement; il a extrait avec ſoin de leurs mémoires tout ce qui lui a paru mériter une croyance raiſonnable. Arrien a auſſi employé le récit de pluſieurs autres Hiſtoriens, lorſqu'ils ont rapporté des choſes dignes d'être conſervées, & qui pouvoient paſſer pour croyables, parceque, ſelon lui, elles concernoient Alexandre (5): voilà une logique pitoyable;

(1) Arr. L. 1, C. XII. Cette vanité n'étoit point ſans exemple dans le ſiécle d'Arrien; Amyntien, qui avoit fait une Hiſtoire d'Alexandre dédiée à Marc-Antonin, permettoit à ſes lecteurs d'égaler, par ſon ſtyle, les exploits du Conquérant de l'Aſie, & d'écrire ſa vie d'une manière hardie & avec chaleur. Il étoit cependant froid & puſillanime, ψυχρὸς καὶ ἁπλοῦς. Ses talens ne répondirent point à ſes promeſſes; & Photius regarde cet Auteur comme fort inférieur à ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière. Bibl. col. 312.

(2) Οὐδὲ . . . . ἄνευ θεοῦ. L. VII, C. XXX.

(3) *Vid.* Dodwel, de ætate Per. mar. eux. Sect. II.

(4) Ὧν μάλιστα ἐγὼ ἅπτομαι. L. VI, C. II.

(5) In Præfat.

mais l'enthouſiaſme ne ſauroit raiſonner, c'eſt la fièvre de l'imagination.

Arrien nous apprend que perſonne n'a eu des Hiſtoriens en ſi grand nombre, & qui ſe ſoient autant contredits les uns les autres, qu'Alexandre (1); il finit enſuite ſa préface en ces termes . . . . « Si quelqu'un paroît être ſurpris de ce que j'ai » penſé à compoſer cet ouvrage, après ceux de tant d'Ecrivains, » il n'a qu'à les parcourir, & enſuite lire le mien, & ſon éton» nement ceſſera (2). » En réuniſſant ainſi ces deux paſſages, on concevra aiſément quels furent les juſtes motifs qui engagèrent Arrien à entreprendre l'hiſtoire d'Alexandre.

Cet Ecrivain diviſa ſon ouvrage en ſept livres; le dernier ne nous eſt pas parvenu en entier, il y a une lacune qui n'eſt cependant pas fort conſidérable; on doit y rapporter la fuite d'Harpalus, comme il eſt facile de s'en convaincre par l'extrait que Photius nous a donné de ce livre qui, de ſon temps, n'avoit eſſuyé aucune altération (3).

Ce judicieux Critique donne les plus grands éloges à la noble ſimplicité & à la clarté du ſtyle d'Arrien (4). Il prétend que cet Ecrivain n'eſt inférieur à aucun de ceux qui l'ont précédé dans la carrière de l'hiſtoire, & le regarde comme l'imitateur de Xénophon. Photius reconnoît encore que la narration d'Arrien eſt toujours agréable à cauſe de ſa préciſion, qu'on n'y trouve point de digreſſions fatigantes (5); celle qui regarde les ponts militaires des Romains (6) me ſemble cependant déplacée. Les

(1) *Vid.* Catalog. ſcript. Alex. M. ap. Fabric. Bibl. Græc. tom. II, p. 207-330.

(2) Præf. ſub finem. On y lit οὕτω θαυμαζέτω; ce qui rend le ſens de cette phraſe fort obſcur, comme l'avouent les Commentateurs d'Arrien; peut-être faut-il mettre οὗτος au lieu d'οὕτω. J'ai admis cette conjecture, en traduiſant ce paſſage.

(3) *Voyez* la note (II).

(4) Bibl. col. 228.

(5) *Id.* col. 225.

(6) Arr. L. V, C. VII.

parenthèſes, continue ce Critique, n'obſcurciſſent point ſon diſcours, qui n'eſt pas dénué d'éloquence (1). La harangue qu'il met dans la bouche de Cœnus portant la parole au nom des ſoldats Macédoniens raſſaſiés de gloire & de conquêtes, m'a parue très-ſenſée & très-pathétique (2). Photius, après avoir placé Arrien au-deſſus même de pluſieurs anciens Hiſtoriens, finit par lui donner la préférence ſur tous ceux qui avoient écrit l'hiſtoire d'Alexandre.

Ne déguiſons point cependant l'inclination que paroît avoir eu cet Hiſtorien à exalter les actions du Monarque Macédonien, à préſenter avec des couleurs favorables celles qui méritent une juſte cenſure, & à exagérer ſes ſuccès. Peu content de le mettre au-deſſus de tous les Conquérans, il nous aſſure que ce Prince ne fut pas moins illuſtre que Minos, Eacus & Rhadamanthe, enfans de Jupiter; cette comparaiſon avec les juges redoutables de l'enfer, lui paroît encore donner une trop foible idée de ſon héros qui ne le cède pas, ſelon cet Hiſtorien, à Théſée, fils de Neptune, & à Ion, fils d'Apollon (3). Malgré cet enthouſiaſme paſſager, Arrien fait uſage d'une critique auſſi ſage que judicieuſe dans la diſcuſſion des faits; il n'adopte ordinairement rien ſans examen, & condamne même quelquefois avec ſévérité Alexandre. A l'occaſion d'une lettre que ce Prince écrivit à Cléomène, qui commendoit en Egypte, dans laquelle, après avoir déſaprouvé la conduite de ce Gouverneur, il l'aſſuroit du pardon de ſes crimes, même de tous ceux qu'il pourroit commettre à l'avenir, pourvu qu'à ſon retour il

(1) Phot. col. 225. On ſait qu'Arrien s'eſt ſervi du Dialecte Attique, dans ſon ouvrage ſur les expéditions d'Alexandre, & de l'Ionique dans ſes indiques; quoique ces Dialectes ne fuſſent plus en uſage du temps de cet Ecrivain. *Cum ætate ejus nec Atticiſmus nec Ioniſmus, qualem affectabant ſcriptores in uſu foret.* Salmas. de Helleniſt. p. 83.

(2) Art. L. V. C. XVII.

(3) L. VII, C. XXIX.

trouvât, dans cette Région, des Temples & autres Monumens érigés à l'honneur d'Ephæſtion; Arrien s'élève avec force contre le danger d'une ſi coupable indulgence, & nous aſſure qu'il ne ſauroit louer une pareille promeſſe faite à un méchant homme (1). Ce n'eſt point la ſeule fois qu'il cenſure le Conquérant de l'Aſie, dans ſon ouvrage; il finit en ces termes . . . . « Quoique j'aie blâmé pluſieurs actions d'Alexandre, je ne » rougis cependant point d'être ſon admirateur: en détruiſant » le crédit (que ſes actions pourroit avoir,) je me ſuis » acquité de ce que je dois à la vérité & au bien général de » l'humanité (2). »

On rencontre quelques fautes de Géographie dans l'ouvrage d'Arrien; mais ſi on les compare avec celles qui ont été commiſes par les autres Hiſtoriens, elles paroîtront la plupart très-légères. D'ailleurs cette matière avoit été tellement embrouillée par ſes prédéceſſeurs, qu'il eſt étonnant que ces fautes ſoient en ſi petit nombre. Je puis donc, ſans craindre d'être contredit, donner la préférence au récit d'Arrien; Philoſophe, Général d'armée, excellent Ecrivain, judicieux Critique, il doit être conſidéré, non-ſeulement comme le premier Hiſtorien d'Alexandre, mais encore comme le ſeul, ſur le témoignage de qui on puiſſe compter. Les obſervations ſuivantes acheveront de prouver qu'on ne peut lui refuſer cette prééminence, ſans bleſſer également les régles d'une ſaine critique & celles de l'équité.

Je ne diſcuterai point ici le temps précis où a vécu Plutarque (3); il me ſuffit de remarquer qu'Euſèbe fait mention de ce Philoſophe dans la troiſième année de la CCXXIV^e^ Olympiade, cent vingt ans après Jéſus-Chriſt. Les détails particu-

(1) L. VII, C. XXIII.
(2) L. VII, C. XXX. ad. fin.
(3) *Vid.* Corſini, vit. Plut. ad edit. Placit. Philoſ. Florent. 1760.

liers ſur ſa vie ſont trop connus pour que j'en faſſe mention.

La vie particulière que Plutarque nous a laiſſée d'Alexandre, ne peut être conſidérée comme une hiſtoire ſuivie des actions de ce Prince. Perſonne n'ignore que les vies des Hommes illuſtres ſont des tableaux peu corrects, où l'expreſſion eſt ſupérieure à l'ordonnance. Cet Hiſtorien ne raſſemble des faits que pour donner des leçons, & ne raconte que pour avoir l'occaſion & le droit de réfléchir. Un pareil plan ne peut être que fort nuiſible à l'exactitude. Quelle confuſion auſſi ne trouve-t-on pas dans les différens récits de cet Hiſtorien! Il abandonne ſouvent celui des événemens principaux qui ne ſont, pour la plupart, qu'indiqués, pour ſe jeter dans les détails de la vie privée de ſon héros. Il eſt vrai qu'il en fait connoître aſſez bien les inclinations & le caractère, malgré la prévention qu'il laiſſe appercevoir en ſa faveur, & malgré les traits fabuleux qui pluſieurs fois lui échappent.

Cet Hiſtorien a prévu qu'on l'accuſeroit d'être preſque toujours minutieux. Il tâche de ſe diſculper de ce reproche dans quelques obſervations, qui peuvent ſervir de préface aux vies d'Alexandre & de Céſar: « Si nous n'entrons point, dit Plutar- » que, dans des détails circonſtanciés ſur les événemens les plus » mémorables, méritons-nous d'être expoſés à une injuſte cen- » ſure? Ce ne ſont point des hiſtoires, mais des vies particu- » lières que nous écrivons. Notre objet eſt de dévoiler le vice, » comme de préſenter des exemples de vertu. Une anecdote, » une parole, un jeu même ſont ſouvent mieux connoître le » caractère d'un homme, que des batailles ſanglantes, des ſiéges » & de grands exploits. Comme les Peintres ſaiſiſſent les reſſem- » blances par l'air & les traits du viſage qui portent l'empreinte » de nos inclinations, & négligent en même temps les autres » parties du corps; qu'il nous ſoit de même permis de *pénétrer*

» *juſqu'aux ſecrets de leur âme* (1); (celles d'Alexandre & de » Céſar,) & d'offrir la peinture énergique de la vie de chacun » d'eux, en abandonnant aux autres Ecrivains les combats & les » faits éclatans. »

Pluſieurs Auteurs tels que Calliſthène (2), Ariſtobule (3) & Onéſicrite (4), paroiſſent avoir fourni les matériaux de la vie d'Alexandre à Plutarque, qui avoit auſſi fait le parallèle de ce Prince avec Céſar, ouvrage que nous avons perdu : on peut, en quelque ſorte, y ſuppléer par celui qu'Appien nous a laiſſé de ces deux Conquérans, & qui n'en eſt vraiſemblablement qu'un extrait (5), cet Ecrivain n'étant qu'un compilateur des ouvrages hiſtoriques de Plutarque.

Nous avons encore deux Diſcours attribués à ce Philoſophe, & qui concernent tous deux Alexandre. Dans le premier, ce Prince eſt ſuppoſé répondre aux objections que pourroit lui faire la Fortune, à qui il ne veut rien devoir. Le Monarque Macédonien eſt enſuite comparé aux plus grands Philoſophes; ſa pratique y paroît ſupérieure à leur théorie, & ſes paroles, ſes actions ſont toutes regardées comme très-philoſophiques.

Le ſecond Diſcours n'eſt qu'un fade panégyrique, une ennuyeuſe & inſipide diſſertation, & le ſujet en eſt à-peu-près le même que celui du premier. L'Auteur veut prouver qu'Alexandre fut toujours au-deſſus de la fortune, ſon ennemie implacable. On y trouve quelques traits peu analogues à cet objet; tels ſont ceux qui concernent Denys de Syracuſe & Cléarque, tyran d'Héraclée. Le Héros Macédonien eſt mis en parallèle avec Agamemnon; on imagine bien qu'il lui eſt préféré : cela

(1) Je n'ai pu rendre ces expreſſions énergiques, εἰς τὰ τῆς ψυχῆς σημεῖα μᾶλλον ἐνδύεσθαι. Plut. vit. Alex. p. 6. On ne ſauroit traduire littéralement en notre langue cette hardie métaphore.
(2) Cit. p. 40-45-50.
(3) p. 24-26-31-63-97.
(4) Cit. p. 21-63-81-82-86.
(5) App. de Bell. civ. L. II, p. 848 & ſeq. ed. Var. Ce parallèle ſe trouve même à la fin d'un mſ. de Plutarque, n.° 1672, qui eſt à la Bibl. du Roi. *Voy.* la not. (III).

doit être, le parallèle n'étant, chez la plupart des Anciens & des Modernes, qu'une figure de rhétorique, miſe en uſage pour louer plus aiſément quelque perſonne illuſtre, ou du moins qu'on veut illuſtrer aux dépens des autres.

L'Auteur du Diſcours dont je viens de parler, contredit pluſieurs fois le récit de Plutarque; ce qui me fait croire qu'il n'eſt point de ce Philoſophe, mais de quelque Sophiſte qui a voulu l'imiter & accréditer ſon ouvrage, en le faiſant paroître ſous le nom de Plutarque : foible reſſource de l'amour-propre. Mon opinion ſemble être confirmée par le catalogue que Lamprias, fils de Plutarque, a donné des ouvrages de ſon père, où le nombre des livres eſt exactement marqué; il n'y fait mention que d'un ſeul diſcours ſur la fortune d'Alexandre (1); ouvrage qui, vraiſemblablement, doit être le premier fruit de la jeuneſſe de cet Hiſtorien Philoſophe. Sa vie d'Alexandre peut lui faire revendiquer, à plus juſte titre, un rang diſtingué parmi les Hiſtoriens de ce Prince; nous lui accordons le ſecond. Les traits qu'il rapporte peuvent être fort utiles pour connoître le caractère du Conquérant de l'Aſie; mais on ne ſauroit être trop en garde contre ſes préjugés, & trop ſe méfier de ſon exactitude.

Diodore, natif d'Agyrie en Sicile (2), vivoit du temps de Jules-Céſar (3); toute recherche ſur ſa perſonne & ſur ſes écrits, ſeroit ici ſuperflue (4). Pline nous aſſure que cet Ecrivain eſt le premier, parmi les Grecs, qui ſe ſoit occupé de choſes ſérieuſes, & qui ait abandonné les bagatelles (5) : ce jugement eſt étrange. Les cinq premiers livres de cet Hiſtorien

(1) Lampr. Epiſt. ap. Fabric. Bibl. Græc. Tom. III, p. 354 & ſuiv.
(2) Diod. L. I, n.° 4, Cluver. Sicilia antiq. p. 182.
(3) Euſeb. Chr. ad ann. M. CCCCXVII.
(4) *Vid.* Ger. Voſſ. de Hiſt. Græc. L. II, C. II. Fabric. Bibl. Græc. L. III, C. XXXI. Hen. Steph. de Diod. & *de ejus ſcriptis.*
(5) *Apud Græcos deſiit nugari Diodorus.* Præf. Hiſt. Nat.

ſont remplis de fables; entêté de l'opinion d'Evhémère, il ne fouille les annales de tous les Peuples, & ne raſſemble leurs traditions religieuſes, que pour y trouver des preuves qui puiſſent autoriſer ſon ſyſtême erroné. Ses premiers livres précieux par les faits qu'ils nous ont conſervés, ne préſentent ſouvent qu'un amas de conjectures & de contradictions. Dans la deſcription que Diodore fait des différens pays de la terre, il paroît ordinairement Naturaliſte crédule, & Phyſicien ignorant. S'il ſemble quelquefois ſe défier de la vérité de ce qu'il raconte, cela ne l'empêche pas d'ajouter foi, bientôt après, aux choſes les moins croyables. On peut être fondé à ſoupçonner ſon exactitude, & croire qu'il a défiguré les Auteurs dont il s'eſt ſervi, à en juger par la façon dont il altère le récit d'Hérodote au ſujet des Mèdes; récit que nous avons ſous les yeux, & que nous pouvons comparer avec l'extrait peu fidèle qu'il en a laiſſé (1). Les Grecs ne ſavoient-ils donc ni penſer, ni s'apliquer à la recherche du vrai avant Diodore? Quels peuvent être les motifs de l'opinion ſi avantageuſe que le Naturaliſte Romain paroît avoir conçu de cet Ecrivain? Il a vraiſemblablement jugé de ſon ouvrage par la Préface, qui nous offre un tableau de la plus grande manière de traiter l'Hiſtoire; mais malheureuſement l'intérieur de l'édifice ne répond pas toujours à ce ſuperbe frontiſpice.

Dans les autres livres où Diodore revient enfin à ſon ſujet, après un ſi long préliminaire, la cenſure n'a plus à reprendre des défauts ſi conſidérables. Mais quel intervalle immenſe ne le ſépare-t-il pas encore des anciens Hiſtoriens de la Grèce! Attachons-nous principalement à faire connoître ſon XVIIe livre, qui contient le récit des actions d'Alexandre.

Le ſtyle en eſt lâche; les réflexions, quoique rares, n'en ſont

(1) Acad. des Inſcript. tom. XXIII, p. 31 not.

pas

pas moins triviales. Diodore n'y indique jamais les ſources où il a puiſé, & n'appuie ce qu'il raconte d'aucune autorité; enfin il manque ſouvent d'exactitude, & n'eſt point heureux dans l'arrangement des faits. La première partie de ce Livre comprend tous les événemens qui précèdent la bataille de Gaugamèle, elle m'a paru travaillée avec plus de ſoin, & ſupérieure à celle qui la ſuit: cet Ecrivain ſemble s'être fort négligé dans cette ſeconde partie, où il eſt difficile de bien ſaiſir l'enchaînement des faits, & l'ordre des marches & des diverſes expéditions de l'armée Macédonienne. La Chronologie y eſt entièrement bouleverſée, & la lacune qu'on y trouve eſt fort propre à augmenter l'obſcurité qui naît de ce déſordre. La guerre des Scythes, la révolte des Sogdiens, la mort de Clitus & celle de Calliſthène, le mariage de Roxane, & le commencement de l'expédition des Indes, ne ſe liſent plus dans le texte de Diodore, & aucun manuſcrit n'a pu, juſqu'à préſent, ſuppléer cette lacune.

Le vrai & le faux ſont ordinairement racontés du même ton par Diodore, qui ne cherche, ni à éblouir, ni à ſurprendre. Si cet Hiſtorien paroît ſuivre ſouvent de bons guides, d'autres fois il ſe laiſſe égarer par Clitarque, dont il copie les récits fabuleux (1). Ces défauts n'empêchent point que cette partie de ſon Hiſtoire ne ſerve utilement à éclaircir pluſieurs faits de la Vie d'Alexandre, & qu'avec une attention ſuivie, on n'en puiſſe tirer un avantage très-réel dans la recherche du vrai. Ces conſidérations m'engagent à donner le troiſième rang à Diodore, parmi les Hiſtoriens de ce Conquérant.

Les Romains qui écrivirent l'Hiſtoire d'Alexandre, ne vécurent pas dans des ſiécles plus heureux que les Grecs qui les avoient précédés dans cette carrière, & dont ils employèrent

(1) *Vid.* Veſſeling. not. in Diod. T. II, p. 170-216-219-220-230, &c.

les Mémoires. Cette éloquence verbeuſe qui paſſa de l'Aſie à Athènes, après avoir, comme un aſtre malfaiſant, répandu la contagion parmi les jeunes gens que leurs talents invitoient à ſe diſtinguer (1), ſaiſit bientôt les citoyens de Rome, gouvernée alors par un ſceptre de fer. L'uſage des déclamations acheva de corrompre le goût. Loin d'imiter ces Artiſtes, qui ne prenoient point pour modèle le corps d'un vil eunuque, mais celui d'un vigoureux athlète, ou d'un jeune homme exercé, dès l'enfance, aux travaux de Mars (2), les Romains aimèrent mieux contempler l'attitude d'une courtiſane, & adoptèrent bientôt une élocution lâche & efféminée. Le genre de l'Hiſtoire dût reſſentir les premières influences de ce changement; Juvenal adreſſe la parole à ceux qui, de ſon tems, ſe livroient à ce genre, en ces termes : « Vous enflez ſouvent de mille pages, un ſtérile volume » qui vous ruine en papier (3). » C'eſt peut-être la mode de ces amplifications hiſtoriques qui a ſéduit Quinte-Curce.

Les opinions ſont très-partagées ſur le tems où vivoit cet Hiſtorien : on a même été juſqu'à ſoutenir qu'il avoit écrit ſon Ouvrage dans les dernières années du règne de Conſtantin, dit *le Grand* (4); ſentiment qui n'aura certainement aucun partiſan. Voſſius rapporte, avec plus de fondement, l'âge de Quinte-Curce au regne de Veſpaſien (5), & le ſavant Tillemont, à celui de Claude (6). Je ne déciderai point cette queſtion; il me ſuffit d'obſerver que ſon ſtyle ne nous permet pas de douter qu'il n'ait

(6) Hiſt. des Emp. ed. cit. p. 370.

(1) . . . . *Veluti peſtilenti quodam ſidere, adflavit.* Petron. Satiric. p. 4, ed. Nodot.

(2) . . . . *Nunquam tamen in hunc inciderunt errorem, ut Bagoam aut Megabyzum aliquem in exemplum operis aſſumerent ſibi, ſed Doryphoron illum, aptum vel militiæ, vel paleſtræ*, &c. Quintil. L. v, C. xii.

(3) Juven. L. iii, Satir. xii. v. 100, 101. Je me ſers ici de l'excellente traduction de M. Dufaulx.

(4) *Voyez* Della gente Curzia & dell' eta di q. Curzio l'Hiſtorico ragionamento del Conte Bagnolo.

(5) Ger. Voſſ. de Hiſt. Lat. L. i, C. xxviii.

publié ſon Hiſtoire dans un ſiécle où le goût commençoit déja à ſe corrompre.

Le trop fameux P. le Tellier accuſe Quinte-Curce d'avoir ſouvent renverſé l'ordre de la Géographie & de l'Hiſtoire, d'ignorer la Tactique, de ne ſavoir point démêler le faux d'avec le vrai, de chercher plutôt le vraiſemblable que le certain, d'aimer trop les pointes & d'affecter une ſubtilité ridicule dans ſes maximes; enfin d'avoir répandu quelquefois des fleurs poëtiques dans ſes deſcriptions, & d'être déclamateur dans ſes harangues (1). On ne peut taxer ce jugement de trop de ſévérité : c'eſt un Commentateur qui parle. Ne refuſons cependant point à Quinte-Curce une brillante & féconde imagination, de la chaleur & un ſtyle pittoreſque, des expreſſions dont la grace & l'énergie ſont difficiles à rendre dans les langues modernes. Les diſcours qu'il met dans la bouche des perſonnages introduits ſur la ſcène, ne manquent jamais d'intérêt, & ſont quelquefois très-pathétiques. Ces qualités mériteroient ſans doute notre approbation dans un genre moins auſtère que celui de l'Hiſtoire.

Quinte-Curce nous avoue ingénument qu'il copie beaucoup plus de faits qu'il n'en croit; qu'il n'aſſure point les choſes dont il doute; mais qu'il n'a pu ſe réſoudre à ſupprimer ce qu'il a appris (2). Après un pareil aveu, ne doit-on pas s'attendre, de ſa part, à un monſtrueux mêlange de fables & de vérités? Quelques Savans ont cru que cet Auteur avoit puiſé ſon récit dans Diodore de Sicile (3); il eſt plus probable, ce me ſemble, que

(1) *Geographiæ nonnunquam & Hiſtoriæ rationes turbaſſe; parùm ſcienter in prœliis deſcribendis fuiſſe verſatum; non ſatis accurato delectu verà diſcreviſſe à falſis; ſpecioſa magis, quam certiora, ſectatum eſſe; ſententiarum aculeos affectaſſe pluſculùm; deſcriptionibus quandoque poeticos flores; orationibus declamatorium colorem adſperciſſe.* Præf. in edit. Curt. ad uſum Delph.

(2) *Equidem plura tranſcribo quam credo, nam nec affirmare ſuſtineo de quibus debito nec ſubducere quæ accepi.* L. ix. C. i.

(3) Freinsheim. in ſupplement. Curt. init. Cellar. Geogr. Antiq. Tom. II. Afric. p. 106.

Clitarque, Ecrivain fort connu des Romains, comme le prouvent plusieurs passages de Cicéron & de Pline, aura fourni également à tous deux les principaux matériaux de leur Histoire. Quinte-Curce ne le cite cependant que deux fois, la première, en le réfutant par l'autorité de Ptolémée (1). Les excellens Mémoires de l'illustre successeur d'Alexandre étoient donc parvenus jusqu'à lui; mais, entraîné par son penchant pour le merveilleux & les fables, il a vraisemblablement donné la préférence aux récits de Clitarque, dont le caractère s'accordoit si bien avec son génie.

Néron fit dorer la Statue d'Alexandre, faite par la main habile de Lysippe (2), s'imaginant, par-là, lui donner un prix plus considérable : Quinte-Curce crut aussi, sans doute, que les fleurs de son imagination rehausseroient le mérite des exploits de ce Conquérant, & en augmenteroient la célébrité. Le Héros & l'Artiste perdirent également par ces décorations bizarres. L'Historien Romain s'abandonne à son goût immodéré pour les descriptions, sans considérer si elles sont liées au sujet qu'il traite; il rend souvent ses tableaux infidèles, en voulant les rendre brillans; confus, en voulant les rendre riches. Lorsque Lucien exhorte à la sobriété dans les descriptions des montagnes, des fleuves, &c. (3), cet ingénieux Critique semble avoir sous les yeux l'ouvrage de Quinte-Curce, & principalement les détails épisodiques dans lesquels il entre sur le cours du fleuve Marsyas (4) & sur celui du Pasitigris (5) & du Zioberis en Hyrcanie (6), qui paroissent lui faire oublier les événemens importans, & négliger des circonstances

(1) L. IX, C. V, C. VIII. Comme nous n'avons plus l'ouvrage de Clitarque, je cite toujours celui de Diodore, lorsque Quinte-Curce paroît avoir copié le récit du premier de ces Historiens.

(2) Plin. L. XXXIV, C. XXIX.
(3) Lucian. quom. scrib. Hist. C. LVII.
(4) L. III, C. I.
(5) L. V, C. III.
(6) L. VI, C. IV.

nécessaires (1) : à peine parle-t-il de la guerre d'Alexandre contre le neveu de Porus, dont Arrien & Strabon font mention. On peut encore soupçonner qu'il a omis plusieurs faits essentiels dans les deux derniers livres de son Histoire (2) : il passe rapidement sur des objets qui méritoient une attention particulière.

Cet Historien ne parle que d'une manière vague & obscure des saisons dans lesquelles sont arrivés les différens événemens, & ne fait aucune mention des années (3). Ce désordre est une suite de son inexactitude. Au reste, il s'embarrasse encore moins des détails Géographiques : son autorité sur cette matière est justement décriée (4); ce que j'avance ici est démontré dans la quatrième partie de cet Examen. L'explication que cet Ecrivain donne de la fameuse éclipse de lune qui précéda la bataille de Gaugamèle, prouve encore son ignorance dans les notions les plus communes de l'Astronomie (5).

Ajoutez à tout cela, les récits fabuleux & exagérés qui sont si familiers à Quinte-Curce ; il sera pour lors difficile de ne pas convenir qu'aucun Auteur de l'Antiquité n'exige autant que cet Ecrivain d'être lu avec précaution, & qu'on ne sauroit être trop en garde contre les charmes de sa diction. Son témoignage ne doit donc avoir qu'une autorité très-limitée, & ne peut entrer en comparaison avec celui des autres Historiens d'Alexandre, & principalement avec celui d'Arrien.

Justin, abréviateur de Trogue-Pompée, vivoit sous le regne

(1) *Vid.* Frensheim. not. in Lib. IX, C. I.

(2) Cette opinion est même autorisée par ces expressions de Quinte-Curce : *Hinc Poro amnique superato ad interiora Indiæ processit.* L. IX, C. I. *Vid.* Freinsheim. not.

(3) *Vid.* Cleric. judic. de Curt. ars crit. T. II, p. 504. *Voyez* la note (IV).

(4) *De Curtio non laboramus, sæpè in Geographicis aberrante.* Cellar. Geogr. antiq. T. II, p. 3. *Immania etiam sunt peccata, quæ in eam admisit Curtius.* Cleric. judic. p. 433, &c. &c.

(5) Curt. L. IX, C. X. *Voyez* la note (V).

d'Antonin-Pie (1). Cet Auteur ſe fait lui-même ſon procès en relevant l'ordre & la méthode de ſon original. Déſordre dans la narration, inexactitude dans les faits, ce ſont les défauts ordinaires de Juſtin, qui conſacre les onzième & douzième livres de ſon ouvrage au récit des exploits d'Alexandre. La préciſion doit caractériſer un abrégé; l'Ecrivain Romain n'eſt cependant que ſuperficiel, quand il parle de ce Conquérant. On ne peut guère s'en rapporter à ſon autorité qui ne doit point être miſe en parallèle avec celle des Hiſtoriens dont je viens de parler; d'ailleurs le texte de cet Auteur eſt fort altéré, & la plupart des noms de villes & de peuples y ſont défigurés.

Le Bas-Empire, temps de ténébres, de ſuperſtition & de barbarie, a produit quelques Ecrivains qui ont fait mention d'Alexandre. Si leur témoignage ne ſauroit être adopté qu'avec beaucoup de circonſpection ſur les événemens qui ſe paſſoient ſous leurs yeux, quel poids peut-il donc avoir dans le récit des faits qui appartiennent à un temps fort éloigné de celui où ils vivoient? Auſſi ne nous donnent-ils aucune lumière touchant les événemens qui précèdent la tranſlation de l'Empire (2). Jugeons de ces informes compilations, faites ſans goût & ſans critique, par quelques traits . . . . . *non eſt mora longa* . . . . . *injecto ter pulvere.* . . . . . .

George, dit le Syncelle, fait arriver Alexandre auſſitôt après le combat d'Iſſus, au milieu de l'Aſſyrie (3); il met Arbèle, & la bataille connue ſous ce nom, dans la Médie, & nous aſſure que ce Prince partit des Palus-Méotides, & qu'étant arrivé au Caucaſe, il dompta toutes les Nations barbares de cette contrée; il ajoute qu'après cette expédition, le Héros Grec ſubjugua les peuples de l'Inde, & parvint juſqu'au Gange (1): telle eſt l'exactitude des Ecrivains du Bas-Empire. Les additions qui ont été faites, en différens temps, au Lexique de Suidas (2), y ont introduit pluſieurs erreurs groſſières; l'article d'Alexandre n'en eſt point exempt, & ne ſauroit être d'aucune utilité pour éclaircir l'hiſtoire de ce Prince.

(1) Ger. Voſſ. de Hiſt. Latin. L. 1, C. XXXI.

(2) *Voyez* la note (VI).

(3) Sync. Chronog. Typ. Reg. p. 261.

Cédrénus entre dans des détails aſſez étendus ſur les expéditions d'Alexandre. Ce Conquérant, après la réduction de la Judée & la priſe de Cyrène, alla, ſelon cet Ecrivain, en Egypte; delà il parvint, par un bras du Nil, dans l'Aſſyrie, dirigea ſa marche vers le Paropamiſe & le pays arroſé par le Thermodon, & pénétra enfin juſqu'au Phaſe (3), juſqu'à Gades, chez les Nations mêmes de la Bretagne (4). Cet Hiſtorien bouleverſe ainſi toute la Géographie du Monde connu des Anciens, & ne daigne pas ſeulement obſerver la vraiſemblance hiſtorique. Il n'oublie point de faire mention, parmi tous ces événemens, du voyage d'Alexandre à Jéruſalem, accompagné des principales circonſtances imaginées par les Juifs, & avec des expreſſions (5), qu'on ne peut raiſonnablement attribuer à un homme tel que Dexippe, voué au polythéiſme, d'une famille ſacerdotale, & Prêtre lui-même très-zélé (6). Pourquoi Scaliger (7) prête-t-il ce récit à cet Hiſtorien célèbre (8)? Ce ſavant homme n'a point fait attention que Cédrénus ne cite

(1) *Id.* p. 264.

(2) *Voyez* les Obſervations ſur Suidas, à la fin des notes.

(3) On lit Αφασιν, dans le Texte de Cédrénus, p. 321.

(4) Cedren. Hiſt. Compend. Typ. Reg. p. 151, 151, 152, 153.

(5) θύσας τῷ θεῷ.

(6) Οικοθεν ιερεα παναγη. Inſcr. infr. cit.

(7) ΚΡΟΝΙΚΩΝ, p. 56. En comparant la Traduction de la Chronique d'Euſèbe, faite par S. Jerôme, avec le prétendu Texte Grec que Scaliger a voulu nous en donner, il eſt facile de ſe convaincre que la plupart de ſes Supplémens ne ſauroient convenir à l'Ouvrage d'Euſèbe, qu'ils contrediſent aſſez ſouvent.

(8) Publius Herennius Dexippe vivoit dans le IIIe ſiècle de l'Ere vulgaire, & avoit exercé les principales Charges de la République d'Athènes. Il fut Archonte Roi, enſuite Archonte Eponyme (la 4e année de la CCLXIIe Olymp.), & préſida aux grandes Panathénées. Rhéteur & Hiſtorien, Dexippe s'acquit une grande réputation par ſes Ouvrages. Il fit d'immenſes recherches pour ſon Hiſtoire Univerſelle, τας εκ βιβλων

cet Ecrivain que ſur l'éducation d'Alexandre : le reſte de l'article qui concerne ce Prince, ne peut être regardé comme un extrait de Dexippe ; il peut encore moins paſſer pour un fragment de cet Auteur, dont Photius compare la manière d'écrire à celle de Thucidide (1).

Paul-Oroſe ne ſauroit être conſidéré que comme un copiſte de Juſtin. Zonare paroît de même avoir tiré ſon récit de Diodore de Sicile (2) ; l'abrégé qu'il nous donne des expéditions d'Alexandre, eſt aſſez bien fait & plus exact qu'on ne devroit l'attendre d'un Ecrivain peu éclairé, du douzième ſiècle, & qui abandonna la Cour pour s'enfermer dans un Cloître.

Ne confondons point avec ces Ecrivains, Euſèbe de Céſarée ; ſes ouvrages, également utiles à la Religion & aux Lettres, lui méritèrent cette diſtinction. Nous ne ſaurions cependant diſſimuler que ſes lumières n'égaloient pas ſon ſavoir (3). Ce laborieux Ecrivain n'eſt point fort exact dans ſa Chronique, ſur ce qui concerne Alexandre. Selon lui, ce fut après la mort de Darius, que le Héros Grec s'empara de Babylone (4) ; cependant cet événement précéda le meurtre du Roi Perſe. Euſèbe dit encore que le Prince Macédonien ayant ſoumis les Hyrcaniens & les Médes, revint ſur ſes pas, & fonda, dans le pays d'Ammon, Parætonium (5). Cette

ανακλεξας πυρατο παντοιην ιστοριης απραπτον : celle des temps les plus reculés dut beaucoup à ſa ſagacité, ος νυ απο μυριον ομμα ωπτευσας, χρονιης πρηξιας εξεμαθεν. Ses enfants autoriſés par un Decret de l'Aréopage & du Conſeil des 750, éleverent un monument à ſa gloire. Ce monument préſentoit une inſcription, qui ſe voit encore à Athènes, & qui nous a fourni preſque tout le détail dans lequel nous venons d'entrer. *Vid.* Chandler Inſcr. ant. Pars 2. n.° XXXV, p. 56.

(1) *Vid.* Phot. Bibl. col. 200, 201. Ce Critique nous aſſure encore que, dans ſon Hiſtoire des événemens qui ſuivirent la mort d'Alexandre, & dont il nous donne un court extrait, Dexippe étoit conforme à Arrien.

(2) Annal. L. IV, p. 180 & ſeq. Typ. Reg.

(3) Ce jugement eſt conforme à celui que Photius porte d'Euſèbe. *V.* Bibl. p. 11.

(4) *Obtinuit Babylonem, interfecto Dario* : Chron. L. I, p. 34.

(5) *Alexander Hircanos & Medos capit : revertenſque in Ammone condidit Parætonium.* p. id. La Ville de Parætonium n'étoit point dans le pays d'Ammon ; Euſèbe a été trompé par le ſurnom d'Ammonie qu'on donna à cette Ville, par la raiſon que nous dirons dans la ſuite.

Ville

Ville exiſtoit avant Alexandre (1), qui, des extrémités de l'Orient, ne retourna point en Lybie.

Athénagore (2), &, après lui, Saint Auguſtin (3) & Saint Cyprien (4), rapportent qu'Alexandre écrivit à ſa mere, que les Prêtres d'Héliopolis, de Memphis & de Thèbes, lui avoient aſſuré que leurs Dieux étoient des hommes que l'on avoit, dans la ſuite, déifiés : ſentiment déſavoué par le témoignage de ces mêmes Prêtres (5), & qui ne ſauroit ſe concilier avec l'eſſence de l'Egyptianiſme. Saint Clément (6) & S. Cyrille, Patriarches d'Alexandrie (7), accuſent les Payens d'avoir reconnu Alexandre pour leur treizième Dieu ; jamais un pareil rang ne lui fut aſſigné. Les Athéniens eurent même aſſez de courage pour condamner à une amende de dix talens, l'orateur Démade, qui avoit oſé leur propoſer de mettre le Monarque Macédonien au nombre de leurs Divinités (8). Il eſt cependant vrai que les ſucceſſeurs d'Alexandre firent rendre, à ce Prince, les honneurs divins (9) ; les Romains mêmes lui élevèrent des temples (10) ; mais ce peuple ne fut point obligé de l'adorer comme ſon trei-

(1) *Vid.* Scylac. Perip. p. 44. Ap. Geogr. Min. T. I.

(2) Legat. pro Chriſt. ad Calc. S. Juſtin. p. 325. Cet Ecrivain fait accompagner Alexandre en Egypte, par ſa mere Olympias, qui cependant ne ſortit jamais, pendant le règne de ſon fils, de la Macédoine.

(3) De Civit. Dei. L. VIII, C. XXVII. L. XII, C. X.

(4) De Idolorum vanit. p. 205. Oper. edit Rigalt. *Voyez*, ſur cette Lettre, les ſavantes & judicieuſes obſervations de Jablonski. Panth. Ægypt. Prolegom. Sect. XVI.

(5) Herodot. L. II, C. 25.

(6) Cohort. ad gentes, T. I, p. 77.

(7) Contr. Julian. L. VI. Oper. T. VI, p. 205.

(8) Athen. Lib. VI, pag. 251. Quelqu'un ayant dit au jeune Pithéas, qui ſe diſpoſoit à s'oppoſer au decret en faveur d'Alexandre ; tu oſes, à ton âge, donner un avis ſur des matieres auſſi importantes ; cet orateur lui répondit : Le Prince que vous voulez déifier par vos ſuffrages, eſt encore plus jeune que moi. Plutar. *Apophtegm.* p. 187. Une pareille réponſe pourroit bien avoir rendu inutiles l'éloquence & les intrigues de Démade.

(9) *Voyez* la Diſſertation de M. l'Abbé Belley, T. XXXII, p. 685 des Mém. de l'Acad. des Inſcr.

(10) Ce fut dans un de ces Temples que naquit Alexandre Sévère, ſuivant le témoignage de Lampridius, Ap. Hiſt. Auguſt. ſcript. T. I, p. 889.

zième Dieu, par un decret du Sénat, quoique S. Jean Chryſoſtome faſſe mention d'un pareil decret (1). Le culte des divinités étrangères fut ſouvent prohibé à Rome, & quelquefois ſimplement toléré. La critique fait reſpecter les écrits dans leſquels de ſemblables faits ſont conſignés, ſans outrager la vérité par un coupable ſilence.

La mémoire des exploits du Conquérant Macédonien s'eſt conſervée avec éclat dans les Régions de l'Orient. Les Ecrivains Perſans & Arabes parlent beaucoup de ce Prince ſous le nom *d'Eſcander*, & en font un Héros de leurs romans. L'Eldriſi va même juſqu'à le confondre avec Hercule (2). Abulfarage & Ebnbatrick lui donnent pour père un Roi d'Egypte (3); d'autres aſſurent que l'Empire de l'Iran, ou des Perſes, échut à Alexandre, plutôt par le droit de ſa naiſſance que par le droit des armes (4). Parmi toutes ces fables & une multitude d'autres, on trouve cependant quelques traits qui caractériſent aſſez bien le Vainqueur de Darius & pluſieurs événemens de ſa vie qu'il eſt facile de reconnoître (5), quoique fort altérés.

(1) S. Joan. Chryſoſt. Homil. xxvi, in Epiſt. ii ad Corinth.
(2) Eldriſi Geogr. Nub. p. 148.
(3) Abulfarag. Hiſt. Dynaſt. ex vers. Pocok. p. 57.
(4) Mirkhond, Sect. xx.
(5) *Voyez* la note (VII).

Fin de la première Section.

SECONDE SECTION.

EXAMEN DU RÉCIT DES HISTORIENS D'ALEXANDRE,

Sur les Expéditions Militaires de ce Prince.

HEUREUX le Peuple qui ne lit point, dans ſes Annales, les entrepriſes d'un Prince ambitieux, & les exploits d'un Conquérant, toujours funeſtes à ſes ſujets. L'Hiſtoire de la Macédoine nous offre un exemple frappant de cette vérité, dans le ſpectacle affligeant des calamités qui ſuivirent de près les momens de ſa gloire. La puiſſance de Philippe fut le germe d'une foule de guerres & de révolutions. Son ſucceſſeur profita du fruit de ſes travaux, & ſaiſit avec ardeur ces projets de conquêtes, au milieu deſquels la mort ſurprit ſon père, la première année de la CXI^e^ Olympiade, ſous l'Archonte Pythodème (1), l'an de la fondation de Rome, 418, & 336 avant l'ère vulgaire.

Le jeune Prince prit les rènes du gouvernement, ſelon Diodore de Sicile, l'année ſuivante, Evænète étant Archonte à Athènes (2). Cet Hiſtorien ſe contredit dans la ſuite, en

(1) Arr. de expedit. Alex. L. i, C. i. edit. Raphel.
(2) Επ' ἄρχοντος .... Ευαινέτου ...., Αλέξανδρος διαδεξάμενος τὴν βασιλείαν... Lib. xvii, n.° 2.

rapportant qu'Alexandre regna douze ans & ſept mois (1); ce qui fait remonter le temps où ce Conquérant entra en poſſeſſion du Trône de ſes pères, au cinquième mois de la Magiſtrature de Pythodème. Denys d'Halicarnaſſe paroît reculer ce temps à l'année précédente, la quatrième de la CX^e Olympiade, ſous l'Archonte Phrynicus, puiſqu'il nous aſſure que Démoſthène prononça ſa harangue ſur la Couronne, ſous Ariſtophon, la troiſième année de la CXII^e Olympiade, huit ans après la mort de Philippe (2); calcul peu juſte : ce fut dans le mois de Dius, qui étoit le premier de l'année ſolaire des Macédoniens, lequel répondoit à celui de Puanepſion de l'année Attique, que Philippe mourut, pendant l'Archontat de Pythodème. La certitude de cette date eſt prouvée par les douze ans & huit mois de règne qu'Arrien donne à Alexandre, qui mourut, comme nous le verrons dans la ſuite, à la fin de Thargélion. L'époque de ce règne eſt encore démontrée par le calcul d'Eratoſthène, qui, depuis la bataille de Leuctres arrivée, ſuivant la chronique de Paros, ſous l'Archonte Phraſiclidès, la ſeconde année de la CII^e (3) Olympiade, juſqu'à la mort de Philippe, comptoit trente-cinq ans (4), évidemment révolus au temps de la Magiſtrature de Pythodème.

La défaite des Tryballes, des Thraces, des Gètes, des Autoriates, des Taulentiens & des Agrianiens, & la réduction de ces peuples, qui, à la mort de Philippe, s'étoient ſoulevés, dans l'eſpérance de profiter de la jeuneſſe de ſon fils, furent les premiers exploits d'Alexandre. Diodore (5) & Plutarque (6) paſſent

(1) N.° 117.
(2) Epiſt. ad Amm. p. 124, T. II, Oper. edit. Sylb.
(3) Epoc. 73.
(4) Ap. Clement. Alex. Strom. L. I, T. I, p. 402.
(5) Diod. edit. Weſſeling, Tom. II, Lib. XVII, n.° 8.
(6) Plut. Vit. Alex. edit. Bryani, T. IV, p. 17.

rapidement ſur ces expéditions, qui développèrent les talens militaires du Conquérant de l'Aſie. Arrien eſt le ſeul Ecrivain qui nous en ait conſervé des détails ſatisfaiſans (1), mais qui préſentent cependant quelques difficultés. Le théâtre de la guerre étant dans la Thrace, on a peine à concevoir que les Taulentiens, qui habitoient un très-petit pays au nord de l'Epire, puſſent avoir quelque démêlé avec Alexandre, & qu'ils fuſſent venus ſe joindre à ſes ennemis. On doit entendre, ce me ſemble, par les Taulentiens, les Illyriens ſur leſquels Glaucias, Roi du premier de ces peuples, avoit étendu ſon Empire, & qui ne formoient plus avec le peuple vainqueur, dont ils portent ici le nom, qu'une ſeule & même Nation. Cette conjecture, autoriſée par le texte d'Arrien (2), a été adoptée par le ſavant Paulmier de Grentemeſnil (3).

Les Celtes, dont le pays étoit voiſin du Golfe Ionique (la mer Adriatique), envoyèrent une députation à Alexandre qui, croyant que le bruit de ſes exploits avoit pénétré chez ce peuple, leur demanda quel étoit l'objet de leur crainte. Ces Envoyés lui répondirent avec fierté, la chûte du Ciel (4). Ce récit qu'Arrien a tiré des Mémoires de Ptolémée, comme le texte de Strabon le prouve (5), pourroit bien être quelque épiſode inventé pour orner l'Hiſtoire d'Alexandre. Ces Celtes qui étoient les Boïens & les Senones, & qui habitoient un pays inacceſſible par ſa ſituation & très-éloigné de celui des Nations belligérentes (6), ſeroient-ils venus, ſans aucun motif, proſtituer

(1) Arr. Liv. I, Chap. I-II-III-IV-VI.
(2) Arr. L. id. C. V-VI.
(3) *Vid.* Palmer. à Grent. Græciæ antiq. deſcript. L. I, C. XVIII. Les Taulentiens étoient, ſelon Thucydide, une nation Illyrienne, Ἰλλυριῶν τι ἔθνος. L. I, n.° 24. Peut-être Arrien a-t-il pris la partie pour le tout.
(4) Arr. Lib. I, C. IV.
(5) Strab. edit. Caſaub. L. VII, p. 208-209.
(6) *Vid.* Palmer. exercit. in auct. Grec. p. 235. Arr. L. I, C. IV.

leur hommage à un Prince avec qui ils n'avoient rien à démêler ?

Juſtin rapporte (1) qu'Alexandre choiſit parmi les Rois des Nations nouvellement ſoumiſes, ceux que leur génie & leurs talens pouvoient rendre redoutables, & les amena avec lui. Frontin ne fait point cette diſtinction; il prétend que tous les Princes vaincus ſubirent un pareil ſort, ce que les autres Hiſtoriens paſſent ſous ſilence.

Alexandre devoit aſſurer ſa domination dans la Grèce par quelque coup d'éclat, avant que de paſſer en Aſie; la révolte de Thèbes lui préſenta une occaſion favorable à ſes vues. Il fit le ſiége de cette Ville, qui fut entiérement détruite; & les ſemences d'une guerre qui auroit retardé l'exécution des vaſtes projets de ce Prince, furent étouffées ſous ſes ruines, dont le ſpectacle répandit une conſternation générale dans la Grèce.

Thèbes fut-elle priſe par ſtratagême, comme l'aſſure Polyen (2)? Ptolémée, qui étoit préſent à ce ſiége, nous apprend que les aſſiégés s'étant avancés trop loin dans une ſortie, furent attaqués avec ſuccès par la phalange Macédonienne, qui entra pêle-mêle avec les fuyards, dans la Ville (3). Diodore confirme le récit de Ptolémée (4), dont il diffère ſeulement dans quelques détails.

Les Hiſtoriens font monter le nombre des morts, parmi les vaincus, à ſix mille hommes, & à trente mille celui des priſonniers (5). Quelques-uns prétendoient que les Thébains avoient perdu dix mille hommes dans ce ſiége. Agatharchide regardoit, avec raiſon, ce calcul comme très-exagéré, & dénué de toute

(1) Juſtin. edit. varior. Lib. XI. Cap. V.
(2) Polyæn. edit. Maſcev. p. 333.
(3) Ap. Arr. L. I, C. VIII.
(4) Diod. L. XVII, n.° 11-12. Plut. id. p. 18.
(5) Diod. n° 14, Plut. p. 18. Ælian. var. L. XIII, C. VII.

vraiſemblance (1). On pourroit croire que la population de Thèbes montoit alors à près de cinquante mille âmes; dénombrement qui ne ſauroit ſe concilier avec l'état de foibleſſe de cette Ville, qui étoit fort déchue de ſon ancienne ſplendeur : affoiblie par pluſieurs victoires, ſa puiſſance avoit été entiérement détruite par la guerre ſacrée (2). Clitarque n'évaluoit toutes les richeſſes de Thèbes, lorſqu'elle devint la proie du ſoldat Macédonien, qu'à 440 talens (3); évaluation qui dément le récit de Diodore ſur les prétendues richeſſes que le Vainqueur trouva dans cette place (4). L'autorité de cet Ecrivain, trop ſouvent inexact, ne peut être ici d'un grand poids, puiſqu'on lit dans ſon ouvrage le même calcul que celui de Clitarque. Ajoutons que les détails qu'Athénée nous a conſervés ſur la façon de vivre & la profeſſion que ſuivoit le peuple Thébain (5), démontrent ſa pauvreté, qu'il ſeroit difficile d'allier avec une population nombreuſe, fruit ordinaire du commerce & des arts lucratifs.

Conſternés de la priſe de Thèbes, les Athéniens envoyèrent, à la perſuaſion de Démade, une ambaſſade à Alexandre, pour le féliciter ſur ſon heureux retour du pays des Illyriens & de celui des Tryballes, & lui témoigner en même-temps leur joie, ſur la punition qu'il venoit de faire de la révolte des Thébains. Ce Prince la reçut très-bien; mais il écrivit au peuple d'Athènes, pour qu'on lui livrât Démoſthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Ephialte, Diotime & Moerocle, parce qu'il les croyoit auteurs des troubles qui avoient ſuivi la mort de Philippe, & la cauſe de la bataille de Chéronée. Les Athéniens envoyèrent une ſeconde députation pour fléchir

(1) Agath. Ap. phot. Bibl. ed. Paul. Steph. col. 1337.
(2) Dinarchi orat. cont. Demoſt. ed. Henr. Steph. p. 99. Strab. L. IX, edit. Xil. p. 465. Init. Pauſan. Bœot. Cap. VI.
(3) Ap. Athen. L. IV. p. 148.
(4) Diod. n.° 14.
(5) Athen. loc. ſup. cit.

Alexandre, qui ſe contenta de faire exiler Charidème : tel eſt le récit d'Arrien (1). Il ne s'accorde ni avec celui des Auteurs contemporains, ni avec celui de Diodore, de Plutarque & de Juſtin. Thèbes n'étoit point encore détruite lorſque les Athéniens députèrent vers le jeune Conquérant; il en formoit alors le ſiége, ceci paroît démontré par la harangue d'Eſchine contre Ctéſiphon, dans laquelle cet Orateur reproche à Démoſthène, l'un des Députés, de n'avoir pas oſé remplir ſa commiſſion, & d'être revenu ſur ſes pas du Mont-Cithæron (2). Plutarque confirme le récit d'Eſchine, & ajoute qu'Alexandre envoya lui-même, dans cette circonſtance, des Députés pour demander les Orateurs ou Demagogues (3), au nombre de dix, ſelon Duris & Idoménée, ou plutôt de huit, ſuivant les Ecrivains les plus dignes de foi. Démade ayant pris, à cette occaſion, le parti de Démoſthène, fut nommé, par le peuple d'Athènes, Ambaſſadeur auprès d'Alexandre, de qui il obtint la grace des Orateurs (4). Diodore ne fait point mention de la première députation des Athéniens, quoique d'ailleurs il s'accorde aſſez avec Plutarque (5). Juſtin parle de cette députation avant même le ſiège de Thèbes; elle avoit, ſelon lui, pour objet, d'obtenir la paix du jeune Monarque, qui l'accorda (6). Cet Hiſtorien nous dit encore qu'Alexandre pardonna aux Orateurs, mais que les Généraux Athéniens furent obligés d'aller en exil, & qu'ils n'y furent pas d'une médiocre utilité aux affaires des Perſes (7). Cette dernière circonſtance ne ſe trouve dans aucun Ecrivain de l'Antiquité. Juſtin a peut-être voulu parler de Charidème

(1) L. I, C. x.
(2) Eſchin. cont. Cteſiph. orat. ed. 8.° Taylori, p. 120.
(3) *Vid.* Mauſſac. Diſſert. Critic. in Harpocrat. Lexic. p. 368, 369, & not. p. 55-56.
(4) Plut. Vit. Demoſth. p. 429-430, T. IV.
(5) *Vid.* Diod. L. XVII, n.° 15.
(6) L. XII, C. III.
(7) L. XI, C. IV.

qui

qui ſe diſtingua par ſes exploits dans la guerre d'Olynthe; mais il paroît, par les expreſſions de Dinarque, que ce Général ſe bannit volontairement d'Athènes, afin de ſervir ſes concitoyens auprès du Roi de Perſe. Ephialte ſuivit, peu de tems après, ſon exemple, & s'exila lui-même de cette Ville (1). Enfin il n'eſt point vraiſemblable, comme le rapporte Arrien, que le peuple d'Athènes ait félicité Alexandre ſur le cruel traitement que les Thébains éprouvèrent de la part de ce Prince, puiſque les Athéniens donnerent des marques publiques de leur douleur ſur le ſort déplorable de leurs voiſins, interrompirent auſſitôt la célébration des myſtères (2), & reçurent dans leurs murs les infortunés qui avoient échappé au fer du Vainqueur & à l'eſclavage (3).

Après avoir aſſuré la tranquillité de la Grèce, Alexandre ſe diſpoſa à attaquer l'Empire des Perſes. La foibleſſe d'une Nation voiſine, de fortes probabilités qui annoncent un ſuccès prochain & la ruine de ſon ennemi, ſont ſouvent les motifs des guerres les plus juſtes en apparence. Le Conquérant de l'Aſie n'en eut point d'autres. Le judicieux Polybe les a pénétrés avec ſa ſagacité ordinaire (4), & a ſu les diſtinguer des prétextes qui intéreſſoient trop l'amour-propre des Grecs, pour qu'ils en vouluſſent ſoupçonner alors la cauſe.

L'époque du paſſage des troupes Macédoniennes en Aſie, devint célébre dans les faſtes de la Grèce. Duris comptoit depuis le ſac de Troye, juſqu'à cette époque, 1000 ans: Ephore, depuis le retour des Héraclides juſqu'au même-tems, 735 ans; Timée & Clitarque, 820; Eratoſthène, 773; enfin Phanias aſſuroit

(1) Dinarchi Orat. contr. Demoſt. p. 94, ed. Henr. Steph.
(2) Arr. L. I, C. x.
(3) Eſchin. cont. Cteſiph. ed. cit. p. 116.
(4) Polyb. Hiſt. edit. Erneſti, Lib. III, p. 259-260-261.

qu'il s'étoit écoulé 715 ans dans ce même eſpace d'années qui ſe terminoit à l'Archontat d'Evænète, tems où Alexandre paſſa en Aſie (1). Diodore, après avoir aſſuré que ce Prince monta ſur le Trône, pendant la Magiſtrature de cet Archonte, n'a pu rapporter ce paſſage que ſous celle de Ctéſiclès (2), la ſuite des faits ſuppoſant évidemment environ un an d'intervalle entre la mort de Philippe & le commencement de la guerre que ſon fils entreprit contre les Perſes; ſentiment qui ne peut être préféré à celui de S. Clément d'Alexandrie, qui rapporte cet évènement ſous la Magiſtrature d'Evænète, ſon prédéceſſeur (3). Il eſt certain que le paſſage d'Alexandre en Aſie arriva la même année que la priſe de Thèbes, 335 ans avant J. C. Arrien aſſure qu'Alexandre partit au commencement du printems, & qu'après vingt jours de marche il arriva à Seſte (4): ce qui prouve, comme l'a judicieuſement obſervé Uſſérius (5), que le paſſage de l'Helleſpont doit être fixé environ trois mois avant le tems où Ctéſiclès entra en charge (6). La ſuite des opérations militaires d'Alexandre dans l'Aſie mineure, & l'époque de la bataille d'Iſſus (7), confirment cette opinion, adoptée par le Savant P. Corſini (8). L'illuſtre Petau, trop fidèle dans ſon attachement pour Diodore, a rapporté, ſous la Magiſtrature de Ctéſiclès, les événemens qui étoient arrivés pendant celle d'Evænète (9), & dont le plus remarquable eſt le paſſage du Granique.

L'avis du ſage Memnon n'ayant point été ſuivi, les Perſes réſolurent de défendre ce paſſage: leur armée étoit compoſée,

(1) Auctor. cit. ap. Clement. Alex. Strom. L. I, p. 403.
(2) Diod L. XVII, n° 17.
(3) Clem. Alex. ed. Pot. Strom. L. I, p. 403.
(4) Arr. L. I, C. XI.
(5) Uſſer. Annal. p. 151.
(6) Le premier jour du mois d'Hecatombœon.
(7) *Vid.* Arr. L. II, C. XI.
(8) Eduard. Corſini, Faſt. Attic. T. IV, p. 41-42.
(9) Petav. Doct. temp. L. XIII, pag. 595.

ſelon Arrien, de vingt mille hommes de cavalerie & d'autant d'infanterie, dont les mercénaires formoient la plus grande partie (1).

Diodore de Sicile fait monter cette armée à cent mille fantaſſins & dix mille chevaux (2); Juſtin, à ſix cens mille combattans (3): ce dernier calcul choque toute vraiſemblance.

Arrien décrit avec beaucoup d'exactitude ce combat célèbre où la vigoureuſe réſiſtance des Perſes balança long-tems la victoire, qu'Alexandre détermina en ſa faveur, après avoir enfoncé à la tête de la cavalerie Theſſaliene, l'armée des ennemis, leſquels perdirent, ſelon Arrien, dans cette journée, toute leur infanterie, excepté deux mille mercénaires qui furent faits priſonniers, & mille hommes de cavalerie (4). Diodore réduit toute la perte de l'armée Perſe à dix mille ſoldats (5); évaluation qui paroît aſſez juſte.

En réflechiſſant ſur la réſiſtance que les Perſes oppoſerent aux efforts de l'armée Macédonienne, & ſur les obſtacles que préſentoit le paſſage d'une riviere défendue par des troupes nombreuſes & aux ordres d'un Général habile, on ne ſauroit croire que les vainqueurs n'aient perdu que ſoixante & quinze cavaliers & trente fantaſſins (6). Tels ſont cependant les calculs ordinaires des Hiſtoriens de la vie d'Alexandre, qui ſe plaiſent toujours à exagérer la perte des vaincus, & à diminuer celle du parti victorieux.

La manière dont Arrien raconte le ſiège d'Halicarnaſſe, dé-

(1) L. I, C. XIV.
(2) Diod. n° 19.
(3) L. XI, C. VI.
(4) Arr. L. I, C. XIV-XV-XVI.
(5) N° 21.
(6) Arr. L. I, C. XVI. Ariſtobule réduiſoit encore cette perte à trente-quatre cavaliers & neuf fantaſſins. Ap. Plut. p. 24.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

fendu par le brave Memnon (1), ne peut que lui mériter le ſuffrage des militaires, comme la raiſon qu'il donne de l'heureux paſſage du Mont Climax ſur les bords de la mer de Pamphilie, aura ſans doute l'approbation des Philoſophes. Alexandre, ſelon cet Ecrivain, ſuivi d'une partie de ſon armée, traverſa ce dangereux rivage avec autant de bonheur que de témérité : un vent du nord très-violent chaſſant au loin les vagues, empêchoit les eaux de la mer de couvrir cette plage (2) ; & Strabon, qui ſuprime toutes les circonſtances miraculeuſes de cet événement, nous apprend que les ſoldats Macédoniens n'eurent de l'eau que juſqu'à la ceinture (3). On lit dans Plutarque (4) trois vers de Ménandre, dans leſquels ce Poëte tourne en ridicule le merveilleux de cette marche rapportée avec enflure par pluſieurs Ecrivains (5). Alexandre diſoit ſimplement dans une de ſes lettres, qu'après ſon départ de Phaſelis il s'étoit avancé vers le Mont Climax (6).

Joſeph s'eſt laiſſé ſéduire par des rélations fabuleuſes ; à l'occaſion du paſſage de la mer rouge, il s'explique en ces termes. ..... « Perſonne ne doit être ſurpris qu'un peuple auſſi ancien » que ſimple eût fait cette route, dont ſon ſalut dépendoit, ou » par la volonté expreſſe de Dieu, ou ſecondé par le cours » ordinaire des choſes ; puiſque la mer de Pamphilie ſe retira » pendant deux jours, pour laiſſer libre le ſeul paſſage qui reſtoit » à l'armée Macédoniene, Dieu voulant renverſer l'Empire des » Perſes. Tous ceux qui ont parlé des exploits d'Alexandre, » s'accordent dans le récit de cet événement. Que chacun d'ail» leurs penſe ce qu'il voudra ſur ces faits (7) ». ..... Cet Hiſto-

(1) Lib. 1, C. xx-xxi-xxii-xxiii. *Voyez* la note (VII).
(2) Arr. C. xxvi.
(3) Strab. L. xiv, p. 458.
(4) Plut. p. 26.
(5) Plut. p. 25 & 26.
(6) Plut. p. 26.
(7) Antiq. Jud. L. ii, C. xvi, Sec. 5.

rien les rapprochant ainſi, ſemble répandre des doutes ſur le miracle de la mer rouge, & n'en former aucun ſur celui du paſſage du Mont Climax : il outrage tout-à-la-fois par ce parallèle indécent, la croyance de ſes peres & les loix de la vérité.

Après le combat du Granique, Alexandre parcourut en vainqueur l'Ionie, la Carie, la Lyrie & la Pamphylie, où il abandonna les côtes de la mer Egée, pour pénétrer dans l'intérieur des terres par la Piſidie & la grande Phrygie juſqu'à Gordium, ancienne capitale de cette Province ; delà, il dirigea ſa marche du côté de l'orient & arriva à Ancyre. Ce fut dans cette derniere Ville qu'il reçut les Envoyés Paphlagoniens, qui venoient ſe ſoumettre à lui au nom de la Nation, & le prier de ne point faire entrer ſon armée dans leur pays, demande qui leur fut accordée à condition qu'ils obéiroient à Calas, Satrape de Phrygie (1). Le récit de Quinte-Curce qui fait pénétrer l'armée Macédoniene en Paphlagonie, n'eſt donc pas vrai : il eſt encore démenti par le propre témoignage de cet Hiſtorien, qui fait marcher Alexandre de Gordium à Ancyre. Ce Prince laiſſa donc, dans ſa route, la Paphlagonie à ſa gauche (2).

La Cappadoce ſubit le même ſort que les régions circonvoiſines, & ſe rendit à Alexandre, qui campa avec ſon armée dans le même endroit où le jeune Cyrus avoit ſejourné en marchant à Cunaxa. Quinte-Curce prétend que ce campement étoit le même que celui où Cyrus le Grand s'arrêta dans ſon expédition contre les Lydiens (3). Quoique cet erreur ſoit peu importante, elle mérite cependant d'être relevée, pour prouver que cet Hiſtorien manque d'exactitude dans les moindres détails.

(1) Arr. L. ii, C. iv.
(2) Curt. ex Typ. Barbou, L. iii, C. i.
(3) Curt. L. iii, C. iv.

Xénophon, témoin oculaire, rapporte que le jeune Cyrus arriva à Dana (1) grande & floriſſante Ville, & qu'après y avoir demeuré pendant trois jours, il traverſa les montagnes de Cilicie (2). L'Itinéraire de l'armée d'Alexandre s'accorde parfaitement avec celui du jeune Cyrus : Arrien, qui nous le trace toujours avec ſon exactitude accoutumée, dit que le Conquérant Macédonien campa, avant d'entrer dans les gorges de Cilicie, dans le même lieu où le Prince Perſe, avec les dix mille Grecs, avoit établi ſon camp (3).

Les Macédoniens deſcendirent dans les plaines de Cilicie : Arſames, ſelon Quinte-Curce, en évacuant cette Province que Darius lui avoit confiée, brûla la Ville de Tarſe, & dévaſta toute cette contrée (4). Arrien aſſure, au contraire, qu'Alexandre ayant prévenu Arſames, ce Général Perſe abandonna Tarſe (5) & la Cilicie, ſans y faire aucun dommage (6).

Alexandre ayant appris, à Malle, que Darius étoit campé, avec toutes ſes forces, à Sochos, dans la Comagène, ſe mit en marche, paſſa les montagnes de la Cilicie, & campa près de

(1) De exped. Cyri, Typ. Foulis, L. I, p. 29-30. Tous les manuſcrits & les éditions de Xénophon ne varient point ſur la leçon de Dana, que d'autres Ecrivains appellent Ἀδδανα. *Vid.* Hutchinſon, Diſſert. de exped. Cyr. p. V-VI, & auct. Cit. M. d'Anville veut que cette Ville ſoit Tyana, & que le texte de l'Hiſtorien de la retraite des dix mille ne ſoit pas ici correct. Meſ. itiner. p. 78.

(2) Xen. exped. loc. cit.

(3) Arr. L. II, C. IV.

(4) Curt. L. III, C. IV.

(5) Alexandre arriva de Tarſe, à Anchiale. On voyoit, près de cette derniere Ville, le tombeau de Sardanapale, avec une inſcription rapportée par Arrien, L. II, Cap. IV, & par pluſieurs autres Ecrivains de l'antiquité. M. de Guignes, ſi célèbre par le rapport qu'il a trouvé entre les anciens caractères Chinois & les hiéroglyphes des Egyptiens, & par une profonde connoiſſance des Langues & de la Littérature de l'Orient, a très-bien prouvé, Acad. des Inſcript. Tom. XXXIV, p. 416 & ſuiv. que cette inſcription préſente un ſens entièrement conforme au ſtyle & aux mœurs des Orientaux, & offre une formule reçue de tout l'Orient, ſouvent employée dans les cérémonies funèbres, & deſtinée à rappeller le ſouvenir de la mort, au milieu même des plaiſirs. Il réſulte de cette ingénieuſe explication, qu'Arrien & les anciens, qui nous ont conſervé cette ſingulière Epitaphe, ne l'ont point altérée, & encore moins imaginée.

(6) Arr. L. II, C. IV.

Myriandre. Informé que l'armée Perſe avoit abandonné le poſte avantageux qu'elle occupoit, ce Prince fit, pendant la nuit, repaſſer les montagnes à ſes troupes, par les Pyles de Syrie, en même tems que les Perſes achevoient de défiler aux pyles Amaniques (1); deux gorges qui ſervoient de communication entre la Cilicie & les régions ſituées en-deça de l'Euphrate (2). Quite-Curce, pour n'être entré dans aucun détail ſur ces marches importantes, a répandu une grande obſcurité ſur les diſpoſitions reſpectives des deux armées. Diodore n'a pas été plus exact (3).

Ayant deſcendu les montagnes au point du jour, les Macédoniens virent, avec ſurpriſe, les Perſes, qui s'étendoient au loin dans la plaine. Alexandre mit alors ſon armée en bataille, appuya ſa droite aux montagnes, & ſa gauche à la mer (4): poſition qui auroit dû empêcher Quinte-Curce d'avancer, que la droite de cette armée fut enveloppée par les troupes ennemies (5).

Le combat s'engagea près d'Iſſus; la cavalerie Perſe fit des prodiges de valeur dans cette journée célèbre, où la fortune ſuivit encore les étendards Macédoniens. Pluſieurs Grands de la Cour de Darius furent tués, en combattant ſous les yeux de cet infortuné Monarque (6). Les Grecs, qui étoient à ſa ſolde, renverſerent tout ce qui leur étoit oppoſé, & la Phalange Macédonienne, manœuvrant ſur un terrein inégal, fut obligée de ſe rompre, & ne repouſſa qu'avec peine, les attaques vives & réitérées des ennemis; Alexandre même fut bleſſé, mais non pas de la main de Darius, comme Charès le rapporte (7). Ce Prince auroit-il

(1) Arr. L. II, C. VII-VIII.

(2) *Vid.* Cellar. Geogr. ant. L. III, C. VI, T. II, p. 149.

(3) Curt. C. VIII-IX-X. Diod. n° 32-33.

(4) Arr. L. II, C. VIII.

(5) Curt. L. III, C. XI.

(6) Curt. loc. ſup. cit.

(7) Plut. p. 29.

ſupprimé une circonſtance auſſi remarquable, dans la lettre qu'il écrivit à Antipater; il y faiſoit ſeulement mention d'une bleſſure qu'il avoit reçue à la cuiſſe (1).

Quinte-Curce réduit toute la perte des vainqueurs à 32 hommes de pied & à 250 cavaliers (2); Juſtin, à 130 ſoldats d'infanterie; ce dernier Ecrivain ne diffère pas de Quinte-Curce dans le nombre des cavaliers tués à cette bataille (3), non plus que Diodore, qui, d'ailleurs, s'éloigne beaucoup du premier calcul, & fait monter juſqu'à trois cens hommes, la perte de l'infanterie (4). Arrien parle ſeulement de la mort de Ptolémée, fils de Séleucus, & de cent vingt Macédoniens du premier ordre, qui périrent au combat de la Phalange (5). Si, dans un ſeul choc, un nombre auſſi conſidérable de gens diſtingués perdit la vie, quel doit être celui des ſoldats qui reſterent ſur le champ de bataille, durant cette action, qui fut auſſi longue que meurtrière?

Quoique les Hiſtoriens d'Alexandre s'accordent ſur le nombre des morts parmi les vaincus, on ne doit pas, pour cela, ajouter plus de foi à leur récit. Cent mille hommes d'infanterie & dix mille de cavalerie, furent tués, ſelon eux, dans cette journée, ce qui ſeroit plus du ſixième de l'armée Perſe, qu'ils font monter à ſix cens mille combattans. Juſtin n'adopte point un calcul beaucoup plus modéré, quoiqu'il ne faſſe mention que de ſoixante-un mille hommes d'infanterie de tués, parce qu'il réduit toutes les forces des Perſes à quatre cens mille hommes d'infanterie, & à cent mille hommes de cavalerie (6). Peut-être ne liſoit-on autrefois dans le texte de cet Ecrivain, que trois cens mille hommes, au lieu de cinq cens mille, comme l'ouvrage de

(1) Plut. *Id.*
(2) L. III, C. XI.
(3) Juſt. L. XI, C. IX.
(4) Diod. n° 36.
(5) L. II, C. X.
(6) Juſt. L. XI, C. IX.

Paul-Oroſe

Paul-Oroſe, ſon copiſte, donne lieu de le conjecturer (1).

Les manœuvres des deux armées, dans cette célèbre journée, ſont décrites avec beaucoup de clarté & d'exactitude, par Arrien, qui ne paroît pas avoir commis les fautes groſſières que Polybe reproche à Calliſthène. Je rapporterai en entier le fragment de cet Auteur, qui contient cette critique judicieuſe (2).

« Calliſthène raconte qu'Alexandre avoit déja paſſé les détroits, & ce que l'on appelle, dans la Cilicie, les Pyles; que » Darius ayant pris ſa route par les Pyles Amaniques, étoit » entré, avec ſon armée, dans la Cilicie, & que ce Prince, » averti par les habitans du pays, qu'Alexandre s'avançoit vers » la Syrie, ſe mit à le ſuivre; qu'arrivé près des détroits, il » campa ſur le Pyrame; que le poſte qu'il occupoit n'avoit pas, » depuis la mer juſqu'au pied de la montagne, plus de quatorze » ſtades; que le fleuve venant des montagnes, entre des côtes » eſcarpées, traverſoit obliquement cet eſpace, & alloit delà, » par une plaine *inégale & ſcabreuſe* (3), ſe décharger dans » la mer.

» Après cette deſcription, il dit, qu'Alexandre étant revenu ſur » ſes pas, pour aller au-devant des ennemis, Darius & ſes Géné» raux, avoient rangé leur Phalange en bataille, dans le camp » même qu'il avoit pris d'abord; que le Monarque Perſe s'étoit cou» vert du Pinare, qui couloit proche du camp; qu'il avoit rangé la » cavalerie ſur le bord de la mer, auprès d'elle les mercénaires, le

(1) Oroſ. L. II, C. XVI.
(2) Je me ſervirai de la traduction de Dom Thuillier, qui eſt aſſez exacte, & a été faite ſous les yeux du Chevalier Folard, lequel ne ſachant pas le grec, redreſſoit cependant le laborieux Bénédictin, & le remettoit ſouvent ſur les voies. La ſagacité du ſavant Militaire lui faiſoit preſque deviner le vrai ſens du texte de Polybe.
(3) Je m'éloigne ici de la traduction de Dom Thuillier; elle n'eſt pas exacte dans cet endroit, & le texte de Polybe n'eſt point correct. *Voyez* la note (VIII).

» long du fleuve, & les peltaſtes, joignant le pied des mon-
» tagnes.

» Mais comment ces troupes pouvoient-elles être poſtées
» devant la phalange, le fleuve paſſant auprès du camp? Cela
» eſt difficile à concevoir, ſur-tout ſi l'on fait attention à leur
» nombre. Au rapport même de Calliſthène: il y avoit trois
» mille chevaux, & autant de mercénaires; il eſt aiſé de ſavoir
» combien ce nombre de troupes devoit occuper d'eſpace. La
» meilleure méthode de ranger la cavalerie, eſt celle ſur huit de
» hauteur; il faut laiſſer, ſur le front, une diſtance convenable, pour
» faciliter les différens mouvemens. Ainſi, un ſtade ne peut conte-
» nir que huit cens chevaux; dix ſtades, huit mille; quatre ſtades,
» trois mille deux cens: de ſorte que, dans quatorze ſtades, il ne
» peut tenir que onze mille deux cens chevaux. De plus, pour
» loger, dans ce terrein, trente mille chevaux, il faudroit en faire
» trois corps, les uns ſur les autres, ſans intervalle; &, cela poſé,
» où étoient donc les mercénaires? Derrière la cavalerie, peut-être?
» Mais Calliſthène ne dit point cela, puiſque, ſelon lui, au con-
» traire, les mercénaires eurent affaire, dans le combat, aux
» Macédoniens: d'où l'on doit néceſſairement conclure, que la
» moitié du terrein, du côté de la mer, étoit occupé par la cava-
» lerie; & l'autre moitié, du côté des montagnes, par les mercé-
» naires. On peut encore juger delà, ſur quelle hauteur étoit
» rangée la cavalerie, & combien le fleuve étoit éloigné du
» camp.

» Calliſthène dit enſuite que les Macédoniens s'étant avancés,
» Darius, qui étoit au centre de ſon armée, appella à lui les mer-
» cénaires d'une des aîles. Cela ne paroît pas encore trop aiſé à
» comprendre: il falloit que la cavalerie & les mercénaires fuſſent
» joints enſemble au milieu de ce terrein; or Darius ſe trouvant
» là, parmi les mercénaires, comment & pourquoi les appelloit-

» il? Il ajoute que la cavalerie de l'aîle droite fondit ſur Alexan-
» dre, & que ce Prince en ſoutint le choc avec vigueur, & atta-
» qua enſuite à ſon tour ce même corps, & que le combat devint
» alors très-vif. Cet Hiſtorien a ſans doute oublié qu'entre Darius
» & Alexandre, il y avoit un fleuve, & ſur-tout, tel que celui
» qu'il venoit de décrire.

» Il n'eſt pas plus judicieux ſur ce qui regarde Alexandre:
» ſelon lui, ce Prince paſſa en Aſie avec quarante mille hommes
» de pied & quatre mille cinq cens chevaux, &, pendant qu'il ſe
» diſpoſoit à entrer dans la Cilicie, il lui vint, de Macédoine,
» un renfort de cinq mille hommes d'infanterie, & de huit cens
» de cavalerie. Otons de ce nombre trois mille fantaſſins &
» trois cens chevaux, pour différens uſages; c'eſt le plus qu'on
» puiſſe détacher de l'armée pour cela: il lui reſtoit donc qua-
» rante-deux mille hommes de pied, *& cinq mille chevaux* (1).
» Alexandre, avec cette armée, ayant paſſé les détroits, apprit
» que Darius étoit dans la Cilicie, & qu'il n'étoit éloigné de lui
» que de cent ſtades. Auſſi-tôt il revient ſur ſes pas & repaſſe les
» détroits: la phalange faiſant l'avant-garde, la cavalerie le corps
» de bataille, & les équipages, l'arrière-garde. Dès qu'il fut dans
» la plaine, il forma la phalange (2), & la mit ſur trente-deux
» de profondeur, après avoir marché quelque tems ſur ſeize; &
» quand il fut près des ennemis, ſur huit.

» Ce récit eſt encore plus abſurde que le précédent: en mar-
» chant ſur dix-huit de hauteur avec les intervalles ordinaires, de

(1) *Voyez* la note (IX).

(2) Les différentes manœuvres de la phalange, dans les batailles qu'Alexandre a données, ſeroient l'objet d'une foule d'obſervations. Je laiſſe cette matière à traiter aux gens de l'art, & me contente ſeulement de remarquer, d'après Ælien, qu'Alexandre ſe ſervit ordinairement de l'évolution Lacédémonienne, & qu'il évita d'employer la Macédonienne, inventée par Philippe, ſon père, mais qui, ayant l'apparence d'une fuite, ne s'accordoit point avec le génie & la bravoure, quelquefois téméraire, d'Alexandre. Ælian. Tact. C. XXXIII.

» ſix pieds entre chaque rang, un ſtade contient ſeize cens hommes;
» par conſéquent, dix ſtades en contiendront ſeize mille, & vingt
» ſtades, trente-deux mille: on voit par-là que, lorſqu'Alexandre
» mit ſon armée ſur ſeize de hauteur, il falloit que le terrein fût
» de vingt ſtades, & cependant il lui reſtoit encore à poſter toute
» ſa cavalerie, & dix mille fantaſſins.

» Calliſthène ajoute que, quand Alexandre fut à quarante ſtades
» des ennemis, il mena contr'eux, ſon armée de front. On auroit
» peine à imaginer une plus grande abſurdité. Où trouver, ſur-
» tout dans la Cilicie, une plaine de vingt ſtades de largeur &
» longue de quarante ſtades? Il n'en faut pas moins pour faire
» marcher de front une phalange armée de ſarriſſes; & d'ailleurs
» à combien d'embarras cette ſorte d'ordonnance n'eſt-elle pas
» ſujette? Je ne veux, pour le prouver, que le témoignage même
» de Calliſthène, qui dit que les torrens qui ſe précipitent des
» montagnes, creuſent tant d'abîmes dans la plaine, que la plu-
» part des Perſes y périrent en fuyant.

» Envain diroit-il qu'Alexandre vouloit, par-là, faire face aux
» ennemis, en quelqu'endroit qu'ils paruſſent; rien n'eſt moins
» en état de faire face, qu'une phalange dont le front eſt déſuni
» & rompu: il étoit beaucoup plus aiſé de ſe ranger en ordre
» de marche, que de préſenter de front, & ſur une ſeule ligne
» droite, une armée éparſe & diviſée, & de la mettre aux mains
» dans un terrein couvert, haut & ſillonné par des ravins, Alexan-
» dre devoit donc plutôt former deux ou quatre phalanges, à la
» queue les unes des autres; on auroit pu leur trouver des paſſa-
» ges, & il n'auroit pas fallu beaucoup de tems pour les ranger
» en bataille: & d'ailleurs, qui empêche qu'on ne ſe faſſe infor-
» mer, par des avant-coureurs, de l'arrivée des ennemis,
» long-tems avant qu'ils ſoient en préſence? Il commet encore
» ici une autre faute, en menant l'armée de front dans une plaine,

» & ne la faiſant pas précéder par la cavalerie, qui marche ſur
» une même ligne avec les gens de pied.

» Mais voici la plus grande de toutes les abſurdités. Quand,
» dit-il, Alexandre fut près des ennemis, il ſe rangea ſur huit de
» hauteur; il falloit donc, de toute néceſſité, que la phalange
» eût quarante ſtades de longueur. Que l'on ſerre, ſi l'on veut,
» les rangs de telle ſorte, qu'ils ſe touchaſſent les uns les autres,
» il faudra toujours que le terrein qu'elle occupoit fut long de
» vingt ſtades, & cependant, il dit qu'il n'en avoit pas qua-
» torze . . . . . (1), & qu'entre
» la bataille & les montagnes, on avoit laiſſé un eſpace raiſon-
» nable pour n'être pas ſous le corps qui étoit poſté au pied de
» la montagne. Il eſt vrai que, pour couvrir l'armée contre ce
» corps, il lui en oppoſe un autre en forme de tenaille; mais
» auſſi nous lui laiſſons, pour cela dix mille hommes de pied, ce
» qui eſt plus qu'il ne demande. Il s'enſuit de tout ce que nous
» venons de dire, que, ſelon cet Hiſtorien, la phalange avoit,
» tout au plus, onze ſtades de longueur, &, par une conſéquence
» néceſſaire, qu'on avoit logé, dans cet eſpace, trente-deux mille
» hommes, ſur trente de hauteur. Cependant, à l'heure du com-
» bat, la phalange étoit ſur huit de hauteur, au rapport de Cal-
» liſthène. Comment excuſer des contradictions ſi manifeſtes?
» On ne peut ajouter foi à ce qu'il rapporte. Après avoir remar-
» qué l'intervalle qu'il y avoit entre chaque homme, déter-
» miné la grandeur du terrein, compté le nombre des trou-
» pes, il ne pouvoit mentir ſans ſe rendre inexcuſable.

» Je ſerois trop long de montrer toutes les abſurdités où il eſt
» tombé; j'en releverai ſeulement quelques-unes. Il dit qu'Alexan-

(1) On trouve ici une lacune que D. Thuillier a rempli par ces mots ... | *Et, outre cela, qu'une partie étoit proche de la mer, l'autre partie ſur l'aile droite.*

» dre, en mettant ſon armée en bataille, la diſpoſa de manière » qu'il pût combattre avec le corps que commandoit Darius, » & de même que Darius vouloit ſe battre contre Alexandre, » mais qu'enſuite il changea de ſentiment; & il n'apprend ni com- » ment l'un & l'autre pouvoient connoître en quel quartier de » leurs armées ils étoient, ni où Darius ſe retira, après avoir » changé de réſolution. Comment encore la phalange en bataille » eſt-elle montée ſur le bord d'un fleuve, qui, preſque par-tout, » eſt eſcarpé & couvert de buiſſons? Il n'eſt pas permis de mettre » une ſi grande ignorance ſur le compte d'Alexandre, que l'on » ſait avoir appris & exercé, dès ſon enfance, le métier des » armes: on ne peut donc en accuſer que Calliſthène, qui, à » cauſe de ſon impéritie dans l'art de la guerre, n'a ſu diſtinguer » l'impoſſible d'avec le poſſible (1) ».

Si des témoins oculaires ont publié des rélations auſſi infidèles, & commis des fautes auſſi groſſières; les Ecrivains poſtérieurs, qui ont marché, avec trop de confiance, ſur leur trace, auront, ſans doute, été égarés par ces guides dangereux.

La bataille d'Iſſus fut donnée la quatrième année de la CXI^e^ Olymplade, au mois de Mœmacterion, 333 ans avant Jéſus-Chriſt, Nicocrate étant Archonte (2): elle mit au pouvoir d'Alexandre, toute la Syrie.

Tyr oſa cependant lui fermer ſes portes. Ce Prince, pour ſe venger d'une réſiſtance qui lui avoit été juſqu'alors inconnue, aſſiégea cette Ville. Toutes les reſſources de l'art furent employées à ſeconder la valeur de ſes habitans, qui s'enſevelirent ſous les ruines de leur patrie. Une exactitude, qui, tout-à-la-fois, éclaire & inſtruit le lecteur, dirige toujours la plume d'Arrien

(1) Hiſt. de Polyb. Tom. VI, L. XII, C. VI. J'ai fait quelques légers changemens en conférant la traduction françoiſe avec le texte grec. Le ſtyle de D. Thuillier eſt vraiment bathologique.

(2) Arr. L. II, C. XI.

dans le récit des travaux de ce fameux ſiége (1). Quinte-Curce ſe laiſſe, au contraire, emporter par ſon imagination, & paroît bien plus Poëte qu'Hiſtorien (2). La conſtruction de la chauſſée qu'Alexandre fit faire, pour joindre Tyr au continent (3), étoit un événement trop remarquable, pour que cet Ecrivain ne l'embellît point par une fiction. Un monſtre marin, d'une groſſeur prodigieuſe, s'élance hors des flots, appuie le poids énorme de ſon corps ſur les ouvrages des Macédoniens, s'élève en agitant la ſurface de la mer, & ſe plonge enſuite dans le ſein des ondes, après avoir été l'objet des regards des combattans. Tantôt il laiſſe appercevoir ſa lourde maſſe, tantôt il la cache ſous les vagues, enfin il diſparoît entièrement, non loin des murs de la Ville (4). Les aſſaillans, ajoute Quinte-Curce, crurent que ce poiſſon monſtrueux leur avoit indiqué l'endroit par où ils devoient conduire leurs travaux.

Pendant le ſiège de Tyr, Alexandre fit, ſelon Arrien & Quinte-Curce, un voyage dans l'Arabie (5). Plutarque dit ſimplement que ce Prince marcha contre les Arabes qui habitoient l'anti-Liban (6), que Quinte-Curce prend mal-à-propos, pour le Liban. La premiere de ces montagnes devoit naturellement, par ſa proximité, fournir les matériaux dont les Macédoniens avoient beſoin. Quelques Arabes étant venus troubler & voler les ouvriers de l'armée d'Alexandre, ce Prince, pour venger cette inſulte, marcha contre eux; expédition qui aura, ſans doute, donné lieu à ſa prétendue conquête de l'Arabie. Pline avance donc ſans aucun fondement, que ce Conquérant, après s'être rendu maître

(1) L. II, C. XVIII-XIX-XX-XXI-XXII-XXIII-XXIV.

(2) L. IV, C. I-II-III-IV.

(3) Elle n'en étoit éloignée, ſelon Quinte-Curce, L. IV, Cap. II, que de quatre ſtades, ou de huit, ſuivant le Périple de Scylax, p. 41. Ap. Geogr. Minor. Tom. I. *Voyez* la note (X.)

(4) Curt. L. IV, C. IV.

(5) Arr. L. II, C. XX, Curt. L. IV, C. III.

(6) Plut. p. 30.

de cette contrée, envoya un vaiſſeau chargé d'encens à Léonides, ſon précepteur (1).

Une guerre civile empêcha Carthage de ſecourir Tyr (2). Quinte-Curce, en avançant que les Syracuſains, qui dévaſtoient alors l'Afrique, mirent des obſtacles à l'exécution du deſſein que les Carthaginois avoient, d'envoyer un puiſſant ſecours à leur Métropole, fait un anachroniſme (3). L'heureuſe diverſion que fit Agathocle, par ſa deſcente aux Lathomies (4), près de Tanète, l'an 310 avant Jéſus-Chriſt, eſt la ſeule fois où l'on vit les étendards de Syracuſe dans les plaines de l'Afrique: & cette époque eſt poſtérieure de 22 ans à la priſe de Tyr, arrivée dans le mois d'Hécatombæon, 332 ans avant Jéſus-Chriſt, la première année de la CXII^e Olympiade, au commencement de la Magiſtrature d'Anicète (5), qui eſt appelé Nicète par Denys d'Halicarnaſſe (6), & Nicérate par Diodore de Sicile (7); variations peu importantes.

Cette Ville, célèbre par ſes richeſſes, & par ſes nombreuſes colonies, fut emportée d'aſſaut, après une réſiſtance à laquelle on ne devoit pas s'attendre de la part d'un peuple marchand, qui négligeoit depuis long-tems le métier de la guerre; mais l'amour de la liberté fait ſouvent paſſer dans l'ame du plus lâche, les ſentimens qui animent les Héros. Le nombre des morts, parmi les aſſiégés, fut de ſept mille hommes, ſelon Diodore (8), & de ſix mille, ſelon Quinte-Curce (9). On remarque une différence plus conſidérable dans celui des priſonniers; ce dernier Ecrivain les fait monter à 15000 (10), Diodore à 13000 (11): Arrien en compte 30000 (12); calcul le plus vraiſemblable, & analogue

(1) Plin. Hiſt. nat. L. XII. C. XIV.
(2) *Voyez* la note (XI).
(3) L. IV, C. III.
(4) Diod. L. XX. p. 410, Tom. II.
(5) Arr. L. II, C. VIII.
(6) Dion. Halic. in Dinar. T. II, p. 116.
(7) L. XVII. n.° 40.
(8) N.° 46.
(9) L. IV, C. IV.
(10) Loc. ſup. cit.
(11) N.° 46.
(12) L. II, C. XXIV.

à la

à la population d'une Ville auſſi floriſſante que celle de Tyr. Deux mille de ces malheureux furent pendus, ſelon Quinte-Curce (1), ſur le rivage de la mer, par ordre du Vainqueur. Diodore aſſure que toute la jeuneſſe Tyriene fut compriſe dans cet Arrêt ſanguinaire (2), ſupprimé par Arrien (3), & qui ne ſauroit ſe concilier avec l'humanité, qui caractériſoit alors toutes les actions d'Alexandre; la proſpérité n'avoit point encore endurci le cœur de ce jeune Conquérant.

La préciſion avec laquelle Juſtin parle du ſiège de Tyr, n'a pu lui faire éviter des fautes conſidérables. Cet Ecrivain prétend que cette Ville fut bientôt miſe au pouvoir d'Alexandre, par une trahiſon (4). Sept mois de réſiſtance prouvent que cette reddition ne fut pas auſſi prompte, & le témoignage unanime de tous les Hiſtoriens démontre encore que la généreuſe défenſe des Tyriens n'a point été ternie par la lâcheté de quelques traîtres.

Polyen a voulu réduire la plupart des actions militaires en ſtratagêmes: il n'eſt donc pas étonnant qu'on liſe dans ſon ouvrage, qu'Alexandre étant parti pour l'Arabie, les Tyriens profitèrent de ſon abſence pour faire une ſortie, dans laquelle les Macédoniens eurent du déſavantage. Le jeune Roi averti de cet évènement par Parménion, revint ſur ſes pas; & pendant qu'une partie de ſon armée ſembloit céder aux aſſiégés, il entra avec l'autre dans Tyr, dégarni de défenſeurs (5). Ces détails ſont bien analogues au plan que Polyen s'eſt propoſé de ſuivre; mais ils ne s'accordent point avec ce qu'on lit dans les autres Hiſtoriens.

Alexandre marcha de Tyr à Gaza, & de cette derniere Ville en Egypte. Tel eſt l'Itinéraire de l'armée Macédonienne, rap-

(1) C. ſup. cit.
(2) Diod. n.° 46.
(3) *Vid.* L. II, C. XVIII, & ſeq.
(4) *Non magno poſt tempore per proditionem* . . . L. XI, C. X.
(5) Polyan. L. IV, p. 327.

I

porté unanimement, & ſans aucune différence, par tous ceux qui ont parlé de ſes exploits. Joſeph oſe ſeul contredire le témoignage des compagnons d'armes du Conquérant de l'Aſie : il raconte qu'Alexandre, mécontent des Juifs, s'avança, après la priſe de Gaza, vers Jéruſalem, avec la réſolution d'en châtier les habitans, qui avoient donné du ſecours aux Tyriens (1). Comment un Général auſſi habile que ce Prince, auroit-il laiſſé ſur ſes derrieres une Ville dont les mauvaiſes intentions lui étoient connues, & qui auroit pu lui couper les vivres? Arrien fait mention des moindres exploits de ſon Héros; auroit-il négligé de rapporter la réduction d'une place auſſi importante? On conviendra, du moins, que, dans le Journal exact & circonſtancié qu'il nous a conſervé des marches d'Alexandre, il n'auroit point oublié de parler du paſſage de ce Prince à Jéruſalem, & des diſpoſitions pacifiques de ſes habitans, lorſque le Vainqueur s'approcha de leurs portes, ſi ce voyage de Gaza à la capitale de la Judée n'avoit été qu'un ſimple anachroniſme, Joſeph ayant pu renverſer l'ordre des faits, ſans altérer la vérité. Mais Arrien dit ſimplement que toute la Paleſtine s'étoit ſoumiſe, à l'exception de Gaza (2). Conſéquemment Alexandre n'avoit pas beſoin d'entrer, avec ſon armée, dans la Judée, pour la réduire ſous ſon obéiſſance, & de ſe détourner, par-là, de ſon chemin. Examinons ſi les circonſtances dont le récit de l'Hiſtorien Juif eſt accompagné, en prouvent la certitude.

Le Grand-Prêtre Jadduah (3), revêtu de ſes ornemens pontificaux, ſort de Jéruſalem, & vient au-devant du Vainqueur, pour implorer ſa clémence. Alexandre, frappé de l'air majeſtueux de ce vieillard, s'incline, & adore le nom de Dieu, qui

(1) Joſ. antiq. Jud. L. XI, C. VIII.
(2) L. II, C. XXV.
(3) Cedrenus, p. 124, edit. Baſil. l'appelle Addon.

étoit gravé ſur la lame d'or de la Thiare du Pontife (1). Ce Prince avoit ſans doute un interprête, pour connoître le ſens de l'inſcription ſacerdotale. Parménion, continue Joſeph, étonné de cette action, témoigna à ſon maître ſa ſurpriſe, & lui demanda d'où venoit qu'il ſe proſternoit ainſi devant le Grand-Prêtre des Juifs, lui que tout le monde adoroit. Le Monarque répondit que ce n'étoit point le Grand-Prêtre qu'il adoroit, mais le Dieu dont il étoit le Miniſtre. Alexandre raconta enſuite à ce Général, qu'étant encore en Macédoine, un homme, avec la figure de Jadduah, & les mêmes habits, lui avoit apparu en ſonge, & lui avoit annoncé que Dieu ſeroit ſon conducteur dans la guerre qu'il méditoit alors contre les Perſes, & mettroit leur Empire en ſon pouvoir. Ce Prince ajouta qu'il n'avoit pas plutôt apperçu le Grand-Prêtre, qu'il l'avoit reconnu à ſon habit, auſſi-bien qu'à ſa taille & à ſon viſage, pour la même perſonne qui lui étoit apparue (2).

Le diſcours de Parménion prouve la fauſſeté de tout ce récit. Alexandre n'exigea de ſes ſujets, des marques de vénération, qu'après la mort de Clytus; époque fort poſtérieure à cette ſcène, ſi peu analogue au caractère du Héros Grec. D'ailleurs le Grand-Prêtre Jadduah étoit mort, ſelon la Chronique d'Alexandrie, quelques années avant le tems où Darius monta ſur le Trône.

L'immortel Newton, qui a très-bien éclairci la ſucceſſion des grands Pontifes depuis le retour de la captivité, fait vivre Jadduah, ſous le règne d'Artaxerxès-Mnemon; ſuivant ſon calcul Siméon le Juſte étoit Grand-Prêtre au tems de l'invaſion de l'Empire des Perſes par les Grecs, & avoit ſuccédé dans l'exercice de cette charge à Onias, ſon pere, fils de Jadduah (3).

(1) L. XI, Cap. VIII, Sect. 5.
(2) Joſ. loc. cit.
(3) Chronol. corrig. p. 395-396-397.

Alexandre étant entré dans la Ville de Jéruſalem, monta au Temple où on lui fit voir les endroits de la prophétie de Daniel, qui le concernoient, & il y offrit des ſacrifices au Dieu des Juifs. Jaloux de cette préférence, les Samaritains prièrent ce Prince de faire le même honneur à leur Temple (1). Joſeph ſe contredit ici, & oublie qu'il a rapporté, quelques pages auparavant, la permiſſion qu'Alexandre avoit donné, pendant le ſiège de Tyr, à ces ennemis du peuple Hébreux, de bâtir cet édifice (2), qui ne peut avoir été achevé en ſi peu de tems.

Le même Hiſtorien fait accompagner le Héros Grec dans cette expédition : par des Phéniciens & des Chaldéens, comment ces derniers pouvoient-ils être à la ſuite de ce Prince, puiſqu'ils étoient ſes ennemis, & ne le reconnoiſſoient point encore pour leur maître ? Le Grand-Prêtre demande au jeune Conquérant, d'accorder aux Juifs qui demeuroient à Babylone & dans la Médie, le libre exercice de leur Religion (3). Cette requête, comme le remarque judicieuſement le ſavant Moyle (4), ſuppoſe qu'Alexandre s'étoit déja emparé de cette partie de l'Aſie, ſituée en-delà de l'Euphrate ; ce qui eſt évidemment faux : elle ne lui fut ſoumiſe que l'année ſuivante.

Après avoir confirmé les privilèges de la nation Juive, Alexandre ſortit de Jéruſalem, & conduiſit ſon armée dans les Villes voiſines. Joſeph finit ainſi ſon récit par une erreur. Le Conquérant Macédonien ne retarda point ſa marche, en attaquant des Places qui lui avoient déja ouvert leurs portes, ou en recevant des hommages inutiles : il vint de Gaza à Péluſe, ſans ſe détourner (5).

(1) Joſ id. Sect. 6.
(2) Joſ. id. Sect. 4.
(3) Joſ. id. Sect. 5.
(4) Lett. au Doct. Prid. Hiſt. des Juifs, Tom. II, p. 415.
(5) Voyez la note (XII).

Enfin le ſilence de l'Écriture dépoſe contre la narration de Joſeph, adoptée & amplifiée par pluſieurs Ecrivains du moyen-âge (1), & révoquée en doute par quelques critiques modernes (2).

Les circonſtances de cet événement ne ſauroient être auſſi glorieuſes à la religion que quelques perſonnes, plus pieuſes qu'éclairées, pourroient d'abord le croire : la main qui proſtitua ſon encens ſur les autels d'Apis & de Bélus, pouvoit-elle honorer le culte du vrai Dieu ? Les Juifs les auront, ſans doute, imaginées après la mort d'Alexandre, afin de mériter la protection de ſes ſucceſſeurs. Ce fut par le même motif, que, dans des ſiècles fort poſtérieurs, les Chrétiens de l'Orient inventèrent une hiſtoire à-peu-près ſemblable. Gengiskhan y joue (3) le même rôle qu'Alexandre, & la viſion du Prince Tartare eſt auſſi avantageuſe aux Chrétiens, que celle du Roi Macédonien l'avoit été aux Juifs.

Gaza s'oppoſa aux rapides projets des armes Macédoniennes, autant par ſa poſition avantageuſe, que par la généreuſe défenſe de ſon Commandant (4). Alexandre fut bleſſé, durant le ſiège de cette Ville, à l'épaule, par une catapulte (5). Quinte-Curce décrit le combat ſingulier d'un ſoldat Arabe avec ce Prince, qui y reçut une ſeconde bleſſure (6). Ce fait eſt ſupprimé par les autres Hiſtoriens, qui ne parlent point du rôle ridicule que le même Ecrivain fait jouer à Alexandre. Après la priſe de Gaza, ce Prince fit paſſer, ſelon lui, des courroies

(1) Euſeb. Chron. num. M. DC. LXXXV. Georg. Syncel. Chron Typ. Reg. p. 260. Cedren. ed. Baſil. p. 127. Zonnar. Annal. Typ. Reg. L. IV, p. 197-198. &c.
(2) Prideaux, Hiſt. des Juifs, edit. *in-4.°* Tom. I, p. 300 & ſuiv. Lett. de Moyle, cit. Vandale, diſſ. ſup. Ariſteam, C. X, p. 68 & ſeq.
(3) *Voyez* Hiſt. des Huns, par M. de Guignes, qui rapporte ce trait d'après Abulfarage, Tom. III, p. 42.
(4) Arr. L. II, C. XXVII.
(5) Arr. loc. cit. Plut. p. 37.
(6) Curt. L. IV, C. VI.

aux talons de Bètis, & attacher à ſon char cet infortuné Gouverneur, qu'il traîna devant les murs de Gaza, voulant par cette action imiter Achille (1). Quinte-Curce, pour relever la défenſe de Bètis tombe dans une contradiction manifeſte; il nous aſſure que ce Gouverneur ſoutint les efforts des aſſaillans avec une modique garniſon (2), & ne craint point quelques lignes après, de faire monter la perte des aſſiégés à dix mille Perſes ou Arabes : cela ne ſauroit ſe concilier.

Les habitans de Gaza furent réduits en eſclavage, & Alexandre, ſelon Arrien, fit de ſa nouvelle conquête une place d'armes, qui fut peuplée par une colonie tirée des lieux circonvoiſins (3). Strabon prétend, au contraire, que cette malheureuſe Ville fut détruite & demeura déſerte (4). Ce judicieux Géographe a confondu l'état où ſe trouvoit Gaza dans les deux premiers ſiècles de l'ère des Séleucides (elle y joue un rôle conſidérable pendant les différentes guerres des ſucceſſeurs d'Alexandre), avec celui de la même Ville après ſa deſtruction totale (5) par Alexandre-Zebina, l'an 96 avant Jéſus-Chriſt : elle devint alors la proie des flammes, comme le Prophète Amos l'avoit annoncé (6), & ſes habitans furent menés en captivité à cauſe de leur attachement pour les Ptolémés (7). Peut-être que la conformité du nom des deux Princes, qui avoient pris & ſaccagé Gaza, a induit Strabon en erreur (8).

L'Egypte ſe ſoumit ſans réſiſtance. Alexandre voulut ſignaler

(1) Curt. loc. cit.
(2) *Modicoquè præſidio*, L. IV. C. VI.
(3) Arr. L. II. C. XXVII.
(4) Strab. L. XVI. p. 522.
(5) Joſ. Antiq. L. XIII. C. XIII.
(6) Amos, C. I, v. 7.
(7) Joſ. loc. ſup. cit.
(8) Il y a eu, ſans doute, deux Gaza. Celle dont il eſt fait mention ſur les médailles, avec l'ère d'Hadrien; Soſomène en parle, L. V, C. V. Elle eut ſix Evêques, dont les Actes des Conciles nous ont conſervé les noms. *Vid.* Plur. Ap. Reland. Palaeſt. L. III, p. 787, & ſeq.

ſa nouvelle domination par la fondation d'une Ville, qui devoit un jour réunir le commerce des deux mers, & lier, par un intérêt commun, les nations de l'Occident & de l'Orient; entrepriſe avouée par l'humanité, & bien plus digne de tenir une place diſtinguée dans l'hiſtoire, que la conſtruction de ces édifices, d'une architecture coloſſale & énigmatique, prodiges de travail & monumens éternels de la tyrannie des Princes qui les firent élever, & de l'extrême misère de leurs ſujets, qui ne conſultèrent alors qu'un déſeſpoir impuiſſant. Les temples furent fermés, les campagnes devinrent déſertes, & des milliers d'hommes expirèrent ſur des maſſes de pierres amoncelées ſans goût & ſans utilité. Le Conquérant Macédonien, en fondant Alexandrie, ouvrit une nouvelle ſource de richeſſes, & l'Egypte vit ſes campagnes habitées par des cultivateurs induſtrieux, & les temples de ſes Dieux fréquentés par un peuple nombreux & opulent.

L'époque de la fondation d'Alexandrie eſt rapportée par Plutarque & par Arrien (1), avant celle du départ d'Alexandre pour Ammon; Quinte-Curce, Diodore & Juſtin la mettent au retour de ce Prince (2). On peut concilier ces deux opinions : il eſt vraiſemblable que le Conquérant Macédonien, dirigeant la marche de ſon armée près des bords de la mer, jeta d'abord les fondemens de cette Ville puiſſante, que de retour de ſon voyage, il augmenta le nombre des ouvriers, & accéléra, par ſa préſence, les travaux commencés.

Cette conjecture ne ſauroit cependant diſculper Diodore d'avoir rapporté la fondation d'Alexandrie ſous l'Archonte Ariſtophane (3), la ſeconde année de la CXII^e. Olympiade, qui étoit réellement la ſixième année du règne d'Alexandre, mais

(1) Arr. L. III, C. I. Plut. p. 39.
(2) Curt. L. IV, Cap. VIII, Diod. n.° 52. Juſt. Lib. XI, Cap. XII.
(3) Diod. L. XVII, n.° 52.

qui n'en devient plus que la cinquième, ſuivant le calcul de cet Hiſtorien, le Conquérant Macédonien n'ayant, ſelon lui, commencé à régner, que ſous l'Archontat d'Evænète, comme nous l'avons déja obſervé. L'erreur de Diodore peut être la ſource de celle d'Euſèbe (1) & de S. Cyrille (2), qui ont prétendu fixer cette même fondation à la ſeptième année du règne d'Alexandre; elle doit être placée dans la cinquième, c'eſt-à-dire, dans la première année de la CXII^e Olympiade, Nicète étant Archonte, comme le démontre la ſuite des opérations militaires d'Alexandre. La certitude de cette époque eſt encore confirmée par le Canon des MSS. de Théon, qui ne donne que quatre années de règne à Darius Codoman, & commence à marquer celui de ſon vainqueur à l'an 417 de l'ère de Nabonaſſar; ce qui eſt relatif à la conquête de l'Egypte, & principalement à la fondation d'Alexandrie, qui ſe trouve ainſi rapportée quatre années après l'avènement d'Alexandre au Trône de ſes pères (3).

La nouvelle Ville eut la figure d'un manteau Macédonien (4), qu'elle dût néceſſairement perdre en s'aggrandiſſant. Le plan d'Alexandrie, tracé avec exactitude par M. d'Anville (5), ne ſauroit avoir aucun rapport avec la forme de cet eſpèce d'habillement, que Cuper a fait graver, & qu'il tâche vainement d'appliquer au terrein (6) occupé par cette Ville, entre le lac Maréotis & le rivage de la mer d'Egypte. Son circuit étoit, ſelon Pline, de quinze milles (7), qui ſeroient évaluées 120 ſtades,

(1) Chronic. p. 57.
(2) Cyril. Alex. cont. Julian. L. I, p. 13, Tom. VI, Typ. Reg.
(3) Cet objet a été très-bien diſcuté par M. Fréret, Acad. des Inſcr. T. XXVII, p. 149-150. Ainſi, nous n'entrons pas dans de plus grands détails.
(4) χλαμύδι παραπλήσιον. Diod. n° 52, ou, plus littéralement, qui approchoit de la figure de ce manteau. Plin. L. V, C. X.
(5) Mém. ſur l'Egypt. anc. & mod. p. 52 & ſuiv.
(6) Apoth. ſeu conſecr. Homeri, p. 158 & ſeq.
(7) L. V, C. X.

au

au lieu de 80 qu'il avoit, ſuivant le calcul de Quinte-Curce (1), mais les ſentimens de ces deux Ecrivains ſe trouvent conciliés, en ſuppoſant, avec M. d'Anville, une évaluation du ſtade, moindre d'un tiers dans Pline, que celui dont s'eſt ſervi Quinte-Curce (2). Cette meſure eſt conforme à la longueur de 30 ſtades, ſur 10 de largeur, donnée par Strabon & Joſeph, à cette Ville (3). Diodore rapporte, avec moins de vraiſemblance, qu'elle avoit 400 ſtades de long & un plèthre de large (4). Il fait monter ſa population, au tems qu'il voyageoit en Egypte, à trois cens mille hommes libres (5). En adoptant le même rapport qu'il y avoit en nombre, ſelon Ctéſiclès, à Athènes, entre les citoyens de cette Ville & les eſclaves (6), il eſt certain qu'on ne ſauroit évaluer à moins de quinze cens mille, tant libres qu'eſclaves, les habitans d'Alexandrie : population étonnante, ſi l'on fait attention aux maladies qui y mettoient obſtacle. Malgré les précautions qu'Alexandre avoit priſes pour que les rues de cette Ville fuſſent diſpoſées de manière à être rafraîchies par les vents Étéſiens (7), cette nouvelle capitale de l'Egypte étoit cependant très-malſaine; le peuple n'y pouvoit boire que de l'eau bourbeuſe (8), & ſa nourriture ne conſiſtant qu'en légumes de la plus mauvaiſe eſpèce, en pâte, en fromage ſec, en poiſſons, colima-

(1) L. IV, C. VIII.
(2) Mém. ſur l'Egypt. anc. & mod. p. 56-57.
(3) Joſeph. bell. jud. L. II, C. XVI, Strab. L. XVII, p. 546.
(4) Diod. n.° 52.
(5) Diod. id.
(6) Il y avoit 21000 citoyens, 10000 étrangers & 400000 eſclaves dans l'Attique, lors du recenſement qu'en fit Démétrius de Phalère, la CXVII^e Olymp. ἑπτὰ καὶ δεκάτη, Athen. L. VI, p. 272. C'eſt ainſi que je lis, au lieu de δεκάτη, qui eſt dans le texte de cet Auteur, & de ἓν καὶ δεκάτη, qui eſt à la marge; Démétrius fut évidemment Archonte, la IVe année de cette même Olymp. *Vid.* Corſin. Faſt. Attic. Tom. IV, p. 63, 64. Je ſuppoſe dans mon calcul, que les deux tiers des eſclaves étoient occupés, dans l'Attique, aux travaux de l'agriculture, aux carrières & à l'exploitation des mines, & que l'autre tiers étoit dans la Ville d'Athènes.
(7) Diod. n.° 52.
(8) *Adeò eſt limoſa atque turbida, ut multos varioſque morbos efficiat :* Hirtius de bello Alexand. C. V.

çons, ſerpens, en chair d'âne, de chameau, & généralement en toutes ſortes de viandes ſalées, il étoit naturel, comme le remarque Galien, que ce peuple fût très-ſujet à l'éléphantiaſis, eſpèce de ſcorbut invétéré (1). Le célèbre Docteur Cocchi, qui nous fournit cette obſervation, ajoute, que le terrein d'Alexandrie étant aride & ſalé, les herbages n'y pouvoient être arroſés qu'avec beaucoup de ſoins & de dépenſes; cette maladie cauſée par une longue abſtinence de végétaux frais, y devoit donc être fort commune. L'emplacement qu'occupoit cette Ville, étoit uniquement employé autrefois à nourir des bœufs (2); c'étoit la retraite de quelques miſérables bergers ou pêcheurs, qui habitoient le village de Rhacotis. Nous pouvons donc conclure qu'Alexandre, en choiſiſſant l'emplacement d'Alexandrie conſulta moins la ſalubrité du lieu, que ſon heureuſe ſituation, qui la rendit, en peu de tems, une des plus floriſſantes Villes du monde.

Les difficultés que les ſoldats Macédoniens eurent à ſurmonter dans leur marche, depuis les frontières de l'Egypte juſqu'au Temple de Jupiter-Ammon, ont été fort exagérées, & décrites par tous les Hiſtoriens, & principalement par Quinte-Curce, avec des expreſſions hyperboliques, qui doivent répandre quelque ſoupçon ſur la vérité de leur récit.

Diodore fait remonter l'origine du Temple d'Ammon, au tems de Danaüs (3). Ce fut par le conſeil de l'oracle de Jupiter Ammon, que Céphée, ſelon Apollodore, expoſa ſa fille Andromède (4). Les fables qu'Hérodote débite ſur la fondation de cet édifice, ne peuvent qu'être favorables à ſon antiquité (5). Les oracles

(1) Régim. de Pythag. p. 73, 74, Trad. franç.
(2) Strab. L. XVII, p. 547. Heliodor. Æthiopic. L. I, C. II, init.
(3) L. id. n.° 50.
(4) Apollod. Bibl. L. II, C. IV, p. 86, edit. Gal.
(5) L. II, C. 55.

que rendoit Jupiter-Ammon, furent célèbres dès les premiers ſiècles de la Grèce. Crœſus conſulta ce Dieu ſur la guerre qu'il méditoit contre les Perſes (1); les Grecs, & principalement les Lacédémoniens & les Eléens, eurent ſouvent recours à lui. Ce fut, ſans doute, par reconnoiſſance, qu'ils lui conſacrèrent pluſieurs Temples (2): Pindare compoſa même des Hymnes en ſon honneur, qu'il envoya en Lybie aux Ammoniens. On voyoit encore, du tems de Pauſanias, un de ces Hymnes gravés ſur une colonne triangulaire, près d'un autel élevé à Jupiter-Ammon, par Ptolémée, fils de Lagus (3).

L'Oracle d'Ammon, ainſi que ceux de Dodone & de Delphes, jouiſſoit du plus grand crédit chez les Grecs, & avoit toute leur confiance. Ce peuple ne manquoit jamais de conſulter un de ces trois principaux Oracles, lorſqu'il vouloit prendre les armes, ou fonder quelque colonie (4). La réputation de l'Oracle que rendoit Jupiter, dans le pays d'Ammon, ſous la figure d'un bélier (5), ne commença à décheoir que ſous le gouvernement des Romains, qui ajoutèrent plus de foi aux vers Sybillains & aux divinations Etruſques (6). Cependant le Temple de ce Dieu ſubſiſtoit encore avec quelque éclat au commencement du cinquième ſiècle, comme nous le voyons par les ouvrages de Synéſius, Evêque de Ptolémaïde (7), qui écrivoit dans ce tems.

(1) Herodot. L. I, C. 46.
(2) Pauſan. Lacon. C. XVIII.
(3) Pauſan. Bœot. C. XVI.
(4) Cicer. de divinat. L. I, Cap. I. Les hommages des Lacédémoniens furent cependant toujours les plus agréables à Jupiter-Ammon, comme nous le voyons par la réponſe qu'il fit aux Athéniens. *Vid.* Platon. Alcib. II, p. 458, edit. Ficin.
(5) Le Scholiaſte de Pindare nous a conſervé ce Vers de Phæſtus, Ζεῦ Λιβύης Ἄμμων κερατηφόρε κέκλυθι μάντι. Schol. ad. Pyth. IV. On connoît ce paſſage de S. Athanaſe : Λίβυες πρόβαλον, ὃ καλοῦσιν Ἄμμωνα, θεὸν ἔχουσι, &c... Adverſ. gentes, p. 20, edit. Comelin.
(6) Strab. L. XVII, p. 559.
(7) De Inſomniis, pag. 116. Oper. Typ. Reg.

La réputation de ce Dieu étant auſſi ancienne, & le crédit de ſon oracle ſi bien établi, on ne ſauroit douter que le pays où il ſe rendoit ne fut fréquenté par un nombre prodigieux de perſonnes qui venoient le conſulter. Strabon, pour ſauver la contradiction qu'il lui paroiſſoit y avoir entre l'antique renommée d'Ammon & la difficulté d'y aborder, adopte l'opinion d'Eratoſthène, lequel, appuyé ſur de foibles conjectures, aſſuroit que ce temple étoit autrefois ſitué ſur le bord de la mer, qui s'étoit dans la ſuite retirée (1). S'il avoit fait quelqu'attention au texte d'Hérodote, & à la route tracée par cet Hiſtorien, laquelle traverſoit l'intérieur de l'Afrique, & étoit vraiſemblablement pratiquée par les Grecs qui alloient viſiter le temple d'Ammon, lorſqu'à l'époque du règne de Pſammétique il leur fut permis de commercer en Egypte & de s'y établir (2); ſi ce Géographe avoit fait ces obſervations, il auroit pu concevoir que les avenues de ce temple n'étoient point impraticables (3). Cette route démontre encore la fauſſeté de la tradition, ſelon laquelle une partie de l'armée de Cambyſe avoit péri dans cette contrée (4).

Alexandre prit le chemin de Parœtorium qui, quoique moins fréquenté, n'en étoit pas moins praticable (5): les Ambaſſadeurs de Cyrène y vinrent au-devant de lui (6). Ce Prince, ſelon Ariſtobule (7), ramena ſon armée par la même route. Si elle eût déja été dans un danger éminent d'y périr, peut-on imaginer qu'un Général auſſi habile eût voulu, ſans aucune néceſſité,

(1) Strab. L. 1, p. 34.
(2) Avant ce tems, il eſt probable que les Cyrénéens, pour aller de leur Ville à l'Oracle, s'étoient frayé une route particulière, fréquentée par tous les peuples de la Grèce. *Voyez* la note (XIII).
(3) Comme le prouvent encore les routes de Cyrène & de Parætonium. Hipparque avoit très-bien réfuté le ſentiment d'Eratoſthène, ap. Strab. L. 1, p. 39.
(4) Herod. *Voyez* la note (XIV).
(5) *Voyez* la note (XV).
(6) Diod. n.° 49.
(7) Ap. Arr. L. III, C. IV.

l'expoſer une ſeconde fois à être enſevelie avec ſes troupes ſous des montagnes de ſable, ou de mourir de faim & de ſoif (1).

Dans un éloignement conſidérable du rivage de la mer, & dans le ſein de la Lybie, Ammon étoit fréquenté, comme nous venons de le voir, par toutes les nations de l'Europe: il fourniſſoit d'ailleurs pluſieurs objets d'exportation (2), & avoit été peuplé par une colonie d'Ethiopiens & d'Egyptiens; la langue que parloient les Ammoniens du tems d'Hérodote, & qui étoit un mêlange de celle de ces deux nations (3), le démontre ſuffiſamment. Eſt-il vraiſemblable que des hommes, dont l'objet, dans leurs migrations, eſt autant de ſe procurer les commodités de la vie que de jouir du néceſſaire, fuſſent venus s'établir dans une contrée, qui ne pouvoit être que le repaire des lions & des tygres, ſi, pour y arriver, les difficultés étoient auſſi inſurmontables qu'on nous les repréſente? Eſt-il encore probable que ces mêmes colons euſſent fixé leur domicile dans un pays qui auroit été dépourvu d'eau, comme Ariſtobule (4) &, après lui, pluſieurs autres Hiſtoriens d'Alexandre, ont oſé l'avancer? Arrien réfute cette opinion abſurde (5).

Synéſius qui étoit né à Cyrène (6), & dont le témoignage, par cette raiſon, doit être d'un grand poids, rapporte, comme un fait connu de tout le monde, que le pays d'Ammon étoit remarquable par la nourriture qu'il fourniſſoit avec abondance, tant à ſes

(1) Ptolémée prétendoit qu'Alexandre avoit pris une route beaucoup plus courte pour aller à Memphis. Ap. Arr. L. III, C. IV. C'étoit, ſans doute, celle dont parle Hérodote.
(2) *Voyez* la note (XVI).
(3) Hérod. L. II, C. 42.
(4) Ap. Arr. L. III, C. III.
(5) Arr. loc. ſup. cit. On connoît la fameuſe fontaine d'Ammon, décrite par Hérodote, L. IV, C. 181. Quinte-Curce ne l'a point oubliée. *Voyez* L. IV, C. VII. Elle fut peut-être cauſe que les anciens habitans de cette contrée, donnèrent à ce lieu le nom d'*Amân*, qui ſignifie *de l'eau*, dans la langue des Kabyles ou du Showiah, & fut changé, dans la ſuite, en celui d'Ammon, par les Egyptiens, qui ſaiſirent avec empreſſement, le rapport de ces deux mots, afin d'établir, dans cette région, le culte du Dieu adoré ſous ce dernier nom, à Thèbes.
(6) *Vid.* epiſt. IV.

habitans qu'à leurs troupeaux (1); ce qui ne ſauroit s'accorder avec la prétendue aridité de ſon ſol, que Diodore reconnoît pourtant avoir été très-fertile (2). Enfin Strabon compare un pays ſitué à quatre journées de la grande Syrte (3), abondant en palmiers, & très-arroſé, au pays d'Ammon (4).

Les ſables du pays que traverſa l'armée Macédonienne, étoient tellement échauffés, ſelon Quinte-Curce (5), par les rayons du ſoleil, qu'ils brûloient la plante des pieds : ils s'ébouloient ſous les pas des voyageurs, & menaçoient, à chaque inſtant, de les engloutir; le ciel & la terre refuſoient également de l'eau à cette terre infortunée. Quelques lignes après cette deſcription hyperbolique, l'Hiſtorien que je viens de citer, fait mention d'un orage accompagné d'une groſſe pluie, qui ſoulagea beaucoup les ſoldats Macédoniens, & n'eſt point propre à juſtifier les détails dans leſquels il vient d'entrer. Comment Alexandre pût-il pénétrer dans cette vaſte ſolitude? Quinte-Curce lui donne pour guides des corbeaux (6), dont le croaſſement, ſuivant Calliſthène, ſervoit de ſignal de ralliement à ceux qui s'écartoient.

Darius raſſembla des troupes innombrables; toutes les parties

(1) Τὸν Ἄμμωνα, ἢ Ἄμμωνος γῆν οὐ μᾶλλον ἕνεκα μηλοτρόφον ἢ κουροτρόφον ἀγαθήν. Epiſt. IV, edit. Pariſ. p. 43. Tertullien appelle Ammon, *Ovium Dives*, de pallio, C. III, ce qui ne ſauroit ſe rapporter qu'au pays où ce Dieu rendoit ſes Oracles, & non pas à la figure de ce même Dieu, comme l'avance le ſavant Jablonski. Panth. Ægypt T. I, p. 163. Pindare donne encore l'épithète de fertile au temple d'Ammon, πίων τέμενος. Pyth. Od. IV. le culte de Jupiter-Ammon devoit être principalement établi dans un pays abondant en troupeaux, & ſa figure devoit naturellement avoir rapport à celle de ces animaux, dont il avoit appris aux hommes l'uſage. *Qui ſimulachra faciunt Hammonis, capite cornuto inſtituunt, ut homines memoriâ teneant, eum primum pecus oſtendiſſe.* Hygin. poetic. Aſtronom. L. II, C. XX.

(2) Diod. L. XVII, n.° 50.

(3) Ce pays fertile ce ſont les jardins des Heſpérides, dans le texte de l'édition de Xylandre; Caſaubon a ſupprimé dans la ſienne, le nom de ce pays, & dit dans une de ſes notes : *Nullus eſt in toto Strabone locus tam anticipitis lectionis atque hic eſt*, p. 222. Peut-être Strabon avoit-il fait mention, dans cet endroit, de la fertile région de Cinyps. *Vid.* Herodot. L. IV, C. 198.

(4) L. XVII, p. 577.

(5) Curt. L. IV, C. VII.

(6) Curt. *Ibid.*

de ſon vaſte Empire contribuèrent à former cette armée, deſtinée à s'oppoſer aux entrepriſes de ſon ennemi qui, après avoir quitté l'Egypte, s'avança vers l'Euphrate, qu'il paſſa à Tapſague (1). Pline & Dion-Caſſius (2) rapportent qu'Alexandre traverſa ce fleuve près de Zeugma, ſur un pont ſoutenu par des chaînes de fer. Ces Ecrivains ont ſans doute été induits en erreur par l'étymologie du nom de ce lieu; l'itinéraire de l'armée Macédonienne, depuis Tyr juſqu'à Arbele, ſuffit pour démontrer la fauſſeté de leur récit.

Mazée, envoyé par Darius, pour défendre le paſſage de l'Euphrate, abandonna ſon poſte, & ſe retira en dévaſtant le pays, qui auroit pu fournir des vivres aux troupes Macédoniennes. Quatre jours après qu'Alexandre eut paſſé ſans réſiſtance l'Euphrate & le Tygre, ce Prince découvrit un corps de cavalerie, étant à ſa pourſuite, il fit pluſieurs priſonniers, qui lui apprirent que Darius étoit campé dans une grande plaine, ſur la rivière de Boumade, près de Gaugamèle. Quatre jours de repos délaſsèrent de leurs fatigues les ſoldats Macédoniens, qui ſe mirent enſuite en marche, & arrivèrent dans un lieu qui n'étoit éloigné que de 60 ſtades du camp des Perſes. Ces détails que nous fournit Arrien (3), ſont très-propres à démontrer l'inexactitude de ceux de Diodore.

Ce dernier Hiſtorien rapporte que Mazée fut détaché pour défendre le paſſage du fleuve (4). Quel étoit ce fleuve? Sans doute l'Euphrate, que Diodore ne nomme point. L'armée Macédonienne paſſe ce fleuve anonyme, & Alexandre la conduit le lendemain à l'ennemi, & campe en ſa préſence (5). La ſuite de la narration

(1) Arr. L. III, C. VII.

(2) Plin. L. V, C. XXIV. Dion-Caſſius, L. XL, T. II, p. 128.

(3) Arr. L. III, C. VIII - VII - IX.

(4) Τὴν διάβασιν τὸ ποταμοῦ. Diod. n.° 55.

(5) Τῇ ὑστεραίᾳ, n.° id.

de cet Auteur pourroit faire croire que les deux armées en vinrent aux mains deux jours après le paſſage de l'Euphrate, que Diodore peut avoir pris pour celui du Tigre. Ses fautes deviennent, par cette conjecture, moins groſſières, mais le nombre n'en eſt point diminué.

L'imagination cherche toujours à ſecouer le joug de la vérité, l'exactitude hiſtorique ne lui offre que des entraves, qu'elle s'efforce de briſer, afin de ſuivre avec plus de liberté, ſon eſſort, ſans s'embarraſſer des conſéquences ni des contradictions. Les détails dans leſquels eſt entré Quinte-Curce ſur la bataille de Gaugamèle, nous en fourniſſent la preuve. On n'appercevoit dans la plaine où ces deux armées combattirent, ſelon cet Hiſtorien, ni arbres ni buiſſons, & la vue n'étoit bornée par aucun objet; deſcription qui ne s'accorde point avec l'ordre qu'Alexandre donna d'applanir tout ce qui pourroit mettre quelqu'obſtacle à la marche de ſon armée, dont un détachement occupa, peu de tems avant l'action, une hauteur que les Perſes venoient d'abandonner (1).

La plupart des Hiſtoriens s'accordent à faire monter l'armée de Darius à plus d'un million d'hommes, calcul qui n'eſt point hors de toute vraiſemblance: toutes les nations, depuis le Pont-Euxin juſqu'aux extrémités de l'Orient, ayant envoyé de puiſſans ſecours à Darius. On doit obſerver que pluſieurs peuples de l'Aſie avoient coutume d'emmener avec eux à la guerre, leurs femmes & leurs enfans; que le luxe des Perſes traînoit à ſa ſuite une foule de gens inutiles: claſſe d'hommes qui devoit beaucoup diminuer le nombre des combattans. Si l'on fait encore attention à cette nuée de barbares, qui envahirent de toutes parts l'Em-

(1) Curt. L. IV, C. IX. *Macedones verò eum ipſum collem quem deſeruerat, occupayerunt.* L. id. Cap. XII.

pire

pire d'Occident, & aux troupes nombreuſes qui, ſous la conduite de pluſieurs Princes Tartares, s'emparèrent de preſque tous les Royaumes de l'Aſie. On conviendra ſans peine que cette partie de notre globe a pu fournir toute cette multitude de ſoldats, qui ſe vouèrent au ſalut de l'Empire des Perſes dans les plaines de l'Aſſyrie.

Les Scythes & les Bactriens combattirent avec beaucoup de valeur dans cette fameuſe journée, & pouſſèrent vivement l'aîle gauche de l'armée Macédonienne; un détachement des troupes Perſes parvint même juſqu'aux équipages de leurs ennemis, qui ne perdirent cependant dans l'action que trois cens hommes, ſelon Quinte-Curce (1), ou cinq cens, au rapport de Diodore (2). Cent hommes & mille chevaux reſtèrent ſur le champ de bataille, ou périrent à la pourſuite des vaincus, ſuivant le récit d'Arrien, (3), qui exagère beaucoup la perte de ces derniers; il la fait monter à trente myriades, c'eſt-à-dire, à trois cens mille: Dexippe réduit ce nombre à cent trente mille (4), & Diodore à quatre-vingt dix mille (5). Zozime n'a point craint d'avancer que preſque toute l'armée des Perſes fut détruite par le fer du ſoldat Macédonien (6). Quinte-Curce paroît avoir adopté le calcul le plus vraiſemblable; il ne fait mention que de quarante mille hommes de tués du côté des Perſes (7). C'eſt le ſeul trait de ſa rélation qui mérite d'être approuvé; envain y chercheroit-on les qualités qui forment un Hiſtorien, c'eſt toujours un Poëte qui décrit, & un Rhéteur qui déclame. Voici quelques phraſes du diſcours qu'il met dans la bouche de Darius, parlant à ſon armée, au moment que le combat alloit commencer. . . .

(1) L. id. C. XVI.
(2) N° 61.
(3) L. III, C. XV.
(4) Ap. Cedrenum, p. 125.
(5) Loc. ſup. cit.
(6) Πάντας μὲν χιλίους. L. I, init.
(7) L. IV, C. XVI.

« La bravoure que vous avez redoutée, n'eſt qu'une témérité, » qui n'a pas plutôt jeté ſon premier feu, que ſemblable à ces » animaux qui, après avoir perdu leur aiguillon, demeurent » engourdis, &c. . . . Quoiqu'Alexandre ſoit favoriſé par la » fortune, cependant elle ne peut fournir à une continuelle » témérité. . . . . La majeure partie de moi-même eſt captive; » arrachez mes entrailles des fers (1) ». Il eſt impoſſible de rendre dans notre langue, toutes les expreſſions pittoreſques dont ſe ſert Quinte-Curce; elles ſont l'éloge de ſon eſprit, & non pas celui de ſon goût. Toute cette harangue eſt fort peu analogue au caractère de Darius, qui paroît plutôt s'eſcrimer dans l'école d'un Rhéteur, que parler devant ſes troupes avec la dignité de ſon rang, & la préciſion qu'exigeoient les circonſtances où il ſe trouvoit. La narration de cet Hiſtorien eſt encore pleine de réflexions hors d'œuvre; ſon impéritie dans l'art de la guerre, aime à ſe cacher dans une obſcurité impénétrable, & dans un labyrinthe de mots accumulés ſans néceſſité. Cette faſtidieuſe loquacité rend ſouvent ſes deſcriptions preſque incompréhenſibles. La manière dont Quinte-Curce parle de la conſtruction & de l'uſage des chars armés de faulx, en eſt une preuve démonſtrative (2). Arrien mérite, à tous égards, de lui être préféré : ſon ouvrage eſt l'unique ſource où il ſoit permis de puiſer les détails de la journée de Gaugamèle (3); il peut ſeul nous inſtruire des manœuvres de l'armée d'Alexandre & de celle des Perſes.

L'éclipſe de lune arrivée dans le mois de Boedromion, au commencement de la célébration des myſtères, c'eſt-à-dire, le 15 du même mois, précéda de onze jours, ſelon Plutarque (4),

(1) L. id. C. XIV.
(2) *Vid.* Joan. Schœffer. de re vehicul. L. II, C. XV. Joan. Cleric. Judic. de Q. Curtio, Ars Crit. Tom. II, p. 455 & ſeq.
(3) Arr. L. III, C. XII-XIII-XIV-XV.
(4) Plut. p. 46. Cet Hiſtorien donne le nom de Gaugamèle, à la bataille qui porte ordinairement celui d'Arbele, Ville éloignée de 600 ſtades du lieu où les deux armées en vinrent aux mains. Arrien réfute l'opinion vulgaire, L. III, C. VIII. J'ai ſuivi le ſentiment de ces deux Ecrivains.
(1) Arr. L. III, C. XV.
(2) Arr. id.
(3) Dion. Hal. epiſt. ad Amm. n.° 11. *Vid.* in loc. Meurs. Archont. Athen. L. IV, C. XIII, & Corſini, Faſt. Attic. Tom. IV, p. 45. Teophraſt. Caract. C. VIII. Je ſuis la correction de Caſaubon, Comment. p. 198, edit. Lugd.
(4) Diod. n.° 62.
(5) L. XI, C. XIV.
(6) *Voyez* la note (XVII).
(7) Curt. L. V, C. V.

la bataille de Gaugamèle, dont l'époque ſe trouve par-là, irrévocablement fixée au 26 de Boedromion, la ſeconde année de la CXII^e Olympiade, 331 ans avant Jéſus-Chriſt. Le calcul d'Arrien, qui met cette action dans le mois de Puanepſion, n'eſt donc point juſte (1). Ariſtophane étoit alors Archonte à Athènes (2); Denis d'Halicarnaſſe & Théophraſte rapportent cet évènement ſous la magiſtrature d'Ariſtophon, ſon ſucceſſeur (3). Ces deux Ecrivains, trompés par le tems où cette nouvelle parvint à Athènes, ce qui arriva lorſqu'Ariſtophane eut quitté ſa charge (4), auront, ſans doute, cru que la bataille de Gaugamèle s'étoit donnée dans l'année d'Ariſtophon. Ce fut la ſixième année de ſon règne, qu'Alexandre défit toutes les forces réunies de l'Empire des Perſes, & non pas la cinquième, comme le rapporte Juſtin (5).

Le Vainqueur de l'orient, après s'être emparé de Babylone (6) & de Suze, ſe mit en marche pour Perſépolis. Quinte-Curce raconte que, lorſqu'il approchoit de cette Ville, quatre mille Grecs, qui joignoient aux maux de leur captivité, celui d'avoir été honteuſement mutilés, vinrent au-devant de ce Prince. Emu par ce ſpectacle attendriſſant, Alexandre leur offrit de demeurer dans le pays où ils étoient alors, ou de retourner dans leur Patrie. Ces malheureux préférèrent de vivre loin des regards de leurs parents & de leurs Concitoyens (7). Le même Hiſtorien ne manque point, ſelon ſon uſage, de faire prononcer

de belles harangues à ces captifs infortunés, dont le nombre eſt réduit à huit cens par Diodore & Juſtin (1). Arrien n'en fait aucune mention, & ſon ſilence doit faire révoquer en doute cet étrange excès de barbarie.

Les Macédoniens paſſent le portes Caſpiennes, & ſuivent avec une étonnante célérité Darius dans ſa retraite. Ils apprennent bientôt que Beſſus & ſes complices avoient chargé de fers cet infortuné Monarque &, peu de tems après, l'avoient aſſaſſiné. Les Hiſtoriens d'Alexandre, & principalement Quint-Curce, ont fait leurs efforts pour rendre les circonſtances de la mort de Darius auſſi intéreſſantes que pathétiques. Ils mettent dans la bouche de ce Prince agoniſant un diſcours dans lequel il adreſſe des vœux au ciel pour la proſpérité de ſon Vainqueur; grandeur d'ame que ſes interprètes pourroient bien lui avoir prêtée. Ils finiſſent par louer ſon caractère doux & humain, & ſes bonnes qualités : ne ſeroit-ce point pour préſenter un contraſte frappant entre ſes vertus & ſes malheurs? La tradition orientale nous dépeint ce dernier Roi de la race des Kaianides, comme un homme violent & cruel qui s'étoit attiré par ſes vices la haine des grands & du peuple (2).

Ce dernier Roi des Perſes mourut, ſelon Arrien, au mois d'Hécatomboeon, Ariſtophon étant Archonte à Athènes (3); c'eſt-à-dire, la troiſième année de la CXII^e Olympiade, neuf mois, ſuivant la remarque d'Uſſérius (4), après la bataille de Gaugamèle, & non pas un an & quelques mois, comme l'a avancé, ſans aucun fondement, l'illuſtre Newton (5).

Les mercénaires Grecs n'abandonnèrent jamais Darius. Après la mort de ce Prince, ils ſuivirent au nombre de mille cinq

(1) Diod. n.° 69. Juſt. L. XI, C. IV.
(2) *Voyez* Herbelot, Bibl. orientale, art. Darab. p. 285.
(3) L. III, C. XXII.
(4) Annal. p. 173.
(5) Chron. corrig. p. 386.

cens Artabaze qui, s'étant rendu, les obligea de ſe livrer à la merci du Vainqueur. Alexandre, ſelon Diodore & Quinte-Curce, les diſtribua dans les différens corps de ſon armée (1). Arrien aſſure au contraire que ces mercénaires furent réunis ſous les ordres d'Andronique, qui les avoit engagés à chercher leur ſalut dans la clémence de ce Prince (2). Ce petit nombre de ſoldats avoit ſurvécu à l'Empire des Perſes pour lequel ils avoient combattu avec valeur aux journées du Granique, d'Iſſus & de Gaugamèle. La plus grande partie de leurs compagnons d'armes étoit tombé ſous le fer de l'ennemi, & les autres avoient été faits priſonniers. Qui peut donc engager Pauſanias à mettre Léoſthène dans la claſſe des bienfaiteurs de la Grèce pour avoir embarqué, contre le gré d'Alexandre, cinquante mille Grecs qui ſervoient dans les armées de Darius, & les avoir ramenés dans leur Patrie (3)? La Grèce fut-elle jamais en état de mettre ſur pied une Armée auſſi nombreuſe? Ce fait ne ſe trouve d'ailleur rapporté dans aucun ouvrage des Anciens qui ſoit parvenu juſqu'à nous.

Le parti que prit Alexandre étant à la pourſuite de Beſſus, feroit honneur à ſa pénétration, ſi l'on pouvoit ajouter foi au récit de Quinte-Curce. Les Macédoniens ſe prêtant avec répugnance, ſelon cet Ecrivain, aux volontés de leur Roi dont les projets ne leur offroient que des travaux toujours renaiſſans, ce Prince fit brûler ſes équipages & ceux de ſon armée (4). Plutarque rapporte auſſi le même événement, mais il en recule l'époque juſqu'au commencement de l'expédition des Indes (5);

(1) Diod. n.° 76, Curt. L. VI, C. V.
(2) Arr. L. III, C. XXIII-XXIV.
(3) Pauſan. Arcad. C. II.
(4) Curt. L. VI, C. VI.
(5) Plut. p. 67-77.

Ptolemée & Ariſtobule n'en avoient point fait mention, puiſqu'Arrien, qui s'eſt ſervi de leurs Mémoires, ſupprime ce trait remarquable.

Le Monarque Macédonien, portant ſes armes au-delà du Jaxarte, défit les Scythes, qui, avant d'en venir aux mains, envoyèrent des Députés à Alexandre. Quinte-Curce leur fait adreſſer à ce Prince un diſcours dont on a attaqué la vraiſemblance : il commence en ces termes..... « Si les Dieux t'avoient » donné un corps proportionné à ton ambition, l'Univers entier » ne pourroit te contenir ; d'une main tu toucherois l'orient, & » de l'autre l'occident, & peu ſatisfait encore, tu voudrois ſavoir où » le ſoleil, cette divinité ſi puiſſante, va enſevelir l'éclat de ſes » rayons. Tel que tu es, tu deſires ce que tu ne peux poſſéder. De » l'Europe tu paſſes en Aſie, & de l'Aſie tu repaſſes en Europe ; » & quand tu auras ſubjugué tout le genre humain, tu feras la » guerre à la neige, aux rivieres, aux forêts & aux bêtes ſau- » vages. Ne ſais-tu pas que les grands arbres ſont long-tems » à croître, & qu'il ne faut qu'un inſtant pour les arracher ? » C'eſt une folie de regarder leur fruit, ſans en meſurer la hau- » teur ; tandis que tu fais des efforts pour parvenir juſqu'au » ſommet, prends garde de tomber avec les branches que » tu auras ſaiſies. Le lion ſert quelquefois de pâture aux plus » petits oiſeaux, & le fer eſt conſumé par la rouille : rien n'eſt » tellement aſſuré qu'il ne puiſſe être renverſé par les plus foibles » moyens. Qu'avons-nous à démêler avec toi ? Jamais nous n'a- » vons mis le pied dans ton pays. N'eſt-il pas permis à ceux » qui vivent dans de vaſtes forêts, d'ignorer qui tu es, & d'où » tu viens ? Nous ne ſaurions ſubir le joug, ni l'impoſer ». Quinte-Curce continue à faire parler les Scythes ſur le même ton, peut-être s'exprime-t-il quelquefois avec un peu trop de

délicateſſe & de philoſophie (1)..... « Notre pauvreté, » diſent-ils, ſera plus agile que ton armée chargée de dépouil- » les ». Ils exhortent enſuite Alexandre à ſerrer la fortune entre ſes mains, parce qu'elle eſt gliſſante, & qu'on ne peut la retenir malgré elle..... « Impoſe un frein à ta proſpérité, afin » que tu puiſſes la gouverner plus facilement. Nos Compatriotes » diſent que la fortune eſt ſans pieds, & qu'elle n'a que des » mains & des aîles ; lorſqu'elle tend la main, elle ne permet » pas de lui ſaiſir les aîles (2) ». Cette allégorie ſur l'inſtabilité de la fortune, pourroit paroître peut-être trop ingénieuſe pour un peuple paſteur, qui n'avoit aucune teinture des Lettres.

Si Quinte-Curce avoit abrégé ce diſcours, les penſées en auroient eu plus de force, & les images plus d'expreſſion : mais il n'a pû ſe réſoudre à s'oublier l'eſpace de quelques lignes. Le fond d'ailleurs en eſt très-analogue au caractère des perſonnes qui ont prononcé cette harangue, où l'on peut dire, en quelque ſorte, que le coſtume eſt conſervé : c'eſt donc injuſtement qu'on en a attaqué la vraiſemblance (3).

Moins les peuples ſont civiliſés, plus leur langage eſt figuré ; les métaphores ſont plus hardies & plus familières dans leur converſation, qu'elles ne le ſont dans notre poéſie épique. Il n'eſt donc pas étonnant que leurs harangues ſoient remplies d'images, d'énergie & de mouvemens. On doit trouver beaucoup de rapport entre le diſcours des Scythes & ceux des Sauvages : l'imagination d'un peuple qui n'a pas le malheur d'être enchaîné par nos beſoins & ſubjugué par nos préjugés ſera

(1) Et certainement il parle quelquefois en Rhéteur... *Scythæ ipſi omnium Litterarum rudes Rhetorico calamiſtro inuſti in medium prodeunt.* Cleric. judic. Curt. p. 326. Cela eſt outré ; mais le Clerc eſt toujours extrême dans ſes critiques.

(2) Curt. L. VII, C. VIII.

(3) Maſcardi, tract. dell. art. Hiſt. C. II, ep. 3. Jean Rooke, Trad. angloiſe d'Arrien. not.

ſans doute mûe par tous les grands objets de la nature; tout ce qui intéreſſe la conſervation & la liberté de ce même peuple, eſt pour elle un puiſſant reſſort.

Toutes les penſées de la harangue des Scythes ſont puiſées dans la nature, les comparaiſons ſont tirées des objets ſenſibles, tels qu'ils ſe préſentent journellement aux yeux d'un peuple ſauvage. Tantôt c'eſt le coucher du ſoleil, la chûte d'un arbre, la rouille qui dévore le fer; tantôt c'eſt la guerre déclarée aux bois, aux rivieres; enfin la crainte de gémir ſous un joug étranger & de voir pénétrer dans leurs forêts un ennemi qui troubleroit leur repos, & voudroit peut-être les civiliſer. Cette crainte eſt l'unique motif qui les anime, & qui donne l'impulſion à leur éloquence pour chaſſer, loin de leur paiſible retraite, l'orage qui menace leur liberté & leurs mœurs.

Quinte-Curce avoit prévu que l'on pourroit ſoupçonner ſa fidélité, ou du moins ne point applaudir à cette harangue. . . . . « Peut-être, dit-il, le goût délicat & les mœurs polies » de notre ſiècle ne ſauroient l'approuver, mais ſi l'éloquence » des Scythes eſt mépriſée, notre fidélité ne doit pas l'être, » quand nous rapportons ce qui nous a été tranſmis, ſans l'altérer (1) ». malgré cette proteſtation, il ſeroit difficile de ne point s'appercevoir des changemens que cet Hiſtorien a faits à la forme de ce diſcours, en lui prêtant des couleurs un peu étrangères, autant pour le rapprocher du goût de ces contemporains, que pour faire briller ſon eſprit. Il ſemble prévenir ce dernier reproche en nous aſſurant que ces Scythes qui envoyèrent une députation à Alexandre, avoient l'eſprit beaucoup plus cultivé que les autres Barbares (2): cela ne s'accorde point parfaitement avec ce qu'il vient de dire ſur la différence qu'il y avoit

(1) Curt. L. VII, C. VIII.

(2) *Voyez* la note (XVIII).

avoit entre le goût de ſon ſiècle & celui des Scythes. D'ailleurs cet Auteur n'avoit point réfléchi ſur la nature de l'éloquence des peuples ſauvages: l'indigence même de leur langue (1), & la ſimplicité de leurs mœurs ſont la ſource de cette éloquence. Si les Nations ſe civiliſent, leurs idées changent, & leur imagination n'eſt plus frappée par les mêmes objets. Il eſt donc impoſſible que leur manière de voir & de s'exprimer ne reçoive alors une grande altération. Conſéquemment leurs diſcours ne peuvent porter tout à la fois l'empreinte du caractère diſtinctif d'un peuple ſauvage & celle du goût d'une Nation policée: Quinte-Curce ne ſauroit échapper à cette contradiction. Il eſt temps de reprendre la ſuite des expéditions d'Alexandre.

Si les témoins oculaires des exploits de ce Héros, ne s'accordent pas toujours ſur les circonſtances des faits qu'ils rapportent; les Ecrivains poſtérieurs, qui ont traité le même ſujet, doivent mériter quelque indulgence, lorſque leur récit nous offre des différences remarquables. Arrien nous a conſervé avec fidélité les ſentimens oppoſés de Ptolémée & d'Ariſtobule ſur la priſe de Cyropolis. Le premier prétendoit que cette Ville s'étoit rendue, & que ſes habitans avoient été faits priſonniers; le ſecond aſſuroit au contraire qu'ayant été priſe d'aſſaut, ſes défenſeurs & ſes Citoyens avoient tous été mis à mort (2). Il eſt aſſez ſingulier de trouver dans ces régions éloignées une Ville qui porte le nom de Cyrus. Les Grecs traduiſoient quelquefois en leur langue les noms des Villes étrangères; mais ils aimoient encore mieux leur en donner de particuliers, qui avoient quel-

(1) *Voyez* les excellentes obſervations de M. l'Abbé Arnaud ſur cet objet, répandues dans ſon Journal étranger, ſa Gazette litter. & principalement dans ſon Diſcours ſur les Langues Var. litt. T. I, p. I.

(2) Arr. L. IV, C. III.

ques rapports avec des traditions qu'ils adoptoient ſans beaucoup de diſcernement : peut-être celui de Cyropolis eſt-il de ce nombre.

Quinte-Curce a été induit en erreur par le nom d'Hécatompyle que Seleucus-Nicator a donné à une Ville de la Parthie (1). Cet Hiſtorien, en faiſant mention de cette Ville dans le cours des expéditions d'Alexandre, rapporte qu'elle avoit été fondée par les Grecs (2); peuple qui ne connoiſſoit point la région des Parthes avant la Conquête qu'en fit ce Prince. Des origines fabuleuſes & des anachroniſmes devoient néceſſairement naître de ces changemens de noms.

Après diverſes expéditions, l'armée Macédoniene paſſe une partie de l'hiver à Mautaca; & au commencement du printems elle attaque le rocher ſur lequel Oxyarte s'étoit retiré avec pluſieurs Sogdiens qui ſe rendirent, frappés du courage & des efforts ſurprenans que firent les aſſaillans.

La priſe d'Aorne qui avoit réſiſté à Hercule, & la ſoumiſſion de Niſa fondée par Bacchus, furent deux événemens qui fournirent aux ſoldats d'Alexandre le ſujet d'un parallèle entre ce Prince & ces deux divinités. Bacchus & Hercule furent-ils jamais connus des peuples de l'orient, & particulièrement des Indiens? Le culte de ces Dieux répugne également aux principes religieux & aux mœurs de ces Nations; objet que je me propoſe de diſcuter avec quelque étendue dans une autre occaſion : il me ſuffit ici de remarquer que Mégaſthène, quoique partiſan de cette opinion, n'en parle cependant que comme d'une tradition (3), ſans doute hellénique. L'arrivée d'Hercule, dans l'Inde, eſt même regardée par cet Ecrivain comme très-

(1) Appian. Syriac. p. 201.
(2) Curt. L. VI, C. II. *Vid.* Cellar. Geogr. antiq. Tom. II, p. 501.
(3) En parlant de l'expédition de Bacchus, il dit : Πολλὸς λόγος κατέχει. Ap. Arr. Indic. C. V.

problématique & fondée ſeulement ſur des bruits légers (1) : elle n'a pourtant pas laiſſé d'être adoptée par les Ecrivains poſtérieurs au règne d'Alexandre, & d'être tranſmiſe à la poſtérité par des monumens publics (2). Strabon, après avoir rapporté ce que pluſieurs Auteurs diſoient des Oxydraques qu'ils ſuppoſoient être les deſcendans de Bacchus, & des Sibes qu'ils faiſoient ſortir des compagnons d'Hercule, réfute avec raiſon cette fauſſe tradition (3), & finit en ces termes..... « Mégaſthène » avec un petit nombre d'autres Ecrivains, croit ce qu'on débite » de Bacchus & d'Hercule : mais Eratoſthène, avec le plus grand » nombre, traite cela de fable, & ne veut point qu'on ajoute foi » à ce que les Grecs en rapportent (4) ».

Alexandre traverſe le Paropamiſe, fait alliance avec Taxile & Abiſare, & s'avance pour combattre Porus qui oſoit s'oppoſer à la rapidité de ſes Conquêtes. Ce Prince Indien étoit avantageuſement poſté ſur les bords de l'Hydaſpe, pour en défendre le paſſage contre les Macédoniens. Alexandre diviſa ſon armée en pluſieurs corps qui firent diverſes manœuvres, afin de tromper l'ennemi ſur l'endroit où ils devoient paſſer cette riviere : les premieres tentatives ne réuſſirent pas. Une nuit orageuſe & une groſſe pluie ſecondèrent mieux les deſſeins du Conquérant : il profita encore des avantages du local, les bords de l'Hydaſpe étant très-hauts & très-eſcarpés, & le lit de cette riviere parſemé d'iſles ; une forêt couvroit le rivage oppoſé où les troupes Macédonienes parvinrent heureuſement. Je ne m'arrêterai point

(1) Οὐ πολλὸς. Ind. id.
(2) On conſerve à Rome, au palais Farnèſe, une inſcription qui contient les exploits d'Hercule : il y eſt fait mention au v. 108 & ſuiv. de l'arrivée de ce Héros ſur les bords de l'Indus, & de la fondation d'une Ville de ce nom chez les Sibes. Le judicieux P. Corſini a très-bien expliqué & commenté cette inſcription. *Vid. Herculis expiat. geſta & labores, p. XXXVII.*
(3) *Voyez* la note (XIX).
(4) *Voyez* la note (XX).

aux détails auſſi exacts qu'intéreſſans, qu'Arrien nous fournit ſur les diſpoſitions & les manœuvres de ces deux armées; je dirai ſeulement qu'Ariſtobule rapportoit que le fils de Porus ayant paru d'abord s'oppoſer au paſſage de l'armée ennemie, s'étoit enſuite retiré avec les ſoixante chars qui l'accompagnoient (1). D'autres Ecrivains, que Juſtin a pris pour guides (2), aſſuroient au contraire que ce jeune Prince avoit combattu les Macédoniens avec des forces plus conſidérables, & bleſſé de ſa propre main Alexandre & ſon cheval bucephale. Arrien rejette ces deux récits pour s'attacher à celui de Ptolémée qui ſe ſignala dans cette fameuſe journée. Suivant ce Général, le fils de Porus fut détaché avec cent vingt chars & deux mille chevaux : mais il arriva trop tard; Alexandre venoit de paſſer le dernier gué. Le Héros Grec ſe mit auſſi-tôt à la pourſuite des Indiens; leur chef demeura ſur la place, & une partie de ſes troupes & de ſes chars furent pris (3).

L'action générale s'engagea. Alexandre voyant le déſordre que les éléphans cauſoient dans les rangs des ennemis, raſſembla ſa cavalerie, fit ſerrer la phalange, & attaqua les Indiens qui ſe précipitèrent en foule ſous le fer du Vainqueur. Cratère, qui avoit été laiſſé avec un corps de troupes en deçà de l'Hydaſpe pour tromper la vigilance de Porus, traverſa ſur ces entrefaites cette riviere & acheva la déroute de Porus. Ce Prince perdit dans cette bataille deux de ſes fils, deux mille hommes de pied & trois mille hommes de cavalerie, tous ſes chars & tous ſes éléphans. Arrien, de qui nous empruntons ces détails, réduit toute perte la des Macédoniens à 230 chevaux & 80 fantaſſins (4).

(1) Ap. Arr. L. v, C. xiv.
(2) *Vid.* Arr. loc. ſup. cit. Juſt. L. xii, C. viii.
(3) Arr. L. v, C. xv.
(4) Arr. L. v, C. xviii.

Les Indiens laiſsèrent, ſelon Diodore, douze mille hommes ſur le champ de bataille, & on fit ſur eux neuf mille priſonniers. Cette victoire coûta deux cens quatre-vingt cavaliers & plus de ſept cens fantaſſins à Alexandre (1); calcul plus vraiſemblable que ceux d'Arrien, qui mérite d'ailleurs les plus grands éloges dans la rélation qu'il a donnée de cette bataille : celle de Diodore eſt caractériſée par une négligence extrême, qui va même juſqu'à ſupprimer le paſſage de l'Hydaſpe, circonſtance la plus eſſentielle de cette action.

Le déſordre de la narration de Quinte-Curce, les contradictions & les fautes abſurdes de cet Ecrivain, feroient le ſujet d'une longue digreſſion : il ſuffira d'en citer quelques exemples. . . . . « Quand j'aurai attaqué, dit Alexandre à Cœnus, » avec Ptolémée, Perdiccas & Ephæſtion l'aîle gauche des enne» mis, & que vous verrez le combat engagé, mettez en » mouvement l'aîle droite & chargez (2) ». . . . . Il eſt évident que, pour attaquer l'aîle gauche des Indiens, Alexandre étoit obligé d'être à la tête de ſon aîle droite; Cœnus ne pouvoit donc la commander : cependant quelques lignes après, Quinte-Curce nous dit que le Prince Macédonien ayant commencé le combat, ſuivant ces diſpoſitions, Cœnus ſe porta avec impétuoſité ſur l'aîle gauche des ennemis.

La Stature extraordinaire de Porus étoit, ſelon le même Hiſtorien, augmentée par la grandeur de l'éléphant que ce Prince montoit (3); cela choque les régles les plus connues de la perſpective. Porus reçut dans cette bataille neuf bleſſures qui lui firent perdre beaucoup de ſang; il en fut ſi affoibli, que

(1) Diod. n° 89.
(2) Curt. L. viii, C. xiv.
(3) Ou plus littéralement encore, la grandeur de cet éléphant ſembloit ajouter à celle de Porus. . . . . *Magnitudini adjicere videbatur bellua, quâ vehebatur.* . . . Curt. L. viii, C. xiv.

les dards lui tomboient des mains (1). Quinte-Curce ajoute que le frere de Taxile vint alors le trouver de la part d'Alexandre, pour l'engager à ſe rendre. Porus à la voix de ce transfuge ranima ſes forces, ſaiſit la ſeule fléche qui reſtât dans ſon carquois, & la décocha avec une ſi grande roideur, qu'elle perça de part en part cet imprudent Négociateur (2). Ce dernier effort auroit dû ſans doute l'épuiſer entiérement; malgré ſon extrême foibleſſe, il prit encore la fuite avec plus d'ardeur qu'auparavant, & ſa courſe ne fut ralentie que par les bleſſures de ſon éléphant (3).

Le récit d'Arrien ne préſente point de ſemblables abſurdités, ni des contradictions auſſi manifeſtes : Porus reçut une bleſſure à l'épaule droite; le ſeul endroit de ſon corps qui fut expoſé aux traits de l'ennemi : une forte & excellente cuiraſſe en défendoit le reſte (4). Cet accident l'obligea de fuir; Taxile vint alors trouver ce Prince, qui ne pouvant ſoutenir la vûe de ſon ancien ennemi, lança contre lui une fléche qu'il n'évita qu'avec peine. Méroë fut plus heureux dans ſa négociation, il détermina l'intrépide Monarque à ſe rendre (5).

L'époque de cette célèbre bataille eſt fixée par Arrien au mois de Munychion, pendant la magiſtrature d'Hégémon (6), qui étoit Archonte la ſeconde année de la CXIII^e^ Olympiade, 327 ans avant Jéſus-Chriſt. Diodore rapporte cette action mémorable (7) ſous Chremes, ſucceſſeur d'Hégémon. Le ſentiment d'Arrien, appuyé de l'autorité de Denys d'Halicarnaſſe,

(1) *Multo què ſanguine profuſo languidis manibus magis elapſa, quam excuſſa tela mittebantur.* Curt. loc. cit.
(2) *Quamquam exhauſtæ erant vires, deficiebatque ſanguis .... & telum .... contorſit in eum, quod per medium pectus penetravit ad tergum. ...* Id.
(3) Curt. id.
(4) Arr. L. v, C. xviii.
(5) Arr. L. v, C. xviii.
(6) Arr. L. v, C. xiv.
(7) Diod. n.° 87.

doit prévaloir ſur celui de Diodore : le P. Corſini l'a démontré dans ſe Faſtes Attiques (1).

Après cette victoire, tout plioit devant Alexandre. Plein d'ardeur & d'eſpérance ce Prince paſſa l'Hyphaſe, réſolu de pénétrer juſqu'au Gange, & de ne mettre d'autres bornes à ſes Conquêtes que celles de l'Univers; mais les murmures de ſon armée l'arrêtèrent au milieu de ſes vaſtes projets. Plutarque nous indique les vraies cauſes du découragement des ſoldats victorieux (2). La valeur de Porus & celle de ſes troupes leur faiſoient prévoir une réſiſtance à laquelle ils ne s'étoient point attendus. Des difficultés ſans nombre ſe préſentèrent alors à leurs yeux. La puiſſance des Gangarides & des Praſiens, qui habitoient les bords du Gange, leur annonçoit de nouveaux combats, où peut-être leur bravoure auroit ſuccombé ſous les efforts d'une multitude d'ennemis.

Les rives de l'Hyphaſe furent donc la barrière qu'Alexandre ne put franchir (3). Ceux qui ſuivoient ce Conquérant osèrent cependant dans leurs lettres prolonger ſa courſe : Cratère écrivit à Ariſtopatre ſa mère, que le Prince Macédonien étoit parvenu juſqu'au Gange (4). Cette lettre qui fut rendue publique peut avoir accrédité cette erreur (5); elle contenoit encore pluſieurs détails auſſi fabuleux. Juſtin rapporte qu'Alexandre ſoumit les Areſtes, les Praſides, les Gangarides, & qu'il porta ſes armes dans le pays des Cuphites. Il fait mention de pluſieurs autres peuples dont le nom eſt auſſiinconnu que celui des Areſtes; ce qui vient peut-être de la corruption de ſon texte. Les manuſcrits & l'ouvrage de Paul-

(1) Tom. IV, p. 47-48.
(2) Plut. p. 83.
(3) Arr. Lib. v, C. xxv-xxvi, &c. Curt. L. ix, C. i, ii, iii, &c. *Voyez* la note
(4) Ap. Strab. L. xv, p. 483.
(5) Ἄχρι τοῦ Γάγγου ἐλήλυθε. Peripl. Mar. Erytr. id. Georg. Sync. Typ. Reg. p. 264. Zonaræ Annal. L. iv, p. 193. *Ignotos ... miſcuit amnes ..... Indorum ſanguine Gangen.* Luc. Pharſ. L. x, v. 32-33.

Oroſe ne fourniſſent aucune leçon ſatisfaiſante ſur ces noms de Villes & de peuples, la plupart défigurés dans l'Hiſtoire de Juſtin. On ne peut ſoupçonner aucune altération dans les expreſſions de Plutarque : ſi elles peuvent faire croire que le Royaume de Porus fut la dernière région où parvint l'armée Macédonienne (1); cette obſcurité ne doit être attribuée qu'au déſordre de la narration de cet Ecrivain qui intervertit toujours la ſuite des faits.

L'Itinéraire de Béton & de Diognete & les lettres même d'Alexandre (2), font mention, ainſi que tous les Hiſtoriens de ce Prince, des Autels qui furent élevés, par ſon ordre, près de la rive orientale de l'Hyphaſe. Ils étoient au nombre de douze, & ſurpaſſoient les plus hautes tours. Ces pierres amoncelées devoient conſtater aux ſiècles futurs les conquêtes d'Alexandre, qui crut encore par là faire une action agréable aux Dieux. Des monumens érigés par des mains teintes du ſang de preſque tous les peuples de l'Aſie, pouvoient-ils donc mériter de leur part un regard favorable? On ne peut en rapporter la conſtruction qu'à l'inſatiable vanité de ce Héros.

Toutes les Villes que ce Prince fonda dans les différentes régions qu'il parcourut, doivent être encore regardées comme autant de trophées de ſes victoires (3). Plutarque en compte juſqu'à ſoixante-dix, & nous aſſure que l'Aſie fut peuplée par des colonies Grecques, ſous le règne d'Alexandre (4). Diodore prétend que ce Conquérant bâtit près du Paropamiſe pluſieurs Villes qui n'étoient éloignées les unes des autres que d'un jour de chemin (5): Bucéphalie dut ſon nom au fameux

(1) Plut. p. 83.
(2) Plin. L. VI, C. XVII.
(3) *Voyez* la note (XXI).
(4) De fort. Alex. Plut. Op. T. II, p. 327.
(5) Diod. n° 83.

cheval

cheval qu'Alexandre montoit, & qui mourut dans ces contrées. Potamon de Leſbos racontoit que ce Prince fit conſtruire une autre Ville qui portoit le nom de Périte, ſon chien favori (1). Etienne de Byſance parle de dix-huit Alexandries dont une étoit ſituée dans l'Iſle de Chypre (2). L'Auteur de la chronique d'Alexandrie en place une autre dans la Pentapole d'Afrique (3), région où le Vainqueur de l'orient ne parvint jamais.

La fondation de cette multitude de Villes doit-elle être attribuée ſans examen à Alexandre? La marche ou plutôt la courſe rapide de ce Prince lui permettoit-elle de ſonger à leur établiſſement? Son armée auroit-elle pu lui fournir ſuffiſamment de colons pour les peupler? On n'ignore pas que l'amour de la patrie conſerva toujours des droits impreſcriptibles ſur l'ame des Grecs: ceux qui compoſoient le fameux corps de troupes qui vint ſe ranger ſous les étendarts du jeune Cyrus, préférèrent de retourner dans leur patrie à travers mille périls, aux avantages qu'ils pouvoient eſpérer du plus grand Monarque qui fût alors. Xénophon ne put les déterminer à faire une conquête facile en Aſie, & à y fonder une colonie qui eût été la plus puiſſante & bientôt la plus riche du Pont. Des ſoldats de cette nation auroient-ils voulu renoncer à ce bonheur, ſi précieux pour des Grecs, d'expirer ſur le tombeau de leurs peres, & de revoir leurs foyers où pluſieurs d'eux étoient rappellés par les vœux de leurs femmes & de leurs enfans? Auroient ils voulu s'exiler dans le ſein de l'Aſie, environnés par des peuples ennemis, qui voyoient d'un œil jaloux, des étrangers s'emparer de leur pays, & ſe préparer à les dominer? Quels progrès peut

(1) Ap. Plut. p. 83.
(2) Steph. in voce Ἀλεξάνδρεια.
(3) Chronic. Alex. *edit. Raderi*, p. 398.

faire une colonie qui eſt toujours en armes pour repouſſer les attaques de ſes voiſins ? Les travaux de la guerre ſont peu compatibles avec la culture des champs.

Seroit-ce le commerce, qui eût fait fleurir ces nouveaux établiſſemens ? Pour l'exercer il falloit néceſſairement qu'ils euſſent une communication libre & facile avec leur Métropole, afin d'en tirer des matières d'échange. Si les peuples chez qui ces Villes venoient d'être fondées, n'y avoient trouvé que des denrées de leur propre ſol, ils n'auroient, ſans doute, formé aucune liaiſon d'intérêt avec leurs habitans. Quel eſpoir pouvoient avoir des colons exilés ſur les bords du Jaxarte, ou ſous le Paropamiſe, d'entretenir des rélations aſſurées avec leur patrie?

Le nombre de ces Villes doit, ce me ſemble, être réduit. Celles dont on ne peut révoquer en doute l'exiſtence, étoient comme des trophées qui auront été bientôt renverſés par les peuples circonvoiſins, ou bien elles auront été abandonnées par leurs propres Citoyens (1). La poſition avantageuſe de quelques unes de ces Villes les aura dans la ſuite fait rétablir, & leur ancien nom (2) aura été conſervé dans l'orient par reſpect pour la mémoire du Conquérant de l'Aſie : celles dont parle Abulféda d'après Ibn-Saïd, doivent vraiſemblablement être rangées dans cette claſſe. Peut-être encore les ſucceſſeurs d'Alexandre, ſoit par reconnoiſſance, ſoit même par amour-propre, donnèrent-ils le nom de ce Prince à des Villes qu'ils fondèrent.

Les hommes communiquenttou jours leurs préjugés à la ſociété

(1) Quinte-Curce rapporte que les Grecs abandonnèrent bientôt les colonies qu'Alexandre avoit fondées dans la Bactriane, & qu'ils retournèrent ſous les ordres de Bicon, dans leur patrie. L. IX, C. VII.

(2) Appien nous apprend que Seleucus rétablit pluſieurs Villes, qui portoient le nom d'Alexandrie. . . . . In Syriac. pag. 201. Appian. edit. var. Tom. I.

dont ils ſont membres. La nobleſſe d'extraction eſt un de ceux qui, de tous les temps, a généralement ſéduit les Nations & les Cités les plus illuſtres. Elles ſe ſont empreſſées de fouiller les faſtes du monde pour y découvrir une origine qu'elles ignoroient. Pluſieurs Villes auront ſans doute choiſi, par ce motif, Alexandre pour leur fondateur. Smyrne ne pouvant revendiquer un ſemblable honneur, ſans choquer toute vraiſemblance, a prétendu que ce Prince avoit été ſon reſtaurateur (1); titre peu certain, puiſque ſon authenticité n'eſt conſtatée par le témoignage d'aucun Ecrivain contemporain.

Continuons de ſuivre dans ſes expéditions l'armée Macédonienne qui s'embarqua dans des bâtimens conſtruits & raſſemblés ſur le bord de l'Hyphaſe, & deſcendit par cette riviere, juſqu'à l'Indus (2). Diodore & Quinte-Curce ſe trompent en faiſant conſtruire la flotte d'Alexandre ſur le rivage de l'Acéſine, & lorſqu'ils diſent que ce Prince retourna de l'Hyphaſe à l'Aceſine où il s'embarqua, imaginans ainſi une marche rétrograde (3), auſſi inutile que contraire au témoignage des autres Ecrivains. La guerre que firent les Macédoniens dans le pays des Malles, manqua coûter la vie à leur Roi; le Héros de la Grèce, le Maître de l'orient fut ſur le point d'y périr comme un avanturier. Les Oxydraques, les Abaſtanes, les Oſſadiens, &c. furent enſuite ſoumis.

Arrivé aux bouches de l'Indus, Alexandre dirigea ſa marche vers la Gédroſie, ſans s'éloigner des bords de la mer : toute cette contrée étoit fort aride & dépourvue d'habitans. Diodore, après avoir parlé de la pauvreté des Gédroſiens & des déſerts

(1) Pauſan. Achaic. C. v. Ariſtide met ce rétabliſſement dans la claſſe des fables, ἐν μύθοις. ed. Jebb. Tom. I, p. 513.

(2) Juſt. L. XII, C. IX.
(3) Diod. n.° 95. Curt. L. IX, C. III.

que traversèrent les troupes Macédonienes (1), ne craint pas d'avancer qu'Alexandre, ayant diviſé ſon armée en trois corps, ordonna aux Commandans de ces diviſions de ravager tout ce pays; ce qui fut exécuté. Ses ſoldats revinrent chargés de dépouilles teintes du ſang de pluſieurs milliers d'hommes qu'ils avoient maſſacrés (2). Les autres Hiſtoriens ne font aucune mention de cet exploit ſanguinaire.

La marche Bachique de l'armée victorieuſe traverſant la Carmanie, a été admiſe, ſans examen, par tous les Hiſtoriens (3). Le ſeul Arrien l'a rejettée comme un fait abſurde & dénué de vraiſemblance. Ptolémée, Ariſtobule, enfin aucun Auteur contemporain n'en avoit parlé (4). Les troupes Macédonienes épuiſées par la faim, la ſoif & par les fatigues exceſſives qu'elles avoient eſſuyées dans la Gédroſie, & conſidérablement diminuées par les maladies, n'auroient pu ſe livrer à une joie ou plutôt à une débauche ſi immodérée; un Général auſſi habile qu'Alexandre, auroit-il autoriſé, par ſon exemple, une licence qui renverſoit la diſcipline militaire, ou l'auroit-il même approuvée par une coupable tolérance?

Ce Prince ayant ramené ſon armée dans la Perſe, lui fit part du projet qu'il avoit de renvoyer les ſoldats invalides; ce qui cauſa dans le camp des Macédoniens, une émeute dont les progrès furent arrêtés par un coup d'autorité. Treize des plus ſéditieux ſont ſaiſis & conduits au ſupplice; Alexandre ſe renferme dans ſa tente & donne ſa confiance aux Perſes; touché enfin par les larmes & le repentir de ſes troupes, il veut bien

(1) Diod. n.° 104-105.
(2) Diod. Πολλὰς λείας ... πολλῶν μυριάδων. n.° 104.
(3) Curt. L. IX, C. X. n.° 106. Plut. p. 88. Plin. L. XVI, C. XXXIV.
(4) Arr. L. VI, C. XXVIII.

leur pardonner & ſe réconcilier avec elles. Dix mille vétérans retournèrent bientôt après cet événement en Macédoine, & chacun d'eux reçut ſa ſolde, les frais du voyage & un talent de gratification (1). Diodore rapporte que les vétérans furent renvoyés, leurs dettes acquittées, & que le reſte de l'armée ſe révolta (2). Le payement des dettes eſt un fait antérieur; la généroſité du Monarque s'étendit non-ſeulement ſur une partie de ſes troupes, mais encore ſur toute ſon armée (3): la ſédition précéda le départ des vétérans, comme nous l'avons déja obſervé.

Les derniers exploits d'Alexandre ſont la réduction des Coſſéens. Plutarque, ordinairement ſi prévenu en faveur de ce Prince, a adopté le récit le plus faux & le plus injurieux à ſa mémoire; il prétend que, pour ſe conſoler de la mort d'Héphæſtion, ce Prince alla à la chaſſe des hommes (4), & détruiſit la Nation des Coſſéens qu'il maſſacra ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Arrien & Diodore ſuppriment cette ſanglante expédition qui paroît peu vraiſemblable.

Des Marches d'Alexandre.

L'écriture nous repréſente le Vainqueur de Darius venant de l'occident ſur la ſurface de la terre, que ſa vélocité ne lui permettoit pas même de toucher (5). En effet rien de plus étonnant que les marches rapides d'Alexandre. . . . . « Vous » croyez, dit M. de Monteſquieu, voir l'Empire de l'Univers

(1) Arr. L. VII, C. VIII-IX-X-XI-XII. Plut. p. 92.
(2) Diod. n.° 109.
(3) Arr. L. VII, C. V.
(4) Plut. p. 94.
(5) Daniel. L. VII, V. 5.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

» plutôt le prix de la courſe comme dans les jeux de la Grèce, » que le prix de la victoire (1) ».

Les Hiſtoriens de la vie d'Alexandre n'ont-ils pas exagéré la longueur de ſes marches, & leur récit n'offre-t-il point de difficulté? Je ne puis mieux terminer cette ſection qu'en diſcutant cet objet. La juſtification de ces Ecrivains naîtra principalement des obſervations qui ſuivent ſur la valeur des meſures itinéraires qu'ils ont employées, & de la comparaiſon des marches de l'armée Macédoniene avec celle des Dix mille.

Les Anciens ſe ſervoient de ſtades de différentes grandeur. Pluſieurs Savans on fait des recherches utiles pour en fixer la valeur (2). Guillaume de l'Iſle eſt un de ceux qui a prouvé avec plus de ſolidité la réduction des meſures employées par les Ecrivains de la vie d'Alexandre.

La diſtance, en longitude, d'Ecbatane & d'Aria, ſuivant les Aſtronomes orientaux, eſt de onze degrés & vingt minutes, qui ſont égaux à 8 degrés 57 minutes d'un grand cercle, la diminution des degrés de longitude du parallèle de ces deux Villes calculée : ce qui eſt très-différent des meſures qui reſultent de 10290 ſtades, qui feroient plus de 14 degrés dans la meſure d'Eratoſthène, & plus de 20 par celle de Ptolémée. Cette ſeule différence doit nous perſuader que les ſtades employées par les Arpenteurs d'Alexandre, étoient beaucoup plus petits que ceux des Géographes poſtérieurs.

Le calcul qui réſulte de la meſure de la terre rapportée par Ariſtote dans ſon livre *de Cœlo*, fournit une preuve convain-

(1) Eſprit des Loix. L. x, C. xiv.
(2) *Voyez* les Mem. de Guill. de l'Iſle. Acad. des Sciences, 1714. p. 175. Eſſai ſur les mes. itin. par M. de la Barre, ſecond Mem. Tom. XIX. Acad. des Inſcr. Obſerv. ſur les Mes. itin. par M. Gibert, Tom. XIX. - Traité des Meſ. itin. par M. d'Anville.

cante de cette diminution : il réduit la diſtance de 10290 entre Ecbatane & Aria, à 9 degrés & 16 minutes d'un grand cercle; donc elle ne diffère des obſervations aſtronomiques que de 19 minutes, ou de 350 ſtades qu'on peut déduire pour la courbure des chemins (1).

M. d'Anville nous a donné de nouvelles lumières ſur les marches de l'armée d'Alexandre, en fixant le ſtade dont ſe ſervoient les Arpenteurs de ce Prince à 50 toiſes (2) : évaluation la plus vraiſemblable & qui fait diſparoître toutes les difficultés (3).

Cinq cens cavaliers, chacun d'eux ayant un ſoldat en croupe, parcoururent un eſpace de 400 ſtades, ſuivant Arrien, dans une partie d'un jour & une nuit entière (4). En employant le ſtade Pythique de 125 toiſes, ce détachement de cavalerie auroit fait 20 lieues, chacune évaluée à 2500 toiſes; ce qui eſt impoſſible : ſi, au contraire, on ſe ſert du ſtade de 50 toiſes, cette marche ſe trouve réduite à 8 lieues & devient très-vraiſemblable.

Les Macédoniens, en ſuivant Saltibazanes dans ſa retraite, firent en deux jours 600 ſtades (5), évalués par le calcul ordinaire à 30 lieues; ils en auroient donc fait 15 par jour, au lieu de 6 que donne le petit ſtade.

Alexandre marchant à Maracanda pour en chaſſer Spitamène, parcourut 1500 ſtades en trois jours (6). Le ſtade

(1) Rech. Geogr. ſur l'étend. de l'Empire d'Alexandre, par M. Buache, Acad. des Sciences, 1731, p. 117-118-120-121.
(2) M. d'Anville réduit le ſtade employé par les Hiſtoriens d'Alexandre, à 50 toiſes 2 pieds 5 pouces. Mes. itin. p. 84. Je retranche les fractions.
(3) *Voyez* la note (XXII).
(4) Arrian. L. III, C. XXI. Ælian. var. Hiſt. L. X. C. IV. *Id.*
(4) Arr. L. III, C. XXV.
(5) Arr. L. IV, C. VI.

Pythique fournit une évaluation de 75 lieues, qui ſe trouvent réduites à 30 par le ſtade de 50 toiſes. Les ſoldats Macédoniens étant très-robuſtes & accoutumés aux travaux les plus pénibles, peuvent avoir fait, dans une marche forcée, 10 lieues par jour, puiſque les légionnaires faiſoient pour s'exercer juſqu'à 24 milles, c'eſt-à-dire, 8 lieues dans un jour, ſuivant Vegèce (1) qui écrivoit du tems de la décadence de la diſcipline Romaine.

La comparaiſon des marches du Jeune Cyrus & des Dix milles, exactement décrites par Xénophon, avec celles de l'armée d'Alexandre, démontrera encore la poſſibilité de ces dernieres.

Les troupes du Jeune Cyrus marchant à Cunaxa, faiſoient ordinairement cinq paraſanges par campement, & quelquefois davantage; par exemple, lorſqu'elles traversèrent la Lydie pour arriver au fleuve Mœandre, elles firent trois campemens & vingt deux paraſanges (2), c'eſt-à-dire, ſept paraſanges & plus d'un tiers par campement. Ces troupes arrivant à Iconium, Ville de Phrygie, firent encore trois campemens & vingt paraſanges (3); dirigeant leur route à la gauche de l'Euphrate, cinq campemens & trente-cinq paraſanges (4).

Les marches des Dix mille dans leur retraite après la bataille de Cunaxa, ne different pas beaucoup de celles qu'ils exécutèrent étant ſous les ordres du Jeune Cyrus. Quelquefois elles ſont plus courtes à cauſe de la difficulté des chemins. On en trouve cependant de très-longues, comme celles du pays des Taochiens

(1) De re milit. L. I, Cap. XI, *Voyez* l'excellent Mem. de M. le Beau, ſur les exercices de la Légion. Acad. des Inſcr. Tom. XXXV, p. 246.

(2) Exped. Cyri, L. I, p. 14, ex Typ. Foulis.
(3) *Id.* p. 26.
(4) *Id.* p. 69.

qui

qui eſt de cinq campemens & trente paraſanges (1); & la marche à travers celui des Chalybes, qui harceloient continuellement les Grecs, eſt encore de ſept campemens & cinquante paraſanges (2).

Xénophon, ſelon M. d'Anville, emploie des paraſanges évaluée chacune à 2268 toiſes (3) qui, fraction retranchée, donnent 45 ſtades par paraſange. Les Dix mille auront donc faits par campement 226, 272, 317, & juſqu'à 370 ſtades; & leurs marches égalent conſéquemment les plus longues de l'armée d'Alexandre.

On peut encore croire que les Dix milles faiſoient pluſieurs campemens dans un jour. Le mot σαθμὸς dont ſe ſert Xénophon, ne ſignifie point l'eſpace parcouru dans une journée, mais ſimplement le repos qu'on donnoit aux troupes, après une certaine route. Diodore rapporte que Démétrius, fils d'Antigone, ayant été informé de l'invaſion faite par Ptolémée en Cilicie & dans l'Iſle de Chypre, fit vingt-quatre campemens, dans ſix jours (4). Arrien aſſure que Ptolémée étant à la pourſuite de Beſſus, fit, dans quatre jours, dix campemens (5). Si les Dix mille en ont fait pluſieurs dans une journée, on peut ſuppoſer que leurs marches ont ſouvent ſurpaſſé celles d'Alexandre, meſurées avec exactitude par Diognète & Béton, Arpenteurs de ce Prince (6); ce dernier les avoit décrites dans un ouvrage particulier (7), dont Strabon, Pline & Arrien ont fait un fréquent uſage.

(1) *L. IV, p. 222.*
(2) *Id.* p. 228.
(3) Meſ. itin. p. 95. *Voyez* la note (XXIII).
(4) L. XIX, p. 381.
(5) Ἐν ἡμέραις τέτταρσι, σαθμοὺς δέκα, L. III, C. XXIX.
(6) Plin. L. VI, C. XVII.
(7) Athen. L. X, p. 442. Caſaub. Comment. p. 737. Plin. L. VIII, C. XIII. Joſ. contr. Apion.

En réfléchiſſant ſur les marches rapides de Tamerlan & de Gengiskhan, & ſur celles des Patanes & des Marattes, tout le merveilleux des courſes militaires d'Alexandre s'évanouit, & il n'eſt plus permis d'en attaquer la poſſibilité. . . . . « Ce n'eſt » pas entendre aſſez bien le pyrrhoniſme, dit judicieuſement » M. de Fontenelle, que de douter des faits extraordinaires; il » faut aller juſqu'à douter qu'ils ſoient auſſi extraordinaires qu'ils » le paroiſſent (1) ».

(1) Cet ingénieux Ecrivain s'exprime ainſi, en finiſſant l'extrait du Mem. de M. de Liſle, ſur les Meſ. Geogr. des Anciens, dans l'hiſtoire de l'Acad. des Sciences, 1714, p. 83.

Fin de la ſeconde Section.

TROISIEME SECTION.

EXAMEN DU RÉCIT DES HISTORIENS D'ALEXANDRE,

Sur les Actions particulières de ce Prince.

L'EXPRESSION exacte & fidelle du caractère d'Alexandre, réſulte des diſcuſſions dans leſquelles nous allons entrer ſur les actions de ce Prince, conſidéré ſimplement comme Souverain & comme particulier: le degré de louange ou de blâme qu'elles méritent, ne peut être indéterminé, puiſqu'il eſt fixé par les règles invariables du juſte, le principe de toutes les vertus, ou qui du moins, ſelon la penſée d'Ariſtote, les entraîne toutes (1). Ces loix ne ſauroient être abrogées par les caprices de l'opinion, ou obſcurcies par les ſophiſmes de notre amour-propre : le Sage en eſt l'interprète, & c'eſt à ſon tribunal que nous appellons des décrets du vulgaire, toujours le jouet de ſes paſſions & de ſes préjugés.

Cette vertu intime, dont la privation rend l'ame inhabile au bien, & incapable de commander ou de ſe conduire (2), n'eſt autre choſe que la vraie juſtice. C'étoit du moins ainſi qu'en

(1) Polit. L. III, C. VIII. p. 330. ed. Heins.

(2) στερομένη τῆς οἰκείας ἀρετῆς, &c. Plat. de Juſto, L. 1, ed. Maſſey, p. 78.

parloit Platon, lorſqu'il réfutoit, ſous le nom de Socrate, les étranges maximes de Thraſymaque (1); maximes qui, malgré les efforts des Philoſophes de tous les âges, auront toujours du crédit auprès des Princes vicieux, ou aveuglés par la proſpérité. Alexandre doit être mis dans cette derniere claſſe. Si nous pouvions nous attacher ſcrupuleuſement à l'ordre chronologique, & éviter toute digreſſion, dans cette partie, on appercevroit, ſans peine, les progrès ſenſibles de la corruption dans le cœur de ce Prince. Ses victoires y firent éclorre une foule de vices fomentés par la flaterie, & preſque juſtifiés par la baſſeſſe de ſes vils eſclaves.

La naiſſance d'Alexandre arriva dans les premiers jours de l'Archontat d'Elpinés, la première année de la CVI^e Olympiade. La certitude de cette époque paroît démontrée par les ſynchroniſmes rapportés par Plutarque (2).

Philippe n'oublia rien pour donner à ſon fils une éducation digne de ſon rang. Léonides, parent d'Olympias, homme d'une auſtérité de mœurs généralement reconnue, dirigea l'éducation du jeune Prince. Lyſimaque d'Acarnanie fut ſon précepteur, & ſut captiver ſa bienveillance, & celle de ſon pere, par une vile adulation : il donnoit le ſurnom d'Achille à Alexandre, celui de Pelée à Philippe, & oſoit ſe nommer lui-même Phœnix (3). On doit préſumer que cet Acarnanien jeta dans l'ame de ſon élève, la ſemence des vices qui ternirent dans la ſuite ſes exploits. Quintilien accuſe injuſtement Léonides, ſur la foi de Diogène de Babylone (4), d'avoir corrompu le cœur d'Alexandre; mais il a confondu avec Lyſimaque, cet homme reſpectable

(1) Τὸ δίκαιον ἐκ ἄλλό τι ἢ τὸ τῦ κρείττονος ξυμφέρον. Id. p. 36.

(2) *Voyez* la diſſertation ſur l'année de la naiſſance d'Alexandre, & ſur les dernieres époques de la Chronique de Paros, à la fin de cet ouvrage.

(3) Plut. p. 10.

(4) Inſtitut. L. I, C. I.

qu'il qualifie, ſans aucun fondement, de Pédagogue. Léonides avoit toujours refuſé, ſelon Plutarque, ce titre (1), qui peut avoir trompé le judicieux Rhéteur. Quintilien met ſur le compte de ce dernier, la conduite de Lyſimaque, dont les leçons nuiſirent, ſans doute, aux préceptes d'Ariſtote.

Ce grand homme fut appelé par Philippe, ſous l'Archonte Pythodote, la ſeconde année de la CIX^e Olympiade, pour inſtruire ſon fils, qu'il exhorta à écouter les avis d'un ſi habile maître; afin, lui dit-il, que tu ne m'imites point dans tant d'actions *dont je me repens* (2) : paroles mémorables qui dans ces derniers momens où tout, juſqu'à notre amour-propre, nous abandonne, où la flatterie ſans eſpoir ſe taît & l'orgueil ſans mérite s'humilie, ont été quelquefois arrachées par la vérité aux Rois; mais aveu magnanime qui ne ſortit peut-être jamais de leur bouche dans toute autre occaſion. Alexandre étoit alors dans ſa treizième année (3), & non pas dans ſa quinzième, comme le rapporte Diogène-Laërce (4). Cet Ecrivain prolongue ainſi par ce calcul, la vie de ce Prince, de plus de deux ans. Le fils de Philippe fut initié dans toutes les ſciences, & parcourut avec ſon habile maître la ſphère des connoiſſances humaines. Ariſtote, après avoir demeuré à la Cour de Macédoine, pendant dix-huit années (5), réduites à cinq par Juſtin, ſans aucun fondement (6), ſe retira à Athènes; Evænète étant alors

(1) Μὴν ἓν φεύγων, il ne faut point lire ἐ φεύγων, comme l'ont prétendu Aug. de Bryane & Moyſe du Soul qui ne ſont point entrés dans la penſée de Plutarque; cet Hiſtorien veut faire connoître la modeſtie de Léonides. p. 10.

(2) Plut. Apophtegm. Oper. T. II, p. 178.

(3) Dion. Halic. Op. T. II, edit. Sylb. Epiſt. ad Amm. p. 121. Apollod. Chron. apud Diod. Laert. L. V, C. I.

(4) Diog. Laert. loc. ſup. cit.

(5) Dion. Halic. & Apollod. Chron. loc. cit.

(6) *Per quinquennium ſub Ariſtotele*, L. XII, C. XVI.

Archonte (1). Le Philoſophe ne revit plus ſon diſciple (2), & lui ſurvêcut peu de tems (3).

Entrons dans quelques détails ſur l'éducation d'Alexandre & ſur les différens goûts qu'il y puiſa. Il eſt très-vraiſemblable, dit Plutarque (4), que non-ſeulement ce Prince apprit d'Ariſtote les principes de la morale & de la politique; mais encore que ce jeune Héros pénétra dans le ſanctuaire des connoiſſances les plus profondes & les plus cachées aux yeux du Vulgaire, celles qu'on nomme acroatiques & époptiques (5). Cet Hiſtorien en rapporte comme une preuve, la lettre qu'Alexandre écrivit à Ariſtote pour le blâmer, & ſe plaindre à lui de la publication de ſes ouvrages acroatiques, c'eſt-à-dire, de ceux qui contenoient ſa doctrine éſotérique (6), ce Prince vouloit ſeul la poſſéder : baſſe jalouſie également indigne d'un homme de génie & d'un Souverain. Peut-on croire qu'Ariſtote ait daigné le raſſurer, en lui annonçant que ces ouvrages ne ſeroient entendus que par le petit nombre des adeptes (7). Cette réponſe ne fait ſans doute point d'honneur à ce Philoſophe, tâchons de venger ſa mémoire.

En dédiant ſa rhétorique à Alexandre, Ariſtote fait mention de la priere que ce Prince lui avoit faite de ne communiquer cet ouvrage à perſonne (8); ce Conquérant vouloit en avoir ſeul

(1) Dion. Halic. loc. cit.
(2) Voyez la note (XXIV).
(3) *Voyez* la note (XXV).
(4) Plut. Vit. Alex. p. 12.
(5) Epoptiques, c'eſt-à-dire, contemplatives; ce mot étoit emprunté du langage myſtérieux de l'initiation. Saumaiſe l'a très-bien expliqué. *Vid.* not. in Simpl. p. 14.
(6) Depuis la page 226 juſqu'à la page 244 de ſon Commentaire ſur ſimplicius, Saumaiſe diſcute avec autant de ſavoir que de prolixité, tout ce qui concerne la doctrine éſotérique & la doctrine exotérique des Anciens. Nous ne conviendrons cependant pas avec lui, p. 231, que la premiere étoit reſtrainte aux ſeuls livres de Dialectique & de Phyſique.
(7) Plut. Vit. Alex. p. 13. A. Gett. not. Attic. L. xx, C. v.
(8) Rhet. ad. Alex. C. 1.

la jouiſſance. Le Philoſophe répond, à ſon illuſtre éléve, que l'amour de ſes découvertes eſt auſſi vif dans un Ecrivain, que celui de ſes propres enfans, & ajoute, que cette eſpèce de Sophiſtes qui, ne produiſant rien, méconnoiſſent, à cauſe de cette pareſſe ſtérile, la tendreſſe que l'on reſſent pour ſes ouvrages, ſe contentent d'exiger de l'argent de leurs diſciples & les renvoient enſuite avec indifférence. Ariſtote finit par exhorter Alexandre à garder ces préceptes dont l'origine n'eſt point ſouillée par la vénalité, & qui, dans tous les temps de ſa vie, l'accompagneront avec décence, & acquerront par-là une grande réputation. Ce Philoſophe inſinue ainſi avec adreſſe, que l'amour vraîment paternel qu'il a pour ſes ouvrages, l'engage à les publier; & que d'ailleurs c'eſt un devoir dont il s'acquitte envers ſes diſciples. Il fait enſuite ſentir à ce Prince qu'il doit chercher plutôt à profiter des préceptes utiles & déſintéreſſés (1), qu'à en envier la connoiſſance au public. Enfin Ariſtote adoucit l'amertume de cette dernière leçon, en aſſurant ce Conquérant que l'uſage qu'il fera de ces mêmes préceptes, concoura à leur célébrité. Non-ſeulement le maître du Lycée n'approuva jamais les ſentimens qu'une baſſe jalouſie & un amour-propre peu éclairé inſpiroient à ſon ancien éléve, mais, au contraire, il l'incita à répandre les lumières de la Philoſophie. Ce grand homme, en adreſſant ſon ouvrage ſur le ſyſtême du monde, à Alexandre, lui parle en ces termes. « Il vous appartient, comme au plus » grand Prince du monde, de connoître ce qu'il y a de plus

(1) Iſocrate, dans ſa cinquième lettre adreſſée à Alexandre, exhorte également ce Prince à éloigner de ſa perſonne ceux qui ne pouvoient lui donner que de mauvais principes, & à s'attacher ſeulement à ceux dont la doctrine & le commerce l'inſtruiroient, & lui inſpireroient les vertus néceſſaires pour ſe conduire ſoi-même, & gouverner les autres. Cette lettre paroît avoir été écrite peu de tems avant la bataille de Chéronnée : Iſocrate y fait mention de ſon extrême vieilleſſe.

» grand dans les sciences, d'élever vos pensées aussi haut que » la Philosophie, & d'enrichir de ses dons, plus précieux que » l'or, les Grands qui vous environnent (1) ». Telle est la manière noble dont la réponse d'Aristote devoit être conçue; celle qu'on lui prête outrage sa mémoire & calomnie sa doctrine aux yeux de la postérité. Mais ni cette lettre, ni celles qu'on lit à la fin de ses ouvrages, dans laquelle il exhorte Alexandre à traiter ses sujets avec bonté, & à se distinguer par ses vertus, ne me paroissent point être d'Aristote.

L'Auteur du traité sur l'élocution, faussement attribué à Démétrius de Phalère, nous assure que les lettres qu'Aristote écrivit à Alexandre, étoient d'un style fort élevé, & ressembloient plutôt à des traités particuliers, qu'à de simples lettres (2). On avouera que les deux dont nous parlons n'ont point ce caractère & n'ont rien de commun avec elles, pour la forme. Artémon avoit fait un recueil des lettres d'Aristote (3). Le Rhéteur qui cite cet ouvrage l'avoit sans doute sous les yeux; on ne sauroit donc révoquer en doute que si ces prétendues lettres du Philosophe péripatéticien s'y fussent trouvées, il en auroit porté un jugement bien différent de celui que nous venons de voir. Quelque Sophiste ayant lu le commencement de la rhétorique adressée à Alexandre, aura peut-être composé la lettre de ce Prince, qui fait l'objet de cette discussion, & la réponse de son ancien maître. On sait que les Savans de Pergame & d'Alexandrie fabriquoient des écrits, qu'ils faisoient passer pour des ouvrages d'Auteurs

(1) De Coelo, C. 1. Je me sers ici de l'excellente traduction de M. l'Abbé Batteux.

(2) Sect. CCXLIII.

(3) Demetr. de Eloc. Sect. CCXXXI, Henri de Valois traduit ces mots, ὁ τὰς Ἀριστοτέλους ἀναγράφας ἐπιστολὰς, par ces expressions, *indicem Aristotelis Epistolarum scripserat.* not. ad. exc. Nic. Damasc. Il est certain que le mot ἀναγράφας signifie ici publier, mettre au jour, ἀναγραπτὸν, φανερῶς γεγραμμένον. Hesych. Lexic. &c.: sens qui n'autorise point l'interprétation de ce savant.

teurs anciens (1); c'est vraisemblablement de quelqu'un de ces faussaires qu'Andronique de Rhodes, Philosophe de la secte péripatéticienne qui vivoit dans la CLXXX^e Olympiade, c'est-à-dire, environ 60 ans avant Jésus-Christ, aura tiré les deux lettres d'Alexandre & d'Aristote (2), adoptées ensuites sans examen par Plutarque & Aulu-Gelle. Celle d'Alexandre étant conforme au récit d'Aristote, nous ne pouvons douter que, quoique supposée, elle ne contienne les vrais sentimens du Monarque Macédonien. Ceux de son maître furent toujours exempts de flatterie, & sa conduite n'en fut jamais souillée: Tertullien a osé cependant la calomnier (3).

Ce maître éclairé sut inspirer à son élève un grand amour pour Homère; il lui en développa toutes les beautés, & releva à ses yeux l'excellence des maximes contenues dans ses poësies (4). Alexandre avoit même appris par cœur toute l'Iliade, & une grande partie de l'Odyssée, & il récitoit souvent différens morceaux de ces deux Poëmes (5). Il devient donc alors inutile de savoir si ce Prince en faisoit fréquemment la lecture, comme un illustre Ecrivain a voulu le deviner (6). Alexandre montroit encore son discernement, si nous pouvons ajouter foi au récit de Dion Chrysostome, en préférant, comme Souverain, les poësies d'Homère à celles d'Hésiode, qu'il croyoit ne pouvoir être utiles qu'aux agriculteurs & aux bergers (7). On trouva

(1) *Vid.* Galen. de Hippocrat. de nat. homin. ed. Basil.

(2) *Exempla utrarumque litterarum, sumpta ex Andronici Philosophi libro subdidi.* A. Gell. L. XX, C. V.

(3) *Aristotoles tam turpiter Alexandro regendo potius adulatur*, &c. Tertull. Apologet. C. XLVI. Cet Ecrivain fait, dans ce Chapitre, le procès aux plus grands hommes de l'antiquité. La religion avoit-elle besoin de ces victimes?

(4) Dion. Chrysost. Orat. II, de regno *passim* & *præcip.* p. 36, edit. Morel.

(5) *Id.* De regno, Orat. IV. p. 65. Lucian. Dial. Mort. XII, & Schol.

(6) Hist. de l'Acad. des Inscr. T. XXXI, p. 84.

(7) De regno, Orat. II, p. 19.

ſous le chevet d'Alexandre, non-ſeulement l'Iliade d'Homère, mais encore l'Evénidas de Cratinus, célèbre Poëte comique (1). Le jeune Conquérant ordonna à Harpalus de lui envoyer les ouvrages de Philiſte, les tragédies de Sophocle & d'Euripide, & les poëſies dithyrambiques de Téleſtis & de Philoxène, les livres étant très-rares dans les provinces ſeptentrionnales de la Grèce (2).

Alexandre ſe plaiſoit beaucoup aux repréſentations des pièces tragiques (3). Athénodore & Theſſalus, fameux Acteurs dans ce genre, ſe diſputoient le prix de la ſupériorité : ce dernier ayant été vaincu, le jeune Héros dit qu'il eût mieux aimé perdre une partie de ſes États, que de voir Theſſalus obligé de céder à ſon émule (4). Il paroît n'avoir pas eu le même goût pour la Comédie, ſi nous pouvons en juger par un trait que rapporte Athénée. « Antiphane, célèbre Poëte comique (5), liſant un jour » une de ſes pièces à Alexandre qui n'y faiſoit aucune attention, » lui dit: cette Comédie vous intéreſſeroit ſans doute, ſi vous » aviez ſouvent aſſiſté à ces repas, où chacun paye ſa part, » & qu'auprès d'une maîtreſſe vous euſſiez reçu & donné quel- » ques coups (6) ». Les diſtractions de ce Prince n'empêchèrent cependant point les effets de ſa libéralité. Le Comédien Lycon de Scarphée ayant adroitement inſéré dans une pièce des vers pour demander une gratification, Alexandre en ſouriant lui fit donner dix talens (7). Cette généroſité devoit avoir des bornes & ne point s'étendre juſques ſur le Poëte Chœrile (8).

(1) Ptolem. Hephæſt. Ap. Hiſt. Poet. ſcript. p. 326. ἐυνίδας Κρατῖνε *Fort. leg.* ἐυνεῖδας. *Stobæus* ἐυνεῖδας.

(2) Plut. Vit. Alex. p. 13.

(3) Plut. *id.* p. 9.

(4) De Fort. Alex. Orat. II, in Plut. Oper. T. II, p. 334.

(5) Ce Poëte avoit compoſé 365 Comédies, ou, ſelon d'autres, 260. *Vid.* Fabric. Bibl. T. I, p. 742 & ſeq.

(6) Athen. L. XIII, init. p. 555.

(7) De Fort. Alex. Orat II, p. 334.

(8) Virgile n'avoit point dédaigné, ſelon Muret, d'imiter quelques Vers de ce Poëte. Var. Lect. L. XXI, C. XIV. Mais ces Vers que Muret rapporte, ſans nous apprendre l'endroit d'où il les a tirés, pourroient bien être de l'ancien Chœrile, qui avoit chanté les victoires que les Athéniens remporterent ſur les Perſes.

(1) Epiſt. I, L. II, v. 232, 233, 234.

(2) *Choerilus Poeta fuit qui Alexandrum M. ſecutus, bella ejuſdem deſcripſit: cui Alexander dixiſſe fertur, malle ſe Thersitem Homeri eſſe, quam hujus Achillem. Choerilus Alexandri Poeta depactus eſt cum eo, ut ſi verſum bonum faceret, aureo numiſmate donaretur: ſi malum, colaphis feriretur: perſæpè male dicendo colaphis coeſus eſt.* Acro ad Horatii Art. Poet. v. 357.

(3) *Et cætera urbium ſuarum purgamenta, quæ propinquis etiam maximorumquè exercituum ducibus à Rege præferebantur.* Curt. L. VIII, C. V.

C'eſt donc avec raiſon qu'elle a eſſuyé la cenſure d'Horace (1), qui paroît cependant avoir exagéré, ou même entiérement dénaturé le trait concernant ce méchant Poëte. Alexandre fit avec lui une ſingulière convention. Pour chacun de ſes vers qu'on auroit jugé bon, Chœrile devoit recevoir une pièce d'or, & pour chacun des mauvais, un coup ſur la joue. Combien de nos Poëtes ne ſuccomberoient-ils pas à un pareil ſuplice, avant que de toucher une ſeule obole? Le Monarque Macédonien connoiſſoit très-bien le méchant Poëte dont nous parlons; & il diſoit ordinairement qu'il préféreroit d'être le Therſite d'Homère, à devenir l'Achille de Chœrile (2). Mais pourquoi, demandera-t-on ſans doute, ce Prince ſouffroit-il à ſa Cour ce même Chœrile, un Agis d'Argos le plus mauvais des Poëtes après lui, un Cleon de Sicile, & tant d'autres, la lie de différentes Villes de la Grèce (3)? Ce n'étoit point à cauſe de leurs prétendus talens qu'Alexandre protégeoit ces hommes mépriſables; mais parce que, vils flatteurs, ils corrompirent ſon cœur ſans pouvoir néanmoins ſéduire ſon eſprit.

Perſonne n'ignore la manière libre dont notre jeune Conquérant permit à Diogène d'en uſer à ſon égard : ce Prince ne put s'empêcher d'admirer le Philoſophe cynique. Dion Chriſoſtome a fait de la converſation de ces deux perſonnages célèbres, le ſujet d'un de ſes diſcours : le caractère des interlo-

cuteurs y eſt très-bien rendu; mais on voudroit que Diogène n'y plaiſantât pas Alexandre ſur ſon père Ammon (1). C'eſt un anachroniſme : ce Prince ne voulut paſſer pour le fils de ce Dieu, qu'après le voyage de Lybie fort poſtérieur à ce tems. La magnificence vraiment royale avec laquelle Alexandre encouragea les travaux d'Ariſtote, devroit ſeule lui mériter la reconnoiſſance des Gens de lettres. Ce Conquérant envoya une ſomme conſidérable à Xénocrate, pour ſubvenir à ſes beſoins. Plutarque fixe à cinquante talens cette ſomme (2); mais il auroit dû ajouter, pour l'honneur de Xénocrate, que ce Philoſophe, de qui Alexandre ne dédaignoit point de prendre les conſeils (3), n'en accepta que trente mines (4). Pyrrhon reçut, ſelon Sextus Empyricus, de ce Prince, dix mille pièces d'or, pour un poëme qu'il avoit compoſé en ſon honneur (5). Ce fait apocryphe eſt réfuté par le témoignage d'Ariſtocle & de Diogène-Laerce qui nous aſſurent que ce célèbre Philoſophe ſceptique ne laiſſa point d'ouvrages, & n'en écrivit même aucun (6). Alexandre traita d'une manière très-diſtinguée les Gymnoſophiſtes Dandamis & Calanus (7): il fit faire à ce dernier des obſéques magnifiques. Calliſthène, Onéſicrite & Anaxarque jouirent auprès de ce Prince d'une grande conſidération, & furent honorés de ſa bienveillance. Le premier de ces Philoſophes la perdit, comme

(1) De regno, Orat. IV, p. 162. Lucien a évité cette faute en mettant la ſcène dans les enfers, après la mort d'Alexandre. Dial. Mort. XIII.

(2) Plut. Vit. Alex. p. 14.

(3) Plut. Oper. Tom. II, adverſ. Colot. p. 1126.

(4) Diod. Laert. L. IV, C. II. Sect. V. Il eſt vrai que Plutarque rapporte dans un autre ouvrage, que Xénocrate ne voulut rien recevoir. Apophtegm. Oper. T. II, p. 181.

(5) Sext. Empyric. adverſ. Grammat. p. 278. ed Fabric.

(6) Ariſtonic. Ap. Euſeb. præparat. Evang. p. 758. Diog. Laert. L. IX, C. XI, Sect. XII. Cet Auteur met ailleurs Pyrrhon dans la claſſe de ceux qui n'avoient abſolument rien écrit : οἱ δὲ ὅλως ἀ συνέγραψαν. Procem. Sect. XI. Ces expreſſions ne ſauroient ſe concilier avec l'interprétation forcée de Ménage & de Fabricius.

(7) Plut. Vit. Alex. p. 14.

nous verrons dans la ſuite; les deux autres la conſervèrent par la baſſeſſe de leur adulation. S'imaginant peut-être s'acquitter ainſi envers leur maître des bienfaits qu'ils en avoient reçus, ils manquèrent aux devoirs que la vérité impoſe à tous les Ecrivains, qu'elle ſeule a droit de diſpenſer de la reconnoiſſance.

Les Arts floriſſoient dans la Grèce lorſqu'Alexandre monta ſur le Trône: la tranquillité qui régna dans cette contrée pendant le cours de ſes expéditions contribua beaucoup aux progrès & à la perfection du goût (1). Le Conquérant Macédonien favoriſa les Artiſtes & les encouragea par des récompenſes. On connoît le choix excluſif qu'il fit de Lyſippe, de Pyrgotèle & d'Apelle (2). La manière dont ce Prince reçut Dinocrates, habile Architecte Macédonien (3), prouve qu'il accorda avec plaiſir ſa protection à tous les gens célèbres dans leur art; & en rejetant le projet de cet Architecte, qui vouloit faire du mont Athos une ſtatue coloſſale (4) repréſentant ce même Prince, il donna également des preuves de ſon bon goût & d'élévation d'ame. Un eſprit médiocre, comme le remarque, à cette occaſion, Lucien, ne ſauroit ſe mettre au-deſſus des honneurs exceſſifs & extraordinaires (5). J'oſe ajouter qu'un goût ſain & délicat devient alors un préſervatif efficace contre les illuſions de l'amour-propre. Alexandre ne laiſſa cependant pas de ſe ſervir dans la ſuite de Dinocrates pour la conſtruction d'Alexandrie. Cet Artiſte traça le plan de cette Ville célèbre & en dirigea l'exécution (6). Lucien s'eſt donc trompé,

(1) *Voyez* Winkelmann, Hiſt. de l'Art, Tom. II, p. 210 & ſuiv.

(2) Cicer. Epiſt famil. L. V, Epiſt. 12. Horat. Epiſt. citat. v. 239 & ſeq. Plin. L. VII, C. XXXVII. Plut. Vit. Alex. p. 8. Arrian, L. I, C. XVI, &c.

(3) *Architectus pluris modis memorabili ingenio.* Plin. L. V, C. X.

(4) Vitruv. de Architect. L. II. Procœmium, Lucian. pro imagin. Sect. 9. Oper. Tom. II, p. 489, &c.

(5) Lucian. loc. ſup. cit.

(6) Plin. L. V, C. X. L. VII, C. XXXVII. Vitruv. loc. ſup. cit.

lorſqu'il a avancé que Dinocrates perdit, par le trait de flatterie que nous venons de rapporter, la confiance que ſon maître avoit en lui, & qu'il ceſſa d'être employé comme auparavant (1). Le récit circonſtancié que nous donne Vitruve (2), des moyens qu'employa cet Architecte pour entrer au ſervice d'Alexandre, démontre que ce Prince ne connoſſoit pas même Dinocrates, avant l'expoſition que lui fit cet Artiſte de ſon ſingulier projet. Le ſéjour que fit le Conquérant Macédonien dans l'orient, corrompit ſon goût pour les Arts: la décoration du bucher d'Héphæſtion en peut être regardée comme une preuve convaincante. On entaſſa ſur ce monument funèbre, des Perſes, des Macédoniens, des Quinquerêmes, des tapis de Phénicie, des Trophées; & l'on y vit avec étonnement un mélange bizarre de Centaures, de Lions, de Sirénes, &c (3). L'éloge que fait Horace du jugement exquis d'Alexandre dans les Arts (4), ne ſauroit donc être vrai qu'avant le changement que produiſit en lui le luxe Aſiatique.

La nature n'avoit point refuſé à Alexandre cette ſenſibilité d'organes dont les Grecs étoient ſi heureuſement doués. Ariſtote connoiſſoit trop l'utilité qu'on pouvoit retirer de la muſique dans l'éducation, pour négliger les talens de ſon diſciple, ou pour ne pas s'efforcer à les développer. Mais les principes de ce Philoſophe n'admettoient pas toute ſorte de muſique inſtrumentale; il rejettoit la flûte (5): & c'eſt vraiſemblablement

(1) Quom. Hiſt. conſcrib. Sect. 12, Tom. II. Oper. p. 17.

(2) Loc. ſupr. cit.

(3) *Voyez* l'Hiſt. de l'Acad. des Inſcr. Tom. XXXI, p. 76 & ſuiv.

(4) *Judicium ſubtile videndis artibus.* Epiſt. 1, L. II, v. 242.

(5) « Il faut bien ſe garder, dit Ariſ- » tote, d'employer ni la flûte, ni aucun » inſtrument qui demande un certain » art, tel que la cithare, ou quelque » autre de cette eſpèce; mais ſimplement » ceux qui peuvent fixer l'attention des » enfans, pour leur faire recevoir avec » fruit les leçons de muſique, ou toute » autre inſtruction: d'autant plus que la » flûte n'eſt pas un inſtrument moral, » mais plutôt enthouſiaſtique, & tel » qu'il convient pour ce tems où le » ſpectacle ſert plus à purger le cœur » qu'à l'inſtruire. Ajoutons que la flûte » ayant le pouvoir d'empêcher l'uſage » de la raiſon, eſt entièrement contraire » à l'éducation; & ce n'eſt pas ſans fon- » dement que nos ancêtres défendirent » cet inſtrument aux jeunes gens & aux » hommes libres, &c. . . . » Notre Philoſophe explique ſa doctrine, quelques lignes après, en ces termes: « Quand nous » déſapprouvons pour l'éducation la » ſcience technique des inſtrumens & de » l'exécution qu'ils demandent, nous en- » tendons, par ſcience *technique*, celle » qui concerne les combats de muſique. » C'eſt dans celle-là que celui qui s'y » exerce ne travaille point pour la per- » fection de ſon ame, mais pour le plai- » ſir de ſes auditeurs; plaiſir qui a quel- » que choſe de vil & de groſſier: & nous » ne croyons pas, en conſéquence, » qu'elle puiſſe être l'occupation des » hommes libres, mais des mercénai- » res, &c. » Ariſt. Polit. Lib VIII. C. VI.

pour cette raiſon qu'il dut empêcher qu'on ne jouât de cet inſtrument devant le jeune Prince confié à ſes ſoins. Cette conjecture ſert à expliquer comment Alexandre a pu être tellement ému des airs que Timothée (1) jouoit un jour avec la flûte ſur le mode Orthien, airs qui lui avoient été juſqu'alors inconnus, qu'il courut auſſi-tôt aux armes (2). Antigénide (3) agita encore plus vivement dans un repas l'ame d'Alexandre, en ſe ſervant du nom Harmatien (4). Plutarque nous aſſure que ce Prince ne ſe livra point à ceux qui enſeignoient la muſique ou d'autres arts d'agrément (5). Cet Hiſtorien a voulu ſans doute parler ici du tems où le fils de Philippe étoit encore ſous la direction de Léonides & d'Ariſtote: quelques pages auparavant il avoit fait mention du goût qu'Alexan-

(1) Il ne faut point confondre ce Timothée, qui étoit de Thèbes, avec le célèbre Muſicien & Poëte dithyrambique de ce nom, natif de Milet, qui inventa le dodécacorde, fit un heureux mêlange de l'épique & du dithyrambique, & dans ſes nomes de cithare ſe permit une liberté de mêtre, juſqu'alors inconnue. Hephæſt. Alex. Enchir. de Metris, p. 66, ed. de Pauw.

(2) Dion Chryſoſt. de regn. init. Euſtath. in Homer. Iliad. L. II, v. 2. Suid. Lex. in voc. ὀρθιασμάτων. Saint Baſile nous dit que Timothée joua ſur le mode Phrygien: il paroît avoir confondu les deux Muſiciens de ce nom. Admonit. πρὸς τοὺς νέους.

(3) Ce Muſicien ne peut être le célèbre joueur de flûte du même nom, qui donna des leçons à Alcibiade. M. Burette ne les a point cependant diſtingués. Acad. des Inſcript. Tom. XIII, p. 297 & ſuiv.

(4) De Fort. Alex. Orat. II, p. 335.

(5) Vit. Alex. p. 12.

dre avoit pour les rapſodes & les joueurs de flûte & de cithare (1). Ce Prince leur propoſa même des récompenſes & donna des fêtes où l'on diſputoit le prix de la muſique (2). Pour célèbrer les noces des filles de Perſes avec les Macédoniens, Alexandre appella auprès de lui les plus célèbres Muſiciens. Les uns jouoient de la flûte ou de la cithare, les autres accompagnoient avec la voix ces inſtrumens, qui étoient auſſi employés dans les Chœurs. Les Muſiciens qui ſe diſtinguèrent par leurs talens furent récompenſés magnifiquement. Les Couronnes qu'on leur diſtribua furent ſeules, ſelon Charès, évaluées à dix milles talens. Les Chanteurs, les Rapſodes, ceux qui repréſentoient la Tragédie ou la Comédie, les Saltimbanques mêmes eurent part à ces récompenſes (3).

Le Conquérant Macédonien s'adonna dès ſon enfance, ſelon Dexippe, aux exercices du corps (4); il étoit fort léger à la courſe (5), & s'y exerçoit avec l'Athlète Criſſon (6). Il s'amuſa même dans la ſuite à la ſphœriſtique ou balle avec Ariſtonique (7), à qui les Athéniens donnèrent le droit de Citoyen & élevèrent une ſtatue à cauſe de ſon habilité dans cet art (8). Alexandre aimoit ſi tendrement cet Athlète, qu'ayant trouvé quelques traits de reſſemblance dans ſa figure avec celle de Palamède repréſenté dans un tableau, à Ephèse, expirant dans les embûches de ſes ennemis, il en fit paroître la plus vive émotion (9). Ce Prince paroît avoir eu auſſi de l'affec-

(1) *Id.* p. 9.
(2) Arr. L. II, C. V, L. III, C. I, &c.
(3) Athen. L. XII, p. 538-539.
(4) Πᾶσαν ἄσκησιν ἠσκημένος σωματικὴν, ap. Euſeb. Chron. p. 57. ap. Sync. p. 263, id.
(5) Plut. Vit. Alex. p. 9. Apophtegm. p. 179.
(6) Plut. de Adulat. & Amic. Diſcrim. Oper. Tom. II, p. 58. Le mot Criſſon eſt ſans doute corrompu, ou Plutarque s'eſt trompé. *Vid.* Palmer. Obſerv. in Auctor. Græc. p. 214.
(7) Ptolem. Hephæſt. Ap. Hiſt. Poët. Script. *ubi legend.* Ἀριστόνικος ut Athen. loc. infr. cit. pro Ἀριστόνεικος.
(8) Διὰ τὴν τέχνην. Athen. L. I, p. 39.
(9) Ptolem. Hephæſt. p. 305-306.

tion

tion pour Dioxipe, célèbre Athlète, avant la diſgrace qu'il encourut injuſtement (1). Clitomaque, vainqueur à la lutte & au pancrace, fut l'intéreſſer à ſa triſte ſituation; c'étoit un de ces malheureux Thébains qui ſurvécurent à la ruine de leur Patrie: mais il n'eſt point vrai, comme l'aſſure Tzetzès, qu'Alexandre ait rétabli Thèbes en ſa conſidération (2). Ces exemples ſuffiſent pour faire révoquer en doute l'averſion que ce Prince avoit, ſuivant Plutarque, pour les Athlètes (3). On peut cependant croire, avec cet Hiſtorien, que ce ne fut pas avec plaiſir qu'il introduiſit le pugilat & le pancrace dans les jeux gymniques dont il donna le ſpectacle à ſon armée. Tel eſt, ce me ſemble, le vrai ſens du texte de Plutarque. Le ſavant M. Burette a cru cependant y trouver que le Conquérant Macédonien « faiſoit ſi peu de » cas du pugilat & du pancrace, qu'il ne ſe mit jamais en peine » de leur donner place parmi les autres ſpectacles qui com» poſoient ces ſortes de fêtes publiques (4) ». Il eſt aſſez vraiſemblable que la haine qu'Alexandre avoit contre les Athlètes, ne regardoit que ceux qui ſe vouoient uniquement aux exercices du pancrace & du pugilat. On peut donc croire qu'aux jeux gymniques qui furent donnés à Ecbatane, & dans leſquels des enfans entrèrent ſeuls en lice (5), ce Prince ſuivit alors d'autant plus ſon goût, que ces ſortes de jeux étoient moins en uſage, & conſéquemment peu ſujets à des régles fixes, ou du moins qu'il étoit facile de s'en écarter. Le ſtade ou la courſe ſimple, & le Dolique ou la grande courſe (6), dont les enfans pouvoient diſputer

(1) Diod. L. XVII, n.° 101. Curt. L. IX, C. VII.
(2) Chil. CXXXIX.
(3) Vit. Alex. p. 9. Ce Prince regardant à Milet pluſieurs ſtatues d'Athlètes vainqueurs aux jeux Olympiques ou Pythiques, s'écria: où étoient donc ces corps vigoureux, lorſque les Barbares aſſiégeoient votre Ville? Plut. Apopht. p. 180.
(4) Acad. des Inſcr. Tom. III, p. 263.
(5) Arrian. L. VII, C. XIV.
(6) *Voyez* ſur cette courſe, Acad. des Inſcr. Tom. III, p. 312.

le prix entr'eux, dans les jeux Néméens, Aſclépiens, Aléens & Olympiques (1), ou même encore le Diaule ou courſe double, à laquelle ces enfans s'exerçoient dans les jeux Pythiques (2), durent donc être préférés au pugilat & au pancrace (3). Alexandre, avant que de partir pour l'Aſie, célébra à Ægas les jeux Olympiques qui y avoient été établis par Archélaus (4), un de ſes prédéceſſeurs, & donna des combats gymniques dans toutes les occaſions remarquables.

Les détails qu'on vient de lire fourniront quelques lumières ſur l'éducation & les goûts d'Alexandre. Les actions de ce Héros demandent autant que ſes victoires, une attention particulière. En diſcutant le récit de ſes Hiſtoriens, la fonction de critique ne doit pas nous faire oublier le devoir du Philoſophe. L'ombre d'un grand nom, nous en impoſeroit-elle? Croirons-nous que le fils de Philippe méritât le ſurnom de *grand*, ſi proſtitué par les hommes, autant pour ſes vertus que pour ſes exploits, les titres les plus faſtueux ſont toujours des marques certaines de deſpotiſme & d'aviliſſement?

Juſtin rapporte qu'Alexandre, prêt à partir pour l'Aſie, fit mettre à mort tous les parens de ſa belle-mère, & que cet Arrêt ſanguinaire s'étendit même ſur tous ceux que leurs talens auroient pu faire aſpirer au Trône (5): on ne trouve aucun veſtige de ce trait calomnieux dans les écrits des Anciens.

Les colonies Grecques de l'Aſie rétablies dans leurs privilèges, & l'odieuſe oligarchie détruite, furent les premiers fruits des

(1) *Vid.* Inſcript. in Tegeæ urbe repert. Ap. Corſini, Diſſert. IV, ad Calc. not. Græc. p. LXXII, & Obſerv.
(2) Pauſan. Phoc. C. VII.
(3) Le pugilat avoit été permis aux enfans dans les jeux Olympiques, depuis la XLIe Olymp. *Vid.* Corſini Diſſert. Agoniſt. I, p. 14 & le Pancrace dans les jeux Pythiques, depuis la LXIIIe Pythiade, dont le commencement répond à la troiſième année de la CIX^e Olymp. *Vid.* Corſini, Diſſert. Pyth. p. 46-47.
(4) Arr. L. I, C. XI.
(5) L. XI, C. V.

Conquêtes d'Alexandre (1); ſa modération & ſon équité ſe montrèrent avec éclat dans pluſieurs occaſions: les Hiſtoriens de ce Prince, n'en auroient-il point multiplié les exemples? N'admettons rien ſans examen. Quinte-Curce rapporte qu'Alexandre ayant privé de ſes Etats Straton, Roi de Sidon, à cauſe de ſon attachement pour Darius, permit à Ephæſtion de diſpoſer à ſon gré de cette Couronne. Le favori jeta les yeux ſur deux jeunes gens qui étoient ſes hôtes; ils refuſèrent cet honneur, & lui propoſèrent Abdolonyme, iſſu de leurs anciens Rois; mais ſi pauvre que le travail de ſes mains ſuffiſoit à peine à ſa ſubſiſtance: ce choix fut adopté par Ephæſtion (2). Juſtin prétend que ce nouveau Roi étoit d'une naiſſance obſcure (3). Diodore tranſporte la ſcène à Tyr, après la priſe de cette Ville, & nomme Ballonyme celui qui y joue le principale rôle, & qui remplace Straton (4). Cet Hiſtorien ſe trompe; c'étoit Azelmicus qui régnoit alors ſur les Tyriens, & non pas Straton (5). L'Auteur du ſecond diſcours ſur la fortune d'Alexandre, attribué à Plutarque, aſſure que cet événement arriva à Paphos qui étoit alors gouvernée par un Prince méchant & injuſte, de la race des Cynarides. Le Prince Macédonien chaſſa le Tyran, & lui donna pour ſucceſſeur un homme de ſa famille, mais inconnu juſqu'alors, & vivant du produit d'un jardin qu'il cultivoit. En montant ſur le Trône, le nouveau Roi prit le nom d'Abdolonyme (6): on ne trouve point dans cette rélation celui d'Ephæſtion.

La diverſité du récit des Hiſtoriens que je viens de nommer, eſt une forte préſomption contre la certitude de l'anecdote d'Abdolonyme. Le ſilence d'Arrien doit nous la faire regarder comme une fable dont peut-être voici l'origine. Straton, pen-

(1) Arr. L. I, C. XVII, XVIII.
(2) Curt. L. IV, C. I.
(3) L. XI, C. X.
(4) Diod. n° 47.
(5) Arr. L. II, C. XXIV.
(6) De fortunâ Alex. Orat. II. Ap. Plut. T. II, Oper. p. 340.

dant l'abſence de Géroſtrate, ſon père, Roi des Aradiens qui étoient alors auprès d'Autophradates avec les vaiſſeaux de Phénicie, vint au-devant d'Alexandre, & mit en ſon pouvoir Arade, Marathon, Mariamne & le reſte de ſes Etats.

Il eſt vraiſemblable que les mêmes Hiſtoriens ont voulu nous préſenter, ſous des couleurs plus agréables que vraies, l'entre-vue d'Alexandre avec la femme & la mère de Darius, après la bataille d'Iſſus. La mépriſe de Sygigambis qui prit Ephæſtion pour le Roi, & la réponſe de ce Prince ne ſont cités par Arrien que comme une tradition qui n'étoit point rapportée dans les Mémoires de Ptolémée & d'Ariſtobule. Cet Ecrivain ne la croit cependant point hors de vraiſemblance; il loue enſuite Alexandre d'avoir mérité qu'on débitât ſur ſon compte une pareille avanture (1). Plaiſante réflexion!

M. de Bougainville a très-bien vengé l'honneur de Statira, femme de Darius, des ſoupçons que l'ambiguité & l'inexactitude du récit de Plutarque & de Juſtin auroient pu répandre ſur la conduite de cette Princeſſe; ſon apologie eſt fondée ſur des obſervations très-judicieuſes, & auxquelles on ne ſauroit rien ajouter (2).

Le récit que Tyriotes fit à Darius des procédés généreux d'Alexandre à l'égard de ſa famille, engagea, ſelon Quinte-Curce, ce Roi Perſe à envoyer des Ambaſſadeurs pour demander la paix (3). Diodore & Juſtin ne parlent point de la ſcène pathétique qui ſe paſſa entre Darius & Tyriotes ou Tyréus, comme le nomme Plutarque (4), quoiqu'ils faſſent mention de l'Ambaſſade qui avoit la paix de l'Aſie pour objet. Tous ces Hiſtoriens fixent l'époque de cette Députation quelques jours

(1) Arr. L. II, C. XII.
(2) Hiſt. de l'Ac. des Inſcr. T. XXV. p. 37.
(3) Curt. L. IV, C. XI.
(4) Diod. n.° 54. Juſt. L. XI, C. XII.

avant la bataille de Gaugamèle. Arrien met celle de la converſation de Darius avec ſon eunuque, peu de tems après le combat d'Iſſus; il avoue cependant que la certitude de cet entretien n'étoit établie que ſur des bruits vagues (1). Quelle foi peut-on donc y ajouter?

Le plus grand politique de ce ſiècle dit qu'Alexandre fit deux mauvaiſes actions; il brûla Perſépolis & tua Clytus (2). M. de Monteſquieu s'eſt laiſſé égarer par Quinte-Curce, qui raconte que le Conquérant de l'Aſie preſque ivre, & excité par les propos de la courtiſanne Thais, mit, au ſortir d'un feſtin, le feu au Palais & à la Ville de Perſépolis qui furent entièrement détruits (3). Cet Hiſtorien a donné une ſignification trop étendue aux termes de Diodore qu'il paroît avoir copié; cet Auteur dit ſimplement que les environs du Palais furent brûlés (4). Arrien ne parle que du déſaſtre arrivé à cet ancien Palais des Rois de Perſe (5), & ſe trouve en cela, d'accord avec Clitarque & Strabon (6), Plutarque diminue même ce déſaſtre, il nous aſſure que non-ſeulement il n'y eut que cet édifice d'expoſé à la fureur des flammes; mais encore qu'il n'y en eut qu'une partie de brûlée: Alexandre étant bientôt revenu de ce délire bachique, ordonna qu'on éteignît le feu (7). Les ruines de ce fameux Palais ſubſiſtent encore (8); d'ailleurs une maſſe de pierres d'une groſſeur prodigieuſe & qui étoient d'une dureté à toute épreuve,

(1) Λόγος κατέχει. Arr. L. IV, C. XX.
(2) Eſprit des Loix, L. X, C. XIV.
(3) Curt. L. V, C. VII. Cet Auteur ajoute que Perſépolis ne ſe releva pas de ſes déſaſtres, & qu'il étoit impoſſible de trouver aucun veſtige de cette Ville. Pline a adopté cette erreur. *Perſepolis caput regni, diruum ab Alexandro.* L. VI, C. XXVI.
(4) Ὁ περὶ τὰ Βασίλεια τόπος κατεφλέχθη. Diod. n.° 72.
(5) Arr. L. III, C. XVIII.
(6) Strab. L. XV, p. 502. Clitarc. Ap. Athen. L. XIII, p. 576.
(7) Plut. p. 55.
(8) *Voyez* la note (XXVI).

comme le montrent les expériences de le Bruyn (3), ne pouvoit être tellement dévorée par les flammes qu'il n'en restât quelques vestiges. On doit donc présumer que le feu, après avoir consumé toutes les matières combustibles, s'éteignit. Plusieurs Savans ayant adopté, sans examen, le récit de Quinte-Curce (2), il me paroît nécessaire de disculper entièrement Alexandre de l'incendie de Persépolis, en démontrant que cette Ville a existé encore plusieurs siècles après la mort de ce Prince.

Diodore parle d'un sacrifice que Peuceste, Satrape de Perse, fit aux manes de Philippe & d'Alexandre, dans la Ville de Persépolis, quelque tems après la mort de ce dernier Prince (3). Antiochus-Epiphanès, selon l'Auteur du livre des Machabées, voulut piller un Temple fameux par ses richesses dans la même Ville : mais il fut repoussé par la multitude, & obligé de prendre la fuite (4); ce qui prouve l'opulence & la grande population de Persépolis vers l'an 164 ans avant Jésus-Christ, tems où se rapporte cette expédition. Ptolémée l'Astronome, qui vivoit sous Hadrien & Antonin (5), met Persépolis au nombre des Villes principales (6) de la Perse. Ammien-Marcellin parle de cette Ville comme existente encore avec éclat, sous le règne de Julien (7).

La destruction totale de cette Cité fameuse ne peut être rapportée qu'aux premiers tems du Mahométisme (8). Ses habitans ayant manqué à la foi des Traités qu'ils avoient conclus avec les Musulmans, furent massacrés & leur Ville détruite. Addeuleh-

(1) Voyag. Tom. IV, C. LII.
(2) Salmas. exercit. Plin. p. 226-228. Bochart, Geogr. Sacr. L. II, C. II. Usserii, Annal. p. 202. Prideaux, Hist. des Juifs, Tom. I, p. 309. Hist. Univ. par une Soc. de gens de Lettres, Tom. VI, not. aux p. 58-59, & p. 125, &c.
(3) L. XIX, n.° 22.
(4) *Multitudine ad arma concurrente.....* Mac. L. II, C. IX, v. 2.
(5) Petav. Doctr. temp. T. II, p. 634.
(6) Geogr. L. VI, C. IV.
(7) L. XXIII, C. IX.
(8) Geogr. Turc. Ms. de la Bibl. du Roi, p. 488.

Katil-Mich acheva quelque tems après de la ruiner de fond en comble (1), & ses débris servirent à bâtir, dans le voisinage, Chiras, fondé la soixante & seizième année de l'Hégire, sous le règne des Ommiades (2). Voilà l'époque réelle de la subversion totale de Persépolis, appellée Isthakhar par les Orientaux : cette Ville n'offre plus actuellement aux voyageurs qu'un petit Bourg au milieu d'immenses décombres (3).

On m'objectera peut-être que Persépolis a été rétablie depuis sa destruction par Alexandre. Le sacrifice de Peuceste est trop voisin de cette époque, pour que cette Ville ait pu renaître de ses cendres dans un aussi court espace de tems. Donnons une derniere preuve qui dissipera tous les doutes. Strabon & Arrien rapportent qu'Alexandre séjourna dans cette ancienne Capitale de la Perse au retour de son expédition des Indes, & ajoutent, en parlant de l'état florissant où elle trouvoit, qu'il ne manquoit à sa splendeur que le Palais de ses anciens Rois (4). Persépolis avoit été brûlée l'an 330 avant Jésus-Christ (5); le retour d'Alexandre tombe à l'an 326 : quatre années auroient-elles donc suffi au rétablissement d'une Ville aussi considérable ?

Les victoires d'Alexandre avoient rendu son nom célèbre dans tout l'orient. Thalestris, Reine des Amazones, eut envie de voir ce Prince & vint elle-même le trouver. Quinte-Curce & Justin fixent l'époque de son arrivée après la réduction de l'Hyrcanie (6); Diodore, au retour d'un second voyage que

(1) Ouv. cit. p. 467.
(2) Voyag. de le Bruyn, Tom. IV, p. 301. *Voyez* celui de Pietro della Valle, Tom. V, p. 312. Ambass. de Figueroa, p. 144.
(3) *Voyez* la note (XXVII).
(4) Strab. L. XV, p. 501. Arr. L. IV, C. XXX.
(5) Petav. Doct. temp. T. II, p. 596.
(6) Curt. L. VI, C. V. Just. L. XII, C. III.

fit Alexandre dans cette contrée (1); Plutarque, après le paſſage du Jaxarte (2), & Arrien en fait mention parmi les événemens qui ſuivirent l'expédition des Indes (3). Les trois premiers Hiſtoriens, que je viens de citer, regardent le voyage de Thaleſtris comme certain, & prêtent les mêmes motifs à cette Reine.

Le nom des Auteurs qui avoient adopté cette avanture, où la galanterie, ſelon eux, avoit beaucoup de part, nous a été conſervé par Plutarque. Les principaux de ces Ecrivains étoient Clitarque, Onéſicrite, Policrite, Antigènes & Iſter. Les plus judicieux, tels qu'Ariſtobule, Charès, Ptolémée, Anticlide, Philon le Thébain, Philippe-Iſangele, Hécatée d'Erétrie, Philippe de Chalcis & Duris de Samos, la rejetoient comme une fable (4). Alexandre, dans une lettre qu'il écrivit à Antipater, parloit de la propoſition que lui avoit fait le Roi des Scythes de lui donner ſa fille en mariage; mais il ne diſoit rien des Amazones ni de leur Reine. Plutarque ajoute qu'Onéſicrite, récitant un jour devant le Roi Lyſimaque, le quatrième livre de ſon hiſtoire où il faiſoit mention de l'avanture de Thaleſtris, ce Prince, en éclatant de rire, s'écria: où étois-je donc alors (5)?

Arrien aſſure encore que Ptolémée, Ariſtobule & les Ecrivains les plus dignes de foi n'avoient point conſigné dans leurs écrits ce ſingulier événement. Pour démontrer que les Amazones n'exiſtoient plus au ſiècle d'Alexandre, il s'autoriſe du ſilence de Xénophon qui, dans ſon ouvrage ſur la retraite des Dix mille, parle des habitans de la Colchide & des bords du Phaſe, ſans nommer les Amazones qu'on croyoit avoir fixé autrefois leur demeure dans cette contrée (6). La Chronique de Paros rapporte cette fameuſe

(1) Diod. n.° 77.
(2) Plut. p. 64.
(3) L. VII, C. XIII.
(4) Plut. p. 64.
(5) Plut. id.
(6) L. VII, C. XIII.

retraite

retraite ſous Lachés (1), Archonte à Athènes, l'an 400 avant Jéſus-Chriſt; elle précéda donc de quarante-quatre ans la naiſſance d'Alexandre.

La vie active & guerriere des femmes Sauromates avoit donné lieu à l'idée que les Scythes s'étoient faite ſur les Amazones; fiction que les Grecs (2) adoptèrent, & qui plut tellement aux Ecrivains de cette Nation, qu'ils ne manquèrent pas d'en embellir l'hiſtoire de pluſieurs de leurs Héros. Strabon réfute avec raiſon le voyage de Thaleſtris, qu'on prétend être venue des bords du Thermodon juſqu'aux portes Caſpiennes, qui en étoient éloignées de plus de 6000 ſtades. Ce Géographe regarde en général comme très-fabuleux tout ce qu'on avoit débité ſur les Amazones (3). Ce ſentiment doit prévaloir ſur celui d'un illuſtre Académicien qui, adoptant les traditions vagues & incertaines des Indiens du Maragnon & de quelques autres contrées de l'Amérique méridionale, fait ſes efforts pour accréditer l'exiſtence des Amazones (4). Non, les organes foibles & délicats des femmes n'ont dû jamais ſoutenir les travaux pénibles de la guerre, & les deux ſexes unis par des beſoins & des deſirs mutuels n'ont pu ſe ſéparer. Le haſard auroit-il interverti juſqu'à ce point l'économie de la nature?

Atropates, Satrape de Médie, envoya cent Amazones à Alexandre, qui leur ordonna de retourner dans leur pays & d'annoncer à leur Reine qu'il iroit bientôt l'y trouver. Arrien qui raconte ce fait (5), conjecture avec beaucoup de vraiſemblance que ce fut ce Satrape qui fit venir quelques femmes barbares habillées en Amazones: c'étoit ſans doute pour amuſer ſon maître, & cette

(1) Epoc. 67.
(2) *Voyez* la note (XXVIII).
(3) Περὶ δὲ τῶν ἀμαζόνων ..... ἐν τῶν ἐν πάλαι ..... πίστεως πόρρω. Strab. L. XI, p. 348.
(4) *Voyez* la note (XXIX).
(5) Arr. L. VII, C. XIII.

plaiſanterie qui aura donné lieu à l'épiſode de Thaleſtris.

La conſpiration & la mort de Philotas, ſont rapportées par Quinte-Curce d'une manière intéreſſante & pathétique; ce morceau eſt ſon chef-d'œuvre. L'infortuné Général y parle avec beaucoup d'éloquence; ſon apoſtrophe à Parménion eſt admirable. . . . . « O mon Père, il faut donc que » tu meures à cauſe de moi & avec moi. Je t'arrache la » vie, *j'éteins* ta vieilleſſe; pourquoi m'avois-tu donné le » jour ſous des auſpices malheureux? Etoit-ce pour en re- » cueillir les fruits qu'on te prépare? Je ne ſais laquelle eſt la » plus déplorable, de ta vieilleſſe ou de ma jeuneſſe. Je ſuis » enlevé à la fleur de mon âge; & pour toi, un bourreau te » ravira bientôt le peu de vie qui te reſte, & que la nature » alloit te redemander, ſi la fortune avoit voulu attendre (1) ». On ſauroit gré à Quinte-Curce de ces beautés dans un genre moins auſtère que celui de l'hiſtoire, laquelle n'exige que cette froide vraiſemblance qui peut convaincre la raiſon & non pas celle qui fait lui faire illuſion & la ſéduire. Dépouillons le récit de cet ingénieux Auteur de ſes ornemens étrangers. Nous apprend-il ſi Philotas étoit coupable ou non du crime de trahiſon? Le diſcours qu'il met dans la bouche de l'accuſé prouve ſon innocence; cependant il ne craint point enſuite d'avancer que ſa mort ne mérita pas même la commiſération de ſes amis (2). Comment concilier la juſtice de cette cruelle indifférence avec les regrets des ſoldats Macédoniens, qui paroiſſent d'abord très-animés contre Philotas & murmurent bientôt après contre l'auteur de ſon ſupplice (3). Peut-être que cet orgueil qui, né de la proſpérité irrite le vulgaire & eſt mépriſé du ſage, fut le

(1) L. VI, C. X.
(2) *Ne amicorum quidem miſericordiam meruit.* L. VI, C. XI.
(3) Curt. L. VII, C. I.

ſeul crime de ce Général : ſa mort ayant aſſouvi la vengeance toujours inexorable de l'amour-propre, les ſoldats Macédoniens oublièrent alors ſes défauts pour ne plus ſe rappeller que ſes vertus, & déplorèrent ſincérement ſa perte.

Dans le diſcours qu'Alexandre prononça devant ſes troupes, ce Prince accuſa, ſelon Quinte-Curce, Parménion d'être complice des deſſeins de ſon fils, lequel avoua, dans les douleurs de la torture, que ſon père en avoit été le moteur, & pour le prouver, découvrit les projets criminels d'un certain Hégélochus (1). Arrien & Plutarque ne parlent point de l'accuſation formée contre Parménion; ils ne nomment pas même Hégélochus. Diodore qui paroît avoir fourni à Quinte-Curce les principaux détails de ce fameux procès, nous aſſure que Parménion étoit au nombre de ceux qui furent condamnés à mort avec ſon fils (2); ce qui pourroit faire croire qu'il l'accompagna au ſuplice: erreur groſſière adoptée par Juſtin (3). Ce grand homme fut aſſaſſiné peu de tems après en Médie par Cléandre, Sitacès & Ménidas, miniſtres de la politique ſanguinaire d'Alexandre qui ne put croire que ce Général n'eût point trempé dans la conjuration de Philotas. Peut-être auſſi ce Prince jugea-t-il qu'il étoit dangereux de le laiſſer vivre après la mort de ſon fils (4).

Philotas & Parménion furent, ſelon Juſtin, appliqués à la queſtion (5). Il eſt certain que ce dernier n'eſſuya point ce traitement ignominieux; nous oſons même croire, malgré le témoignage de Diodore, de Plutarque & de Quinte-Curce, que le fils de ce Héros en fut auſſi exempt. Ptolémée & Ariſto-

(1) Curt. L. VI, C. XI.
(2) Diod. n.° 80.
(3) Juſt. L. XII, C. V.
(4) Arr. L. III, C. XXVI.
(5) Juſt. L. XII, C. V.

bule, témoins occulaires, n'en parloient point dans leurs Mémoires où ils rapportoient ſeulement que Philotas avoit été percé de traits (1).

Juſtin, ſe trompe encore, lorſqu'il avance que dans le repas dont la fin tragique ternit la gloire du Vainqueur de Darius, Alexandre exalta lui-même ſes exploits & ſe préféra à Philippe (2). Plutarque nous apprend que la diſpute s'échauffa par la lecture des vers qu'un certain Pranique, ou Piérion, avoit faits contre les anciens Capitaines vaincus par les barbares (3): ce récit eſt confirmé par celui de Quinte-Curce (4). Le Philoſophe Hiſtorien aggrave le diſcours de Clytus, & tâche de rendre moins atroce l'action d'Alexandre, vraie époque du changement des mœurs & de la conduite de ce Prince.

L'homme lutte ſouvent avec avantage contre la fortune; mais ſi elle lui eſt favorable, il tombe dans ſes fers. Son ame alors enflée par la proſpérité, perd ſa force & ne peut réſiſter aux paſſions qui l'agitent. Alexandre au faîte de la gloire, maître en quelque ſorte de l'Univers, oublia bientôt les vertus qu'on avoit admirées en lui, lorſque ſes ſuccès dépendoient du ſort des combats, & que Darius vivoit encore. Les Hiſtoriens de ce Prince n'ont point aſſez fait ſentir ce changement arrivé dans ſa conduite; ils prennent ſouvent le ton d'Apologiſtes: ce reproche s'adreſſe principalement à Plutarque. L'Écriture, après avoir parlé des victoires du Conquérant de l'Aſie, remarque très-bien les effets qu'elles produiſirent dans ſon cœur.....: *& exaltatum eſt & elevatum cor ejus* (5).

Semblable aux aſtres qui nous éclairent, la gloire des hommes

(1) Ap. Arr. L. III, C. XXVI.
(2) Juſt. L. XII, C. VI.
(3) Plut. p. 69-70-71.
(4) L. VIII, C. I.
(5) Machab. L. I, C. I, V. 4.

célèbres a ſes phaſes & ſes éclipſes: tantôt elle eſt obſcurcie par des actions blâmables, tantôt elle diſparoît ſous le voile épais des vices. C'eſt donc à l'Ecrivain de leur vie, d'obſerver avec ſoin toutes ces révolutions, d'en préſenter le tableau ſans l'altérer & de ne point chercher à rendre les Héros parfaits.

La mort de Calliſthène mérita les larmes de Théophraſte (1), & l'indignation d'Ariſtote (2). Devenu cruel & vindicatif, Alexandre prêta l'oreille à la délation, & prit le prétexte de la conjuration d'Hermolaüs pour perdre le diſciple de ſon ancien maître. Ce Philoſophe l'avoit offenſé par des traits ſatyriques, & par une cenſure imprudente. Ptolémée & Ariſtobule prétendoient que ſes diſcours avoient porté Hermolaüs & ſes complices, qui prenoient chez lui des leçons de philoſophie, à conſpirer contre leur Roi (3). Tous les autres Hiſtoriens aſſuroient au contraire que la familiarité de Calliſthène avec ce jeune homme, avoit fait naître des ſoupçons que la haine de ſes ennemis érigeoit en preuves (4). Ce Philoſophe n'étoit point coupable, ſelon Quinte-Curce, qui met dans la bouche d'Hermolaüs une apologie peut-être trop ingénieuſe; elle ne laiſſe aucun doute ſur l'innocence du Philoſophe.

Le même Ecrivain ajoute que Calliſthène fut condamné ſans avoir été entendu. Ce ſentiment paroît contredit par le témoignage, d'Ariſtote qui rapporte que ſon ancien diſciple fut condamné par les Macédoniens (5): peuple qui avoit conſervé le droit de juger les crimes d'Etat, ſans jamais permettre que l'autorité de ſon Roi prévalût dans ſes délibération (6). Si les Macédoniens ont jugé Calliſthène, l'Arrêt prononcé contre lui a dû être

(1) Cic. Tuſcul. L. III, n.° 10.
(2) Diog. Laert. L. V, C. I, n.° 6.
(3) Arr. L. IV, C. XIV.
(4) Loc. ſup. cit.
(5) Ariſt. Rhetor. L. II, C. III.
(6) *Nihil poteſtas regum; niſi prius valuiſſet auctoritas.....* L. VI, C. VIII.

conforme à leurs uſages : ce Philoſophe aura donc été lapidé ou percé de traits (1), & non pas crucifié, comme le rapportoit Ptolémée, ou, ſelon d'autres, mis dans une cage & mangé des vers (2), & moins encore expoſé à un lion, ou enfermé dans une caverne, après qu'on lui eût coupé le nez, les lévres, les oreilles & pluſieurs autres membres (3); ſupplices uſités chez les Orientaux & les Nations barbares (4).

Ariſtobule diſoit que Calliſthène chargé de chaînes, avoit été mené à la ſuite de l'armée & étoit mort de maladie (5). Charès confirmoit cette rélation, en aſſurant que ce Philoſophe avoit expiré dans les fers, ſept mois après ſa détention, lorſqu'Alexandre aſſiégeoit la Ville de Malle (6). Ce Prince écrivit à Antipater en ces termes. . . . . « Je me réſerve de punir en ſon tems » le Sophiſte (il parle de Calliſthène), ceux qui l'ont envoyé, » & ceux qui reçoivent dans leur Ville des perſonnes qui conſ» pirent contre moi (7) &c. ». Plutarque, qui nous a conſervé le fragment de cette lettre, ajoute que pluſieurs Auteurs croyoient que Calliſthène avoit fini ſes jours d'une manière naturelle dans ſa priſon (8). Les Ecrivains de l'antiquité, qui ont fait mention de la mort de ce Philoſophe, ne parlent d'aucun ſupplice extraordinaire (9), & ſemblent par là autoriſer l'opinion d'Ariſtobule & de Charès. Alexandre étoit trop bon politique pour étaler aux yeux des Macédoniens l'appareil des tourmens inventés

(1) Supplices Macédoniens, Curt. L. VI, C. XI. Arr. L. III, C. XXVI.
(2) Ptolem. Ap. Arr. L. IV, C. XIV. Strab. p. 787. Edit. Baſil. Diog. Laert. L. V, C. I, n.° 6. Plut. p. 76.
(3) Juſt. L. XV, C. III. Diog. Laert, loc. cit. Schol. Luc. Dial. Mort. C. XIII.
(4) Herod. L. III, C. 153. Diod. L. XVII, n.° 69. Curt. L. III, C. VIII. L. VII, C. V. Juſt. L. I, C. X. Amm. Marc. L. XXX, p. 227, &c.
(5) Ap. Arr. L. IV, C. XIV.
(6) Plut. p. 76.
(7) Loc. ſup. cit.
(8) Νοσήσαντα. Plut. p. 76.
(9) Luc. Dial. Mort. XIII, except. ex Polyb. de virt. & vit. L. XII. Valer. Maxim. IX, 3. Senec. Quæſt. nat. L. VI. Philoſt. Vit. Apoll. L. VII, C. II, &c.

par les peuples qu'il venoit de vaincre. Ce Conquérant avoit ſuſpendu l'exécution de Calliſthène, pour ne point ſoulever ſon armée, qui auroit regardé ce Philoſophe comme la victime de ſon attachement aux uſages & aux mœurs de ſa Patrie.

C'eſt avec raiſon qu'on accuſe Alexandre d'avoir répandu le ſang de ſes meilleurs amis (1). La malignité peut cependant avoir augmenté le nombre de ceux qu'il immola à ſes ſoupçons ou à ſes caprices. Juſtin prétend que Lyſimaque, qui monta depuis ſur le Trône, fut expoſé à un lion, à cauſe des liaiſons qu'il avoit avec Calliſthène dont il écoutoit les leçons. Ce Général étouffa cette bête féroce en lui enfonçant dans la gueule ſa main enveloppée d'un manteau (2). L'origine de cette fable, adoptée par pluſieurs Ecrivains (3), a été très-bien apperçue par Quinte-Curce, qui rapporte qu'Alexandre chaſſant dans la Sogdiane, rencontra ſur ſes pas un lion; Lyſimaque accourut pour le tuer (4) : ce qui peut avoir donné lieu à la fable de ſon expoſition, qui ne fut pourtant que volontaire & même produite par le haſard. Plutarque compte ce Général parmi les accuſateurs de Calliſthène (5); il ne put donc être la victime de ſon attachement pour ce Philoſophe. La condamnation d'Agathocle de Samos n'a pas de meilleurs fondemens. Les pleurs dont il arroſa le tombeau d'Ephæſtion pouvoient-ils être un crime aux yeux d'Alexandre qui en avoit verſé lui-même avec abondance à cette occaſion?

(1) Plut. de Multit. Amic. C. 10. Senec. de irâ, p. 72, ed. Elzevir. de benefic. p. 366. Arr. L. VII. C. IV. Curt. L. VI, C. I. Plut. Vit. Alex. p. 77. Vit. Demoſth. Tom. IV, p. 431. Luc. Dial. Mort. XIII, XIV. Tite-Liv. L. IX, C. XVIII. Dion. Chryſoſt. Orat. L. XIV, p. 598. Julian. Cæſar. p. 841. Ap. ſcript. Hiſt. Rom. Græc. Anthol. à Cephal. Cond. edit. Oxon. Epigr. Antipatri, p. 123.
(2) Juſt. L. XV, C. III.
(3) Plin. L. VIII, C. XVI. Valer. Maxim. Senec. de irâ III, 17. De Clem. I, 25. Pauſan. Attic. C. IX.
(4) Curt. L. VIII, C. I.
(5) Plut. p. 75.

D'ailleurs Lucien eſt le ſeul Ecrivain qui nous ait tranſmis ce fait apocryphe (1).

Les regrets que produiſit dans le cœur d'Alexandre le meurtre de Clytus, furent infructueux; ils ne purent empêcher ce Prince de s'abandonner aux paſſions qui ont dégradé ſon caractère. Il voulut être adoré; mais l'éloquence de Calliſthène renverſa les projets criminels de ſes adulateurs. Les motifs du refus des Macédoniens, quoique très-louables en eux-mêmes, ne portoient cependant point ſur des principes vrais. Les Perſes rendoient à leurs Rois des honneurs purement civils. Trompées par les marques extérieures de vénération qui ſont encore de nos jours en uſage dans l'orient, les Grecs crurent fauſſement qu'elles étoient les ſignes réels d'une adoration criminelle, & refusèrent d'imiter les Nations vaincues. Les hommages exceſſifs que les Monarques Perſes paroiſſoient recevoir de leurs ſujets, n'étoient qu'un culte relatif; les Rois, ſuivant les *Livres Zends*, ayant un feu particulier qui les anime, le même qui eſt en préſence d'Ormuzd (2).

L'illuſtre Auteur de l'Eſprit des Loix prétend qu'Alexandre.... « prit les mœurs des Perſes, pour ne pas déſoler les Perſes, en » leur faiſant prendre les mœurs des Grecs » (3). . . . . Arrien a auſſi fait l'apologie de ce changement (4) auquel je ne ſaurois cependant applaudir. Adopter les uſages des vaincus, c'eſt inſulter à la gloire du vainqueur; c'eſt détruire cette

(1) Luc. de Calumniâ, Tom. III. Oper. p. 148, 149.

(2) Précis du ſyſt. de Zoroaſtre, Zend-Aveſta, Tom. III, p. 607. . . . C'eſt pourquoi, ſans doute, le feu précédoit immédiatement les Rois de Perſe dans leur marche les jours de cérémonie. Xenoph. Cyrop. L. VIII, p. 595, ed. Hutch. Cet uſage fut adopté, non-ſeulement par les Princes de l'Orient, Amm. Marcell. L. XXIII, C. VI. mais encore, par les Empereurs Romains. Herodian. L. II, C. IX. L. VIII, C. III.

(3) Eſprit des Loix.

(4) Arr. L. VII, C. XXIX.

heureuſe

heureuſe diſtinction qui fomente l'enthouſiaſme belliqueux, ce véhicule des conquêtes. Le luxe qu'entraînoient néceſſairement les mœurs Aſiatiques, devoit énerver le courage des ſoldats Macédoniens, en étouffant cette noble ardeur qui s'allume par la réaction de l'ame ſur les objets qui l'affectent avec force. « Pour plaire aux Perſes, dit un judicieux politique, étoit-il » prudent de choquer les Macédoniens? Donner aux vain» queurs les mœurs des vaincus, c'eſt préparer leur ruine; c'eſt » la rendre certaine; & l'on veut qu'Alexandre, ignorant cette » vérité commune, ait regardé la corruption & l'aviliſſement » des Macédoniens comme le fondement de ſa puiſſance? Les » Aſiatiques accoutumés à ramper ſous le deſpotiſme, devoient » porter leur chaîne avec docilité : les Grecs ſeuls méritoient » des ménagemens (1).

Les Hiſtoriens d'Alexandre laiſſent à peine échapper quelques traits qui dévoilent les vices de leur Héros, ils tâchent toujours de l'excuſer. Arrien, quoique moins coupable, n'eſt cependant point exempt de ce reproche (2). Ariſtobule oſoit avancer qu'Alexandre ne s'abandonnoit aux plaiſirs de la table que par complaiſance pour ſes amis, & que d'ailleurs il ne buvoit pas beaucoup (3). Cela ne s'accorde point avec les détails dans leſquels pluſieurs Auteurs étoient entrés ſur la vie privée de ce Prince. Les expreſſions de Ménandre prouvent que ſon intempérance avoit même paſſé en proverbe (4). Charès de Mitylène rapportoit que le Conquérant Macédonien avoit donné des jeux Gymniques après la mort de Calanus, & qu'il y avoit propoſé des prix pour ceux qui auroient bu plus que les autres. Trente-cinq

(1) Obſervat. ſur l'Hiſtoire de la Grèce, par M. l'Abbé de Mably, p. 225, & ſuiv.

(2) *Vid.* L. VII, C. XXIX, XXX.

(3) Ap. Arr. L. VII, C. XXIX. Plut. p. 33, id.

(4) Menand. in adulat. apud. Athen. L. X, p. 434.

de ces athlètes moururent ſur le champ des violens efforts qu'ils firent, & ſix autres expirèrent quelques momens après dans leur tente. Promachus remporta le premier prix, qui étoit un talent (1). Nicobule aſſure encore qu'Alexandre ſoupant chez Midias, but à lui ſeul plus que les vingt convives, qui aſſiſtèrent à ce repas, ne bûrent entre tous. A l'iſſue de ce feſtin, ce Prince s'endormit d'un profond ſommeil (2), effet ſans doute de ſa ſobriété.

Plutarque dément le moins qu'il peut ſon caractère d'apologiſte; il prétend qu'Alexandre cenſura très-fortement la vie molle & luxurieuſe d'Agnon & de Philotas (3). Elien aſſure, au contraire, que ce Prince les avoit lui-même corrompus (4); ce ſentiment eſt confirmé par le témoignage d'Agatharchide de Gnide (5), & par la lettre qu'Alexandre écrivit aux Villes d'Ionie, & principalement aux Inſulaires de Chio, pour leur ordonner de lui envoyer de la pourpre, dont il vouloit revêtir tous ſes amis (6). Loin de réprimer le luxe, ce Monarque l'autoriſa par ſon exemple; il faiſoit tous les jours, ſelon Phylarque (7), une dépenſe immenſe. Sa tente contenoit plus de cent lits; les colonnes qui la ſoutenoient étoient incruſtées d'or; on en avoit encore embelli le plafond avec une variété admirable : ce Prince donnoit ſes audiences entouré d'une garde nombreuſe & aſſis au milieu de cette tente ſur un trône d'or. Iphippus d'Olinthe ajoute qu'on arroſoit le pavé de ſa tente avec des liqueurs précieuſes & des vins odoriférans, & qu'on brûloit devant lui de la myrrhe & d'autres parfums recherchés (8).

(1) Ap. Athen. L. x, p. 436.
(2) Ap. Athen. L. x, p. 434.
(3) Plut p. 57, & ſeq.
(4) Ælian. Var. Hiſt. L. ix, C. iii.
(5) Dans ſon huitième livre des choſes Aſiatiques. Ap. Athen. L. iv, p. 155.
(6) Ap. Athen. L. xii, p. 540.
(7) Ap. Athen. *Id.* p. 539.
(8) Ap. Athen. L. xii, p. 537.

Alexandre étoit-il donc fort économe, quand il s'agiſſoit de ſes plaiſirs, comme Arrien veut nous le perſuader (1), & les détails que l'on vient de voir juſtifient-ils ces paroles de M. de Monteſquieu? ..... « Sa main ſe fermoit pour les dépenſes » privées ..... falloit-il régler ſa maiſon, c'étoit un Macédo» donien (2). Comment ce judicieux Ecrivain a-t-il encore pu avancer qu'Alexandre trouva les moyens d'augmenter ſa puiſſance dans ſa frugalité & ſon économie particulière (3)? Cela peut être vrai du tems où ce Conquérant fit les premières hoſtilités contre les Perſes; ſa politique & la néceſſité le forcèrent alors d'adopter un plan de conduite bien différent de celui qu'il ſuivit après la bataille de Gaugamèle.

Depuis cette époque le Conquérant de l'Aſie s'abandonna à un faſte qui inſultoit également aux mœurs de ſa Patrie & au malheur des vaincus. Rien n'égala celui qu'il fit paroître dans la célébration du mariage des filles Perſes avec les Macédoniens. Il réunit dans un ſeul appartement quatre-vingt-douze lits nuptiaux dont les couvertures valoient chacune vingt mines; le ſien étoit diſtingué par des pieds d'or. Le feſtin qu'il donna à cette occaſion & où furent invités tous les gens de ſa maiſon & les étrangers, avoit été préparé dans une tente ſupportée par des colonnes de vingt coudées de haut revêtues d'or, de pierres précieuſes & d'argent : elle étoit encore décorée par des tapiſſeries de pourpre tiſſues d'or. Les plus habiles Hiſtoriens & les Muſiciens célèbres furent appellés à cette fête. Athénée nous a conſervé les noms des principaux, qu'il a tirés du

(1) χρημάτων δὲ ἐς μὲν ἡδονὰς τὰς αὐτοῦ, ᾗ εἰδ' ἀλόγατος. Arr. L. vii, C. xxviii.
(2) Eſprit des Loix, L. x, C. xiv.
(3) M. de Monteſquieu s'appuie de l'autorité d'Arrien, qui ne dit autre choſe ſur ce ſujet, que ce que je viens de rapporter.

dixième livre de Charès (1) ainſi que tous les détails que je viens de rapporter.

Plutarque a voulu excuſer ſon Héros ſur ce qu'il adopta les mœurs & les vêtemens des peuples vaincus, en nous aſſurant que ce Prince prit un milieu entre l'habillement des Mèdes & celui des Perſes (2). Ce Conquérant pouſſa bien plus loin encore, & même juſqu'à l'extravagance, la manière de s'habiller. Iphippus d'Olinthe rapportoit qu'Alexandre paroiſſoit dans les feſtins avec la pourpre & les cornes de Jupiter-Ammon, qu'il ſe faiſoit traîner dans un char ayant ſur les épaules un manteau Perſe avec l'arc & le carquois de Diane. On le voyoit dans la ſociété de ſes amis porter les aîles, les talonnières & le caducée de Mercure qu'il changeoit une autrefois pour la peau de lion & la maſſue d'Hercule (3).

« Les remparts élevés, dit Plutarque, ſont d'un accès diffi-» cile aux ennemis; mais la hauteur & l'orgueil d'une ame » qu'enivrent ſon bonheur & la gloire, cédent aiſément aux » plus vils & aux plus bas des hommes (4) ». Alexandre fut bientôt en proie à la flatterie la plus outrée, & ſon deſpotiſme empêcha ſes meilleurs amis de lui parler le langage de la vérité. Maxime de Tyr ſemble indiquer cette dernière cauſe des progrès rapides que l'adulation fit parmi les Macédoniens (5). Lorſque la crainte, ſuivant la penſée de ce Philoſophe, & la puiſſance d'un deſpote étouffent la voix de ſes ſujets, la flatterie eſt alors ſur le Trône & l'amitié dans le tombeau (6). Iphippus d'Olinthe nous apprend que les amis d'Alexandre l'applaudiſſoient

(1) Ap. Athen. L. XII, p. 538.
(2) Plut. p. 63.
(3) Ap. Athen. L. XII, p. 537.
(4) Plut. Trait. ſur la manière de diſcerner un flatteur d'avec un ami. Trad. de M. de la Porte du Theil, p. 97.
(5) Maxim. Tyr. infr. cit.
(6) Littéralement, il faut que la flatterie fleuriſſe, & que l'amitié ſoit enfouie, κολακείαν μὲν ἀνθεῖν, φιλίαν δὲ καταρυχθαι. Diſſ. Maxim. Tyr. XX, C. 8, p. 243. ed. Daviſ.

malgré eux, & gardoient ſouvent un profond ſilence dans les momens où ce Prince s'abandonnoit à des excès qui terniſſoient ſa gloire, craignant toujours de réveiller en lui le penchant qu'il avoit à répandre le ſang, ou d'exciter ſon humeur atrabilaire (1). Lucien aſſure que la calomnie & l'adulation eurent un libre accès (2) auprès de ce Monarque, qui ſouffrit qu'Anaxarchus prononçât en ſa préſence, pour le conſoler du meurtre de Clytus, cette exécrable maxime : *le juſte n'a d'autres régles que la volonté des Rois* (3). Ce Sophiſte étoit ſans doute un des plus diſtingués dans l'infame troupe de Médius, « qui étoit » le Coryphée, ſi l'on peut parler ainſi, le Chef adroit que » les adulateurs d'Alexandre s'étoient choiſi. En conſéquence, » il leur avoit ordonné d'attaquer hardiment, & de déchirer » dans leurs propos, tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à » la Cour; certain, quand même la plaie ſe guériroit au fond » du cœur d'Alexandre, que la cicatrice y reſteroit : & ce fut » ainſi que ce cœur, en effet cicatriſé, ou plutôt ulcéré & em-» poiſonné, ſe réſolut à perdre Calliſthène, Philotas & Parmé-» nion, pour s'abandonner aux Agnons, aux Bagoas, aux Agé-» ſias, aux Démétrius qui gouvernèrent aiſément leur maître, » en l'adorant, le vêtiſſant & le façonnant comme une idole » des barbares (4) ». Ce tableau des effets que produiſit l'adulation dans la conduite d'Alexandre ne peut être infidèle; c'eſt Plutarque qui nous l'a tracé.

Cet Ecrivain, toujours diſpoſé à excuſer ſon Héros, voudroit cependant nous perſuader qu'il fut oppoſer une courageuſe

(1) Ap. Athen. L. XII, p. 538.
(2) Lucian. de Calumn. Op. T. III, p. 150.
(3) Plut. p. 72.
(4) Trait. de Plut. déja cit. p. 96-97. *Voyez* auſſi les recherches ſur les Paraſites, par M. du Theil, à la ſuite de ſa trad. de ce Traité, p. 176 : elles ſont fort intéreſſantes, & faites avec beaucoup de goût.

réſiſtance aux ſollicitations d'Agnon & de Philoxène qui lui offroient des objets illicites & proſcrits par la nature, pour aſſouvir ſes deſirs. Si ces adulateurs avoient bien eu le pouvoir de porter ce Prince à répandre le ſang de ſes amis & des plus habiles Capitaines de ſon armée, que ne devoient-ils point attendre de ſa facilité, quand ils lui préſentoient de nouvelles voluptés, quelques criminelles qu'elles puſſent être? On ſait d'ailleurs le penchant que les Grecs avoient pour la pédéraſtie. Alexandre ſe livra ſans pudeur à l'eunuque Bagoas. Dicéarque nous apprend qu'il le baiſa laſcivement ſur un théatre devant une foule de ſpectateurs qui ne rougirent point d'applaudir à cette action (1). Les reproches qu'Orſines fait dans Quinte-Curce à cet eunuque, ne permettant pas de douter de l'infâme commerce qu'il avoit avec Alexandre. Comment cet Hiſtorien oſe-t-il enſuite avancer que le Monarque Macédonien n'uſa d'aucun plaiſir qui ne fût dans les bornes de la nature (2).

L'humanité d'Alexandre envers les Nations vaincues ne ſe dément-elle jamais? Pluſieurs traits de ſa vie démontrent qu'il oublia, à la fin de ſon règne, cette clémence dont il s'étoit ſervi au commencement, pour diminuer chez les vaincus, l'amertume de ſes ſuccès; clémence qui n'étoit peut-être, dans Alexandre, qu'un effet de ſa vanité & de ſa politique: celle qui émane du cœur n'en ſauroit être arrachée qu'avec le mouvement & la vie. La dévaſtation du pays de Sambus & de celui des Pathaliens (3), l'incendie de la Ville des Magalaſſiens (4), le crucifiement de Muſican, Prince Indien (5), le ſupplice de pluſieurs Brachmanes qui

(1) Ap. Athen. L. XIII, p. 603.
(2) *Veneris intrà naturale deſiderium hujus, nec ulla niſi ex permiſſo voluptas.* L. X, C. V.
(3) Diod. n.° 102. Curt. L. IX, C. VIII.
(4) Diod. n.° 96.
(5) Arr. L. VI, C. XVII. Diod. n.° 102. Curt. L. IX, C. VIII.

avoient excité leurs compatriotes à défendre leur liberté, enfin le ſac de pluſieurs Villes Indiennes qui oſerent arrêter ou retarder l'exécution des projets d'Alexandre, ne font point certainement l'éloge de ſon humanité. Après avoir accordé la paix à une Ville Indienne, ce Prince retourne bientôt ſur ſes pas, entre dans cette malheureuſe Cité & en maſſacre tous les habitans. Plutarque qui rapporte cette barbare expédition, avoue qu'elle eſt une tache à la vie de ce Héros (1), qui perça encore de ſa propre main Orſodates qui s'étoit révolté contre lui (2).

La cruauté de ce Conquérant eſt déſignée dans l'écriture: *& interfecit reges terræ*, il maſſacra les Rois de la terre (3). Les Ecrivains profanes ont pu nous dérober des actions qui avoient eu pour théatre une région éloignée où il étoit difficile d'aller chercher des preuves qui auroient infirmé leur témoignage. La vérité ſe montre cependant, malgré eux, dans leurs écrits (4). Arrien avoue l'inclination qu'Alexandre avoit pour les exécutions ſanguinaires (5).

Les Annales de Gentoux font mention de ce Conquérant & lui donnent les épithètes de *Mhaahah, Dukkoyt & Kooneah*, brigand & inſigne aſſaſſin (6); mais la plûpart des traditions que les Orientaux ont conſervées ſur Alexandre, lui ſont avantageuſes & nous le repréſentent comme un Prince fort humain. Les Indiens en ont jugé par comparaiſon; le malheur préſent leur a fait oublier ce que leurs peres ont ſouffert dans l'expédition des Macédoniens. Depuis le règne de Mahmoud, qui

(1) Plut. ὡς κακὸς. p. 80. Arr. L. VI, C. XVII.
(2) P. 77.
(3) Machab. L. I, C. I, v. 2. Le mot ἐσφαξε du texte grec, dit plus que celui d'*interfecit* employé par la Vulgate.
(4) Diod. n.° 89-91-102. Curt. L. IX, C. VII, XI, &c.
(5) Arr. L. VII, C. IV.
(6) De la Religion de Gentoux, dans les éven. Hiſt. par M. Holwel, II part. p. 5.

dans le onzième siècle, soumit l'Inde & traita ses habitans avec toute la rigueur d'un Conquérant & l'inhumanité d'un fanatique, ces peuples accoutumés aux spectacles affreux des meurtres, des incendies & des ravages, fruits terribles des invasions fréquentes qu'ils ont essuyées, doivent naturellement regarder Alexandre comme un vainqueur fort humain. La haute idée qu'ils ont conçu de ce Prince, les a porté à lui attribuer les monumens les plus remarquables de leur immense région (1).

Les Perses eurent sans doute plus de raison de consacrer dans leurs fastes la clémence d'Alexandre; la prospérité ne l'avoit point encore corrompu lorsqu'il s'empara de cette partie de l'Asie. Le Vainqueur de Darius traita ses nouveaux sujets avec une douceur qui leur avoit été jusqu'alors inconnue. La condition de la Nation Perse n'en fut cependant pas meilleure; elle continua d'être gouvernée par un Despote, essuya encore les vexations des Commandans Macédoniens, & se trouva exposée au choc de la révolution sans en sentir moins le poids de ses chaînes (2).

On accuse injustement Quinte-Curce d'avoir écrit plutôt l'éloge que la vie d'Alexandre (3). Ce trop ingénieux Ecrivain a cependant relevé plusieurs fois avec beaucoup d'impartialité les défauts de son Héros. Ce Prince, dit-il, se livra après son changement à la volupté; & celui que les armes des Perses n'avoient pu vaincre, fut vaincu par leurs vices. Le jeu & les festins devinrent les occupations ordinaires du Conquérant de l'Asie, qui passoit les nuits entières à boire (4). Le même Historien assure, dans un autre endroit de son ouvrage, qu'Alexandre

(1) Voyag. de M. Anquetil, Zend-Avesta, Tom. I, p. 392, &c.
(2) *Voyez* la note (XXII).
(3) Cleric. Judic. de Curt. IX, &c.
(4) Curt. L. I, C. II. *Intempestivæ convivia & perpotandi pervigilandique insana dulcedo, ludique, & greges pellicum, &c.*

dre

dre changea, dans la prospérité, la modération & la continence dont il avoit fait jusqu'alors profession, en orgueil & en intempérance. Son Palais étoit rempli de trois cens soixante concubines, & la garde de ce serrail étoit confiée à une troupe d'eunuques (1). De pareils traits, & plusieurs autres que nous supprimons, n'ont point été rapportées pour orner un panégyrique. Alexandre étoit-il donc alors conduit par cette saillie de raison dont parle M. de Montesquieu, « & que ceux qui avoient voulu » faire un roman de son histoire, ajoute ce grand politique, » & qui avoient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dé» rober (2) » ? Il désigne sans doute ici Quinte-Curce qui, pour avoir exposé avec assez de vérité la conduite de ce Prince, ne mérite point une si vive censure.

Non-seulement Quinte-Curce ne doit point être regardé comme un panégyriste outré; mais il peut être au contraire soupçonné d'avoir imaginé des faits propres à ternir la gloire d'Alexandre. La cause de la mort d'Orsines est de ce nombre. Ce Perse, d'une naissance illustre, faisant des présens au Vainqueur de l'Asie, & à tous les Grands de sa Cour, omit l'eunuque Bagoas; celui-ci, pour s'en venger, l'accusa d'avoir pillé le tombeau de Cyrus, dans lequel il assuroit qu'on avoit enfoui trois mille talens. Ce monument funèbre fut ouvert par ordre d'Alexandre, & on y trouva deux arcs Scythes, un sabre & une couronne d'or. L'eunuque persuada à son maître qu'Orsines en avoit enlevé toutes les richesses, & ce malheureux Perse subit la peine de mort (3).

Ce récit de Quinte-Curce ne s'accorde point avec ceux des autres Ecrivains. Plutarque nous apprend que ce fut Polymaque

(1) *Hic verò palam cupiditates suas solvit continentiamque & moderationem.... in superbiam ac lasciviam vertit. . . . . pellices ccc & IX. &c. L. VI, C. VI.*
(2) Esprit des Loix, L. X, C. XIII.
(3) Curt. L. X, C. I.

T

de Pella qui fut condamné à mort pour avoir pillé le tombeau de Cyrus (1). Des brigands furent, ſelon Strabon, les ſeuls auteurs de ce crime : la preuve qu'en donne ce Géographe eſt la fracture des effets qu'ils n'avoient pu emporter (2). Arrien prétend que les Mages à qui on avoit confié la garde de ce monument, furent appliqués à la queſtion ; mais qu'on ne tira d'eux aucun éclairciſſement (3). Cet Hiſtorien parle enſuite du ſupplice d'Orſines, lequel, ayant eu le commandement de la Perſe après la mort de Phraſaorte, fut convaincu de vexation ; & d'avoir expolié les Temples & les tombeaux des Rois (4) qui étoient à Perſépolis ; monumens qui n'avoient rien de commun avec le tombeau de Cyrus qui choiſit Paſagarde pour le lieu de ſa ſépulture (5). La deſcription qu'en avoit fait Ariſtobule nous a été conſervée par Arrien (6).

Le tombeau de Cyrus étoit dans un bois ſacré arroſé par des eaux qui fécondoient la terre couverte d'une herbe épaiſſe comme celle des prairies. Au milieu des arbres s'élevoit un petit édifice dans lequel on entroit par une porte fort étroite ; il contenoit le cercueil de Cyrus qui étoit d'or maſſif, un lit avec les pieds du même métal, un Trône auſſi d'or, des habillemens, des tapis précieux, des épées, des colliers, des pierres précieuſes montées en or, &c. Ces richeſſes ne ſauroient ſe concilier avec le ſens de l'épitaphe rapportée par Plutarque (7). . . . HOMME, QUI QUE TU SOIS, DE QUELQU'ENDROIT QUE TU VIENNES..... JE SUIS CYRUS, CELUI QUI ÉTABLIT L'EMPIRE DES PERSES, NE M'ENVIE POINT CE PEU DE TERRE QUI COUVRE MON CORPS (8) : Inſcription modeſte qui peut avoir donné à

(1) Plut. p. 91.
(2) Strab. L. XV, p. 162.
(3) Arr. L. VI, C. XXIX.
(4) Τάφους Βασιλικούς. Arr. L. VI. C. XXX.
(5) Strab. L. XV, p. 502, &c.
(6) Arr. L. VI, C. XXIX.
(7) Plut. p. 90.
(8) *Voyez* la note (XXI).

Xénophon l'idée du diſcours qu'il met dans la bouche de Cyrus. Ce Prince, ſur le point de rendre le dernier ſoupir, parle en ces termes. . . . . « Mes enfans, ne mettez point mon corps, » lorſque je ſerai mort, dans l'or, l'argent, ou dans quelque » autre matière ; mais rendez-le à la terre. Quoi de plus » heureux, ſi mes cendres ſont mêlées avec elle ? . . . &c. (1) ».

On ſait que les Rois étoient les ſeuls, chez les Perſes, qui euſſent les honneurs de la ſépulture (2). Leurs tombeaux exiſtent encore & ſont ſitués à l'eſt de la montagne d'Iſtakhar ; ils ne reſſemblent en rien, non plus que ceux de Naxi-ruſtan (3), à la deſcription d'Ariſtobule. Le bois ſacré dont il environne celui de Cyrus nous découvre l'infidélité de ces détails. Cet Auteur tranſporte chez les Perſes les uſages de ſa Nation qui inhumoit ſouvent les morts au milieu d'un boſquet (4). Cette forme d'inhumation n'étoit point autoriſée par les rits Perſes. Les prétendues richeſſes contenues dans le monument funèbre de Cyrus n'ont été imaginées que d'après des bruits vulgaires adoptés trop légèrement par Ariſtobule ; Quinte-Curce ne nous les a pas laiſſé ignorer. Alexandre, ſelon cet Ecrivain, en reconnut lui-même la fauſſeté, & fut ſurpris qu'un Roi auſſi puiſſant que Cyrus n'eut pas été enſeveli plus ſomptueuſement.

Arrien nous dit que Cambyſe avoit confié la garde du mau-

(1) Cyroped. L. VIII, p. 238, edit. Leuncl.
(2) Vid. Thom. Hyde de Relig. Veter. Perſarum, Cap. XXXIV. Pourquoi donc Plutarque nous dit-il qu'Alexandre permit à la mere & à la femme de Darius, d'enſevelir tous les Perſes qu'elles voudroient, p. 312 ? Les Grecs pèchent toujours contre le coſtume des nations étrangères.
(3) Peut-être ces derniers ne ſont-ils pas d'une antiquité auſſi reculée que ceux de Perſepolis. *Voyez* les Obſervations de M. de Caylus, Hiſt. de l'Acad. des Inſcr. Tom. XXIX, p. 144, & ſur les premiers tombeaux, le Voyag. de le Bruyn, T. IV, p. 393, &c. Celui de Chardin, T. II, *in*-4°. p. 162 & ſuiv.
(4) Van-Goens diatr. de Cepotaph. C. IV, V. VI.

ſolée de ſon père aux Mages, qui recevoit tous les jours une brebis, une meſure de farine & une de vin, & tous les mois un cheval, pour être employés aux ſacrifices qu'ils faiſoient aux manes de Cyrus (1). Ce récit eſt peu vraiſemblable : d'un Héros mort, les Perſes ne firent jamais un Dieu. Le coſtume religieux de cette Nation n'eſt pas mieux obſervé dans l'ouvrage de Quinte-Curce ; Darius y eſt repréſenté ſacrifiant aux divinités locales de Cilicie (2). On ne ſauroit encore approuver Arrien, lorſqu'il donne un Jupiter (3) aux Perſes, qui ne connurent jamais ni ſon nom, ni ſon culte. Ces Ecrivains avoient été ſéduits par l'exemple des Auteurs les plus célèbres de l'Antiquité, qui ne traitent pas avec plus d'exactitude la religion de ce peuple (4).

Harpalus évita par la fuite le ſupplice qu'Orſines avoit ſubi & dont j'ai tâché de développer la cauſe. Le Général Macédonien avoit eu des liaiſons intimes avec Alexandre lorſque Philippe vivoit encore. En montant ſur le Trône, le nouveau Monarque lui donna la garde de ſes tréſors ; mais Harpalus répondit mal à cette marque de confiance ; il ſe livra aux conſeils pernicieux d'un certain Tauriſcus, & s'enfuit à Mégare peu de tems avant la bataille d'Iſſus. Alexandre le fit revenir en lui accordant ſa grace, & voulut bien lui confier encore l'adminiſtration de ſes finances (5) & bientôt après ſon tréſor d'Ecbatane (6). Il eſt néceſſaire de rapporter ces faits conſervés par Arrien, parce qu'ils répandent, ſur la conduite d'Harpalus, une clarté que le récit des autres Hiſtoriens n'offre point ; tous ſuppriment ce premier délit qu'il eſt eſſentiel de connoître, afin de ne pas le confondre avec celui dont je vais examiner les circonſtances.

(1) Arr. L. VI, C. XXIX.
(2) *Sacrificium diis præſidibus loci fecit* Curt. L. III, C. VIII.
(3) Arr. L. IV, C. XX.
(4) *Voyez* la note (XXXIII).
(5) Arr. L. III, C. VI.
(6) Arr. L. III, C. XIX.

La nouvelle des châtimens qu'Alexandre avoit fait ſubir, à ſon retour des Indes, aux Gouverneurs convaincus de vexation & d'avoir malverſé dans leur charge, étant parvenue juſqu'à Harpalus dont la conduite n'étoit point exempte de reproches, cet homme ingrat & coupable, accompagné de ſix mille hommes qu'il avoit pris à ſa ſolde, vint ſe réfugier à Athènes & emporta avec lui d'immenſes richeſſes (1). Quinte-Curce rapporte que le Monarque Macédonien . . . . . « également irrité » contre Harpalus & contre les Athéniens, fit équiper une flotte » dans l'intention d'aller lui-même à Athènes. Pendant qu'il » méditoit en ſecret cette expédition, il reçut des lettres qui » lui apprenoient que ce Général s'étoit concilié avec ſon argent » la bienveillance des principaux citoyens de cette Ville ; mais » que bientôt après, il avoit été forcé d'en ſortir par une déli- » bération du peuple, & s'étoit réfugié auprès des troupes Grec- » ques, qui l'avoient arrêté ; qu'enfin *un certain voyageur* l'avoit » tué par trahiſon. Satisfait de ces nouvelles, ce Prince renonça » au deſſein qu'il avoit de paſſer en Europe (2) ». . . Comment un homme enfermé dans une priſon, au milieu d'un corps de troupes, peut-il être aſſaſſiné par un certain voyageur (3) ? Cela ne ſe conçoit pas aiſément.

Il eſt vrai qu'Harpalus fut chaſſé d'Athènes quelque tems avant la mort d'Alexandre, comme Diodore l'aſſure, & comme il eſt facile de l'inférer de ce que Plutarque rapporte ſur l'exil de Démoſthène (4). Le Général Macédonien ne fut point ſuivi par ſes troupes juſqu'à Athènes ; au ſortir de cette Ville, il fut les joindre à Ténare, dans la Laconie, où ils les avoit laiſſées,

(1) Plut. in Demoſt. T. IV, p. 431, Diod. n.° 108.
(2) Curt. L. X, C. II.
(3) *Trucidatum à quodam viatore per inſidias.*
(4) Diod. n.° 108. Plut. in Demoſt. Tom. IV, p. 431-433, & dec. Orat. Vit. T. II, Oper. p. 846.

lors de ſon débarquement (1). Il partit de ce lieu pour ſe rendre dans l'iſle de Crète, où Thimbron, un de ſes amis, qui s'empara dans la ſuite de Cyrène, le tua par trahiſon (2). Ce Thimbron eſt ſans doute le *certain voyageur* de Quinte-Curce, qui fait un anachroniſme, en faiſant mourir Harpalus avant Alexandre. Il eſt démontré par le témoignage de Diodore & d'Arrien (3), que ce Prince étoit déja mort lorſque ſon infidèle Tréſorier fut aſſaſſiné. Les paroles que Cicéron met dans la bouche de Diogène, qui mourut le même jour que le Conquérant de l'Aſie (4), ſembleroient encore confirmer le récit de ces Hiſtoriens. Ce Philoſophe cynique avoit coutume de dire que la fortune d'Harpalus accuſoit les Dieux, puiſque cet heureux brigand en jouiſſoit auſſi long-tems (5).

L'expulſion de ce Général Macédonien du territoire de l'Attique, arriva la troiſième année de la CXIII^e^ Olympiade, ſous l'Archonte Chrémès (6), deux ans avant la mort d'Alexandre. Uſſérius fixe avec raiſon l'aſſaſſinat d'Harpalus à l'année qui ſuivit celle de la mort de ſon maître (7), 323 ans avant Jéſus-Chriſt, Cephiſodore étant Archonte. Le P. Petau réunit dans la même année la fuite & la mort d'Harpalus (8) : l'autorité de Diodore & d'Arrien ſur leſquels il s'appuye, lui ſont abſolument contraires. Le projet de repaſſer en Europe que Quinte-Curce fait former à Alexandre, n'eſt pas rapporté par les autres Hiſtoriens : l'exécution de ce projet auroit porté un préjudice notable aux intérêts de ce Prince qui déploroit alors la perte d'Ephæſtion.

(1) Diod. n.° 108.
(2) Diod. loc. cit. *id.* L. XVIII, n.° 19, Arr. de reb. poſt. Alex. apud. Phot. col. 208. Strab. L. XVII, p. 576.
(3) Loc. ſupr. cit.
(4) Plut. Sympoſ. L. VIII, p. 715, T. II, Oper. Diog. Laert. L. VI, C. II, n.° II.
(5) Cic. de nat. Deor. L. III, C. 34.
(6) Corſini Faſt. Attic. T. IV, p. 48.
(7) Uſſer. Annal. p. 215.
(8) Petav. Doct. temp. L. XIII, T. II, p. 597.

Alexandre, ſelon quelques Auteurs, fit crucifier Glaucias, Médecin de ce favori (1) ; il conduiſit lui-même le char qui portoit le corps d'Ephæſtion, il ordonna de raſer le Temple d'Eſculape qui étoit à Ecbatane (2) : ce Dieu fut-il jamais connu des peuples de l'orient ? Pour avoir la permiſſion de rendre des honneurs divins à ſon favori, il envoya conſulter Jupiter Ammon, &c. &c. . . . . Arrien rejete avec raiſon toutes ces marques d'une douleur peu décente à un Souverain, & dignes d'un Barbare (3). Plutarque & pluſieurs autres Ecrivains ont compilé ces fables ſans aucun jugement (4). Ce Philoſophe nous aſſure qu'Alexandre fit abattre tous les créneaux des Villes circonvoiſines, & couper le poil aux chevaux & aux mulets. Ce dernier ſigne de deuil n'eſt cependant point hors de vraiſemblance : ce Prince imitoit en cela les Perſes. Les ſoldats de l'armée de Mardonius tondirent, par le même motif, leurs chevaux & toutes leurs bêtes de charge, à la mort de Maſiſtius (5). Diodore rapporte qu'Alexandre ordonna aux peuples de l'Aſie d'éteindre le feu ſacré, ce qui ne ſe pratiquoit qu'au décès des Rois de Perſes (6). Cet Ecrivain ajoute qu'Ephæſtion mourut des ſuites de ſon intempérance, à Ecbatane & non pas à Babylone, comme Juſtin & Polyen l'ont fauſſement avancé (7).

(1) Ap. Arr. L. VII, C. XIV.
(2) Diod. n.° 110.
(3) Arr. L. VII, C. XIV. Ce paſſage ſemble prouver qu'Arrien avoit compoſé ſon Hiſtoire d'Alexandre, après ſes diſſertations ſur la morale d'Epictète, où il adopte le ſentiment qu'il réfute ici. *Vid.* Arr. Diſſ. Epict. p. 314. ed. Upton. Un examen plus réfléchi lui fit rejeter ces bruits vulgaires, ſur la mort d'Ephæſtion ; peut-être auſſi ne faiſoit-il que rapporter les propres paroles de ſon maître.
(4) Plut. p. 64. In Pelopid. Tom. II, p. 238. Ælian. Var. Hiſt. L. VII, C. VIII. Lucian. de Calumn. T. III, p. 148-149.
(5) Herod. L. IX, C. 24.
(6) Diod. n.° 110. Cet Hiſtorien ne veut ſans doute parler ici que des feux particuliers, & non pas du feu *Behram*, que chaque province honoroit dans un ſanctuaire particulier. *Voyez* ſur ce feu, *Vendidad*, p. 341 & ſuiv. *Boundeheſch*, art. des feux.
(7) Juſt. L. XII, C. XII. Polyan. L. IV, C. III, p. 354.

Les détails dans leſquels eſt entré Diodore à l'occaſion de la pompe funèbre qu'Alexandre fit à ſon favori, & du faſtueux monument qu'il éleva en ſon honneur, ſont d'autant plus croyables, qu'ils s'accordent avec les régles de l'art (1). Ils paroiſſent avoir été extraits de l'ouvrage qu'Iphippus d'Olinthe avoit compoſé ſur la mort d'Alexandre & d'Ephæſtion (2).

Le Conquérant de l'Aſie s'avance vers Babylone, & les Députés de toutes les Nations viennent pour le féliciter de ſes ſuccès. Les Lybiens, les Carthaginois, les Brutiens, les Lucaniens, les Toſcans, les Scythes, les Celtes, les Ibériens &c. peuples dont la plupart connoiſſoient à peine le nom Macédonien, s'empreſsèrent de rendre hommage au Vainqueur de l'Aſie, ou plutôt à ſa fortune: l'orgueil de l'homme prend toujours le change. Diodore dit en général que tous ceux qui habitoient cette immenſe région, ſituée entre les côtes ſeptentrionales du golfe Adriatique & les colonnes d'Hercule, envoyèrent des Ambaſſadeurs à ce Prince (3). Ariſtus & Aſclépiades rapportoient qu'Alexandre avoit donné audience aux Députés des Romains, & que s'étant informé des mœurs & de la conſtitution politique de cette Nation, il avoit alors prédit ſa grandeur future (4). Clitarque avoit adopté cette Ambaſſade (5), rejetée, avec raiſon, par Arrien, (6) qui paroît encore n'ajouter aucune foi à la ſingulière nomenclature des peuples dont j'ai déja fait mention; il en parle

(1) Diod. n.° 113. Hiſt. de l'Acad. des Inſcr. Tom. XXXI. p. 76.

(2) *Vid.* Athen. L. IV, p. 146.

(3) Diod. n.° 113.

(4) Loc. ſupr. cit. Tite-Live nous aſſure que la réputation d'Alexandre n'étoit pas même parvenue dans ce tems juſqu'aux Romains, *quem ne famâ quidem illis notum arbitror fuiſſe*, L. IX, C. XVII; ce qui eſt très-vraiſemblable. Cet Hiſtorien contredit ici ce qu'il a avancé quelques pages auparavant, ſçavoir que les Romains avoient deſtiné Papirius Curſor à s'oppoſer aux entrepriſes d'Alexandre, ſi après avoir conquis l'Aſie, ce Prince en paſſoit Italie, C. XVI. La digreſſion que Tite-Live fait à cette occaſion, eſt auſſi ridicule que déplacée.

(5) Ap. Plin. L. III, C. V.

(6) L. VII, C. XV.

comme

comme d'un bruit public; on l'auroit ſans doute diſpenſé de l'inſérer dans ſon ouvrage. La réfutation même des fables ne doit point entrer dans l'hiſtoire qui n'eſt qu'un choix de vérités ou de vraiſemblance; la critique des faits n'en eſt que l'échafaudage.

Parmi les projets dont s'occupoit Alexandre, au retour de ſon expédition des Indes, Quinte-Curce en ſuppoſe un très-analogue au génie de ce Prince; mais les moyens qui devoient en procurer l'exécution, n'ont pu être imaginés que par cet Hiſtorien. Les Gouverneurs de la Méſopotamie eurent ordre, ſelon lui, de faire couper des bois au Mont-Liban, d'où ils devoient être tranſportés à Thapſaque. Ce lieu étoit deſtiné à la conſtruction de pluſieurs ſeptirèmes; de-là ils auroient enſuite été conduits juſqu'à la mer, pour compoſer la flotte Macédonienne (1).

Thapſaque étoit ſituée ſur l'Euphrate dont le cours, depuis cette Ville juſqu'à Babylone, étoit évalué à 4800 ſtades par Hypparque & Eratoſthène. Ce dernier Ecrivain comptoit enſuite, depuis Babylone juſqu'aux embouchures de l'Euphrate, 3000 ſtades (2). En admettant le ſyſtême ordinaire ſur les galères des Anciens à pluſieurs rangs de rames (3), un ſeptirème auroit dû tirer trente-neuf pieds & huit pouces d'eau; c'eſt-à-dire, autant que nos vaiſſeaux à trois ponts de cent ou cent vingt pièces de canon. Eſt-il poſſible que, dans un ſi grand éloignement de la mer, l'Euphrate fût aſſez conſidérable pour porter ces maſſes énormes? On ne pouvoit d'ailleurs, à cette diſtance, avoir le ſecours de la

(1) *Septiremes omnes eſſe, deducique Babylonem.* Curt. L. X, C. I.

(2) Hypparque faiſoit dire à Eratoſthène des choſes qu'il n'avoit jamais avancé. *Vid.* Strab. L. II, p. 53 & ſeq. Je rapporte ſeulement ici le calcul ſur lequel ces deux Auteurs s'accordoient.

(3) Scheffer. de Milit. Nav. Veter. L. I, C. IV.

marée pour les mettre à flot. Polybe nous apprend que les eaux de ce fleuve étoient très-baſſes en hiver, & qu'elles croiſſoient beaucoup pendant l'été par la fonte des neiges : mais comme dans ce temps on les dérivoit pour arroſer les terres, le lit de l'Euphrate n'étoit preſque pas navigable, & pouvoit encore moins ſervir aux tranſports des troupes & des munitions de guerre (1). C'eſt ſans doute la raiſon qui obligeoit les Arméniens, lorſqu'ils deſcendoient juſqu'à Babylone, de n'employer dans ce trajet que des bateaux de tronc de ſaule, couverts extérieurement avec des peaux (2). Dans l'endroit même où devoit être le chantier des ſeptirèmes, il y avoit au milieu de ce fleuve un gué, lorſque l'armée Macédonienne traverſa l'Euphrate pour entrer dans la Méſopotamie (3) : tout concourt donc à démontrer que le projet d'Alexandre n'a pu être imaginé que par Quinte-Curce (4).

Les prédictions de Calanus, du Devin Pythagore & des Chaldéens, & cette foule de préſages qui annoncèrent la mort du Conquérant de l'Aſie, ont été préſentés avec des couleurs triſtes & ſombres par ſes Hiſtoriens, pour rendre, ſelon la penſée de Plutarque, très-pathétiques les derniers momens du Maître du monde, & finir ſa vie par un coup de théatre capable de produire tout-à-la fois la terreur & la pitié (5) : ſentimens plus propres à la tragédie qu'à l'hiſtoire, comme le remarque Polybe qui fait, à l'occaſion de la mort d'Agathocle, des obſervations judicieuſes ſur les Hiſtoriens qui la rapportent. Ces obſervations peuvent s'appliquer naturellement aux Ecrivains de la vie d'Alexandre qui méritent cependant quelque indulgence.

(1) Polyb. T. II, p. 195.
(2) Herod. L. I, C. 194. *Voyez* la note (XXXIII).
(3) Arr. L. III, C. VII.
(4) *Voyez* la note (XXXIV).
(5) Plut. 97.

L'imagination ſe plaît toujours à ajouter à cette idée commune : celui qui hier étoit aſſis ſur le Trône de l'Univers, eſt aujourd'hui plongé dans la nuit du tombeau ; penſée affligeante pour l'humanité, mais qui ſoulage l'amour-propre.

Les ſiniſtres préſages qui devancèrent la mort du Vainqueur de l'Orient n'ont point été inventés par les Hiſtoriens de ce Prince. Plutarque n'a pas raiſon de croire qu'ils en furent les auteurs. Ces bruits, accrédités dans la ſuite par la ſuperſtition, avoient été répandus par les Gouverneurs des Provinces conquiſes. Frappés des punitions qu'Alexandre avoit fait ſubir à ceux qui avoient malverſé ou vexé les peuples pendant ſon abſence, ils vouloient éloigner leur maître de la capitale de ſon Empire, où il auroit joui d'un loiſir qui auroit pu leur être funeſte. C'eſt pour cela qu'Apollodore d'Amphipolis, Commandant de Babylone, gagna ſon frere le Devin Pythagore, lequel découvrit alors dans les entrailles des victimes les marques ſiniſtres qui défendoient l'entrée de cette Ville au Monarque Macédonien (1).

Les Prêtres Chaldéens avoient favoriſé les vues de leur Gouverneur, par des motifs très-preſſans, puiſqu'ils étoient dictés par l'intérêt : Arrien nous les fait connoître. Au retour de ſon expédition malheureuſe contre la Grèce, Xerxés avoit détruit tous les Temples des Babyloniens ; le plus célèbre & le plus riche, celui de Bélus, ne fut point épargné. Les Rois d'Aſſyrie avoient annexé à ce Temple un domaine conſidérable & un tréſor particulier, également deſtiné à ſon entretien & aux dépenſes des ſacrifices. Depuis l'époque de ſa deſtruction, les Prêtres Chaldéens jouiſſoient paiſiblement & ſans aucuns frais de ces revenus. Les ordres qu'avoit donnés Alexandre pour rétablir cet édifice

(1) Plut. 97.

pendant ſon abſence, n'ayant produits que des effets très-lents ; ce Prince réſolut d'employer ſon armée pour en hâter l'exécution. Ces Prêtres craignant d'être recherchés ſur l'adminiſtration des biens conſacrés à Bélus, & d'être privés d'une jouiſſance commode, publièrent que l'entrée de Babylone ſeroit funeſte à leur nouveau maître, & ſupposèrent une multitude de préſages, afin de l'éloigner de cette Ville (1).

Si Alexandre avoit paru ajouter foi à ces prédictions, il auroit démenti ſa divinité. Ce Prince avoit l'ambition de paſſer pour immortel, s'embarraſſant fort peu que ſa mort découvrît l'impoſture, qui n'en auroit pas moins favoriſé pendant ſa vie ſes vaſtes projets. Il conçut aiſément de quelle utilité il ſeroit pour lui, que les Nations de la Grèce & de l'Orient puſſent imaginer qu'il étoit un homme d'une trempe céleſte. Quinte-Curce, dans le diſcours qu'il fait prononcer à Alexandre contre Hermolaus, développe très bien les motifs de la conduite de ce Prince. . . . . « Jupiter, dit-il, m'a offert le nom de ſon fils. » L'acceptation de cette qualité n'eſt point contraire à nos in- » térêts. Plût au ciel que les Indiens me crûſſent un Dieu ! La » renomée détermine le ſuccès de la guerre, & ce qui eſt faux » tient ſouvent la place du vrai (2) ».

Ce Conquérant employa ſouvent avec ſuccès le pouvoir de la ſuperſtition. Veut-il ſe défaire d'un ſujet dont il ſoupçonne la fidélité, Ariſtandre interprète ſuivant ſes vues un ſonge que ce Prince a eu ; & Alexandre, fils d'Œrope, eſt dépoſé de ſa charge (3). L'apparition d'une aigle lui ſuffit pour ne pas adopter le ſentiment de Parménion, en ménageant le crédit que ce vieux Capitaine avoit ſur l'eſprit des ſoldats (4). Faut-il

(1) Arr. L. VII, C. XVII.
(2) Curt. L. VIII, C. VIII.
(3) Arr. I. I, C. XXV.
(4) Arr. L. I, C. XVIII.

intimider les Grecs & ſubjuguer leur inquiétude, une multitude de préſages annoncent la deſtruction de Thèbes (1). Les émiſſaires du Monarque Macédonien eurent ſans doute ſoin d'enfler le récit de ces eſpèces de prodiges & d'en augmenter le nombre à proportion de l'effet qu'ils produiſoient. Les Hiſtoriens de ce Prince n'ont point inventé les faits ſurnaturels & incroyables répandus dans leurs ouvrages ; on doit ſeulement leur reprocher de les avoir rapportés ſans diſcerner ce qui a pu les faire ſuppoſer, ou ſimplement appliquer au Conquérant de l'Aſie. Il eſt tems d'examiner le récit de ces Ecrivains ſur la mort d'Alexandre.

Dans un fragment des Éphémérides conſervé par Arrien (2), & extrait avec peu d'exactitude par Plutarque (3), les progrès de la dernière maladie de ce Prince ſont marqués jour par jour, & les ſymptômes du mal y ſont trop bien caractériſés pour qu'on puiſſe méconnoître la cauſe de ſa mort. Alexandre paſſa la journée chez Médias à jouer, &, quoiqu'il eût la fièvre, il mangea beaucoup le ſoir (4). Ariſtobule rapportoit qu'étant dans la chaleur de la fièvre & fort altéré, ce Prince but du vin, ce qui lui donna des accès de frénéſie (5), & il mourut le vingt-huit du mois de Dæſius (6). Diodore de Sicile & pluſieurs autres Ecrivains (7) réuniſſent leurs autorités en faveur de l'opinion d'Ariſtobule & des Éphémérides. Quinte-Curce & Juſtin voudroient cependant nous perſuader qu'Alexandre fut empoiſonné ; & pour accréditer leur opinion ils ajoutent que le pouvoir de ſes ſucceſſeurs empêcha que la connoiſſance & les preuves de ce forfait ne parviniſſent à la poſtérité (8). Je penſe au contraire que la guerre

(1) Ælian. L. XII, C. LVI. Diod. n.° 10. Pauſan. Bœot. C. VI.
(2) Arr. L. VII. C. XXV.
(3) Plut. p. 98.
(4) Loc. ſup. cit.
(5) Ap. Plut. p. 98.
(6) Arr. loc. ſup. cit.
(7) Diod. n.° 117. Juſt. L. XII, C. XIII. Corn. Nep. de Regib. Ælian. Var. Hiſt. L. III, C. XXIII. Senec. Epiſt. 83. Macrob. v. 21, &c.
(8) Curt. L. X, C. X. Diod. n.° 118. Juſt. L. XII, C. XIII.

opiniâtre qu'ils ſe faiſoient, auroit dû les engager à publier ce crime & à s'en accuſer mutuellement. Chaque prétendant au Trône avoit intérêt à décrier ſon concurrent.

Empruntons de Quinte-Curce les détails de ce prétendu complot. Alexandre ſe plaignoit depuis long-tems d'Antipater, & l'on diſoit qu'il avoit envoyé Cratère pour l'en défaire. Le Gouverneur de la Macédoine prévint le coup, & remit entre les mains de Caſſandre, ſon fils, un poiſon violent en lui ordonnant de le porter à Iolas, ſon frere, Echanſon du Roi, qui devoit le verſer dans la coupe de ce Prince (1). Cette fable a donné lieu à pluſieurs Auteurs de croire que le Conquérant de l'Aſie avoit été enlevé par une mort violente (2). Arrien nous dit qu'il rapporte cette conſpiration d'Antipater, plutôt afin de ne pas paroître l'ignorer, que pour la foi qu'on doit y ajouter (3).

Selon Plutarque, on n'eut point de ſoupçon de cet empoiſonnement dans le tems de la mort d'Alexandre; ils furent ſans doute répandus par Olympias. Cette Princeſſe, pour flétrir la mémoire d'Antipater à qui elle avoit voué une haine éternelle, fit jeter au vent, huit ans après la mort de ſon fils, les cendres d'Iolas accuſé injuſtement d'avoir donné le poiſon à Alexandre. Sous le prétexte de punir les complices de ce Régicide, cette méchante femme fit mourir une multitude de perſonnes (4), victimes de ſa vengeance & de ſes caprices.

Les Éphémérides d'Alexandre rapportent la mort de ce Prince au vingt-huit du mois de Dæſius de l'année Macédonienne, lequel

(1) Curt. L. x, C. x.
(2) Plin. L. xxx. C. xvii. Ælian. Hiſt. Anim. L. v, C. xxix. Plut. de Invid. C. v. Dion. Chryſoſt. Orat. de Fort. Sextus Empiric. adv. Gramm. L. i, C. xii. Pauſan. Arcad. C. xviii. Vitruv. L. xiii, C. iii. Tacit. Annal. L. ii, C. xxiii. &c.
(3) Arr. L. vii, C. xxvii.
(4) Plut. p. 98.

répond à celui de Thargelion, pénultième mois de l'année Attique. L'époque de cet événement doit donc être fixée à la fin de la première année de la CXIV^e Olympiade, Hégéſias étant Archonte, 430 ans après la fondation de Rome, & 324 ans avant Jéſus-Chriſt. Alexandre vécut 32 ans 10 mois & 22 jours, & non pas 32 ans & 8 mois moins 3 jours, comme le rapportoit Ariſtobule (1). Ce Prince fut 12 ans & 8 mois ſur le Trône (2). Le P. Péteau place, ſans aucun fondement, la mort de ce Prince au commencement de la première année de la CXIV^e Olympiade (3): je ne ſaurois rien ajouter à la réfutation qu'a fait de ſon ſentiment le judicieux P. Corſini (4), qui s'eſt fait par ſes ouvrages un nom qui ne périra qu'avec le goût de l'érudition.

Diviſion de l'Empire d'Alexandre.

Les Hiſtoriens de la vie d'Alexandre nous en ont-ils impoſé, en nous aſſurant que ce Prince ne ſe nomma point de ſucceſſeur, & qu'il répondit ſimplement à ceux qui lui demandèrent à qui il laiſſoit ſon Empire, *au meilleur, au plus digne* (5)? Ce récit ſemble être en oppoſé à celui du Livre des Macchabées. Tâchons de concilier ces différens Écrivains, ſans pourtant nous écarter des principes avoués par la ſaine critique, ni du reſpect qui eſt dû à l'autorité du Texte ſacré.

Après avoir dit qu'Alexandre ſe mit au lit, & qu'il connut que le moment de ſa mort approchoit, l'Auteur du Livre des Macchabées, ſuivant la Vulgate, qui ne diffère point

(1) Ap. Arrian. L. vii, C. xxviii.
(2) Arrian. L. vii, C. xxviii.
(3) De Doct. temp. Lib. Paralip. T. II, p. 859 & ſeq.
(4) Corſini, Faſt. Attic. Tom. IV, p. 50-51.
(5) *Ei qui eſſet optimus*, Curt. L. x, C. v. *Dignisſimum*. Juſtin. L. xii, C. xv. τῷ κρατίστῳ. Arr. L. vii, C. xxvi. Diod. n.° 117.

dans ce verſet du Texte Grec ni de la verſion Syriaque, s'exprime en ces termes : *Et vocavit pueros ſuos nobiles, qui ſecum erant nutriti à juventute ; & diviſit illis regnum ſuum, cùm adhuc viveret* (1). « Et il appella les jeunes Seigneurs de ſa » Cour qui avoient été nourris avec lui, dès l'enfance ; & il » leur partagea ſon Royaume *lorſqu'il vivoit encore* ».

Le vrai ſens de ce paſſage a été entrevu par pluſieurs Commentateurs : je me flatte cependant de le mettre, par une marche différente de la leur & beaucoup plus ſimple, dans un nouveau jour.

Ces expreſſions *& diviſit illis regnum ſuum*, ſignifient qu'Alexandre partagea ſon Royaume aux Grands de ſa Cour, pour le poſſéder, non pas en toute ſouveraineté, mais ſeulement en qualité de Satrapes.

Nous liſons dans les neuvième & dixième verſets, que les Généraux Macédoniens s'étant fortifiés, ou ayant établi leur autorité dans les contrées qui leur étoient échues en partage (2), ſe mirent la Couronne ſur la tête, après la mort de ce Prince (3). Ce récit de l'Auteur du Livre des Macchabées nous développe parfaitement la conduite des ſucceſſeurs d'Alexandre, qui, après avoir étendu leur puiſſance, & l'avoir aſſurée par la mort de ceux qui auroient pu leur diſputer le Trône, ſe firent proclamer Rois & ceignirent le Diadême.

Le texte de l'Écriture diſtingue donc deux faits très-différens ; le choix que fit Alexandre de pluſieurs Seigneurs de ſa Cour pour gouverner ſes Etats, & l'uſurpation de l'autorité Royale

(1) Mac. L. I, C. I, v. 7.
(2) *Et obtinuerunt pueri ejus Regnum, uniuſquiſque in loco ſuo.* ℣. 9. *Vid.* Menoch. Comment. ſcript. Tom. II, ed. Aven. p. 356, ubi explic. voc. *Pueri ejus.*
(3) *Et impoſuerunt omnes ſibi diadematâ poſt mortem ejus.* ℣. 10.

dont

par ces Seigneurs quelque tems après le décès de ce Prince, qui n'eut point intention d'arracher le ſceptre des mains de ſes deſcendans. Si l'Ecrivain ſacré eût entendu que cette élection emportoit avec elle le droit de regner, auroit-il caractériſé en termes clairs & précis la manière dont les Généraux Macédoniens s'arrogèrent dans la ſuite ce méme droit? On ne peut à-la-fois hériter du Trône & l'uſurper.

Le premier des faits, dont je viens de parler, n'eſt littéralement énoncé dans aucun Auteur profane ; mais il eſt une conſéquence néceſſaire des événemens que ces Auteurs rapportent, puiſqu'ils en ſuppoſent la vérité. D'ailleurs ce fait eſt appuyé par une tradition dont nous trouvons des veſtiges chez les Anciens & chez les peuples de l'orient : cette tradition fixera bientôt toute mon attention.

Aridée, frère d'Alexandre, monta ſur le Trône après la mort de ce Monarque, regna quelques années & mourut (1). Les Généraux Macédoniens, qui n'avoient d'autre autorité que celle qu'ils exerçoient en ſon nom & ſous celui des enfans d'Alexandre, n'osèrent ſe déclarer Rois. Roxane & ſon fils ayant été tués par Caſſandre (2), & Hercule, fils de Barcine, par Polyperchon (3), l'ambitieux Antigone laiſſa alors tomber le maſque, & prit les ornemens & le titre de Roi (4). Ses rivaux ſe hâtèrent d'imiter ſon exemple. Juſqu'à cette époque, ces Généraux avoient uſurpé le pouvoir & les Etats de leur maître, mais ſous le ſpécieux prétexte de le ſervir (5). Seleucus, qui ſouffroit avec impatience ce dé-

(1) Diod. L. XVIII, n.° 2. Juſt. L. XIII, C. III.
(2) Diod. L. XIX, n.° 105.
(3) Diod. L. XX, n.° 28.
(4) Diod. L. XX, n.° 53. Plut. T. V, in Demetr. p. 22-23.
(5) *Quippè paulò antè Regis Miniſtri, ſpecie Imperii alieni procurandi, ſinguli ingentia invaſerunt regna.* Curt. L. X, C. IX.

guiſement, avoit cependant toujours craint de ſe montrer aux yeux des Macédoniens avec les marques de la Royauté; il ſe contentoit de les prendre lorſqu'il donnoit audience aux peuples barbares ou étrangers (1).

Si Alexandte eût diſtribué ſes conquêtes aux Grands de ſa Cour pour les poſſéder en pleine ſouveraineté, il eſt très-probable que les ordres de ce Prince auroient été exécutés, du moins en partie, & que ceux qui auroient été choiſis pour regner, n'auroient pas manqué de le publier. Mais au contraire la Race Royale fut toujours reſpectée, & perſonne ne s'en arrogea les droits (2), qu'après qu'elle eût été entièrement éteinte, & lorſque la mort de Perdiccas & celle d'Eumène qui s'étoient déclarés protecteurs de la famille d'Alexandre, eurent laiſſé le champ libre aux concurrens (3).

On pourroit m'objecter que les Seigneurs Macédoniens ſe partagèrent eux-mêmes l'Empire (4); mais il eſt aiſé d'appercevoir que ce furent le crédit & l'autorité des prétendans qui mirent des obſtacles aux dernières volontés d'Alexandre. Dans cette eſpece d'Anarchie militaire, la force dut l'emporter ſur le droit & être l'unique règle de ce partage illégal. Peut-être encore que Perdiccas, qui préſidoit à toutes les délibérations, ſe permit, ſuivant ſes caprices ou ſon intétêt, de faire des changemens aux ordres de ſon maître, qui lui avoit remis en mourant ſon anneau en ſigne de prédilection, & comme à ſon exécuteur teſta-

(1) Plut. in Demetr. p. 23.

(2) *Hujus honoris ornamentis tamdiù omnes abſtinuerunt, quamdiù filii regis ſui ſupereſſe potuerunt. Tanta in illis verecundia fuit, ut, cum opes regias haberent, regum tamen nominibus æquo animo caruerint, quoad Alexandro juſtus hæres fuit.* Juſt. L. XV, C. II. *Voyez* la note (XXXV).

(3) Corn. Nep. in Eumen. C. VI.

(4) Curt. L. X, C. X. Diod. L. XVIII, n.° 2. Juſt. L. XIII, C. IV.

mentaire, au conſervateur de ſon Empire (1), au Tuteur de ſes enfans (2).

Ce fut vraiſemblablement ce Général qui lui étoit attaché par les liens du ſang (3), qu'Alexandre voulut déſigner, en répondant à ceux qui l'interrogeoient, qu'il laiſſoit ſon Empire *au meilleur, au plus digne;* entendant par-là ſans doute la régence de ſes Etats qu'il donnoit à Perdiccas pendant la minorité de ſes enfans, & non le pouvoir de les gouverner en qualité de Roi, ni le droit de les tranſmettre à ſes deſcendans au préjudice de ceux de ſon légitime maître.

Peut-être encore que ce Monarque, ne laiſſant que des enfans en bas-âge, qu'il avoit eus des veuves ou des filles des vaincus, n'oſa faire tomber directement ſon choix ſur aucun d'eux, de peur de mécontenter les Macédoniens. Il crut donc qu'il étoit plus prudent de laiſſer aux grands de ſa Cour le droit de lui choiſir pour ſucceſſeur celui qu'ils jugeroient le plus capable de porter le fardeau de l'Empire, de le choiſir, dis-je, dans ſa famille, mais non pas de la priver du Trône de ſes Pères. Tel eſt, ce me ſemble, l'explication aſſez plauſible que l'on peut donner aux dernières paroles d'Alexandre, qui s'imagina ſatisfaire l'ambition des Grands de ſa Cour, en leur diſtribuant, avant de mourir, ſes conquêtes en forme de Satrapies, & que le reſpect dû à ſa mémoire, conſerveroit à ſes enfans ou à ſes parens la ſuprême puiſſance.

On nous permettra encore une conjecture; elle eſt favorable au récit du Livre des Macchabées. Les dernières paroles d'Alexandre peuvent avoir été ſuppoſées par ſes Généraux. L'ambiguité des diſpoſitions de ce Prince diſculpoit aux yeux de l'armée

(1) Diod. L. XVIII, n.° 2.

(2) Curt. L. X, C. II. Corn. Nep. in Eumen. C. II.

(3) Polyan. L. VIII, C. LX.

leur conduite tumultueuſe, & autoriſoit leurs prétentions qui devoient bientôt embraſer l'Univers, & faire couler des ruiſſeaux de ſang. C'eſt ſans doute par le même motif qu'ils ont fait dire au Monarque expirant, qu'il prevoyoit que les diſſentions, produites par ſa mort, lui préparoient d'étranges jeux funèbres (1).

Pluſieurs anciens Auteurs dont les écrits ne ſont point parvenus juſqu'à nous, aſſuroient qu'Alexandre avoit diſtribué par ſon Teſtament les Provinces de ſon Empire. Les expreſſions de Quinte-Curce ne ſont point équivoques ſur ce ſujet, elles s'accordent avec le récit du Livre des Macchabées. Il ne faut cependant pas conclure comme cet Hiſtorien profane, que ces traditions étoient fauſſes (2); il eſt à préſumer au contraire que les ſucceſſeurs du Conquérant de l'Aſie, devoient gêner la plume des Ecrivains contemporains, & les empêcher de publier les diſpoſitions de ce Prince. Une politique prévoyante leur faiſoit craindre que s'ils n'euſſent pas été élus, le titre fondamental de leur Royauté, qui étoit l'autorité qu'Alexandre avoit confiée avant que de mourir, *cum adhuc viveret*, aux Grands de ſa Cour, autorité devenue ſouveraine par la mort de ſes héritiers, que ce titre ne fût anéantie; & que les peuples déſabuſés, & ſoulevés à cauſe de leur gouvernement tyrannique, n'euſſent ſaiſi ce prétexte pour ſecouer le joug & changer de domination.

Quinte-Curce n'eſt pas le ſeul Ecrivain de l'Antiquité qui ait fait mention des dernières diſpoſitions d'Alexandre. Diodore nous aſſure que ce Prince avoit mis en dépôt chez les Rhodiens un Teſtament qui contenoit ſes volontés ſur le ſort de ſon

(1) Curt. L. x, C. v. Plut. Apopht. p. 180, T. II.

(2) *Credidere quidam teſtamento Alexandri diſtributas eſſe Provincias; ſed famam hujus rei, quamquam ab auctoribus tradita eſt vanam fuiſſe comperimus.* Curt. L. x, C. x.

Empire (1). Ammien-Marcellin parle auſſi d'un Teſtament de ce Prince, dans lequel il ſe choiſiſſoit un ſucceſſeur (2). Moyſe de Chorène, Ecrivain du cinquième ſiècle & dont l'autorité n'eſt pas mépriſable, n'a point oublié cette diviſion de l'Empire d'Orient, & ces dernières diſpoſitions du Conquérant Macédonien (3). Malala rapporte dans ſa Chronique qu'avant d'expirer, Alexandre ordonna que chacun de ſes Capitaines regneroit dans la Province qu'il gouvernoit alors (4). L'Auteur de la Chronique dont Scaliger à publié l'extrait ne diffère point de Malala (5): mais le témoignage de ces Ecrivains du moyen âge ne peut être ici d'un grand poids: ils n'ont fait que copier le Livre des Macchabées.

Les Orientaux ont conſervé dans leurs écrits quelques débris de la tradition qui concerne le partage qu'Alexandre fit de ſon Empire avant ſa mort. Le Tarikh-Montekheb dit que « ce » Roi partagea, un peu avant ſon décès, les Provinces de la » Perſe entre les enfans des Princes qu'il avoit dépouillés, & » les leur donna à foi & hommage ». . . . . Sangiac-Tharikilé ajoute, « qu'Alexandre étant mort, ces Princes, de » tributaires ou feudataires qu'ils étoient, ſe rendirent abſolus » & Souverains (6) ». . . . . La diviſion de la Perſe entre les Princes détrônés, eſt une erreur. Par les feudataires, ces Auteurs veulent ſans doute déſigner les Satrapes qui avoient preſque une auſſi grande autorité que celle des anciens Vaſſaux de nos Rois.

(1) Diod. L. xx, n.° 80.

(2) Amm. Marc. L. xxiii, C. vi.

(3) *Igitur Alexander ille Macedo.... totius orbis Imperio potitus, cum regnum ſuum inter plures teſtamento partibus eſt, ita tamen ut Macedonum Imperium generatim univerſeque appellaretur, ipſe è vitâ exceſſit.* Hiſt. Armen. ex verſ. Wiſthon, L. ii, C. i. p. 82, 83.

(4) Chronic. L. viii, p. 82. Ap. ſcript. Hiſt. Byſ. ed. Ven.

(5) Chronic. exc. p. 72.

(6) Herbelot, Bibl. Orient. p. 318. *Voyez* Mirkhond. Sect. xxi.

Cyrus, pour ſubvenir aux beſoins de ſon vaſte Empire, & ſe ſoulager, lui & ſes ſucceſſeurs, du fardeau du gouvernement, créa la charge de Satrape. Ceux qui l'exerçoient avoient une autorité preſque ſans bornes; le droit de lever des impôts leur appartenoit, & ils étoient chargés du payement des troupes (1) dans leurs gouvernemens, qui furent même donnés en apanage aux enfans des Rois de Perſe. Hyſtape, fils d'Artaxerxès, poſſéda la Bactriane en qualité de Satrape (2). Le jeune Cyrus jouiſſoit, ſous le même titre, du commandement de l'Aſie Mineure. On peut juger par les préliminaires de ſon expédition qui ſe termina à la bataille de Cunaxa, quelle étoit l'étendue du pouvoir confié au Satrape, & combien cette charge étoit dangereuſe entre les mains d'un homme ambitieux & doué des talens qui forment un Général.

Alexandre adopta non-ſeulement les mœurs des Perſes, mais encore les principes & la forme de leur gouvernement. Il établit des Satrapes dans tout ſon Empire. La plupart des Hiſtoriens qui ont parlé du partage qui en fut fait à ſa mort, ont déſigné par le nom de Satrapie, les portions qui échurent à chacun de ces Généraux, & ont appellé Satrapes ceux qui les gouvernèrent (3). Appien, en faiſant mention des événemens qui ſuivirent la mort du Conquérant Macédonien, nous dit que ſes Généraux, de Satrapes devinrent Rois (4). Ils abusèrent donc du pouvoir qui leur avoit été donné. Alexandre n'avoit point prévu le danger de cette diſtribution lorſqu'il partagea les Provinces de ſon Empire, quelque tems avant que de rendre le

(1) Xenop. Cyrop. L. VIII, p. 637 ed. Hut. *Voyez* la note (XXXVI).
(2) Diod. L. XI, n.° 69.
(3) Plut. in Eumen. in Demet. Diod. L. XVIII. Appian. Syriac. Arr. de reb. poſt. Alex. Ap. Phot. &c.
(4) Βασιλεῖς ἅπαντες ἐκ σατραπῶν ἐγίγνοντο. Syr. T. I, p. 197. *Sic reges ex præfectis facti.* Juſt. L. VIII, C. IV.

dernier ſoupir, *cum adhuc viveret;* diſtribution qui, dans ſon origine, n'étoit point différente de celle que Cyrus fit auſſi de ſes Etats (1), peu de tems avant ſa mort, à ceux de ſes amis qui lui parurent les plus propres au gouvernement. Les ſuites de celle-ci auroient peut-être été également funeſtes, ſi, comme Alexandre, Cyrus n'avoit laiſſé de ſa race qu'un frère imbécille, des enfans à naître ou en bas-âge.

La Prophétie de Daniel ſur le Conquérant Macédonien autoriſe l'explication que je viens de donner du ſeptième verſet du premier Livre des Macchabées, & elle s'accorde avec le récit des Auteurs profanes. Ce Prophete, après avoir annoncé qu'il s'élévera un Roi puiſſant dont les Etats s'étendront fort loin & qui fera tout, au gré de ſes deſirs, continue en ces termes. . . . . « Son Empire exiſtant encore, ſera renverſé » & diviſé en quatre parties (2) » . . . . . Daniel a voulu indiquer, par ces paroles que les Etats d'Alexandre, ſe trouvant réunis après la mort de ce Prince, ſeront enſuite diviſés: l'événement juſtifia cette prédiction.

Non-ſeulement les conquêtes d'Alexandre furent partagées en quatre grandes Monarchies; mais même des étrangers, ſuivant la Vulgate, ou ſimplement d'autres particuliers, comme porte le texte hébreu de Daniel & les Septante, eurent part à ce démembrement & ſe firent proclamer Rois. Arrien, Diodore, Dexippe & Juſtin (3) nous apprennent que pluſieurs Satrapes des Provinces éloignées de l'Orient profitèrent des diſſentions

(1) Xenop. Cyrop. L. VIII, p. 637, 659.
(2) Je ſuis ici les Septante, ᾧ ὡς ἂν στῇ ἡ βασιλεία αὐτῦ, Dan. C. XI, V. 4.
(3) Arr. de reb. poſt. Alex. Ap. Phot. Col. 215. Diod. L. XVIII, n.° 3. Dexip. Ap. Phot. col. 202. Juſt. L. XIII, C. IV.

des Macédoniens pour se soustraire à leur domination. Theodote, Gouverneur de la Bactriane, en donna le premier exemple, qui fut bientôt suivi par les autres peuples de ces contrées (1).

(1) *Defecit, regemque se appellari jussit: quod exemplum secuti totius Orientis populi, à Macedonibus defecere.* Just. L. XLI. C. IV.

Fin de la troisième Section.

QUATRIEME SECTION.

EXAMEN
DES DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES,
Rapportés par les Historiens d'Alexandre.

LES ANCIENS Historiens rassembloient avec soin & par de longues & pénibles courses, les matétiaux de leurs ouvrages. Ils ne sauroient être comparés à ces Ecrivains oiseux, qui compilent dans leur Cabinet tous les mémoires qu'ils peuvent avoir, & dont l'imagination supplée à ceux qu'ils n'ont pas : des rélations souvent infidèlles & toujours insuffisantes sur les diverses régions où se passent les événemens qu'ils racontent, sont leur unique ressource. Polybe gravit au sommet des Alpes pour y reconnoître la marche d'Annibal ; il voyagea beaucoup, avant que de publier son histoire. Hérodote lui en avoit donné l'exemple : cet Auteur a mis une si grande exactitude dans ses descriptions, que la plupart méritent d'être préférées à celles des Ecrivains postérieurs, & quelquefois même aux détails géographiques des Historiens d'Alexandre.

La science du Globe terrestre doit sans doute beaucoup aux exploits de ce Conquérant ; mais ceux qui l'accompagnèrent dans ses expéditions, ne donnant pas à la réflection le temps d'effacer les fausses impressions que le premier coup-d'œil, toujours inexact & incertain, produit sur des esprits aveuglés par la pros-

périté, induiſirent en erreur leurs contemporains. J'examinerai donc non-ſeulement les fautes commiſes par les Hiſtoriens d'Alexandre, mais encore celles que les conquêtes de ce Prince avoient introduites dans l'ancienne Géographie; ce qui m'entraînera quelquefois dans des digreſſions qui m'ont paru néceſſaires : ſi le lecteur en juge comme moi, elles méritent ſon indulgence.

De l'Aſie Mineure.

Le docte Saumaiſe a très-bien obſervé que Quinte-Curce confond le Marſyas (1) qui traverſoit Célœne, Ville détruite & enſuite réédifiée à quelque diſtance de ſon ancienne ſituation ſous le nom d'Apamée par Antiochus-Soter (2), avec le Lycus qui baignoit les murs de Laodicée. Ces deux rivières ſe jetoient dans le Mæandre à plus de 500 ſtades l'une de l'autre, du nord au ſud-eſt, dans la Phrygie Pacatienne (3).

Quinte-Curce, en parlant de l'arrivée d'Alexandre à Gordium, Capitale de la Phrygie & qui fut autrefois le ſéjour du fameux Roi Midas, nous aſſure que cette Ville étoit ſituée ſur la rivière de Sangaris, & également diſtante de la mer du Pont & de celle de Cilicie (4). Gordium qui n'étoit plus du tems de Strabon (5) qu'un Village, fut rétabli bientôt après pendant le règne d'Auguſte, ſous le nom de Juliopolis (6). La poſition que lui donne M. d'Anville (7), à 25 lieues du Pont-Euxin & à 80 lieues de la mer de Cilicie, s'accorde avec ſa latitude de 40 degrés &

(1) Salmas. Exercit. Plin. p. 582. Curt. L. III, C. I.
(2) Strab. L. XII, p. 792. Edit. Xyl.
(3) Strab. Loc. Cit. *Voyez* la carte de M. d'Anville, Aſia minor.
(4) *Pari intervallo, Pontico & Cilicio mari diſtantem* Curt. L. III, C. I.
(5) Strab. L. XII, p. 392.
(6) Plin. L. V, C. XXXII.
(7) *Voyez* ſa carte intit. Aſia minor.

10 minutes rapportée par Ptolémée (1); & elle eſt encore autoriſée par la diſtance qui étoit entre Conſtantinople & Juliopolis ſuivant les meſures que nous fournit l'Itinéraire d'Antonin (2). Ainſi Quinte-Curce a donné à cette Ville une poſition de 27 lieues plus méridionale qu'elle ne devoit avoir.

Cet Hiſtorien commet encore une faute plus groſſière, lorſqu'il ſemble mettre l'Iſthme de l'Aſie mineure à la longitude de Gordium, quoique cet Iſthme ſoit formé par cette portion de terre ſituée entre le golfe d'Amiſus & celui de Tarſe, pris à l'embouchure du Cydne (3). Cet Iſthme eſt donc à 5 degrés plus Eſt que Gordium (4). On trouveroit peut-être dans le texte de Quinte-Curce quelque raiſon apparente pour le juſtifier; mais rien ne ſauroit donner un ſens raiſonnable aux expreſſions ſuivantes. . . . . « Nous avons obſervé, dit-il, que l'endroit » le plus étroit de l'Aſie, eſt entre ces deux mers qui retréciſſent la terre des deux côtés comme une gorge fort reſſerrée. » Elle reſſemble à une île qui eſt attachée au Continent, mais » qui eſt environnée en grande partie par les flots. Ces mers » mêleroient leurs eaux, ſi le court eſpace qui les ſépare ne » s'oppoſoit à leur réunion (5) ». . . . . Cet Hiſtorien parle de l'Iſthme qui joint cette partie de l'Aſie connue dans les ſiècles poſtérieurs ſous le nom d'Aſie mineure (6), au grand Continent de cette même partie du monde, comme s'il avoit voulu décrire celui de Corinthe; cependant l'eſpace de terre ſitué entre les golfes d'Amiſus & de Tarſe étoit diviſé en trois grandes régions,

(1) Geogr. L. V, C. II.
(2) Anton. itin. edit. Weſſel. p. 142-143-144.
(3) Strab. L. XIV, p. 457-463.
(4) *Voyez* la carte : Aſia minor.
(5) *Sed magna ex parte cingitur fluctibus, ſpeciem inſulæ præbet; ac niſi tenue diſtrimen objiceret, maria quæ nunc dividit, committeret.* Curt. L. III, C. I.
(6) Je lui donnerai toujours ce nom dans cet ouvrage, pour ne point la confondre avec le reſte de l'Aſie.

le Pont, la Cappadoce & la Cilicie, & avoit près de 80 lieues d'étendue en latitude.

Arrien a confondu (1) la grande Phrygie arroſée par le Sangaris, & dont la Galatie, où l'ancien Gordium étoit ſitué, devint un démembrement, avec la petite Phrygie connue d'avantage ſous le nom de Phrygie au-deſſus de l'Helleſpont, & dont la Troade faiſoit partie (2). Cette erreur en a produit pluſieurs autres, comme le remarque très-bien Cellarius (3).

Alexandre vint de Gordium à Ancyre, Ville de Galatie, ſelon Arrien (4). Il eſt certain que du tems de cet Ecrivain, Ancyre étoit dans la Galatie; mais au ſiècle du Conquérant Macédonien, ce pays que les Gaulois n'occupèrent que 250 ans avant Jéſus-Chriſt, & qui porta depuis cette époque le nom de ſes Vainqueurs, étoit appelé grande Phrygie: il devoit donc conſerver cette dénomination dans l'itinéraire de l'armée d'Alexandre.

On trouve une faute à peu près ſemblable dans l'ouvrage de Quinte-Curce, on y lit qu'Amphotère & Hegélochus ſoumirent toutes les Iſles entre l'Achaïe & l'Aſie (5). L'Achaïe, ſituée ſur les côtes ſeptentrionales du Péloponnéſe, n'avoit pas alors plus d'étendue que du tems d'Hérodote (6); elle ne peut donc être regardée comme le Continent oppoſé à celui de l'Aſie; ce qui n'eſt juſte que dans l'extenſion que reçut cette Province, ſous la domination Romaine.

Les Ecrivains de l'Antiquité ſont tombés quelquefois dans des fautes pareilles à celles que je viens de relever, pour n'avoir pas ſu

(1) Arr. L. 1, C. xxix.
(2) Ptolémée, L. v, C. 11, p. 117. prétend que la petite Phrygie étoit la même choſe que la Troade, qui n'en étoit qu'une partie, ſuivant Strabon dont je uis le ſentiment. L. 11, p. 89. L. XII, p. 391-397.
(3) Geogr. Antiq. Tom. 11, p. 97.
(4) Arr. L. 11, C. IV.
(5) *Inter Achaiam atquè Aſiam.* Curt. L. IV, C. V.
(6) Herod. L. 1, C. 143.

diſtinguer les différens âges de la Géographie, qui paroît n'être utile qu'autant qu'elle eſt liée avec l'hiſtoire. Il faudroit donc remarquer avec ſoin les migrations des divers peuples de la terre, les révolutions arrivées dans les lieux mêmes, les limites & la dénomination des régions que ces peuples ont conquis & habités; fixer de tout cela des époques qui ſerviroient à réunir dans le même eſpace, ſuivant l'ordre des tems, ces différens changemens. Si l'on s'écarte de cette méthode, la Géographie n'eſt plus qu'une ſéche nomenclature qui fatigue la mémoire; elle ne fait naître alors que des contradictions & même des anachroniſmes. L'Aſie mineure avoit eſſuyé pluſieurs révolutions néceſſaires à obſerver dans la deſcription de cette partie du monde. Strabon, qui joignoit les vues du Philoſophe aux connoiſſances du Géographe, ne les a point oubliées. . . . . « Après la guerre de Troye, » dit ce judicieux Ecrivain, l'émigration des Grecs & des Trères, » les incurſions des Cimmériens & des Lydiens, enfin les con» quêtes des Perſes, des Macédoniens & des Galates répandirent » par-tout le trouble & la confuſion. L'obſcurité nâquit non» ſeulement de ces révolutions, mais encore de la diverſité » d'opinion des Auteurs qui ne s'accordoient en rien; ils ap» pelloient les Phrygiens, Troyens; comme les Poëtes tragiques, » les Lyciens, Cariens; &c, &c. Il faut, continue Strabon, » faire ſes efforts pour diſcerner l'état de ces différens peu» ples (1). Lorſque les monumens hiſtoriques manquent, il eſt » permis d'abandonner ſon entrepriſe, l'objet de la Géographie » n'étant point reſtreint à cette ſeule diſcuſſion, pour s'attacher » à la ſituation actuelle des lieux (2). . . Ces obſervations ne nous

(1) Le texte de Strabon préſente, dans cette phraſe & la ſuivante, quelques difficultés; je me ſuis attaché au ſens, & non à la lettre.
(2) Strab. L. XII, p. 394-395.

indiquent pas ſeulement les différens changemens arrivés dans l'Aſie, & les erreurs qu'ils ont produites, elles nous montrent encore la marche qu'il faut ſuivre dans les recherches géographiques, quel en doit être le terme, & quel en peut être l'uſage.

De l'Egypte & de la Lybie.

On trouve peu de détails géographiques dans l'hiſtoire que Diodore nous a donnée des expéditions d'Alexandre; dans la diviſion des ſatrapies, après la mort de ce Prince, il parle ſuperficiellement des Provinces qui formoient ſon vaſte Empire: la clarté & l'exactitude ne font pas le mérite de cette digreſſion. . . . . « Aux extrémités de la Cœle-Syrie & du déſert » voiſin, près duquel le cours du Nil ſépare la Syrie de l'E» gypte &c (1) ». Il ſeroit difficile de ſe faire une idée bien juſte de ce que Diodore veut dire dans ce peu de mots auſſi obſcurs querronnés. La Cœle-Syrie, proprement dite, étoit ſituée au milieu des terres entre le Liban & l'Anti-Liban (2). Cette dénomination s'étendit ſous le règne des ſucceſſeurs d'Alexandre, à toute la partie méridionale de la Syrie juſqu'aux frontières de l'Egypte & de l'Arabie (3). Diodore a adopté cette dernière extention; il a encore confondu l'Arabie Pétrée avec celle d'Héroum qui confinoit à l'Egypte, dont les limites étoient fixées au lac Serbonis, près de ce promotoire appelé, dans quelques Portulans, *Kas Kazaron* ou cap *Delkas* (4), & célèbre dans l'Antiquité ſous le nom de Mont-Caſſius (5). Les Ioniens réduiſoient toute l'Egypte au

(1) . . . . ὁρίζει Συρίαν (fortè legend. Ἀραβίαν) τὲ καὶ Αἴγυπτον - Diod. Lib. XVIII. Tom. II, p. 261.
(2) Strab. L. XVI, p. 864. edit. Xyl.
(3) Strab. Epitom. Geogr. min. Tom. II, p. 208. Euſtath. Com. in Dionys. Perieg. V. 970.
(4) Egypte ancienne & moderne, par M. d'Anville, p. 99.
(5) Herod. L. II, C. VI.

Delta, & prétendoient que le pays ſitué à l'orient de la bouche Péluſiaque faiſoit partie de l'Arabie, comme celui qui étoit au-delà de la bouche Canopique, devoit être annexé à la Lybie. Cette opinion réfutée avec raiſon par Hérodote (1), eſt la ſource de toutes les erreurs de Diodore; elle a encore engagé cet Ecrivain à prolonger juſqu'au Nil cette portion de la Syrie, qui ayant au midi l'Arabie d'Héroum ſe terminoit au lac Serbonis.

Si Diodore a reculé trop loin les limites de la Syrie, Arrien au contraire, les a trop reſſerrées en avançant que Gaza étoit la dernière Ville habitée ſur le chemin de l'Egypte (2). La Syrie avoit cependant pluſieurs autres Villes remarquables, telles qu'Anthédon, Bethaila, Jenyſus, Raphia & Rhinocolura, celle-ci, le dernier lieu de cette Province, ſelon Pline (3), du côté de l'Egypte, étoit éloignée d'environ 400 ſtades olympiques de Gaza.

Quinte-Curce nous dit que le pays d'Ammon avoit à l'orient les Ethiopiens; au midi, les Arabes ſurnommés Troglodytes, dont les poſſeſſions s'étendoient juſqu'à la mer rouge; à l'occident, les Ethiopiens Scenites; & au ſeptentrion, les Naſamons (4). On jugera de l'exactitude de cet Hiſtorien, en comparant les poſitions qu'il donne à ces différentes Nations, avec celles qui ont été adoptées par les Géographes Anciens & Modernes. L'Oracle de Jupiter-Ammon, ſitué dans la Marmarique (5), & non pas dans la Cyrénaique comme Pline & Pomponius-Méla

(1) L. II, C. XV.
(2) Arr. L. II, C. XXVI.
(3) Plin. L. V, C. XIII.
(4) *Accolæ ſedis ſunt ab oriente proximi Æthiopum: in meridiem verſus Arabes ſpectant, Troglodytis cognomen eſt: quorum regio uſquè ad rubrum mare excurrit. At quâ vergit ad occidentem, alii Æthiopes colunt, quos Scenitas vocant: à ſeptentrione Naſamones ſunt, gens Syrtica* &c. Curt. L. IV, C. VII.
(5) Strab. L. XVII, p. 577. *Vid.* Cell. Afr. p. 68.

l'ont fauſſement avancé (1), avoit au nord la Lybie, dont la partie voiſine de la mer étoit habitée, elon Hérodote, par un peuple Nomade (2); à l'orient, l'Egypte; au midi, les Nobates & les Garamantes qu'Hérodote ſemble cependant mettre à vingt journées au couchant des Ammoniens (3); & à l'occident, la Lybie intérieure (4). Les Troglodytes qui habitoient ſur les côtes occidentales du golfe Arabique, au midi de l'Egypte (5), ne peuvent entrer dans la nomenclature des Nations circonvoiſines de l'Oracle, ainſi que les Ethiopiens Scénites ou Nomades, qui faiſoient leur réſidence près de l'Iſle de Meroë (6), dont la poſition au midi de la Thébaïde eſt connue. L'autorité des anciens Géographes fixe la poſition des Naſamons près de la grande Syrte, & des limites de Cyrene & de Carthage (7), connues ſous le nom d'*Aræ Philenorum* (8). Hérodote recule les frontières de ce peuple Lybien du côté du midi juſqu'à un endroit qu'il appelle Augila (9), éloigné de dix journées de chemin d'Ammon, dont la latitude ne differoit alors que d'environ un degré, 20 minutes, de celle du pays des Naſamons. Quinte-Curce ne mérite pas d'être chicané pour une erreur auſſi peu conſidérable; mais on ne ſauroit excuſer Diodore d'avoir mis cette Nation Lybienne au midi de l'Oracle (10).

(1) Plin. L. v, C. v. Pomp. Mela, L. I, C. VIII.
(2) Herod. L. IV, C. 181.
(3) Herod. L. IV, C. 183.
(4) Strab. L. II, p. 132. edit. Xyl.
(5) Strab. L. XVI. p. 534. Plin. L. V, Cap. VIII.
(6) Herod. L. II, C. 29.
(7) Strab. L. II, 132. edit. Xyl. Plin. L. V, C. V. Scylac. peripl. Geogr. min. Tom. I, p. 46. Euſtath. Comm. in V. 209. Dionys.
(8) Pomp.-Mela, L. I, C. VII.
(9) Herod. L. II, C. 31. L. IV, C. 182. Le texte d'Hérodote, Liv. V. C. 172, nous induiroit cependant à croire que les Naſamons ne venoient, à Augila, qu'au tems de la récolte des dattes. Ces Nomades vivoient ſur les bords de la mer & y laiſoient, pendant leur abſence, paître leurs troupeaux.
(10) Diod. n° 50. Voyez ſur les poſitions de ces différens peuples la carte de M. d'Anville, *Orbis veter. not.* & celle de M. de l'Iſle *Imperium Alex.*

Des

Des pays ſitués au-delà de l'Euphrate.

On lit dans le texte d'Arrien que l'armée Macédoniene, en partant des rives du Tigre, pour arriver dans la plaine de Gaugamèle, avoit à ſa gauche les montagnes de la Sogdiane (1), Il eſt évident que cette erreur ne vient que de la négligence des copiſtes qui ont mis à la place de Γορδυαίων ou Γορδυανῶν le mot Σογδιανῶν, comme l'ont judicieuſement obſervé Paumier de Grentemeſnil & Holſtenius (2). La néceſſité de cette correction eſt démontrée par la marche d'Alexandre. Les monts de la Gordyene ou Corduene étoient ſitués au nord d'Arbele; conſéquemment les Macédoniens les avoient à leur gauche. Strabon, Plutarque & Quinte-Curce réuniſſent leur autorité en faveur de cette leçon (3). M. Fréret au lieu de chercher dans le texte même d'Arrien la ſolution des difficultés qu'il préſente, veut que cet Hiſtorien donne au pays voiſin d'Arbele le nom de Sogdiane, terme qui, ſelon lui, ſignifie en général une vallée (4); dans ſon mémoire ſur la Chronologie de l'Aſſyrie, cet illuſtre Savant ne craint pas enſuite d'avancer que « ce nom » de Sogdiane ſe donnoit communément à tous les pays de mon» tagnes (5) ». . . . Cela ne ſe concilie pas ſans peine. Abulféda ne laiſſe aucun doute ſur ce ſujet: *Soghd* (6) eſt, ſelon cet Auteur Arabe, le nom d'une grande Province de la Tranſoxiane dont

(1) Arr. L. III, C. VII.
(2) Palmer. exercit. p. 238. Holſten. not. in Steph. Eys.
(3) Strab. L. XI, p. 608. edit. Xyl. Plutarque en parlant de la plaine qu'occupoit l'armée Macédoniene avant la bataille de Gaugamèle, πεδίον τὸ μεταξὺ τοῦ Νιφάτου καὶ τῶν ὀρῶν τῶν Γορδυναίων, p. 46. *Secunda vigilia caſtra movit: dextra tigrim habebat; à læva montes, quos Gordæos vocant.* Curt. L. IV, C. X. *Voyez* la note (XXXVII.)
(4) Obſerv. ſur la Cyrop. Acad. des Inſcr. Tom. IV, p. 611-612.
(5) Acad. des Inſcr. Tom. V, p. 190
(6) *Soghd* ſignifie en perſan, *lieu bas où les eaux ſe raſſemblent* &c. Je dois cette explication à M. Anquetil dont les lumières & l'amitié m'ont été également utiles.

Smarcande eſt la Capitale (1). Alfragan met la Sogdiane au nombre des Provinces du *Khoraſſan* (2). Ainſi, les Ecrivains Orientaux qui paroiſſent avoir donné quelque lieu aux conjectures de M. Fréret, ne lui ſont pas favorables. L'autorité d'Herbelot n'eſt pas moins contraire au ſentiment de ce Savant Académicien,

Alexandre, traverſant la Méſopotamie, du nord au ſud, depuis Gaugamèle juſqu'à Memnium ou Menin, laiſſa à ſa droite la plus grande partie de cette contrée. Quinte-Curce aſſure que l'armée de ce Prince avoit à ſa gauche l'Arabie Heureuſe (3), qui eſt au ſud & au ſud-oueſt de la Déſerte qui étoit voiſine de l'Euphrate & de Babylone (4); il prend donc l'Arabie Déſerte pour l'Arabie Heureuſe, & met à gauche ce qui eſt à droite. Le récit de cet Hiſtorien pourroit nous faire croire qu'Alexandre avoit, pendant toute ſa marche, l'Arabie à ſa droite, tandis qu'il ne l'eût qu'un aſſez court eſpace de chemin.

L'altération d'un ſeul mot peut quelquefois, en matière de Géographie, produire des erreurs conſidérables. Juſtin nous en fournit un exemple (5). Cet Hiſtorien donne au Lycus, rivière qui couloit dans la plaine d'Arbele, le nom du Cydnus, fleuve de Cilicie, qui baignoit les murs de Tarſe. Cette faute n'eſt qu'une négligence très-pardonnable, qui pourroit même être attribuée au copiſte. Elle a cependant égaré Paul-Oroſe, qui ſuit toujours les traces de l'abréviateur de Trogue-Pompée: ce compilateur fait en conſé-

(1) *Sogd eſt nomen unius ac magnæ Provinciæ ex tranſoxianæ Provinciis. . . Urbes verò Sogd hæ ſunt &c. . . .* Trad. manuſcrite de feû M. l'Abbé Askari, dont je me ſers ordinairement: elle eſt à la Bibliothéque du Roi.

(2) Element. Aſtron. C. IX. Il met dans la même région, pluſieurs autres Provinces.

(3) *Euntibus à parte lævâ, Arabia odorum fertilitate nobilis Regio*, L. V, C. I.

(4) Strab. L. XVI, p. 886, edit. Xyl.

(5) L. XI, C. XIV.

quence donner près de Tarſe la dernière bataille qu'Alexandre livra à Darius (1).

Le Tigre & l'Euphrate, ſi l'on en croit Quinte-Curce, traverſoient la Médie & la Gordyene (2). Ces fleuves dirigeoient, au contraire, leur cours à l'oueſt de la Médie, au ſud & à l'oueſt de la Gordyene (3). Diodore peut avoir induit en erreur cet Ecrivain; il fait arroſer par le Tigre & l'Euphrate la Médie & le Parætacene (4), Province ſeptentrionale de la Perſe (5).

Dans la lettre que Quinte-Curce fait écrire à Alexandre par Darius, après le ſiége de Tyr, ce dernier Prince dit à ſon ennemi.. « qu'il ſera obligé de paſſer l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe & » l'Hydaſpe, ces grands remparts de l'Empire Perſe (6). Ces expreſſions nous feroient croire que cet Empire étoit ſitué au-delà de l'Hydaſpe. L'Araxe paroît être tranſporté à l'orient du Tigre. Peut-être a-t-il voulu parler de la rivière de ce nom qui paſſoit près de Perſépolis; mais, en faiſant mention de l'Araxe parmi les autres grands fleuves de l'Aſie, on peut ſoupçonner que c'eſt celui qui va décharger ſes eaux dans la Mer Caſpienne. Alexandre aſſure, dans ſa réponſe à Darius, que ſon deſſein eſt de ſe rendre maître de Perſépolis, Capitale des Etats de ce Prince, *enſuite de Bactra & d'Ecbatane* (7), que Quinte-Curce nomme la dernière, comme ſi elle avoit été ſituée au-delà de Bactra.

L'armée Macédonienne s'étant miſe en marche de Suſe, pour pénétrer dans les Provinces intérieures de l'Orient, fut obligée,

(1) Oroſ. L. III, C. XVII.

(2) Curt. L. V, C. I.

(3) Strab. L. II, p. 82-84. edit. Xyl. *Vid.* tab. *Orb. veteribus not.*

(4) Diod. L. II, p. 99.

(5) *Vid.* Herod. L. I, C. 101.

(6) *Tranſeundum eſſe Alexandro Euphratem, Tigrimque Araxem & Hydaſpem, magna munimenta Regni ſui.* Curt. L. IV, C. V.

(7) *Perſepolim caput Regni ejus, Bactra deindè, & Ecbatana.* Curt. L. IV, C. V.

ſelon Diodore, de paſſer le Tigre (1). Cette erreur eſt une conſéquence de celle que cet Hiſtorien a commiſe ſur le cours de ce fleuve, & dont j'ai déjà parlé. Le judicieux Paumier ne l'a point apperçu, puiſqu'il veut qu'on liſe Παστίγριν au lieu de Τίγριν (2), qui ſe trouve pluſieurs fois dans le texte de Diodore. Cette répétition peut encore prouver que la leçon ordinaire n'eſt point une faute de copiſte. D'ailleurs, on n'eſt point en droit de corriger tous les paſſages des anciens Auteurs qui préſentent quelques erreurs. Une ſemblable régle de critique livreroit les meilleurs ouvrages de l'antiquité aux caprices des Grammairiens.

L'opinion de ceux qui croyoient que le Tigre, ramaſſant les eaux de la Suſiane, & recevant divers canaux de l'Euphrate, étoit, par cette raiſon, appellé Paſitigris (3), ſemble être confirmée par la navigation de Néarque (4) & par les expreſſions de Pline (5). Les Hiſtoriens d'Alexandre paroiſſent avoir confondu le Paſitigris avec l'Oroate, ou Oroatis, fleuve qui ſépare la Perſe de la Suſiane (6), & que Diodore a pris vraiſemblablement pour le Tigre.

Après la mort de Darius, Alexandre, ſon ennemi, pourſuivit ſes meurtriers & les débris de l'armée Perſe; il pénétra dans cette partie de l'Aſie, circonvoiſine de la Mer Caſpienne, juſqu'au-delà du Jaxarte; découverte intéreſſante pour les Grecs qui ne connoiſſoient guères auparavant que les pays ſitués à l'occident du Tigre & de l'Euphrate. Les Orateurs Athéniens furent frappés de ſes progrès rapides, & la tribune aux harangues retentit du bruit des exploits du Monarque Macédonien. Eſchine

(1) Diod. nº 67.
(2) Palmer. exerc. p. 138-139.
(3) Recherch. Geogr. ſur le Golfe Perſique, par M. d'Anville, Acad. des Inſcr. Tom. xxx, p. 173 & ſuiv.
(4) Arr. Indic. C. xlii.
(5) Plin. L. vi, C. xxvii.
(6) Strab. L. xv, p. 838. edit. Xyl. Marcian. Heracl. Peripl. p. 17-18-19. Geogr. min. Tom I. Plin. L. vi, C. xxvii.

s'écria, en préſence du peuple aſſemblé, qu'Alexandre étoit parvenu juſqu'au-delà de l'Ourſe, & qu'il avoit preſque franchi les barrières du monde (1). Telle fut l'impreſſion que les découvertes de ce Prince fit ſur l'eſprit de ſes contemporains. L'Orateur ſe livre à ſon enthouſiaſme, mais le Critique n'écoute jamais que la raiſon & l'autorité, qui doivent être inſéparables dans la recherche du vrai.

De la Mer Caſpienne.

Les anciens Perſes avoient des notions aſſez exactes, quoique inſuffiſantes, ſur la ſituation & la figure de la Mer Caſpienne: j'en juge par celles d'Hérodote. Cet Hiſtorien les devoit, ſans doute, à cette nation qui, peut-être, ne pouſſa pas plus loin ſes connoiſſances, & ne leur donna pas le degré de certitude qu'on en pouvoit attendre, parce qu'elle abhorroit les expéditions maritimes; ſentiment qui dérivoit de ſes principes religieux. Ce peuple étoit d'ailleurs perſuadé que les mauvais Génies fréquentoient les côtes de cette mer (2). Les Grecs, qui lui ſuccédèrent dans l'Empire de l'Aſie, ne naviguoient ordinairement que dans la partie méridionale. Les vents d'eſt & ceux d'oueſt, qui ſoufflent ſans ceſſe dans ces parages (3), & le défaut de port (4), les empêchoient de prolonger leur navigation & de ſéjourner ſur ces côtes orageuſes. Ils s'en rapportèrent aux peuples circonvoiſins, dont

(1) Eſchin. orat. contr. Cteſiph. p. 77. edit. Henr. Steph.
(2) *Voyez* les mémoires de M. Anquetil ſur les anciennes langues des Perſes, Acad. des Inſcr. Tom. xxxi, p. 373.
(3) Les vents du nord n'y excitent point de tempêtes, quoique Quinte-Curſe n'ait pas craint de dire *à ſeptentrione ingens in littus mare incumbit.* L. vi, C. iv.
(4) *Sine portubus, procellis undiquè expoſitum*, Pomp.-Mela. L. iii, C. v la mer Caſpienne n'a proprement de port que celui de Mankiſchlak, dans le pays de Khareſm au nord de l'embouchure de l'Amû, not. ſur Abulgazi, p. 647.

le récit fut la ſource de bien des erreurs, comme nous le verron bientôt. Ces erreurs n'ont été entièrement diſſipées que par les obſervations des Ruſſes, qui ont démontré, 1° Que la plus grande étendue de la mer Caſpienne, en longueur, eſt du nord au midi: 2° Qu'elle n'a aucune communication avec l'Océan ni avec les mers voiſines (1). J'examinerai les opinions des Anciens ſur ces deux articles, les fautes que les Hiſtoriens d'Alexandre ont commiſes, & quelle en fut l'origine.

Les ſentimens des anciens Géographes étoient partagés ſur la figure de la mer Caſpienne, que les uns faiſoient ronde & les autres obſongue (2). Il eſt étonnant que celui d'Hérodote n'eût point entièrement prévalu. Cet Hiſtorien nous dit que cette mer avoit, en longueur, quinze jours de navigation d'un bâtiment à rames, & huit en largeur (3). Si l'on évalue, ſuivant le témoignage de pluſieurs Auteurs de l'Antiquité & d'Hérodote lui-même (4), la route de ce bâtiment, à cinq cens ſtades par jour, leſquels doivent être de huit au mille, la longueur de la mer Caſpienne ſe trouvera à cinq cens ſtades près, telle que les découvertes modernes nous la repréſentent; mais ſa largeur de quatre mille cens ſtades que donnent les huit jours de navigation rapportés par cet Hiſtorien, ne ſauroit ſe concilier avec les cartes les plus exactes. Nous liſons dans l'ouvrage d'Agathemere un calcul plus modéré; il réduit cette même étendue à deux mille cinq cens ſtades (5): c'eſt celle que cette mer a dans ſa partie méridionale. La meſure de huit mille deux cens ſtades que ce Géographe donne aux côtes de la mer Caſpienne, depuis l'embouchure du Cyrus juſqu'à celle du Jaxarte, n'eſt pas auſſi juſte.

(1) *Voyez* mém. de M. de l'Iſle, Acad. des Sciences 1722, p. 245.
(2) μακροειδὴς ἢ ὠϊειδὴς . . . . . ἢ προμήκης, Agathem. edit. tennul. p. 7.
(3) Herod. L. I, C. 203.
(4) *Voyez* la note (XXXVIII.)
(5) Agathem. L. II, C. XIV. *Voyez* la note. (XXXIX.)

Eratoſthène avoit recueilli avec ſoin les obſervations de différens Voyageurs ſur les diſtances & l'étendue des côtes de cette mer, qui bornoit l'Albanie & le pays des Caduſéens pendant l'eſpace de cinq mille quatre cens ſtades, la région des Mardes juſqu'aux bouches de l'Oxus, pendant celui de quatre mille huit cens ſtades; delà juſqu'à celles du Jaxarte, il y avoit deux mille quatre cens ſtades (1): total, douze mille ſix cens ſtades qu'Artemidore évaluoit à quinze cens cinquante milles, & Pline à quinze cens ſoixante & quinze (2); ce qui n'eſt pas fort éloigné des notions actuelles, qui ne ſont pas cependant auſſi parfaites qu'on pourroit le deſirer. Strabon nous aſſure que la mer Caſpienne étoit peu connue au-delà du Jaxarte, & qu'on ne pouvoit trop ſe défier des rélations qui parloient de cette partie ſeptentrionale (3) ſur laquelle les Anciens n'avoient que des connoiſſances très-incertaines. Le nom de Caſpienne, qu'ils donnoient à cette mer, ne s'étendoit même pas, ſelon Pline, au-delà du Cyrus (4).

Il paroît, par les différens calculs que je viens de rapporter, que pluſieurs Auteurs de l'Antiquité ont ſu, quoique d'une manière très-imparfaite, que la plus grande étendue de la mer Caſpienne étoit du nord au ſud. Ptolémée a négligé ces notions: il donne à cette mer vingt-trois degrés & demi d'occident en orient; ce qui eſt le quadruple de ſa largeur (5).

Il réſulte de cette étendue exceſſive en longitude, que les terres de l'Aſie, contenues entre les vingtième & quarantieme degrés de latitude ſeptentrionale, ont été prolongées juſqu'au cent quatre-vingt-dixième degré de longitude; de ſorte que la Chine s'eſt trou-

(1) Ap. Strab. L. XI, p. 349.
(2) Plin. L. VI, C. XII.
(3) Strab. L. XI, p. 349.
(4) *A Cyro caſpium mare vocari incipit.* Plin. L. VI, C. XII.
(5) *Voyez* remarq. ſur la carte de la mer Caſpienne, Acad. des Sciences 1721, p. 247.

vée plus orientale qu'elle n'eſt d'environ ſix cens lieues (1), & que la poſition de différens peuples a été fort reculée du côté de l'Eſt. Les régions ſituées à l'occident n'ont pas été moins déplacées; une partie de l'Albanie, le pays des Caſpiens, celui des Caduſéens & des Gèles, au lieu d'occuper la côte occidentale de la mer Caſpienne, ont été tranſportés à la côte méridionale (2).

M. de Buffon attribue l'origine de cette erreur à ce que le lac Arall peut avoir été regardé comme faiſant partie de la Mer Caſpienne. Dans cette hypothèſe .... « on trouvera encore, dit » l'illuſtre Naturaliſte, que la longueur, depuis le bord occidental » de la Mer Caſpienne juſqu'au bord oriental du lac Arall, eſt » plus grande que la longueur depuis le bord méridional juſqu'au » bord ſeptentrional de la même mer (3) ». .... Les meilleures cartes modernes ne ſont point favorables à ce ſyſtême; &, en meſurant l'eſpace dont parle M. de Buffon, on trouvera, au contraire, que la mer Caſpienne aura encore un tiers de plus en latitude qu'en longitude. D'ailleurs les anciens Géographes n'ont point confondu le lac Arall avec cette mer, comme nous le verrons bientôt; & les Orientaux, qui nous ont fait connoître plus particulièrement ce lac, ſe ſont auſſi trompés ſur l'étendue en longitude de la mer Caſpienne.

Abulféda, Prince Arabe, qui écrivoit au commencement du quatorzième ſiècle, rapporte l'opinion de Kottiddin, qui fixoit l'étendue en longitude de cette mer à deux cens ſoixante-dix paraſanges (4) Ali-Kohcſgi, Aſtronome célèbre chez les Orientaux, dans le quinzième ſiecle, fait entrer dans un degré vingt-deux paraſanges, avec une fraction de deux tiers de mille, dont

(1) Acad. des Inſcr. Tom. xxv, p. 45.
(2) Ptolem. L. vi, C. ii. Vid. tab.
(3) Hiſt. nat. Tom. ii. edit. *in-12.* p. 45.
(4) *Tradit Kottiddinus ejus longitudinem ab oriente ad occidentem* 270, *Paraſangas.* Abulf. ex verſ. Askari.

trois

trois compoſent cette meſure itinéraire (1). Suivant ce calcul, Kottiddin aura donné onze degrés, un tiers de degré & deux milles en longitude à la mer Caſpienne; diminution de plus de la moitié de l'eſtime de Ptolémée.

Il eſt probable que la mer Caſpienne n'a pas toujours eu une étendue bien déterminée, ſoit du côté de l'orient, ſoit de celui de l'occident & du midi, & que ſes bords ont éprouvé bien des changemens. Peut-être cette mer a-t-elle autrefois occupé une partie de la plaine de ſable qui la ſépare du lac Arall; la maſſe de ſes eaux devant être anciennement plus conſidérable qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, puiſque pluſieurs grands fleuves, dont le cours a été détourné, ne s'y déchargent plus comme auparavant. Le récit de M. Hanway ſemble démontrer les changemens qu'ont eſſuyés les pays circonvoiſins. Ce Voyageur éclairé remarqua, en entrant dans la baie d'Aſtrabat, ſituée ſur les côtes méridionales, que cette mer avoit tellement gagné dans les terres & rongé ſes bords, que, dans beaucoup d'endroits, on voyoit des troncs d'arbres qui barroient le rivage; ce qui rendoit le débarquement difficile (2). Lorſque les Ruſſes naviguèrent pour la première fois ſur cette mer, on prétend qu'ils ne trouvèrent que cinq pieds d'eau pendant près de neuf lieues au ſud & au ſud-eſt de Chiterie-Bogorie; mais, depuis trente ans, l'eau a monté ſi conſidérablement, qu'à quelque diſtance de la côte, M. Hanway tâcha inutilement de trouver le fond avec une ligne de quatre cens cinquante braſſes (3).

Peut-être ce changement a-t-il produit l'incertitude où l'on a été long-tems ſur la vraie figure de cette mer, que les Orientaux

(1) D'Anville meſ. itiner. p. 96.
(2) Voyag. d'Hanway dans le rec. des voy. mod. Tom. iii, p. 194.
(3) Voyag. id. p. 193.

n'ont guère plus connue que les Anciens. Les premiers la font tantôt ronde ou ovale, tantôt triangulaire, comme la voile d'un bâtiment à rames (1). Les obſervations envoyées par le Czar Pierre I ont enfin déterminé la figure de la mer Caſpienne, non cependant avec une préciſion géométrique. La carte que M. d'Anville en publia, en 1754, eſt differente en pluſieurs points importans de celle du Czar rédigée par M. de l'Iſle. Le golfe d'Iemba, qui s'enfonçoit dans les terres, & dont les bords formoient la partie la plus ſeptentrionale de cette mer, a changé de configuration dans la carte de M. d'Anville, & il eſt avancé de plus d'un degré & demi du côté du midi. La pointe qu'il ſembloit faire, nommée *Mertovit Kultuk*, y eſt prolongée en longitude beaucoup plus qu'aucune partie de la carte de M. de l'Iſle. La figure de la baie de Balkan n'a pas moins éprouvé de changemens. Enfin les obſervations qu'a faites M. d'Anville l'ont engagé à s'éloigner de la plupart des poſitions que ſon prédéceſſeur avoit admiſes dans le giſſement des côtes de cette mer.

Hérodote avoit aſſuré que la mer Caſpienne n'avoit aucune communication avec les mers voiſines (2), & Ariſtote, que c'étoit un lac ſitué au pied du Caucaſe, & qu'on donnoit le nom de mer à ce lac circonſcrit par les habitations de différens peuples (3).

Les conquêtes d'Alexandre, au lieu de confirmer la non-communication de la mer Caſpienne, ne firent qu'accréditer une

(1) . . . . . *Eſſeque ovale, aut alii dicunt formæ triangularis ad inſtar veli navis*, Abulf. ex verſ. Askari. Moyſe de Chorène aſſure que la plus grande étendue de la mer Caſpienne, eſt depuis les bouches du Cyrus & de l'Araxe juſqu'à celles du Polytimète. Geogr. ad calc. Hiſt. Arm. p. 342. Il entend ſans doute par ce dernier fleuve l'Oxus, le Polytimète n'ayant aucune communication apparente avec la mer Caſpienne.

(2) L. I, C. 203.

(3) Ariſt. meteorol. L. II, C. I. λίμνη, ην καλοῦσιν οἱ ἐκεῖ θάλατταν - meteor. L. I, C. XIII. *Voyez* la note (XXXIII.)

foule d'erreurs. Diodore eſt le ſeul des Hiſtoriens de ce Prince qui ait ſuivi l'opinion d'Hérodote (1). Quoique Plutarque avoue que le Monarque Macédonien ne put rien apprendre de certain ſur cette mer, il ne laiſſe pas enſuite d'avancer qu'elle eſt un golfe de l'Océan ſeptentrional (2). Ce ſentiment erroné a été adopté par la plupart des Ecrivains Grecs & Latins (3); il eſt inutile d'en faire ici la nomenclature. Le judicieux Strabon n'en peut être excepté; il critique, ſans aucun fondement, Polyclète, pour avoir dit que la mer Caſpienne étoit un lac (4). M. de l'Iſle conjecture que les Anciens ont été trompés par la grande reſſemblance qu'il peut y avoir entre le détroit par lequel, ſelon eux, les eaux de cette mer ſe déchargeoient, dans l'Océan ſeptentrional & l'embouchure du Wolga : ce fleuve coule du nord au midi, & s'élargit en entrant dans la mer Caſpienne, qui reçoit pluſieurs rivières conſidérables, & ne ſe déborde cependant jamais (5). Ce phénomène peut s'expliquer par l'évaporation qui enlève une quantité d'eau égale à celle que cette mer reçoit (6).

Une conjecture, qui n'eſt pas moins probable, nous eſt indiquée par la route que tenoient autrefois les Scythes lorſqu'ils venoient commercer dans la mer du nord, ils remontoient le Wolga & la Kama, & faiſoient enſuite, pour joindre le Petzora qui ſe jette dans cette mer, un portage d'une demi-lieue, dont ils ne faiſoient pas mention par rapport à la longueur du chemin

(1) Diod. L. XVIII, n.° 5.

(2) Plut. vit. Alex. p. 62.

(3) Strab. L. XI, p. 349. Plin. L. VI, C. XIII. Pomp.-Mela. L. I, C. II. Dionys. Perieg. v. 49-722. Euſtath. comment. Arr. I. Perip. Geogr. min. Solin C. XXI. &c, &c.

(4) Strab. L. XI, p. 351.

(5) Remarques ſur la carte de la mer Caſpienne, Acad. des Scienc. 1721, p 47.

(6) Voyez mém. du célèbre Halley, Trans. philoſoph. 1687, p. 186 202. Le Chevalier Perry avoit calculé la quantité d'eau que la mer Caſpienne reçoit du Wolga par minute : Etat de la Ruſſie, p. 125 & ſuiv.

qu'ils étoient obligés de faire par eau (1). On peut voir un exemple de cette manière de concevoir un long voyage exécuté, en grande partie, sur des rivières, dans la carte Japonoise, apportée en Europe par Kœmpfer, déposée dans le cabinet de feû M. Hansloane, & publiée par M. de Guignes (2). Le Saghalien y est représenté comme uni par le lac Paikal ou Baikalmore, au Lena, quoique ceux qui ont pris cette route ayent dû faire deux portages.

Les Sauvages de l'Amérique septentrionale ne diffèrent point des Japonois dans l'idée qu'ils se forment de la jonction des lacs & des rivières : il est facile de s'en convaincre par la comparaison de la carte tracée par le Sauvage Ochagach devant les Officiers de la Nouvelle-France envoyés pour tenter des découvertes à l'oueſt du lac Supérieur, avec celle qui résulte des observations faites, sur les mêmes lieux, par ces Officiers (3). Champlain, à qui la Colonie Françoise du Canada doit sa naissance, rapporte que les Sauvages lui dirent qu'en remontant le Saguenai, il parviendroit en quarante ou cinquante jours à la mer du nord (4). Nous savons effectivement que cette rivière reçoit celle de Chessoumatau par laquelle on arrive aux lacs des Mistassins en faisant un seul portage; & de ces lacs on descend par le Kiché-Kupitan ou la grande décharge, dans la baie d'Hudson.

Les objets se présentent sous la même face aux peuples qui n'ont que des connoissances fort imparfaites, & à ceux qui ne sont point encore civilisés. Les Scythes étoient les Sauvages de l'ancien continent : c'est sans doute d'après leur récit que Scimnus de Chio rapporte que le Tanaïs prend sa source dans l'Araxe, qui est le Rha ou Wolga. Araxe, est un terme appellatif donné

(1) Consider. Geogr. de M. Buache, p. 147. Descrip. de l'Empire Russe, par M. Strahlenberg. Tom. 1, p. 301. & suiv.
(2) Acad. des Inscr. Tom. XXVIII, p. 503.
(3) Consider. Geogr. de M. Buache carte VIII.
(4) Voyag. L. III, C. IV.

dans l'antiquité à plusieurs fleuves (1). Hérodote désigne principalement, par ce nom, le Wolga (2), qui s'approche près de Twia, à la distance de huit lieues du Tanaïs (3); ce dernier fleuve, selon Aristote, en est une branche (4). Les Scythes, qui naviguoient sur ces deux fleuves, auront répandu le bruit qu'ils communiquoient l'un à l'autre par la même raison qu'ils assuroient que la mer Caspienne communiquoit à l'Océan. Un fragment d'Artemidore, publié depuis peu d'années, confirme encore cette explication. Nous y lisons que le Tanaïs a deux embouchures, l'une qui décharge ses eaux dans les Palus-Mœotidès, & l'autre dans la Scythie (5) : on doit entendre, par cette dernière, le Rha ou Wolga qui traverse la Scythie Asiatique avant de se jeter dans la mer Caspienne, & dont Artemidore fait, en suivant l'opinion d'Aristote, adoptée par Ptolemée, une branche du Tanaïs.

Ce n'est point le seul exemple que l'on puisse donner de ces communications introduites dans la Géographie par le rapport des Scythes (6). Cette nation occupoit l'espace qui est entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne; le Phase, l'Araxe & les rivières qui viennent perdre leur nom dans ces fleuves, servoient à

(1) Scimn. v. 128-129.
(2) *Voyez* la note (XXXIX.)
(3) Not. sur Abulgazi, p. 45. Cette distance est encore fort diminuée par deux petites rivières, dont l'une appellée l'Avla ou l'Afla se jette dans le Don, ou Tanaïs, & l'autre qu'on nomme Camishinka se perd dans le Wolga : l'espace qui sépare ces deux rivières a environ trois quarts de lieue. Etat de la Russie par Perry p. 3-4. Voy. la carte.
(4) Aristot. meteorol. L. 1, C. XIII. Ptolem. L. V, C. IX. *idem.*
(5) *Voyez* la note (XXXIX.)
(6) On peut aussi rapporter ces idées de communications de fleuves à l'imperfection de la Géographie. Lorsque nos connoissances se sont perfectionnées, on n'a plus vû sur nos cartes, comme auparavant, plusieurs fleuves de l'Asie, de l'Afrique & même de l'Europe communiquer les uns aux autres; ce qui est également contraire aux rélations les plus exactes & aux principes de cette Phisique de notre Globe, selon laquelle la continuité des hauteurs ou montagnes indiquées par la source des fleuves, montre les points qui forment le partage naturel des terreins. *Voy.* un mém. de M. Buache sur cet objet, Acad. des Sciences, 1754, p. 14-15-16-17-18.

entretenir les liaiſons qui étoient entre les différentes Tribus ou peuplades Scythes de cette région; &, avec un court portage dont ils ne faiſoient pas mention, ils alloient toujours par eau. Leur récit peut donc avoir accrédité la jonction du Phaſe & de l'Araxe par le Lycus, dont parle Apollonius de Rhode (1). Celle de l'Iſter avec la mer d'Ionie (le golfe Adriatique) & le Pont-Euxin, rapportée par le même Auteur, n'a point d'autre origine. Ce Poëte a ſuivi l'opinion de Timoſtènes (2), qui aſſuroit que les Argonautes, en remontant l'Iſter, étoient parvenus dans la mer qui baigne les côtes de l'Italie & de la Grèce. On ſait que le Danube s'approche, à quelque diſtance de ſa ſource, du golfe Adriatique, avec lequel il communiqueroit, ſi on pouvoit le joindre à la rivière qui a ſon embouchure près d'Aquilée : le Danube n'eſt ſéparé de cette rivière que par un eſpace de terre peu conſidérable.

Il eſt donc probable que Patrocle, Amiral des flottes de Seleucus & d'Antiochus (3), aura pris d'autant plus aiſément les bouches du Wolga pour un détroit, que ſes conjectures auront été appuyées par le rapport des gens du pays, qui, comme nous l'avons déja dit, alloient preſque toujours par eau juſqu'à la mer du nord. Ce Navigateur ſe ſera empreſſé de publier cette prétendue découverte, ou, plutôt, il aura confirmé celle que les Macédoniens qui ſuivoient Alexandre s'imaginoient avoir faite; ce qui aura induit en erreur les Contemporains de cet Amiral, & les Ecrivains poſtérieurs. Pomponius-Mela nous repréſente le détroit, qui ſervoit de communication entre la mer Caſpienne & celle du nord, comme long, fort reſſerré, & ſemblable à un fleuve:

(1) Apollon. Rhod. L. IV, v. 131-132-133-134-135. in vers. 132. L. IV. *Voyez* la note (XL)

(2) Apollon. Rhod. L. IV, v. 289-290. Schol. Apollon. in vers. 258. *Voy.* la note (XLI.)

(3) *Vid.* Strab. L. II, p. 47. & alib. *Vid.* Politi animadvers. in Euſtath. p. 141.

ce détroit ſéparoit, ſelon lui, les terres & dirigeoit ſon cours en ligne droite lorſqu'il s'approchoit de ſon embouchure (1). On ne ſauroit méconnoître le Wolga dans cette deſcription.

Ptolémée, éclairé ſans doute par d'autres relations, eſt revenu au ſentiment d'Hérodote, d'Ariſtote, de Diodore & de Polyclète; il dit, dans ſa Géographie, que la mer Caſpienne eſt environnée de tous côtés par la terre, & qu'elle reſſemble, par rapport au Continent, à ce qu'une iſle paroît au milieu des ondes (2).

Il étoit dans l'ordre des événemens que les révolutions, quelquefois utiles à la ſcience du globe, mais toujours funeſtes à ſes malheureux habitans, miſſent enfin dans tout ſon jour la non-communication de la mer Caſpienne. Sous les Khalifes Arabes on pénétra dans les régions ſeptentrionales; comme le démontrent les médailles de ces Souverains qui ſe trouvent fréquemment dans une foule d'anciens tombeaux répandus ſur les bords du Petzora (3). On ſe convainquit alors que cette mer n'avoit aucune communication avec l'Océan ſeptentrional. Abulfeda & les autres Géographes Orientaux n'ont jamais méconnu cette vérité (4).

Arrien & Quinte-Curce ont oſé avancer que la mer Caſpienne communiquoit, par un détroit, avec celle des Indes (5); opinion qui rétrécit prodigieuſement cette partie de la terre qui eſt entre ces deux mers. Le ſentiment erroné de ces Hiſtoriens a peut-être induit Artemidore à croire que la mer Caſpienne étoit voiſine de l'Océan, & que les Caſpiens, habitans de ſes bords, étoient

(1) *Mare Caſpium, ut anguſto, ita longo etiam freto, primum terras quaſi fluvius, irrumpit*: &c. Pomp.-Mela L. III, C. V. Strab. nous dit que ce détroit eſt au commencement aſſez étroit, & qu'enſuite en s'approchant de la mer Caſpienne, il s'élargit. L. XI, p. 349.

(2) Ptolem. L. VII, C. V, p. 181-182. edit. Mercat.

(3) Deſcrip. de l'Emp. Ruſſ. par Strahlenberg. Tom. I, p. 310.

(4) *Nec conjungitur cum mari ambiente, nec cum alio ex maribus de quibus ſermo præceſſit.* Abulf. ex verſ. Askari, Eldriſi Geogr. nub. p. 243.

(5) Arr. L. V, C. XXVI. Curt. L. VI, C. IV.

limitrophes de la Perſe (1): conſéquemment la partie de l'Aſie, ſituée entre la mer Caſpienne & celle des Indes (j'étends ce nom à toute la mer qui baigne les côtes méridionales de l'Aſie), eſt diminuée de cinq degrés en latitude, & les nations qui occupoient cet eſpace diſparoiſſent.

Polyclète avoit avancé que les eaux de la mer Caſpienne étoient douces (2); Plutarque & Quinte-Curce ont adopté cette opinion (3), qui n'eſt pas dénuée de tout fondement. Abulféda rapporte, d'après un Voyageur qu'il ne nomme point, que les eaux de cette mer changent de couleur près du rivage ſeptentrional, & qu'elles ſont adoucies juſqu'au point d'être potables, par le fleuve Atalque ou Atal (le Wolga) l'eſpace de près d'un jour de navigation (4), c'eſt-à-dire, d'environ douze lieues. Le P. Avril aſſure que cette douceur ne s'étend qu'à deux lieues des côtes (5). Les Anciens, qui les perdoient rarement de vue dans leurs voyages, auront jugé que le reſte des eaux de la mer Caſpienne n'étoit pas d'une nature différente de celles qu'ils avoient ſous les yeux. Corneille-le-Bruyn (6), & pluſieurs autres Voyageurs

(1) Ap. Schol. Apollon. ad v. 858, L. III. Ce paſſage d'Artémidore d'Ephèſe étoit vraiſemblablement tiré de ſa Géographie, diviſée en huit livres, Diod. L. III, n.° II. On ne doit point confondre cet ouvrage avec le Périple de la mer Méditerrannée, que cet habile Géographe avoit parcourue avec ſoin & dont il avoit décrit les côtes, d'une manière auſſi claire qu'exacte, σαφέστατον καὶ ἀκριβέστατον, en onze livres; Marc. Hera cl. ap. Geogr. min. Tom. I, p. 65. Il n'eſt point étonnant qu'Artémidore ait commis dans ſa Géographie des fautes ſur des contrées qui ne lui étoient connues que par les rélations des Voyageurs.

(2) Ap. Strab. L. XI, p. 351.

(3) Plut. vit. Alex. p. 62. Curt. L. VI, C. IV.

(4) *Mercator, qui in hoc mari navigavit, ita dicens, cum ad finem illius maris ad ſeptentrionem pervenimus, illam aquam ſalſam ac limpidam colore mutatam comperi; tunc dictum fuit mihi illam aquam eſſe fluminis Atalci maris aquis mixtam, cumque ex illa bibiſſem eam dulcem eſſe deprehendi, & ita propè diem per mare dulce navigavimus.* Abulfeda ex verſ. cit.

(5) Voyag. en divers Etats d'Europe & d'Aſie, p. 86.

(6) Voyag. de le Bruyn Tom. III, édit *in-4.°* p. 459, Voyag. d'Olearius Col. 513. &c.

n'ont

n'ont point oublié de faire mention de cette ſingularité. On pourroit croire, en adoptant le ſyſtême de M. de Buffon, que la maſſe entière de ces eaux a dû être, dans l'antiquité la plus reculée, totalement douce, & qu'elle ſera enſuite devenue ſalée. Les fleuves qui ſe jettent dans cette mer y ont amené ſucceſſivement tous les ſels qu'ils ont détachés des terres, & ces ſels n'ont pu ſe diſſiper par l'évaporation (1). La différence qu'on trouve entre la rélation, citée par Abulféda & celle du P. Avril, ne doit être attribuée qu'à la diverſité des lieux où ils avoient abordé. La douceur de la mer Caſpienne ne peut toujours être la même à une diſtance égale de la côte; elle varie ſuivant les fleuves voiſins qui s'y déchargent, & qui conſervent la qualité de leurs eaux dans un éloignement plus ou moins grand, ſelon leur rapidité, qui eſt toujours en raiſon de la maſſe de ces mêmes eaux.

Strabon reproche à ceux qui accompagnoient Alexandre dans ſon expédition, d'avoir débité beaucoup de menſonges ſur la mer Caſpienne, & d'avoir confondu les Palus-Mœotides avec cette mer (2). Plutarque & Quinte-Curce ont avancé que ce lac de la Scythie Européenne y venoit décharger ſes eaux (3): cette erreur tire ſon origine des notions peu exactes que ces Ecrivains ont eues du lac Arall, qu'ils ont pris pour les Palus-Mœotides. Cet objet mérite une attention particulière.

Hérodote rapporte que le pays habité par les Choraſmiens, les Hyrcaniens & quelques autres peuples, étoit arroſé par les eaux d'un fleuve qu'il nomme Acès ou Akès. L'endroit où elles ſe dégor-

(1) Hiſt. nat. Tom. II, p. 176. Le ſyſtême de l'illuſtre Naturaliſte françois, eſt ici d'autant mieux fondé que nous ſavons, par le témoignage de Pline, que l'Ochus & l'Oxus entraînoient beaucoup de parties ſalines détachées des montagnes voiſines de leur lit: *Præterea apud bactros amnes Ochus & Oxus ex adpoſitis montibus deferunt ſalis ramenta.* Plin. L. XXXI, C. VII.

(2) Strab. XI, p. 351.

(3) Plut. p. 62. Curt. L. VI, C. IV.

geoient entre deux montagnes ayant été bouché par les ordres d'un Roi de Perſe, qui y fit mettre des portes (1) le cours en fut alors intercepté; & il ſe forma de ces eaux un grand lac dans la plaine ſituée entre ces mêmes montagnes (2). Le Monarque Perſe, touché enſuite du malheur des habitans de cette région, laiſſa reprendre au fleuve Akès ſon ancien lit, & ordonna qu'on ouvrît les portes qui retenoient des eaux néceſſaires pour faire fructifier les terres voiſines, & dont l'écoulement étoit toujours acheté par un tribut conſidérable (3). On ne ſauroit méconnoître, dans ce récit, l'Oxus, & le lieu où ce fleuve eſt fort rétréci, les gorges de *Dehani-Chir*. Il n'eſt point étonnant qu'Hérodote, qui ne parle que d'après des ouï dire, confonde ici cet endroit avec le lac formé par les eaux de l'Oxus, lequel n'eſt autre choſe que le lac Arall (4). Les montagnes ou côtes très-élevées qui l'environnoient auront donné lieu à cette mépriſe, qui n'empêche point que cet Hiſtorien n'ait eu des notions certaines, quoique imparfaites, de ce lac, connu dans la ſuite ſous le nom d'Oxien. Le fleuve Oxus dans l'antiquité la plus reculée a du s'y jeter en partie & en augmenter les eaux.

Le Géographe Turc nous apprend que le Dgeihoun, (l'Oxus) en ſortant des ſables, dont je parlerai dans la ſuite, ſe diviſe en pluſieurs bras; ceux de Kiahvaré, d'Hezar-Asb, de Kierdan, de Kierbé & de Haré, donnent de l'eau à tout ce pays, & ſont navigables (5). Quelques-uns de ces bras du Dgeihoun ſe jettent

(1) L'endroit où ces portes furent miſes eſt appelé, par Cherefeddin, *Coluga*, c'eſt-à-dire, porte de fer. Hiſt. de Timur. L. III, C. II. L. VI, C. XXIII.

(2) τὸ πεδίον τὸ ἐντὸς ὀρέων πέλαγος γίνεται, Her. L. III, C. 117. La plaine que décrit Hérodote au commencement de ce chapitre & qui eſt habitée, ſelon lui, par les Choraſmiens, ne peut être que celle de Kapjak ſituée à l'orient de la mer Caſpienne & arroſée par l'Oxus.

(3) Herod. id.

(4) *Voyez* la not. (XLII.)

(5) *Voy.* le Géogr. Turc. p. 884-895. & ce qu'il dit ſur les différents canaux du Dgeihoun qui traverſent le Khareſme, p. 821-822. Ce Géographe donne trois cens lieues de cours à ce fleuve.

dans le lac de Khareſm ou Arall, tandis que ce fleuve paſſe par la vallée de Kierlavé avec un bruit qui s'entend de deux lieues, & va décharger ſes eaux dans la mer Caſpienne, auprès de Kahl-kahl, à ſix journées du chemin de Khareſme (1). Ces détails ſervent d'éclairciſſement au texte de Ptolémée, qui nous dit que pluſieurs rivières prennent leur ſource dans les montagnes Sogdiennes, ſituées entre deux fleuves: ces fleuves ne peuvent être que l'Oxus & le Jaxarte; ils reçoivent les eaux de ces rivières dont une forme le lac Oxien (2). Ammien-Marcellin, qui traduit ſouvent la Géographie de Ptolémée & quelquefois ſemble y ajouter, nous donne une idée de l'étendue du lac Oxien (3) par ces paroles: *longè latequè diffuſam*, qui ne peuvent convenir qu'au lac Arall. Pline en fait auſſi une mention expreſſe; mais il ſe trompe en y mettant les ſources de l'Oxus (4), que Ptolémée fixe au trente-neuvième degré de lat. ſept. en même temps qu'il place ce lac au quarante-cinquième (5); ce qui ſe rapporte avec les obſervations modernes. Il eſt vrai que ce Géographe cette latitude au milieu du lac Oxien, tandis que ce doit être celle de ſes bords ſeptentrionaux. Cette erreur eſt le réſultat du ſyſtême de Ptolémée, qui recule toute la partie de l'Aſie au-delà du Paropamiſe, beaucoup plus au nord qu'elle n'y eſt effectivement. M. de l'Iſle a très-bien remarqué que l'embouchure du Wolga, qui devoit être à quarante-ſix degrés, eſt à quarante-neuf

(1) Ibn-Haukal, dans Abulfeda, nous dit que le Dgeihoun, après différentes ſinuoſités, ſe replie enſuite vers l'eſt en tirant vers le nord juſqu'à ce qu'il tombe dans le lac de Khareſm. M. d'Anville a ſuivi ce ſentiment dans la confection de ſa carte de l'Aſie.

(2) ὃν εἰς ποιεῖ τὴν ὀξιανὴν λίμνην, L. VI, C. XII, p. 160. Le traducteur latin de Ptolémée a obſcurci ce paſſage qui n'étoit pas déja trop clair.

(3) Ammian-Marcell. L. XXIII, p. 266. edit. Hamb. Cet Auteur a rendu le mot λίμνην du texte de Ptolémée par *palus*. Le terme grec ſignifiant également marais & étang, Ammien a choiſi le ſens qui convient le moins au local actuel & au texte de ce Géographe.

(4) *Ortus in lacu Oxo.* L. VI, C. XVI.

(5) Loc. Supr. cit.

dans ce Géographe, & la côte méridionale de la mer Caſpienne à quarante degrés au lieu de trente-ſept (1); différences énormes. Il eſt donc étonnant que, malgré ſon inexactitude, Ptolémée ait autant approché de la vraie latitude du lac Arall ou de Khareſm, appellé encore *Ogouz* par les Tartares (2). Le nom d'Oxien, qu'il porte dans l'antiquité, eſt dérivé de celui du fleuve Oxus. On apperçoit aiſément qu'il y a une affinité ſingulière entre *Ogouz* & ὄξος (3), dont l'Akes Ἄκης (4) ne peut être qu'une corruption. Dans les langues Calmuque & Mungale, *ongon* ſignifie don de Dieu; *Ogouz* paroît venir de ce mot. Les Tartares Cara-Kalpakks, qui habitent près du lac Arall, en conduiſent les eaux, par des canaux, dans des plaines de ſable: les parties aqueuſes étant évaporées, la ſurface de ces plaines ſe trouve couverte d'un ſel cryſtalliſé, le ſeul que ce peuple puiſſe ſe procurer, ainſi que les Tartares de la Caſaſtchia-Orda & du pays de Khareſme (5). La grande utilité que ces nations retirent du lac Arall a dû le faire regarder comme un préſent ou don précieux de Dieu. Je puis donc conclure de ces recherches que le lac Oxien eſt le même que le lac *Ogouz* ou Arall, qui dès lors a été connu des anciens Géographes, quoiqu'on ait cru, juſqu'à préſent, le contraire (6).

Polyclète avoit confondu les Palus-Mæotides avec la mer Caſpienne (7), qui recevoit, ſelon Plutarque & Quinte-Curce, cette

(1) Mém. ſur la mer Caſpienne, Acad. des Scien. 1721, p. 248.

(2) *Voyez* dans la dernière note citée les différens noms de ce lac.

(3) En ayant ſoin de prononcer ὀξος comme ογος. L'ortographe *d'Ogouz* varie: ce mot entre dans la compoſition du nom d'Ogus-chan, ainſi écrit par les traducteurs d'Abulgazi, part. II, C. II. & qui ſignfie Prince du pays de l'Oxus.

(4) Ce mot peut encore être dérivé de celui *d'Aucoès*, nom que portent les chefs des Hordes Tartares dans cette région. Etat de la Ruſſ. par Perry p. 101, Hérodote peut avoir confondu le nom appellatif de quelque ancien Prince des environs de l'Oxus avec le nom même du fleuve Oxus. Akes ou Aces & Oxus ſont d'ailleurs abſolument le même nom, la différence eſt dans la prononciation.

(5) Not. ſur Abulgazi p. 767.

(6) *Voy.* la note (XLIII.)

(7) Ap. Strab. L. XI, 514.

eſpece de lac (1) dont Arrien établit la vraie poſition dans ſon Hiſtoire des Conquêtes d'Alexandre: preuve certaine que le Périple de la mer Erythrée eſt fauſſement attribué à cet Hiſtorien (2); l'Auteur du Périple oſe avancer que les Palus-Mæotides & la mer Caſpienne vont enſemble ſe décharger dans l'Océan (3).

Les erreurs ſur la communication de ces deux mers, ont peut-être donné lieu à celle de Clitarque, qui a cru que la mer Caſpienne étoit la même que celle du Pont-Euxin (4); opinion adoptée par Quinte-Curce (5), qui s'embarraſſant fort peu des conſéquences, rapporte ſouvent les ſentimens les plus oppoſés, & paroît les admettre tous ſans aucune diſtinction. Le nom de Tanaïs donné au Jaxarte, ainſi appelé par corruption du mot *Ikſærte*, employé dans la langue Mungale pour ſignifier un grand fleuve (6), doit avoir accrédité cette erreur. Diodore, Juſtin & Quinte-Curce ont confondu ces deux fleuves (7), que Plutarque & Arrien ont ſu diſtinguer (8), quoique la flatterie ou la vanité des Macédoniens ſe plût à les réunir (9).

Ptolémée a connu cette différence: mais, entraîné par l'autorité des Hiſtoriens du Conquérant de l'Aſie, ſur les autels que ce Prince éleva aux bords du Jaxarte, en mémoire de ſon expédition, ce Géographe les a tranſportés, près des rives du Tanaïs, dans l'endroit où ce fleuve, après avoir couru depuis ſa ſource

(1) Plut. p. 62. *In Caſpium mare, Mœotin paludem cadere putant*, Cur. L. VI, C. IV.

(2) Arr. L. III, C. XXX. L. VII, C. I. Vid. Dodwel differt. in Scriptor. Geogr. min. IV. Tom. I, p. 85.

(3) κατ' ἄλλ, &c. p. 37. Geogr. min. T. I.

(4) Ap. Plin. L. VI, C. XIII.

(5) *Vid.* L. VII, C. III. *Cum verò venti à Pontico mari ſpirant, quidquid ſabuli in campis* (bactrianæ) *jacet convertunt.* L. *id.* C. IV.

(6) *Ik* ſignifie grand & *Særte*, fleuve; Arrien écrit ὀρξάντην. L. III, C. XXX. & ὀξυάρτης L. VII, C. XVI. Plut. ὀρεξάρτην. p. 63. Je crois que ces mots doivent être rétablis par celui d'ὀρξάρτης qui approche le plus du ἰαξάρτης. Strab. L. XI, p. 351. & alib.

(7) Diod. L. XVIII, n.° 5. Juſt. L. XII, C. V. Curt. L. VII, C. VI-VII.

(8) Plut. p. 63. Arr. L. III, C. XXX.

(9) Strab. L. XI, p. 351.

au ſud eſt, s'approche du Rha, &, delà, tournant au ſud-oueſt, dirige ſon cours vers les Palus-Mæotides qui reçoivent ſes eaux (1).

Ce Géographe, en ſuivant les mêmes guides, a multiplié différens peuples Scythes, tels que les Aorſes & les Agathyrſes. Ces nations habitoient en-deçà du Tanaïs (2), Ptolémée, après les y avoir placées (3), ne craint point enſuite de les compter de nouveau parmi celles de la Scythie Aſiatique (4). Si Pline n'a pu entièrement éviter cette faute, il a du moins diſtingué les peuples de la Scythie Européenne, qu'il met aux environs de la mer Caſpienne, par des ſurnoms, comme les Aorſes par celui de *Naſotiani* (5), & les Arimaſpes par celui de *Cacidari* (6) : peut-être encore ces Scythes Aſiatiques étoient-ils des colonies de ceux d'Europe, dont ils avoient conſervé le nom dans leurs émigrations.

L'ignorance de Quinte-Curce égaloit ſa crédulité : trompé par la fauſſe dénomination de Tanaïs donnée au Jaxarte, cet Hiſtorien fait diſparoître de la ſurface de la terre toute la partie de l'Aſie ſituée entre ces deux fleuves. Suivant ces principes erronés, il parle de la Bactriane comme de la dernière contrée de l'Aſie, & comme n'étant ſéparée de l'Europe que par le Tanaïs, qu'il reconnoît être la limite de ces deux parties du monde (7). Malgré cet aveu, il oſe nous dire, dans un autre endroit de ſon Ouvrage, que les Scythes, qui habitent au-deſſus du Boſphore

(1) Ptol. L. III, C. V. L'ancien interprête de Ptolémée n'a point voulu entendre le texte de cet Auteur. *Vid. tab.* Il fait placer à ce Géographe les Autels, dont je viens de parler, au pied des Monts Riphées.

(2) Strabon prolonge le pays des Aorſes du côté du midi, juſqu'au Caucaſe. L. XI, p. 339.

(3) Ptol. L. III, C. V.

(4) id. L. VI, C. XIV.

(5) Plin. L. VI, C. XVI.

(6) id. L. VI, C. XVII.

(7) *Bactrianos Tanaïs ab Scythis quos Europeos vocant, dividit. Idem Aſiam & Europam finis interfluit.* . . . . . (Alex. Orat. ad milit.) . . . . *Quis dubitabis patere etiam Europam victoribus.* . . . . *unus amnis interfluit quem ſi trajicimus, in Europam arma proferimus.* L. VII, C. VI-VIII.

Cimmérien, appartiennent à l'Aſie (1). La région qui s'étend au-deſſus de ce Boſphore & des Palus-Mæotides, eſt cependant à l'occident du Tanaïs, & conſéquemment ſituée en Europe elle eſt habitée par les Roxolanes & les Jazyges, peuples de la Scythie Européenne (2). Quinte-Curce eſt tombé dans cette erreur pour avoir changé la ſituation, les bouches & le cours du Tanaïs, & en avoir avancé la longitude de cinq degrés. Il ajoute enſuite que les Scythes, dont les Parthes ſont ſortis, ne venoient point du Boſphore, mais de l'Europe (3). Ainſi cet Hiſtorien tranſporte entièrement le Boſphore-Cimmérien dans l'Aſie, tandis que le détroit par lequel les Palus-Mæotides ſe déchargent dans le Pont-Euxin forme la ſéparation des deux parties du monde que je viens de nommer, dont les limites ſe trouvent placées, dans le récit de Quinte-Curce, d'une manière auſſi bizarre que preſque inconcevable.

Le déplacement de pluſieurs peuples eſt une ſuite néceſſaire des erreurs que je viens de remarquer. Les Cercètes, les Moſynoéciens & les Chalybes ſont tranſportés par Quinte-Curce à la gauche de la mer Caſpienne; les Leucoſyriens & les Amazones, à l'autre côté de cette mer (4). Les anciens Géographes établiſſent unanimement la poſition des Moſynoéciens, des Chalybes & de leurs voiſins, les Cercètes, appellés depuis Apaites, dans les montagnes du Pont-Euxin (5). Les Leucoſyriens étoient les habitans

(1) *Qui ſuper Boſphorum colunt adſcribuntur Aſiæ.* L. VI. C. II.

(2) Ptolem. L. III, C. V. Vid. *Orbis veteribus not.*

(3) *Quin Scythæ, qui Parthos condidere, non à Boſphoro, ſed ex regione Europæ penetraverint.* L. VI, C. II.

(4) *Cercetæ, Moſini & Chalybes à læva ſunt : ab altera parte Leucoſyri & Amazonum campi ; & illos quæ vergit ad ſeptentrionem, hos ad occaſum converſa proſpectat.* L. VI, C. IV.

(5) Strab. L. XII, p. 378. Scylac. Per. p. 33. Geogr. min. Tom. I. Euſtath. in v. 768. Dion. Xenoph. exped L. V, p. 41. Tom. III. foulis, &c. *Voyez* la note (XLIV.)

de la Cappadoce (1), dont la ſituation eſt connue, ainſi que celle du pays des fabuleuſes Amazones, que l'on prétend avoir fixé leur demeure dans les champs de Themiſcyre, ſur les bords du Thermodon (2). Une faute de Géographie en entraîne toujours pluſieurs autres : l'exemple de Quinte-Curce juſtifie ſouvent cette remarque. Cet Hiſtorien, après avoir changé la ſituation des Chalybes, ajoute que ce peuple étoit voiſin de deux Villes célèbres, Sinope & Amiſus (3). Cette dernière Cité étoit à plus de douze cens ſtades olympiques au nord-oueſt des Chalybes (4); & Sinope, Ville fameuſe de Paphlagonie, étoit éloignée d'Amiſus de douze cens ſtades (5) au nord-oueſt.

Des Peuples & des Contrées de la Haute Aſie.

Pharaſmanes, Roi des Choraſmiens, vint, ſelon Arrien, trouver Alexandre, & aſſura ce Prince qu'il étoit voiſin de la Colchide & des Amazones ; erreur groſſière qui dérive toujours de la même ſource que celle de Quinte-Curce. Les Choraſmiens habitoient à l'orient de la mer Caſpienne, ſur les rives de l'Oxus ; poſition que Ptolémée a très-bien obſervée (6) : il n'a point doublé ce peuple, comme on l'en a accuſé, ſans aucun fondement (7). Le nom de Khareſme ou Khoareſm que l'ancien lieu occupé cette Nation a conſervé chez les Orientaux (8), démontre ſuffiſamment la ſituation

(1) Herod. L. I, C. 72. Strab. L. XII, p. 380. Plin. L. VI, C. III.
(2) Strab. L. XII, p. 377. Pomp.-Mela L. I, C. XX. &c. Voy. la note (XLV.)
(3) Curt. L. VI, C. IV.
(4) *Vid.* tab. Danv. *Aſia minor.*
(5) Xenoph. exped. Tom. III, p. 144, edit. cit. *Voyez* la note (XLVI.)
(6) Ptolem. L. VI, C. XII.
(7) Hiſt. de l'Acad. des Inſ. Tom. XXV, p. 52.
(8) Abulf. deſcr. Choraſm. Geogr. min. Tom. III, p. 20. Eldriſi Geogr. nub. p. 138. Les traducteurs ont fort varié ſur l'orthographe de ce nom, comme la obſervé le ſavant Abbé Renaudot, pref. des Rel. Arab. p. XXXV.

de

de cette nation Scythe, qui étoit une tribu, ou faiſoit partie de celle des Saques ou plutôt Saces (1), Colonie des Abiens.

Un ſavant Académicien accuſe les Hiſtoriens d'Alexandre d'avoir tranſporté les Abiens d'Europe en Aſie (2). Tâchons de les juſtifier : il faut, pour cela, prendre les choſes de plus haut. Les Scythes ont habité preſque toutes les régions ſeptentrionales de l'ancien Continent, ou, pour s'exprimer avec plus d'exactitude, l'uniformité des mœurs & de la façon de vivre des différens peuples qui les occupoient, leur a fait donner, par les Grecs, la dénomination générale de Scythes. Leur véritable nom, ſelon Hérodote, fut celui de Scolotes formé de celui d'un de leurs Rois (3); ils ne furent conſidérés que comme une ſeule nation (4), & c'eſt dans ce ſens qu'on doit entendre ce que Thucydide rapporte de leur puiſſance. Elle étoit ſi conſidérble, qu'aucun peuple de l'Europe & de l'Aſie n'auroit pu les égaler en nombre, ni leur réſiſter, s'ils ſe fuſſent réunis (5). Les incurſions que les Scythes ont fait en différens tems, ont bouleverſé la face de la terre, dont la plus grande partie a été peuplée par ces nations.

Les Géographes diviſent les Scythes en Européens & en Aſiatiques ; ce qui eſt trop vague : il eſt plus ſimple de les ranger ſous deux autres claſſes, la première celle des Paſteurs, la ſeconde celle des Cultivateurs. Ephore, dans l'énumération qu'il avoit fait des peuples Scythes, avoit adopté cette diviſion (6). Dans l'origine des ſociétés, elle a dû être la ſeule qui ſervît à diſ-

(1) Voyez la note (LII).
(2) Hiſt. de l'Acad. des Inſcr. T. XXVI, p. 50.
(3) Herod. L. IV, C. 6. Ce nom me paroît venir de *Koloh-tack*, qui ſignifie dans la langue Mungale ample, large drapeau ; parce que ce Roi réuniſſoit pluſieurs Nations ſous ſes étendards, & que ſon Empire s'étendoit au loin ; ou parce que les étendards dont les Nations Scythes faiſoient uſage, étoient d'une grande ampleur, & reſſembloient, comme dit Arrien, à des voiles de navire. *Arriani tactica.* edit. Blanc. p. 80.
(4) Strab. L. I, p. 22.
(5) Thucyd. L. II, C. 97
(6) Ap. Strab. L. VII. p. 209.

Cc

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

tinguer les différentes Nations du monde. D'un côté, les progrès de la civiliſation, toujours funeſtes aux mœurs, de l'autre la fondation des Villes qui ne ſe multiplient & ne s'accroiſſent qu'aux dépens des campagnes dont elles dévorent les habitans, & qui entraînent, par leur luxe, le mépris de la vie champêtre, firent bientôt oublier cette heureuſe diſtinction introduite chez preſque tous les peuples. Chez les anciens Perſes, il n'y en avoit point d'autre (1); elle s'eſt encore conſervée chez les Tartares, deſcendans des Scythes. La puiſſante nation des Usbeks eſt diviſée en Usbeks-*Oulagètes*, c'eſt-à-dire, errans, qui habitent les campagnes, & ſont paſteurs de profeſſion, & en *Bukhares* ou *Sartes*, qui vivent dans les Villes, & ont des demeures fixes (2).

Les Paſteurs, ou Nomades, formèrent cependant la claſſe la plus nombreuſe (3), qui comprend les Abiens, ſurnom donné en général aux Nomades, & qui ne peut être rapporté qu'à leur genre de vie, ſi bien exprimé dans ce vers d'Horace :

Quorum plauſtra vagas ritè trahunt domos ;

genre de vie qui, en les détachant des poſſeſſions ſouvent nuiſibles à la probité, leur avoit acquis une grande réputation d'équité, célébrée même par Homère (4).

Ariſtarque prétendoit que le nom d'Abiens étoit celui d'une nation particulière (5). Ce ſentiment n'eſt pas abſolument

(1) Herod. L. I, C. 125.

(2) Deſcr. de l'Emp. Ruſſ. par Strahlenberg. Tom. II, p. 159.

(3) Herod. L. IV, C. XI. Polyb. Tom. II, p. 319. edit. cit. Strab. L. XI, p. 593. edit. Xyl. Les Tartares Mungales prétendent que les *Noimans* ou *Naimans* ſont l'une de leurs plus nobles & anciennes Tribus. Deſcr. de l'Emp. Ruſſ. Tom. II. Ce nom paroit être la vraie racine de celui de Nomades que les Grecs ont voulu rapporter à leur verbe νέμω, ils le devoient aux anciens Scythes.

(4) Hom. Il. L. XIII, v. 6.

(5) *Ap.* Apollon. Lex. Tom. I, p. 13. Voy. l'ingénieuſe conjecture de M. de Villoiſon ſur le nom de ce peuple not. p. 14. Ce Savant, célèbre par ſes connoiſſances précoces, a donné une nouvelle vie à ce Lexique. La difficulté de le déchifrer, ſembloit le condamner à ne jamais ſortir de la Bibl. de S. Germain.

contraire à celui que j'ai adopté, lequel eſt autoriſé par le témoignage d'une foule d'Ecrivains, Géographes, Hiſtoriens, Grammairiens, &c. (1). Cette dénomination, après avoir été appliquée en général à tous les peuples Nomades, a été reſtreinte, dans la ſuite, à quelques-unes de ces nations dont les mœurs & la manière de vivre répondoient davantage à l'idée que préſente d'abord à l'eſprit l'épithète ou le ſurnom d'Abiens. Un paſſage de Scymnus de Chio me paroît éclaircir parfaitement cet objet.

Ce Poëte-Géographe, après avoir parlé des Scythes Géorgiens ou Cultivateurs, continue en ces termes : (il ſuit Ephore, ſon guide ordinaire) . . . . . « Pluſieurs autres peuples, » qu'on ne connoît pas ſous une dénomination particulière, ſont » paſteurs & portent la religion juſqu'à ne faire aucun mal aux » animaux. Ils ſe nourriſſent de lait de jument, à la manière des » autres Scythes, & mettent tous leurs biens en commun. On » dit qu'Anacharſis avoit pris naiſſance chez ce peuple, célèbre » par la pureté de ſes mœurs (2), & que pluſieurs de ces Scythes » étant paſſés en Aſie, y avoient formé des habitations & y étoient » connus ſous le nom de *Saces* (3). ». . . . . Nous trouvons encore ce même paſſage tiré du quatrième Livre d'Ephore, dans le fragment d'un Périple du Pont-Euxin, publié par Iſaac Voſſius (4). Strabon, après avoir fait l'extrait de l'endroit d'Ephore

(1) ἀγεσίους, ἀμαξοικούς. Strab. L. VII, p. 455. edit. Xyl. Euſthat. in v. 6, L. XIII. Hom Nicol. Damaſc. de mor. gent. ad calc. de Repul. Lac. Crag. p. 548. ὁ βίαιος, δικαιότατος. Heſych. in voc. Ἄβιοι Strab. loc. cit. *Vid.* Apollon. Lex. p. 13-14. Etymol. magn. edit. Sylb. col. 232, 233. Euſtath. in Hom. loc. ſupr. cit. Steph. Byſant. p. 67, &c. Peut-être que ce mot ſignifioit dans l'ancienne langue des Scythes, *pere*, comme aujourd'hui celui d'*abba* dans celle de Tangut, *abam* dans celle de Kamski, & *abaga* grand père, chez les Tartares Calmuques & Mungales : les Scythes donnoient ce nom aux Abiens, ou par reſpect, ou à cauſe de leur antiquité.

(2) Je ſuis ici la ponctuation de Voſſius.

(3) . . . ἢ κατοικῆσαί τινας εἰς Ἀσίαν ἐλθόντας, ὡς δὲ ἢ Σάκας καλοῦσιν. Scymn. fragm. v. 121, 122, 123. J'ai traduit depuis le vers 110 juſqu'au 123.

(4) Ad Calc. edit. Scyl. p. 3. & Ap. Geogr. min. Tom. I, pp. 3-4.

que je viens de citer, rapporte les vers du Poëte Chærile; qui dit que . . . . « les Saces, Paſteurs (1), Scythes d'origine, » habitoient l'Aſie, qui eſt fertile en grains; c'étoit une colonie » de Nomades, hommes juſtes (2) ». . . . Je rends à la lettre les paroles de Chærile, qui confirme l'opinion d'Ephore.

Hérodote & Pline nous apprennent (3) que les Perſes donnoient en général à tous les Scythes le nom de Saces, parce que le peuple qu'on appelloit ainſi, étoit, ſelon le Naturaliſte Romain, le plus voiſin de leur Empire (4). J'oſe propoſer une autre conjecture.

On peut tirer, ſans doute, une utilité très-réelle des reſtes de l'ancienne langue Runique, des différens dialectes de l'Eſclavon, de la langue Thibétane ou de Tangut, du Perſan, enfin de l'idiôme Turc, pour expliquer pluſieurs noms des peuples Scythes : mais il n'y a aucune langue dont on puiſſe faire un uſage auſſi fréquent & peut-être auſſi ſûr que du Mungal, répandu dans une partie très-conſidérable de l'Aſie (5). *Saki* ſignifie, dans cette langue, *je maſſacre*. Il eſt vraiſemblable que les Scythes, qui combattirent autrefois contre les Perſes, crioient dès que leurs ennemis commençoient à plier, *ſakib* (6), tue, maſſacre; & que la terreur grava profondément ce cri affreux dans l'eſprit des vaincus, qui ne ſurent plus déſigner leur vainqueur, dont ils ignoroient la langue, que par le terme qui avoit fait ſur eux l'impreſſion la plus forte,

(1) Strab. L. VII, p. 209.

(2) . . . . νομὰδων γὲ μὲν ὄντων ἀποικοι ἀνθρώπων νομίμων. *Ap. Strab.* loc. cit.

(3) Herod. L. VII, C. 64.

(4) Plin. L. VI, C. XVI. Les Grecs donnoient le ſurnom de Saces aux hommes errans qui n'étoient Citoyens d'aucune Ville & membres d'aucune Tribu, Ariſtoph. *aves* v. 31-32-33-34. Aceſter Poëte tragique, portoit ce ſurnom, Ariſt. veſp. v. 1216.

(5) Deſcr. de l'Emp. Ruſſ. par Strahlenberg, Tom. II, p. 311. Je me ſers du petit Vocabulaire de cette langue publié par ce Savant.

(6) Imperat. *Voy.* la gramm. Mung. Tom. III. du Rec. de Thevenot.

& dont cette nation Scythe ſe ſervoit ordinairement dans les combats. De *ſaki* ou *ſakib* dérive naturellement le mot de Σάκαι au féminin Σάκις (1). Les Saces proprement dits, portoient, ſelon Hérodote, le nom d'Amourgiens ἀμυργίοι (2), qui venoit de celui d'un de leurs Rois dont parle Ctéſias (3), & non pas du nom du Margus, rivière de la Margiane, comme le conjecture M. Fréret (4). Les Saces n'habitoient point cette région; ce peuple Scythe ne diffère point non plus des Aſpaſiaſques, ou plutôt Aſpaſiaces, comme nous le verrons bientôt : mais tâchons auparavant de fixer la poſition du pays qu'occupoit cette colonie d'Abiens.

Strabon parle des Saces comme du peuple Scythe le plus oriental au-delà de la mer Caſpienne, & il les place, ainſi que Marcien d'Héraclée, ſur la même ligne que les Sogdiens, près d'un gué du Jaxarte, qui leur facilitoit la communication avec les Maſſagètes (5). Agathémère nous aſſure, qu'en venant du côté de l'occident, on trouve la Sogdiane, enſuite le pays des Saces (6). Ptolémée entre dans des détails plus ſatisfaiſans; il nous apprend que les Saces avoient au couchant la Sogdiane, & la Scythie au Nord, qu'ils s'étendoient parallèlement juſqu'à l'endroit où le Jaxarte change ſon cours (7); c'eſt-à-dire, où ce fleuve, après avoir coulé de l'Eſt à l'Oueſt, s'incline vers le Nord-Oueſt. Le pays des Saces, qui ne vivent que du produit de leurs troupeaux, & n'habitent point les Villes, eſt, ſelon Ammien-Marcellin, contigu

(1) Steph. Byſant. p. 580. edit. cit. Pourquoi Reland va-t-il chercher l'étymologie du nom de Saces chez les Arabes, Diſſ. de Vet. Ling. Perſ. in voc. *Sacæ*, celle de Wachter approche plus du vrai, Saka, *nocere, vulnerare, damnum inferre*; Gloſſar. German. p. 1336.

(2) Herod. L. VII, C. 64.

(3) Ap. Phot. Perſic. col. 108.

(4) Obſerv. ſur la Cyrop. Acad. des Inſcr. Tom. VII, p. 436.

(5) Strab. L. XI, p. 352. Marc. Heracl. p. 25.

(6) εἶτα Σογδιανὴ, εἶτα Σακία. L. II, C. VI.

(7) Ptolem L. VI. C. XIII. *Vid. id.* C. XII.

à la Sogdiane (1). Une contrée qui, placée immédiatement après cette Province, vers l'orient, conserve encore aujourd'hui le nom de *Sakita* (2), semble démontrer, par l'identité de son nom avec celui du peuple qui l'habitoit anciennement, la vraie position des Saces.

Diodore de Sicile prétend que toute la Scythie au-delà de l'Edmodus, au nord de l'Inde, étoit occupée par les Saces (3). Il est facile de s'appercevoir que cet Historien a été trompé par l'extension que les Perses donnoient à cette Nation. Eratosthène n'est pas moins répréhensible d'avoir fait séparer les Saces & les Sogdiens par le Jaxarte (4) : on peut juger de l'exactitude de ce Géographe sur les pays septentrionaux de l'Asie par la position qu'il donne aux Arachosiens & aux Massagètes ; il les fixe sur les rives de l'Oxus, près de la Bactriane. Eratosthène semble même faire limitrophes les pays habités par ces deux peuples (5), tandis que l'un étoit au nord du Jaxarte, l'autre à l'occident du Paropamise & conséquemment éloigné d'environ trois mille stades olympiques de l'Oxus.

Puisque les Saces étoient une colonie d'Abiens, placée à l'orient de la Sogdiane, les Historiens d'Alexandte ne méritent donc point d'être accusés d'avoir transporté de l'Europe en Asie ce peuple Nomade, dont une partie étoit venu s'y établir. On ne sauroit cependant approuver Arrien lorsqu'il parle des Villes de cette nation (6); on sait qu'errante & sans demeures fixes, elle passoit sa vie sur des charriots, & ne s'arrêtoit qu'aux lieux abondans en pâturages. La fondation d'une Ville ne peut se concilier avec les

(1) L. XIII, edit. cit. p. 276.
(2) Geogr. anc. de M. d'Anville Tom. II, p. 319.
(3) Diod. L. II, n.° 35.
(4) Ap. Strab. L. XI, p. 354.
(5) Loc. supr. cit.
(6) Arr. L. IV, C. I.

mœurs des Scythes en général & des Saces-Abiens en particulier.

La suite des événemens rapportés par Arrien, semble indiquer que les Scythes, qui défendirent le passage du Jaxarte contre Alexandre, étoient les Abiens (1) : mais on doit croire que cet Historien a voulu parler des Massagètes, que leur position au nord de ce fleuve mettoit à même de s'opposer aux projets du Héros Grec. Ils accompagnèrent Spitamène dans son expédition contre la Bactriane (2), qui avoit été précédée d'une autre expédition contre la Sogdiane, dans laquelle ce Général fut obligé de lever le siége de Maracanda & de se réfugier chez les Scythes Nomades. Pharnuque l'y poursuivit, & se trouva au milieu de ce peuple sans s'en appercevoir (3); preuve que ces Nomades étoient les Saces Abiens. Un corps de troupes pouvoit entrer dans leur pays sans passer aucun fleuve, au lieu que la région habitée par les Massagètes avoit le Jaxarte pour barrière. Pharnuque, trompé par cette communication facile, & assailli par les Saces, qui donnèrent du secours à Spitamène, fut obligé de prendre la fuite avec toute sa cavalerie (4). Arrien ne devoit donc point distinguer les Saces des Abiens Asiatiques (5). Son opinion a été adoptée, sans aucun fondement, par plusieurs autres Ecrivains. Ptolémée, égaré sans doute par ces autorités, fait des Abiens le peuple le plus septentrional de la Scythie au-delà du Mont-Imaüs (6).

Le cours de l'Oxus séparoit la Bactriane de la Sogdiane. Polybe nous dit que ce fleuve, après avoir pris sa source dans le Caucase (Paropamise) roule ses eaux dans la Bactriane, où elles sont fort augmentées par plusieurs rivières qui s'y déchargent (7). Il est certain que l'Oxus recevoit presqu'autant de rivières du

(1) Arr. L. IV, C. IV.
(2) L. IV. C. XVI.
(3) Arr. L. IV, C. V.
(4) *Id.* L. III, C. VIII. L. IV, C. I.
(5) Arr. L. IV, C. I.
(6) Geogr. L. VI, C. XV.
(7) Polyb. edit. cit. Tom. II, p. 262.

côté de la Sogdiane que de celui de la Bactriane. Les expreſſions de ce judicieux Hiſtorien induiroient donc à croire qu'il met ce fleuve dans le centre de la Bactriane, puiſque c'eſt dans cette contrée qu'il prétend que ſon cours eſt accru par les rivières qui y viennent perdre leur nom. Denys-le-Périégète adopte un ſentiment qui n'eſt pas moins erroné ; il fait traverſer la Sogdiane par l'Oxus (1), tandis que, depuis ſa ſource, ce fleuve ſervoit de limite aux deux Provinces que je viens de nommer (2).

Polybe nous apprend encore que les Scythes Aſpaſiaces (3), qui demeuroient entre le Tanaïs qui ſe jette dans les Palus-Mæotides, & l'Oxus, dont les eaux vont ſe perdre dans la mer Caſpienne, faiſoient, en paſſant ce dernier fleuve, des incurſions dans l'Hyrcanie (4). Cet Hiſtorien a été trompé par la fauſſe dénomination donnée au Jaxarte, & n'a ſu éviter les erreurs reprochées aux Ecrivains de la Vie d'Alexandre. La ſuite de ſa narration prouve évidemment que la nation Scythe, dont il a voulu parler ſous le nom d'Aſpaſiaces, ne diffère point des Saces : c'étoit vraiſemblablement quelque tribu particulière ou quelque ſurnom (5) de ce peuple. Les Scythes Aſpaſiaces n'avoient d'autres rivières à paſſer, pour faire des incurſions dans l'Hyrcanie, que l'Oxus. Si leur pays eût été ſitué entre ce fleuve & le vrai Tanaïs, il auroit embraſſé une région immenſe, que nous ſavons avoir été habitée par d'autres nations Scythes. Une multitude de rivières auroient oppoſé de nombreuſes barrières aux courſes des Aſpaſiaces. Le texte de Polybe ne leur en donne point d'autres que l'Oxus.

Ce fleuve rouloit ſes eaux parmi des rochers qui formant,

(1) Dion. Perieg. v. 747.
(2) Strab. L. IX, p. 356. &c, &c.
(3) Polyb. ex Lib. X, Tom II, p. 269.
(4) Loc. ſupr. cit. 270.
(5) Ptolémée paroit diſtinguer, ſans aucun fondement, les Aſpaſiens ou Aſpaſiaces des Saces, & donner au pays du premier de ces peuples une latitude trop ſeptentrionale, L. VI, C. XIV. *Voyez* la note (LIII).

ſelon

ſelon quelques-uns, comme un pont d'un ſtade de longueur, donnoient un paſſage libre aux Scythes ; ou, ſuivant d'autres, ce peuple profitoit de l'eſpace que laiſſoit l'Oxus depuis l'endroit où il s'engloutiſſoit dans la terre, il y cachoit ſon cours, juſqu'à celui où il reparoiſſoit (1). La première de ces opinions, quoique fauſſe, n'eſt point dénuée de tout fondement. Le Dgeihoun, ou l'Amu, qui eſt l'Oxus des Anciens, ſe ſépare d'abord en pluſieurs branches dans les cantons de Balk & de Termed ; il raſſemble enſuite ſes eaux & paſſe entre deux montagnes dans un endroit qui peut avoir à peine cent coudées de largeur, & eſt appelé, vraiſemblablement par cette raiſon, *Dehani-Chir*, c'eſt-à-dire, Gueule de Lion (2). On reconnoît aiſément, dans cette deſcription, ce qui a donné lieu au pont naturel de l'Oxus.

Le ſecond ſentiment que Polybe ſemble adopter eſt plus vraiſemblable. Le Dgeihoun trouve, au-delà de *Dehani-Chir*, une plaine de ſable de deux lieues d'étendue, où il ſe perd. Cette plaine pouvoit être autrefois très-praticable, mais un voyageur courroit aujourd'hui de grands riſques s'il tentoit de la traverſer. Au ſortir de ces ſables, ce fleuve reprend ſon cours par le Khareſme (3).

Il eſt aſſez ordinaire de voir, en ces contrées, des rivières s'engloutir & ſe perdre dans le ſein des terres. Strabon n'eſt donc

(1) Polyb. Tom. II, p. 269-270.
(2) Voyag. d'Otter, Tom. I, p. 236. Le Géographe Turc « nous dit que le » *Dehani-Chir* eſt un valon ou paſſage » étroit entre deux montagnes, par le- » quel le Dgeihoun paſſe & fait un ſi » grand bruit qu'il donne de la terreur à » ceux qui l'entendent », p. 826.
(3) Le Géographe Turc entre dans des détails très-intéreſſants ſur le cours du Dgeihoun (l'Oxus) ; je n'en rapporte ici que ceux qui ſont abſolument liés à mon ſujet, conſultez cet excellent ouvrage. manuſ. p. 882-883-884 & 885. Eldriſi nous a donné auſſi une deſcription très-circonſtanciée du cours du Dgeihoun ; mais il prend le paſſage de *Dehani-chir* pour un pont naturel : ce Géographe Arabe s'exprime ainſi, ſuivant les Savans Maronites ſes interpretes. . . . . *Ubi abſcondit ſe ſub magno quodam monte, ſuper quem tranſeundi eſt quaſi ſuper pontem.* Geogr. Nub. Clim. III, par. VIII, p. 138.

point fondé à répandre des doutes ſur la rélation d'Ariſtobule, qui aſſuroit que la rivière de Polytimète, la Sogd des Orientaux, après avoir arroſé la vallée où l'ancienne Ville de Maracanda étoit ſituée, alloit perdre ſes eaux dans les ſables (1), & non point les décharger dans la mer Caſpienne, comme l'avance Ptolémée (2), ce qui eſt phyſiquement impoſſible. Le cours de cette rivière auroit été alors intercepté par celui de l'Oxus, qui ſe prolongeoit du midi au Nord-Oueſt.

Le paſſage des Aſpaſiaces, près de Termed (3), ſelon la poſition actuelle des lieux, prouve que ces Scythes faiſoient leurs courſes dans la partie de l'Hyrcanie, qui étoit entre l'Ochus & l'Oxus. M. d'Anville donne à cette Province, pour limite ſeptentrionale, le premier de ces fleuves (4). Cet habile Géographe a eu, ſans doute, de bonnes raiſons pour ne pas ſuivre le ſentiment de Strabon & de Ptolémée, qui reculent les frontières de l'Hyrcanie au-delà de l'Ochus (5), autorités qu'il étoit néceſſaire de détruire. Ce fleuve, qui répond au Thus moderne, lequel coule dans les environs de Neſa, qui a pris ſon nom de Næſea, Province de l'ancienne Hyrcanie (6), alloit ſe rendre, comme fait le Thus dans la mer Caſpienne.

Strabon rapporte l'opinion de ceux qui joignoient l'Ochus à l'Oxus (7): elle a induit Quinte-Curce en erreur. Alexandre, ſelon cet Hiſtorien, paſſa ces deux fleuves pour arriver à la Ville de Marginie, près de laquelle il choiſit un emplace-

(1) Strab. L. XI, p. 357. La raiſon de cet engloutiſſement eſt très-ſimple: les rivières rencontrant un terrein élevé qu'elles ne peuvent ſurmonter & qui eſt d'ailleurs mou & facile à pénétrer, s'enfoncent dans les terres. Varénius cite pluſieurs exemples de cette eſpèce de phénomène. Geogr. C. XVI prop. VI.

(2) Ptolem. L. VI, C. XIV.

(3) Termed eſt célèbre dans l'hiſtoire de Timur-bec qui faiſoit toujours paſſer l'Oxus à ces troupes, près de cette Ville.

(4) *Vid.* Tab. Orb. veter. not.

(5) Strab. L. XI, p. 351. Ptolem. L. VI, C. IX.

(6) Strab. L. XI, p. 351.

(7) Loc. ſupr. cit.

ment pour y bâtir ſix Villes (1). Si le Héros Macédonien, partant de Bactra pour ſe rendre dans la Margiane, a trouvé, ſur ſon chemin l'Ochus, il faut que ce fleuve ait eu ſon embouchure dans l'Oxus, ou que ſon cours ait été prolongé de l'Eſt à l'Oueſt, ſuppoſitions également fauſſes. Cette rivière, à la quelle Quinte-Curce donne le nom d'Ochus, eſt le Margus qui couloit parallèlement avec l'Arius, & eſt encore appelé par les Perſans *Marg-Ab* (2). Pline nous apprend qu'Antiochus, fils de Séleucus, rétablit ſur les bords du Margus une des Villes qu'Alexandre y avoit fondées, laquelle avoit été détruite par les Barbares: ce Roi de Syrie lui donna le nom d'Antiochie (3); récit qui prouve la mépriſe de Quinte-Curce. On pourroit conjecturer que cet Hiſtorien a voulu parler d'une autre rivière, qui portoit auſſi le nom d'Ochus, laquelle ſuivant Ptolémée, réunit ſon cours à celui du Dargomanes, & va enſuite perdre ſon nom dans l'Oxus (4): mais ce Géographe paroît ici moins exact que Quinte-Curce.

Beſſus fut ſecouru par les Dahes qui habitoient, ſelon Arrien, en-deçà du Tanaïs (5) (Jaxarte); poſition beaucoup trop ſeptentrionale. *Xanthii*, *Piſſuri*, *Aparni* ou *Parni*, étoient les ſurnoms des Dahes (6). Ils ſervoient à diſtinguer les trois diviſions qui formoient le corps de cette nation; celle qui étoit connue ſous le nom d'*Aparni*, habitoit le pays le plus voiſin de l'Hyrcanie & les bords de la mer Caſpienne. Les *Xanthii* & les *Piſſuri* s'étendoient ſur les côtes de cette mer, qui ſont au même degré de latitude que l'ancienne Arie. Il eſt donc évident, par ce que je viens de dire de la poſition de ce peuple, d'après Stra-

(1) *Superatis deindè amnibus Ocho & Oxo, ad urbem marginiam pervenit. . . .* Curt. L. VII, C. X.

(2) Géogr. ancienne de M. d'Anville, Tom. II, p. 297.

(3) Plin. L. VI, C. XVI.

(4) Ptolem. L. VI, C. XI.

(5) Arr. L. III, C. XXVIII.

(6) Strab. L. XI, p. 352.

bon (1) qui s'accorde ici avec Ptolémée, que les Dahes étoient en-deçà de l'Oxus, & ont été transportés mal-à-propos par Arrien sur les rives du Jaxarte. M. d'Anville les place au midi de l'Ochus; région qui paroît avoir été leur vraie résidence, indiquée par Strabon.

Ce Géographe rapporte qu'Arsaces avoit sous ses loix les Dahes, surnommés *Parni*, Nomades qui habitoient les environs de l'Ochus (2). On croyoit que ces Scythes étoient une colonie des Dahes qui occupoient une contrée située au-dessus des Palus-Mæotides (3); émigration semblable à celle des Abiens, qui, en se transplantant dans l'Asie, prirent les noms de *Sacæ*, *Amurgii*, *Aspasiaci*, comme les Dahes ceux d'*Aparni*, *Xanthii* & *Pissuri*.

Hérodote compte les Mardes parmi les différens peuples de la Perse (4); &, dans un autre endroit de son Histoire, il range une seconde nation Marde dans la dix-neuvième satrapie, avec les Mossynoeciens, les Tibarènes, &c (5). Il est probable que le nom de Mardes avoit été donné aux habitans des montagnes, qui se servoient de la position avantageuse de leur pays comme d'un rempart contre la servitude. *Mard* désigne, dans la langue persane, un homme courageux, & *Marad* en Hébreux, un révolté, &c (6).

(1) Strab. L. XI, p. 350-352-355. Ptolem. L. VI, p. 354.

(2) Strab. L. XI, p. 354.

(3) Strab. L. XI, p. 355. Ce peuple Scythe étoit appelé Δάαι par les Grecs & *Dahæ* par les Latins; la région qu'ils habitoient se nomme encore aujourd'hui Dahistan. Je trouve l'étymologie des Dahes dans le mot *Dahn* qui signifie, dans la langue Mungale, *Cavalerie*: nous voyons effectivement par la rélation de Marc Paul, C. XLVII, que les pays situés aux environs de l'Amu ou Oxus faisoient un grand commerce de chevaux avec l'Inde. Il ne faut point confondre les Scythes appellés Δάαι, avec une Tribu ou partie de la Nation Perse qu'Hérodote nomme Δάοι, pasteurs de profession, L. I, C. 125.

(4) Herod. L I, C. 125.

(5) Herod. L III, C. 94.

(6) Les habitans des montagnes du Kurdistan avoient été vraisemblablement appelés, par la même raison, Kurdes, du mot *Kurd* qui signifie en langue persane, brave, courageux. On assure que les plus grands Héros de la Perse sont sortis du Kurdistan. Geogr. Turc. page 1212. Les Curdes paroissent être les descendants d'un peuple Marde qui habitoit les montagnes de la Gordyene, & lui ressembler par leurs mœurs, leur indépendance, & leur brigandage. *Erat ille Curdus, ex asperâ illâ & latrociniis assuetâ gente, Gordyæorum veterum progenie, quæ vix unquam dominationis alienæ patiens, ob inaccessam regionem suis fermè legibus*, &c. Renaudot, Hist. Patriarch. Alexandr. p. 533. « Les Curdes en général sont sanguinaires; ils se contentent pour le prix » du sang, d'un cheval, ou d'un bœuf » ou d'un ou deux moutons, &c ». Geogr. Turc. p. 1213. Ce peuple est très-grossier & conséquement très-superstitieux. On voit les Curdes acheter de leur vivant une place dans le Paradis; ils s'imaginent qu'ils y entreront sans rendre aucun compte, le jour du jugement. Geogr. Turc. p. 1211-1212.

Les Mardes, selon Hérodote, étoient un peuple Nomade (1), profession analogue à leur demeure, qui ne pouvoit être que les montagnes des Uxiens. Quinte-Curce nous dit effectivement que cette nation étoit voisine des Uxiens (2). *Mard* étoit vraisemblablement l'épithète donnée par les Perses à la partie des Uxiens qui habitoit les montagnes & ne leur avoit jamais été soumise. Ceux qui cultivoient la plaine, & obéissoient au Satrape de la Perse (3), n'étoient point distingués par ce surnom; ils étoient simplement appelés Uxiens.

Quinte-Curce (4) & plusieurs autres Ecrivains, ont doublé les Mardes, & ont fait entreprendre à Alexandre deux guerres différentes contre ce peuple. Arrien adopte ces opinions dans ses Indiques (5): mais, dans l'Histoire du Conquérant Macédonien, il ne parle que d'un seul peuple de ce nom, & rapporte l'expédition faite contre cette nation après la mort de Darius (6). Diodore & Justin ont embrassé ce dernier sentiment (7).

Les Mardes proprement dits, étoient une nation Scythe qui faisoit sa résidence dans les montagnes de Deilem, au midi de la mer Caspienne; ils étoient appelés plus particulièrement encore

(1) Herod. οἱ δὲ . . ., νομάδες, L. I, C. 25.

(2) Curt. L. V, C. VI. Il y avoit une grande différence entre ce peuple & les Perses, *multum à cæteris Persis cultu vitæ abhorrentem*. Curt. id.

(3) Arr. L. III, C. XVII.

(4) Curt. L. V, C. VII. L. VI, C. V.

(5) Arr. Indic. C. XL.

(6) Arr. L. III, C. XXIV.

(7) Diod. n.° 76. Just. L. XII, C. III.

Amardi, ou les grands Mardes, ou, peut-être, prenoient-ils ce nom du fleuve Amardus qui arroſoit leur pays. Ces Mardes furent ſans doute ceux que Phraates, premier Roi des Parthes, obligea d'habiter la Ville de Rages, qui devint, depuis cette époque, la plus grande Ville de la Médie (1).

Pline n'a donc point dû diſtinguer les *Amardi* des Mardes, *gens . . . . . fera, ſui juris* (1). Ce Naturaliſte aura été trompé par le nom de *Mard* que les Perſes donnoient en général, comme je l'ai déja obſervé, aux habitans des montagnes, mais plus particulièrement à ceux qui vivoient dans les montagnes ſituées entre la Suſiane & la Perſe. Pline paroît avoir trop multiplié les peuples appelés Mardes. Il en nomme cinq; celui qu'il place près de la Colchide (3), & dont parle auſſi Hérodote; un autre qu'il met entre l'Arménie & la Médie (4), & qui paroît être celui des Gordiens ou Corduéniens; le troiſième, qu'il compte parmi les habitans de la Suſiane (5), eſt la nation des Uxiens dont j'ai déja parlé; enfin le quatrième eſt le peuple Marde (6), que Pline diſtingue ſans aucun fondement des Amardes, ou grands Mardes, qui ſont le cinquième (7).

Les Hiſtoriens d'Alexandre ſaiſirent avec empreſſement le rapport qu'il pouvoit y avoir entre les Agriaſpes, ou Ariaſpes ſelon Ptolémée (8), & les Arimaſpes, peuple de la Scythie Européenne, célèbre tant par les fables qu'en avoit débitées Ariſtéas de Proconnèſe (9), que par les ſecours qu'ils donnèrent aux Argonautes & qui leur méritèrent le nom d'Evergètes (10). Ces Ecri-

(1) Iſidor. Char. p. 6. Geogr. min. Tom. II.
(2) Plin. L. VI, C. XVI.
(3) L. VI, C. V.
(4) L. XXXI, C. VII.
(5) L. VI, C. XXVII.
(6) L. VI. C. XVI.
(7) L. VI, C. XVII.
(8) Ptolem. L. VI, C. XIX.
(9) Herod. L. IV, C. 13. & ſeq.
(10) Steph. Byſant. p. 277. ed. cit.

vains nommèrent donc Arimaſpes les Agriaſpes (1) qui habitoient au ſud de l'Arja-Palus, (le Lac-Zéré), & imaginèrent qu'ils avoient rendu à Cyrus (2) les mêmes ſervices que les Arimaſpes aux Argonautes: peut-être le Monarque Perſe n'alla-t-il jamais dans cette contrée. Diodore, également trompé par la reſſemblance des actions, & par celle du nom de ces deux nations, n'a point héſité à donner aux Ariaſpes le nom d'Arimaſpes (3).

L'Etymandre arroſoit le pays des Ariaſpes (4), & avoit ſon embouchure dans l'Aria-Palus. M. d'Anville ſoupçonne Ptolémée d'avoir fait deſcendre cette rivière juſqu'à la mer du midi (5): cet ancien Géographe ne parle point de l'Etymandre, mais ſeulement d'un peuple de ce nom (6).

Après avoir diſcuté tout ce qui regarde le cours des rivières, & la poſition des différens peuples Scythes compris dans la partie ſeptentrionale de l'Aſie parcourue par l'armée d'Alexandre, il eſt temps de revenir ſur mes pas & de parler des Provinces qui la compoſoient. Cette méthode peut paroître ſingulière: mais elle m'a ſemblé réunir l'avantage de ſoulager l'attention du lecteur à celui de la clarté, principal mérite des obſervations géographiques.

Quoique la Sogdiane joue un rôle conſidérable dans l'Hiſtoire des expéditions d'Alexandre, cependant Quinte-Curce ne parle de ſes habitans que comme d'un peuple preſque inconnu (7), qu'il place, ſuivant ſes principes erronés, près du vrai Tanaïs & du Caucaſe. Etienne de Byſance ſemble donner à la

(1) Arr. L. III, C. XXVII. Curt. L. VII, C. III.
(2) Auct. Supr. cit.
(3) Diod. n.° 81. Il ne faut donc point corriger ici le texte de cet Hiſtorien, ni mettre ſa mépriſe ſur le compte de ſes copiſtes.
(4) Arr. L. IV, C. VII.
(5) Geogr. anc. Tom. II, p. 289.
(6) Ptolem. L. VI, C. XVII.
(7) *Nomine tantùm notos.* Curt. L. VI, C. IV.

Sogdiane la place que doit occuper la Bactriane, près du Paropamiſe ; mais je crois qu'il faut attribuer cette erreur à la négligence des Copiſtes de ce Lexicographe (1). Golius a prétendu excuſer par la même raiſon Ptolémée (2), de la faute qu'il commet, en tranſportant Maracanda, Capitale de la Sogdiane, dans la Bactriane; mais comme cette Ville ſe trouve encore déplacée dans ſa latitude, on ne ſauroit ſuppoſer l'altération du texte de ce Coſmographe (3). M. d'Anville a très bien obſervé que cette erreur venoit d'une fauſſe eſtimation des meſures itinéraires, « auxquelles attribuant trop d'étendue, il de-» voit s'enſuivre que (Ptolémée) donna en général plus d'eſ-» pace au Pays qu'il n'en occupe, & que la Sogdiane en parti-» culier fût pouſſée beaucoup trop loin (4).

La Bactriane formoit, ſelon Quinte-Curce, la troiſième partie de l'Aſie (5). Cet Hiſtorien paroît avoir confondu l'étendue de la Province de la Bactriane, telle qu'elle étoit au temps d'Alexandre, avec celle du Royaume de la Bactriane, fondé par les Succeſſeurs de ce Monarque, l'an 255 avant Jéſus-Chriſt. Ménandre, un des plus illuſtres de ces Princes, paſſa l'Hypanis, & ſubjugua beaucoup plus de Nations que le Conquérant Macédonien. Démétrius, fils d'Euthidème, s'empara non-ſeulement du Patalène, mais encore de pluſieurs autres contrées maritimes de l'Inde & des Etats de Sigertide (6): Quinte-Curce n'a donc connu d'autres limites à cette Province, que celles qui lui furent données dans la ſuite par les Rois de la Bactriane: ils y réunirent l'Arie & une partie de l'Inde.

(1) *Voyez* la note (LIV).
(2) Gol. not. in Alferg. p. 171.
(3) Ptolem. L. VI, C. XI. L. VIII, Tab. VII, p. 208.
(4) Eclairciſſ. Geogr. ſur la carte de l'Inde, p. 23.
(5) *Tertiam partem Aſiæ tenet.* L. V, C. X.
(6) Strab. L. XI, p. 355-356. *Vid.* Juſt. L. XLI, C. IV.

On

On pourroit diſculper cet Hiſtorien en ſuppoſant avec M. Fréret que le mot perſan *Bakter*, dont eſt dérivé celui de Bactriane, convient également à tous les pays ſitués à l'Orient de la Perſe (1). Le docte Académicien s'appuie de l'autorité d'Herbelot, qui s'exprime en ces termes. . . . . « De ce mot » vient le nom de la Province, que les Anciens ont appellée » Bactriane, à cauſe qu'elle eſt ſituée à l'Orient de la Perſe, » nous l'appellons aujourd'hui le Khoraſſan (2)» : ce dernier mot ſignifie comme *Bakter*, Orient, ou plus littéralement lieu d'où ſe leve le ſoleil, ſelon Abulféda, & le Géographe Turc (3) qui profite ſouvent des recherches de ce Prince Arabe. Ces Ecrivains donnent une très-grande étendue au Khoraſſan qui comprend, non-ſeulement l'ancienne Bactriane, mais encore la Sogdiane, la Margiane, la Parthie & l'Arie (4). Dans la deſcription ſommaire que fait Alfragan des différens climats de la terre, cet Aſtronome comprend Balk & Samarcande qui répondent, par leur ſituation, à Bactra & à Maracanda, anciennes Capitales de la Bactriane & de la Sogdiane, dans cette même Province du Khoraſſan (5), qu'il ne faut point confondre avec le pays de Balk : ce pays n'en eſt qu'un canton, gouverné par un Khan particulier, qui a toujours conſervé ſon indépen-

(1) Obſerv. ſur la Cyrop. Acad. des Inſcr. Tom. IV, p. 607.
(2) Bibl. Orient. p. 164.
(3) *Porro Khoraſſam ſolis locus interpretatur, nam* Kor *ſolem, &* Aſam *locum denotat.* Abulf. ex verſ. cit. Géogr. Turc. p. 670.
(4) *Khoraſſam plurimas plagas complectitur. Aſſerunt Caldæi Khoraſſam protenſam eſſe à Rai uſquè ad ortum ſolis. Alii autem exiſtimant eam à monte Halwam ad locum nomine ortum ſolis patere. . . . . Limites verò ejus hi ſunt, nempè ad Occidentem Khoraſſam deſerto, quod eam inter & mediam & Girgian interjectum eſt, ad auſtrum pariter deſerto, quod eam à Perſide & Kumas ſejungit, ad Orientem autem Segeſtam & India, ad ſeptentrionem denique terminatur plagis Mawarannahr, ſeu quæ ſunt ultrà flumen Oxum, & aliquâ etiam parte Turchiſtam-Khoraſſam. Itaque continet multas Provincias, quarum una quæ integram regionem adæquat.* Abuf. ex verſ. cit.
(5) Alferg. elem. Aſtr. C. IX. Clim. 4-5. Gol. not. p. 166.

dance, malgré la puiſſance de ſes voiſins, & a choiſi la Ville de Balk pour le lieu de ſa réſidence (1).

Les Géographes Orientaux peuvent fournir des éclairciſſemens utiles ſur quelque partie de l'ancienne Géographie (2), principalement par le rapport de la ſituation actuelle des lieux & des dénominations modernes avec les deſcriptions & les noms des pays décrits par les Anciens. Le témoignage de ces derniers ſur les limites de ces régions, ne ſauroit cependant être infirmé que par celui de quelque Auteur contemporain. Quand même les Ecrivains de l'Orient n'auroient point diſtingué le canton de Balk du reſte du Khoraſſan, la grande étendue de cette Province pourroit-elle repréſenter les vraies limites de l'ancienne Bactriane qui avoit, ſelon Ptolémée, la Margiane au couchant (il devoit encore ajouter le cours de l'Oxus), la Sogdiane au Nord; une partie de cette même contrée & le cours de l'Oxus au levant, ou plutôt le pays des Saces, comme ce Géographe l'avance dans un autre endroit (3); le Paropamiſe & une portion de l'Arie au Midi (4). Quinte-Curce (5) rapporte que le Tanaïs (le Jaxarte) ſépare les Bactriens d'avec les Scythes, & confond par-là la Bactriane avec la Sogdiane. Les détails que nous offrent les Hiſtoriens d'Alexandre ſur les mœurs des habitans de cette dernière contrée, prouvent qu'ils n'avoient rien de commun avec ceux de la Bactriane.

Bactra, appelée autrement Zariaſpe, eſt placée par Quinte-Curce, ſous les Monts Paropamiſes (6), dont elle étoit cependant éloignée. Le rapport de l'ancienne ſituation de cette Ville

(1) Voyag. d'Otter. Tom. 1, p. 240. not. ſur Abulgazi, p. 155, *Vid.* id. p. 285.
(2) *Voyez* la note (LV).
(3) Ptolem. L. VI, C. X.
(4) Id. L. VI, C. XI.
(5) Curt. L. VII, C. VI.
(6) *Ipſa Bactra regionis ejus caput, ſita ſunt ſub monte Paropamiſſo.* L. VII, C. IV.

avec la poſition actuelle de Balk (1), dont le nom peut également être dérivé de Bactra, ou de *Balch*, ou *Balek* ſuivant quelques manuſcrits (2), démontre l'erreur de cet Hiſtorien. Selon Acmet, dans ſon vingt-deuxième climat, cité par Abulféda, Balk eſt ſituée au milieu du Khoraſſan; ſelon Ibn-Haukal, cette Ville eſt bâtie ſur un ſol égal dans une plaine, à quatre paraſanges (environ quatre lieues) d'une montagne (3); ce qui aura donné lieu à la mépriſe de Quinte-Curce. Cette montagne peut avoir été regardée comme une partie du Paropamiſe. La poſition de Balk ſur la rivière de Dahas qui baigne ſes murs, autoriſe l'identité de cette Ville avec la Zariaſpe ou Bactra des Anciens: le ſavant Golius en rapporte pluſieurs autres preuves dans ſes notes ſur Alfragan (4).

Lorſque l'armée Macédonienne revenoit de l'Inde par la Gédroſie, Alexandre ordonna à Cratère de conduire un corps de troupes dans l'intérieur des terres & de ſoumettre l'Ariane (5). Cette contrée étoit-elle la même que l'Arie ſituée au midi de l'Hyrcanie & de la Margiane, & au nord des Dranges & d'une partie de la Médie? Strabon éclaircit ces difficultés &

(1) Balk eſt une des plus célèbres Villes de l'Orient. Les Géographes mahométans l'appellent encore *Koubbet ul-iſlam*, c'eſt-à-dire, le Dôme ou la Métropole de l'Iſlamiſme. Géogr. Turc. p. 695.
(2) Chryſococca nomme cette Ville μπάλχ que le ſavant Boülliaud rend très-bien par le mot de *Balch*: quelques mſſ. portent Μπαλὲχ, qu'on doit traduire par *Balek*. Chryſococca met cette même Ville dans le χορασμὶν qu'il diſtingue du χορασὰν où ſont Niſabour, Marou ou Merou, Excerpt. ex Georg. Medic. Chryſoc. per Iſmael. Bulliald. p. 5. Geogr. min. T. III. Cette erreur ſemble prouver que Balch, ou Bactra, a toujours été regardée comme la capitale d'un canton particulier qui n'avoit point les mêmes limites que le Khoraſſan.
(3) *Ex Acmeto ſapiente. . . . . Balk in medio Khoraſſam ſitam eſſe traditur. . . Ex Ibn-Haukal Balk. . . ea in ſolo æquabile ſita eſt, itaquè à monte illi proximo 4 paras diſſita.* Abulf. trad. cit. Géogr. Turc. p. 698. Cette Ville eſt éloignée de huit lieues du Dgeihoun (l'Oxus), ſelon Cherefeddin. Hiſt. de Timur. L. I, C. II.
(4) Not. pp. 175-176-177.
(5) Strab. L. XV. p. 499.

diſſipe l'obſcurité répandue ſur cet objet dans les marches d'Alexandre. Ce judicieux Géographe ne donne à l'Arie proprement dite que 2000 ſtades de longueur & 300 de largeur (1); & il étend les limites de l'Ariane depuis les frontières de la Sogdiane & de la Bactriane juſqu'à celles de la Médie & de la Perſe : l'Arachoſie, la Carmanie & tout le pays juſqu'aux bouches de l'Indus, étoient renfermés dans ces mêmes limites (2). Denys le Périégète donne à l'Ariane une extenſion qui n'eſt pas moins conſidérable; il comprend tous les peuples placés aux environs du Paropamiſe, & ceux qui habitoient les côtes de la mer Erythrée, tels que les Arbies, les Orites, &c. (3), ſous le nom général d'Arianiens; nom qui étoit autrefois diſtingué de celui d'Ariens, avec lequel il fut dans la ſuite confondu.

Il me paroît vraiſemblable que le mot d'*Arie* eſt dérivé de celui d'*Are*, qui ſignifie dans les langues Calmuque & Mungale, homme, & ſubſiſte encore dans le nom d'*Herah*, *Herat*, & *Heri*, l'Aria des Anciens (4); ou il vient encore d'*Ere*, Ære qui a la même ſignification dans ces langues Tartares. Les Ariens étoient diſtingués par leurs connoiſſances & leur police, comme

(1) Strab. L. XI, p. 355.
(2) Id. L. II, p. 89. L. XV. p p. 495-498.
(3) V. 1095-96-97-98. Iſidore de Charax ne donne que trente ſchœnes d'étendue à l'Arie & cinquante-cinq à l'Anabon qui en dépendoit. Manſ. Parth. p. 8. Geogr. min. Tom. II. Moyſe de Chorene paroît confondre les limites de cette Province avec celles de l'ancien Royaume de la Bactriane. L'Arie, comprenoit, ſelon lui, tous les pays ſitués entre la mer Caſpienne & celle des Indes; elle formoit vingt-ſix Provinces, parmi leſquelles cet Ecrivain compte l'Hyrcanie, la Parthie, la Bactriane &c. *Aria ſive Chaſti - Chorajania Mediæ ac Perſiæ finitima eſt, atque ad Indiam pertinet, Hyrcanum que mare attingit. Hæautem Provinciæ numerantur, Comſia, Hyrcania*, &c. Moyſ. Chor. Geogr. ad Calc. hiſt. Armen. p. 365. Trad. des Wiſtons.
(4) Herb. Bibl Orient. p. 448. On ſait que la plupart des noms de Ville & de pays ont conſervé les reſtes de l'ancien langage de chaque contrée; & que les noms propres ſont un aſſemblage d'expreſſions uſitées & ſignificatives, dans toutes les langues Orientales anciennes & modernes. Ces obſervations n'ont point échapé au ſavant & judicieux Auteur (M. le Preſ. de Broſſes) du traité de la Form. méchan. des Langues. T. II, p p. 290-308.

on peut l'inférer d'un paſſage de Strabon, qui les met en parallèle avec les Indiens, les Romains & les Carthaginois, & veut les ſouſtraire à la dénomination injurieuſe de Barbares (1). Les Ariens furent ainſi appelés d'*Are* ou *Ære*, hommes, pour marquer leur ſupériorité ſur pluſieurs Nations voiſines, telles que les Paropamiſades & les Mardes (2), dont la vie ſauvage & les mœurs féroces ſembloient les rapprocher de la condition des animaux.

Les anciens Mèdes portoient le nom d'*Arii* Ἀρῖοι ſelon Hérodote (3). Je crois qu'il ne faut pas les confondre avec les Ariens Ἀρεῖοι dont parle cet Hiſtorien dans la diviſion des Satrapies (4). Ce dernier peuple, qui reſſembloit fort par ſon langage & ſes mœurs aux Aſſyriens (5), fut autrefois très-puiſſant. Il eſt vraiſemblable que tous les pays qui formoient ſon vaſte Empire, furent connus ſous le nom général d'Ariane (6); ou peut-être encore que l'Arie & pluſieurs contrées voiſines, ayant été conquiſes par les Perſes, ſe trouvèrent dans la ſuite réunies dans une même Satrapie, qui porta la dénomination d'Ariane; ce qui a ſans doute engagé Hellanicus à mettre cette contrée au nombre des Provinces de la Perſe (7). Etienne de Byſance, après avoir rapporté le paſſage de cet ancien Hiſtorien, ſemble vouloir diſtinguer l'Arie de l'Ariane, qui n'en étoit qu'une extenſion, & faire habiter ces deux contrées par deux peuples différens : il s'exprime ainſi d'après Apollodore. . . . . « Arianie, Nation limitrophe des Caduſéens ». . . Pomponius-

(1) Strab. L. II, p. 45.
(2) Quinte-Curce parle de ce peuple en ces termes. *Specus in montibus fodiunt, in quos ſeque ac conjuges & liberos condunt: pecorum aut ferarum carne veſcuntur*, &c. L. V, C. VI.
(3) L. VII, C. 62.
(4) Id. L. III, C. 93.
(5) *Voyez* la note (LVI).
(6) *Vid.* Plur. *Ap.* Cellar. Geogr. antiq. Tom. II, p p. 515-516. H. Voſſ. in Mel. L. I, C. II. Geogr. anc. de M. d'Anville, Tom. II, p. 285 & ſuiv.
(7) Ap. Steph. Byſant. p. 106. ed. cit.

Mela adopte encore plus clairement cette opinion erronée; il dit que l'Ariane eſt voiſine des côtes de la mer Caſpienne, & qu'enſuite vient l'Arie (1). Pline n'eſt pas plus exact, lorſqu'il met les Ariens au levant de la Parthie, & les Arianiens & la Carmanie, au Midi (2). Solin, ſon abréviateur, réunit les Ariens & les Arianiens & les place à l'Orient du pays des Parthes (3), ce qui doit ſervir à corriger le texte de Pline, dont la faute paroît avoir été augmentée par l'ignorance de ſes copiſtes (4).

Du Paropamiſe.

Si l'on conſidère le Paropamiſe comme une partie de la grande chaîne de montagnes, qui prenant ſon origine ſur les côtes de la Lycie, de la Pamphylie & de la Cilicie (5), traverſe l'Aſie du couchant au levant, & qui, après avoir reçu différens noms, comme ceux de Taurus, Paropamiſus, Imaüs & Edmodus, va finir à la mer qui baigne les côtes de la Chine, on pourroit lui trouver quelque affinité avec le Caucaſe de la Scythie, lequel n'eſt lui-même qu'une partie d'une autre chaîne de montagnes, qui court depuis les bords du Pont Euxin, juſqu'à la mer de Tartarie. Ces deux chaînes ſont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires dirigées du Sud au Nord, leſquelles

(1) *Uſquè ad Caſpium ſinum. . . . . Indè proxima eſt Ariane, diendè Aria.* L. I, C. II. Le nom d'Arie ſubſiſte encore dans celui d'Herat, Capitale du Khoraſſan; « Le monde reſſemble, dit » un Poëte perſan, à une mer, dans la- » quelle le Khoraſſan eſt la nacre, & la » Ville d'Herat la perle de cette nacre. » Géogr. Turc. p. 676 ».

(2) *Habet* (Parthia) *ab ortu Arios, à meridie Carmaniam & Arianos.* L. VI, C. XXV.

(3) *Ab ortu Arios Arianoſque, Carmaniam à medio die.* C. LIX.

(4) Il faut, ce me ſemble, lire dans le texte de Pline, *ab ortu Arios Arianoſque, à meridie Carmaniam.*

(5) Arr. L. V, C. V.

ne ſont par conſéquent que des rameaux annexés aux grandes chaînes qui embraſſent le Nord & le Midi de l'Aſie.

Diodore diſtingue très-bien ces deux chaînes de montagnes (1): mais il n'a point penſé, non plus que les autres anciens Auteurs, à la communication qui les unit & par-là forme la grande charpente qui ſemble ſoutenir l'Aſie. Arrien & Quinte-Curce ont ſimplement avancé que le Caucaſe & le Taurus faiſoient partie de la chaîne qui traverſe cet immenſe continent (2). Le nom de Taurus eſt dérivé d'un mot Chaldéen, qui ſignifie Montagne (3). Eratoſthène & Arrien ont donné à toute cette ſeconde chaîne de montagnes la dénomination de Taurus (4), quoique le nom de ces montagnes change ſelon les contrées qu'elles traverſent.

Le nom de Caucaſe n'eſt qu'une altération de *Groucaſum*, qui, dans l'ancienne langue des Scythes, ſignifie couvert de neige (5). Ces peuples appeloient les montagnes ſituées au Nord de l'Inde, Imaüs, terme que Pline rend par celui de *Nivoſum* (6). Le nom de *Muſtag*, c'eſt-à-dire, Montagne de glace (7), que les Tartares donnent au Paropamiſe, nous offre une ſignification à-peu-près ſemblable. Les Perſans nomment encore aujourd'hui une partie de ces mêmes montagnes *Koh Kafir*, mont impie ou infidèle (8), ou plus exactement *Koh Kaf*, montagne de la Salive ou de l'écume, par alluſion aux neiges qui la couvrent ou bien encore, ſelon Bayer, *Khoo-Kaſer*, la perte des

(1) L. XVIII, n.° 5.

(2) Arr. L. V, C. III. Curt. L. VIII, C. III.

(3) Hiſt. du commerce & de la navigation des Anciens. p. 207. Martin. Cadmus Græco Phœn in voc. ταυρος.

(4) Arr. Indic. C. III.

(5) Plin. L. VI, C. XVII.

(6) Plin. Id.

(7) Deſcr. de l'Emp. Ruſſ. par Strahlemberg, introd. trad. Angl. p. 416-417.

(8) Bayer. de regn. Bactr. p. 8.

hommes, à cauſe de ſon climat rigoureux (1) : enfin elle eſt appelée ſimplement *Kaf*, mot employé par les Arabes, pour déſigner pluſieurs montagnes, mais plus particulièrement celle du Paropamiſe (2). On peut, ce me ſemble, conjecturer avec aſſez de vraiſemblance que les Compagnons d'Armes du Conquérant Macédonien, frappés par l'analogie des ſons, & ſaiſiſſant avec plaiſir les rapports qu'il y avoit entre l'étymologie du nom donné au vrai Caucaſe & celle du Paropamiſe, n'héſitèrent point d'appeler également les deux montagnes Caucaſe; ils y étoient d'ailleurs portés, par des motifs ſoit d'amour-propre, ſoit de flatterie envers leur Souverain.

Les Macédoniens ſeroient ſans doute excuſables, s'ils s'étoient contentés de ce ſeul changement de nom : mais ils ont confondu ces deux montagnes, en attribuant à l'une des traits qui n'appartiennent qu'à l'autre. Ces nouveaux Philoctètes s'imaginoient voir ſur le Paropamiſe, l'antre dans lequel Prométhée avoit été attaché, & d'où il fut enſuite tiré par Hercule (3). Arrien n'adopte point toutes ces rêveries. Diodore n'a pas eu le même diſcernement ; il nous dit, avec une crédule ſimplicité (4), qu'au milieu de ce Caucaſe, appelé par quelques-uns Paropamiſe, les habitans du pays montroient encore un rocher de dix ſtades de circuit & de quatre de hauteur, où l'antre de Prométhée, le nid de l'aigle, & les marques des chaînes de cet audacieux infortuné, étoient l'objet de leur curioſité. Toutes ces fables, qui ne peuvent être rapportées qu'au vrai Caucaſe, ont été copiées par Quinte-Curce (5), qui en a tiré les plus étranges conſéquences.

(1) Bay. Loc. ſupr. cit.
(2) Herbelot, Bibl. Orient. p. 231.
(3) Arr. L. v, C. III.
(4) Diod. n.° 83.
(5) L. VII, C. III.

Cet

Cet Hiſtorien, après avoir parlé des fatigues que l'Armée d'Alexandre eſſuya en traverſant le pays des Paropamiſes, qui, ſelon lui, eſt à l'Occident, limitrophe de celui des Bactriens, & dont la partie méridionale tourne du côté de la mer des Indes (1), ajoute que les troupes de ce Prince s'étant un peu refaites de ces marches pénibles, s'avancèrent vers le Caucaſe . . . . . « qui coupe l'Aſie en deux, & » laiſſe la mer de Cilicie d'un côté, & de l'autre la mer Caſ» pienne, le fleuve Araxe, & les déſerts de la Scythie. Le mont » Taurus, qui tient le ſecond rang en hauteur, ſe joint au Cau» caſe, & commençant dans la Cappadoce, traverſe la Cilicie, » & paſſe juſqu'à l'Arménie. C'eſt comme une chaîne conti» nuelle de montagnes, d'où ſortent preſque tous les fleuves » de l'Aſie, dont les uns ſe déchargent dans la mer Rouge, » les autres dans la mer Caſpienne, d'autres enfin dans celle » d'Hyrcanie ou dans celle du Pont. L'Armée paſſa le Cau» caſe en dix-ſept jours (2) . . . . &c ».

Il ſeroit difficile de trouver chez les Anciens & chez les Modernes un Hiſtorien, qui ait commis autant d'erreurs dans un ſi court eſpace. Quinte-Curce a voulu ſans doute parler du Caucaſe, proprement dit, puiſqu'il joint cette montagne au Taurus, & met à ſa gauche la mer Caſpienne : c'eſt la moindre de ſes fautes. Après avoir tracé la marche d'Alexandre dans le pays des Paropamiſades, il fait arriver ce Prince au Caucaſe, qui, pour lors eſt placé entre cette contrée & l'Océan Indien. Mais comment accorder cette poſition avec celle qu'il donne enſuite à cette montagne. Le Caucaſe a, ſelon lui, d'un côté, la mer Caſpienne, l'Araxe & la Scythie, & de l'autre, la mer qui baigne les côtes de la Cilicie, miſe ſous le même parallèle que la mer

(1) *Bactrianis ad Occidentem conjuncti ſunt : meridiana regio ad mare Indicum vergit.* L. VII, C. III.
(2) Curt. L. VII, C. III.

Caſpienne : conſéquemment toute l'Aſie mineure & le Pont-Euxin ſont pouſſés bien avant dans le Nord. Cet Hiſtorien donne à la mer Caſpienne, une latitude trop méridionale; il la rapproche de ſept degrés de l'équateur. Si l'on admet l'idée que les Anciens avoient de l'étendue en longitude de cette mer, elle devient alors parallèle à celle de Cilicie & à l'Aſie mineure. On peut tirer toutes ces inductions du texte de Quinte Curce, accoutumé aux plus étranges contradictions, & croire peut-être encore qu'il a fait courir le Caucaſe du Nord au Sud. L'Arachoſie ſe trouve par-là au couchant de cette montagne & voiſine du Pont-Euxin: il n'eſt donc point étonnant que la poſition des habitans de cette Province ſoit fixée près de cette mer (1). Enfin cet Ecrivain ſemble diſtinguer la mer d'Hyrcanie, de la mer Caſpienne. Quelle obſcurité! Quel bouleverſement!

Quinte-Curce fait mention du climat des Paropamiſades en ces termes. . . . . « En hiver, les neiges y ſont ſi hautes & les » glaces ſi épaiſſes, qu'on n'y voit pas la moindre trace d'oi- » ſeaux ni de bêtes. Une ombre obſcure y couvre la face de la » terre, & ce qu'on appelle jour n'eſt qu'une ſombre lueur, ſi » peu différente de la nuit, qu'à peine y voit-on ce qui eſt tout » proche (2). . . . » Deſcription hyperbolique, qui peut être regardée comme un Commentaire des expreſſions impropres dont

(1) *Arachoſios, quorum Regio ad Ponticum mare pertinet.* Curt. L. VII, C III. La région des Arachoſiens porta le nom d'*Inde blanche* ſous l'Empire des Parthes, comme nous l'apprend Iſidore de Charax. Mans Parth. p. 8. Géogr. min. T. I. dont l'ouvrage nous offre une nomenclature précieuſe qui peut nous ſervir à comparer l'état de l'Orient ſous les Parthes & l'étendue de leur domination, avec celui des temps antérieurs, & principalement après la mort d'Alexandre, tel que nous le préſente Strabon, qui paroît quelquefois avoir confondu les différents âges de la Géographie.

(2) Curt. L. VII, C. III.

ſe ſert Diodore, en voulant parler du froid de cette région, qui eſt ſituée, ſelon lui, ſous l'Ourſe (1). Quinte-Curce y tranſporte en conſéquence les Paropamiſades, ou plutôt il paroît ignorer que plus on approche de l'équateur, plus les nuits ſont égales au jour. Mais il eſt toujours abſurde d'imaginer qu'un pays éloigné ſeulement d'environ dix degrés du tropique du cancer, puiſſe être plongé dans une nuit perpétuelle pendant l'hiver.

M. Bonami, après avoir rapporté les expreſſions de Diodore & de Quinte-Curce, ajoute. . . . : . « Cependant ce pays ſi af- » freux eſt ſitué vers le 35e degré de latitude ſeptentrionale, » c'eſt-à-dire, dans un climat où la chaleur ſe fait plus ſentir » que le froid . . . . en y tranſportant le mont Caucaſe & le » Tanaïs, ils y ont tranſporté les glaces & les frimats (2) ». On peut répondre à cette obſervation qu'on trouve ſouvent ſur les montagnes les frimats de l'hiver dans les régions les plus méridionales. Le Pic de Teneriffe, qui eſt ſept degrés & demi plus ſud que le Paropamiſe, eſt couvert de neige, & inacceſſible même aux mois de Juillet & d'Août (3). Le froid, cauſé par les neiges continuelles, eſt ſi aigu ſur les Cordelieres des Andes, dans l'Audience de Quito, près de l'équateur, que ces montagnes ſont inhabitables, & qu'on n'y voit même ni plantes ni animaux (4). Le climat du Paropamiſe fournit encore des exemples de ce phénomène très-ordinaire, & produit par la grande raréfaction de l'athmoſphère. Le P. Deſideri, qui traverſa en 1715, les montagnes (5) du Cachemir, (elles font partie du

(1) Diod. n.° 80.

(2) Hiſt. de l'Acad. des Inſcr. T. XXV, p. 22.

(3) Hiſt. gen. des voyages Tom. VI, edit. *in-12.* p p. 189. 220.

(4) Voyag. de l'Amériq. par D. Georg. Juan & D. d'Ulloa, Tom. I, p. 351.

(5) Je veux parler ici des montagnes qui ſéparent cette belle contrée du Thibet, & la bornent du côté du Nord, & du Nord-Eſt.

Paropamiſe des Anciens, & ſont à-peu-près à la même latitude que l'endroit du paſſage d'Alexandre) s'exprime en ces termes. . . « Le ſommet des plus hautes montagnes eſt toujours couvert de » neige & de glace. . . Je ne parle point du froid extrême que » j'ai eu à ſouffrir. . . . . Ces montagnes ſont une vraie image » de la triſteſſe, de l'horreur, de la mort même (1) ». Le récit de Bernier, qui avoit parcouru cette région 50 ans auparavant, ne diffère pas de (2) celui du P. Deſideri; ce Voyageur célèbre ajoute, qu'on éprouve ſur la montagne de Pire Pinjale des changemens ſoudains; on paſſe, pour ainſi dire, de l'été à l'hiver en moins d'une heure.

Sans m'arrêter aux différentes étymologies du nom de ces montagnes, qui ſemblent confirmer le récit des Hiſtoriens d'Alexandre, je rapporterai quelques détails de la marche de Tamerlan, vers le Mont-Ketuer, entre le Badakſchan & le pays de Cachemir. « Malgré la ſaiſon (le ſoleil étoit alors dans les Gemeaux) » on trouva ſur cette montagne une ſi grande quantité de neige, que les pieds de la plupart des chevaux qu'on voulut y » faire monter, tombèrent; quelques-uns cependant, à la faveur » de la gelée, qui étoit très-forte pendant la nuit, ne laiſsèrent » pas d'avancer, & lorſque le ſoleil paroiſſoit, on s'arrêtoit & » on couvroit de feutre les chevaux, parce qu'il étoit impoſ- » ſible de marcher, tout étant rempli de verglas. On parvint » ainſi, après beaucoup de fatigues, juſqu'au ſommet de la » montagne, où étoient les Siapouſch (3)». Le pays qu'habitoit

(1) Lettres édif. rec. xv. p p. 185-186-191-192-193.

(2) Voyag. Tom. II, p. 270. &c. « Nous entrames, dit Bernier, dans les » montagnes pour voir un grand lac où » il y a de la glace en été, dont les vents » font & défont des monceaux comme » une petite mer glaciale ». Voyag. de Kachem. p. 302, Tom. II.

(3) Hiſt. des Huns, par M. de Guignes, Tom. V, p 42. qui adopte les détails que Cherefeddin nous a conſervés de cette marche dans ſon hiſtoire de Timurbec. L. VI, C. III.

ce peuple de brigands, n'étoit qu'environ trois degrés plus nord que celui de Cachemir, & leurs montagnes faiſoient partie de la chaîne qui traverſe le centre de l'Aſie. On peut conclure de tous ces témoignages, que les Hiſtoriens d'Alexandre ne nous en ont point impoſé, lorſqu'ils ont parlé du froid que les troupes de ce Prince eurent à ſouffrir en paſſant le Paropamiſe, quoique ces montagnes fuſſent ſituées dans un pays aſſez méridional. Strabon, qui ſans doute n'étoit point prévenu en faveur de ces Hiſtoriens, fait auſſi mention du climat rigoureux de cette région (1). Quinte-Curce n'eſt donc répréhenſible que ſur ce qu'il dit de la durée des nuits dans ce pays, où le plus court jour de l'année eſt de dix heures & demie.

Les montagnes qui couvrent la partie ſeptentrionale de l'Inde, ont pluſieurs paſſages; celui de Candahar eſt un des plus fréquentés, ſur-tout par les Caravanes d'Agra & d'Hiſpahan. La route directe que prit l'Armée Macédonienne de Bactra au Paropamiſe, ne permet pas de douter que ce ne fût par ce paſſage qu'Alexandre entra dans l'Inde.

Strabon eſt l'Ecrivain de l'Antiquité qui a le mieux éclairci la marche pénible des Macédoniens à travers ces montagnes. C'étoit la ſeconde fois qu'Alexandre y conduiſoit ſon Armée. La première fut en pourſuivant les meurtriers de Darius. « Il vint, dit l'exact & judicieux Géographe, par l'Ariane, près de l'Inde; « & laiſſant à la droite cette région, il entra par le Paropamiſe » dans les Pays ſeptentionaux, & dans la Bactriane (2); & après » avoir ſoumis tout ce qui obéiſſoit encore aux Perſes, il deſira » ardemment de connoître l'Inde dont on avoit parlé juſqu'a- » lors d'une manière auſſi obſcure qu'incertaine. Il repaſſa donc

(1) Strab. L. XV, p. 498.

(2) Il eſt aiſé de concevoir comment Alexandre allant de l'Oueſt à l'Eſt, pouvoit avoir l'Inde à ſa droite avant de pénétrer dans ces montagnes. *Vid.* Strab. L. id. p. 725. edit. Paris.

» les montagnes par la voie la plus courte, ayant l'Inde à ſa gau-
» che, & revint enſuite, dirigeant la marche de ſon Armée par
» les parties occidentales de cette contrée, & traverſant le Co-
» phène, le Choaſpe, &c. (1)»

De l'Inde.

L'Inde, cette immenſe région, que les Géographes Arabes diviſent en deux parties, l'une, occidentale, qu'ils appellent *Send*, l'autre qui regarde l'Orient, & qu'ils nomment *Hend* (2), eſt habitée par un peuple, dont la religion, les mœurs & la police ſemblent démontrer l'antiquité. Ce riche & fertile pays porte les noms de *Sindou* (3) & de *Zomboudipo* (4) dans les plus anciens livres de cette Nation écrits en ſanſcret. Il faut avouer qu'avant le ſiécle d'Alexandre cette belle contrée étoit très-peu connue de l'Univers. La rélation de Ctéſias, & les foibles notions qu'Hérodote nous en donne, ne pouvoient pas ſatisfaire beaucoup les Amateurs de la vérité. Ce dernier Hiſtorien nous aſſure que Darius, fils d'Hyſtape, fut celui des Rois de Perſe qui pénétra le plus avant dans l'Orient. Il n'a pu cependant diſſimuler que les Indiens éloignés, & qui habitoient du côté du midi, ne furent jamais ſoumis à la domination Perſe (5). Strabon prétend que Cyrus, dans ſon expédition contre les Maſſagètes, doit être regardé comme le ſeul qui ait approché de ce pays, dont les Perſes ſe contentoient de tirer quelques troupes auxiliaires: les Hydraques étoient ceux qui les leur fourniſſoient ordinaire-

(1) L. xv, p. 479. On doit faire attention dans ce paſſage à ces mots ἀνέστρεψε δ' οὖν . . . . . ἔστ' ἐπέστρεψεν. &c.
(2) Abulf. Clim. *Al-hend* & *Al-ſend* rec. de voyag. par Thevenot, Tom. I.
(3) Bagavadam. L. IV, p. 91, &c.
(4) Ezour-Vedam. L. I, C. III. &c.
(5) Herod. L. III, C. 101. Cet Hiſtorien ne connoiſſoit lui-même que les peuples de la Carmanie, la Gédroſie & les Ichtiophages. L. III, C. 98 & 99, & les Indiens voiſins de la Bactriane. *Vid.* L. id. C. 102.

ment. Ce judicieux Géographe ajoute que ces mêmes Perſes n'avoient d'ailleurs aucune connoiſſance de l'Inde, couverte d'épaiſſes ténèbres juſqu'au temps des conquêtes d'Alexandre (1). Mégaſthène, très-inſtruit dans les Antiquités Indiennes par le long ſéjour qu'il avoit fait auprès de Porus & de Sandracotte, aſſuroit qu'aucune Armée étrangère n'étoit parvenue dans cette contrée avant l'époque dont je viens de parler (2). Les Indiens confirmoient par leur propre témoignage, ſelon Maxime de Tyr (3), le récit du Voyageur Grec.

Ce fut donc Alexandre qui arracha le voile dont cette partie du monde avoit été juſqu'alors enveloppée. Séleucus, un des ſucceſſeurs de ce Prince, pouſſa encore plus loin ſes découvertes, & parvint aux rives du Gange (4). Il étoit réſervé aux ſiécles poſtérieurs d'avoir des notions plus étendues de ce pays: mais elles ne ſont point encore auſſi parfaites qu'on pourroit le deſirer. Les plus exactes concernent les contrées ravagées par le fer des Conquérans, & celles où notre cupidité a fait couler le ſang d'un peuple doux & paiſible, dont la religion condamne au plus cruel ſupplice dans l'autre vie, le barbare mortel qui oſe attenter à la vie de ſes freres (5). Peuple infortuné, dont le ſeul crime eſt d'être humain & induſtrieux, & d'habiter une terre, où la nature ne ſemble prodiguer ſes faveurs, que pour l'expoſer ſans ceſſe à devenir la proie des autres Nations!

Strabon, en reconnoiſſant les avantages que les conquêtes des Macédoniens ont procurés à la Géographie, exerce une

(1) Strab. L. xv, p. 472.
(2) Ap. Arr. Indic. C. v.
(3) . . . . ὡς Ἰνδοὶ ἔλεγον. Maxim. tyr. ed. Daviſ. diſſ. VIII, p. 85.
(4) *Voyez* l'extrait de l'itinéraire de Seleucus-Nicator, dans l'ouvrage de Pline. L. VI, C. XVII.
(5) « Ceux qui les armes à la main » auront tué un autre homme, ſeront eux-» mêmes broyés dans l'enfer, (le Pata-» lam, c'eſt-à-dire, l'abyme), & on les » fera paſſer par des trous auſſi petits que » celui d'une aiguille. Ezour-Vedam, L. III, C. III. . . « Ceux qui font mal » aux hommes & qui tuent les bêtes » ſeront jetés dans un lieu particulier, » pour y ſouffrir des tourments horribles. Bagavadam. L. VI, p. 106.

juſte cenſure ſur cette foule de rélations infidelles, où le merveilleux tient ſouvent la place du vrai. . . . . « Ceux qui » ont été dans l'Inde, dit cet Ecrivain, ne l'ont vue qu'en » partie; ils n'ont été inſtruits que par ouï-dire de ce qu'ils » ont rapporté, où ils n'ont rien vu qu'en paſſant; ce qui ne » les a point empêchés d'écrire des rélations, comme s'ils euſ- » ſent tout examiné avec la plus ſcrupuleuſe attention (1) ». Ce Géographe les accuſe encore de ſe contredire les uns les autres (2), d'exagérer & de mentir fréquemment (3). Patrocle & Eratoſthène, qui avoient écrit ſur des Mémoires, dont la fidélité n'étoit point ſuſpecte, ſont les ſeuls Auteurs que ſa critique épargne (4). Il ſeroit facile de faire un Recueil conſidérable de toutes les Fables publiées par Onéſicrite, Clitarque, Mégaſthène, Daimaque, &c. Ces deux derniers Ecrivains « ne méritent ſur-tout, dit Strabon, aucune » croyance; ce ſont eux qui nous parlent de ces hommes en- » veloppés de leurs oreilles, ou qui ſont ſans bouche ou ſans » nez, ou qui n'ont qu'un œil, de ces hommes à longues cuiſſes » & qui ont les doigts parderrière (5). Ils ont renouvellé (6) la fa- » ble d'Homère ſur les Pygmées qui combattent les grues, & qu'ils » aſſurent n'avoir que trois pieds de haut. Ils font mention de » fourmis qui fouiſſent l'or, de faunes dont la tête eſt en forme » de coin, & de ſerpens qui avalent des bœufs & des cerfs

(1) Strab. L. xv. Init. p. 471.
(2) Loc. ſupr. cit.
(3) Strab. L. II, p. 48.
(4) Strab. Loc. ſupr. cit.
(5) ἡ ὀπισθοδακτύλες.
(6) Une faute du texte dans ce paſſage, a trompé les Interpretes. On lit dans toutes les éditions, ἐνεκαίνισαν, que les uns traduiſent *innovarunt* & les autres *immutarunt*. Il falloit dire *renovarunt*, comme Caſaubon l'a deviné: mais il n'a oſé changer le mot ἐνεκαίνισαν. M. de Bréquigny qui préparoit, il y a quelques années, une traduction françoiſe & une nouvelle édition de Strabon, ſoutenu de l'autorité de l'excellent manuſcrit de ce Géographe, que l'on trouve à la Bibl. du Roi, reſtitue ἀνεκαίνισαν, dont la ſignification propre eſt celle que Caſaubon indique.

avec

» avec leur bois (1) ». Le judicieux Géographe, que je viens de citer, nous apprend qu'il avoit ſouvent eu occaſion de remarquer toutes ces Fables & ces Contes ridicules, en écrivant la vie d'Alexandre. Les Hiſtoriens de ce Prince, pour avoir puiſé dans de pareilles ſources, n'ont pu éviter de nous tranſmettre beaucoup de traits fabuleux.

Diodore fait mention de ſerpens de ſeize coudées, d'arbres de ſoixante-dix coudées de haut, & dont l'ombre avoit trois plêthres d'étendue, &c, (2). Arrien moins crédule, en parlant de faits à-peu-près ſemblables, les réfute & en démontre l'abſurdité (3).

Les mœurs & les uſages des Indiens ne ſont pas traités avec plus de vérité. Quinte-Curce nous aſſure que ce peuple faiſoit grand uſage du vin dans ſes repas, & que ſes Rois, plongés dans l'ivreſſe, étoient portés ſur leur lit par leurs concubines (4). Les Légiſlateurs des régions méridionales ſachant que les liqueurs enivrantes étoient également contraires à la conſtitution phyſique de leurs habitans, & funeſtes au repos de la Société, puiſqu'elles jetent ceux qui en uſent dans des fureurs ſanguinaires; ces Légiſlateurs avoient ſans doute, par ces raiſons, prohibé l'uſage de ces liqueurs, & leurs loix ont été en vigueur, à cet égard, chez toutes les Nations de l'Inde (5). Strabon rapporte que ſi un Roi Indien étoit tué dans l'ivreſſe par ſa femme, elle avoit le droit de ſe remarier avec ſon ſucceſſeur (6) pour le prix de cette action. Les Brachmanes s'abſtenoient du vin (7), ainſi

(1) Strab. L. II, p. 70.
(2) Diod. n° 90.
(3) ἄτοπα ψεύσωνται, &c. L. V, C. IV. Indic. C. II, III, IV.
(4) Curt. L. VIII, C. IX.
(5) *At Reges, & Gentes Indiæ permittunt fornicationem, poculum autem inebrians interdicunt: præter Regem Camar qui tàm fornicationem quàm vinum interdicit.* Geogr. nub. ex verſ. cit. p. 32-33.
(6) Strab. L. XV, p. 488.
(7) Strab. L. XV, p. 490. Clement. Alex. Strom. L. III, p. 451. Les Brames ou Bramines « haiſſent fort, dit Abra- » ham Roger, l'yvrognerie: & ils eſti- » ment que s'enyvrer eſt un des cinq pé- » chés, qui ne ſe pardonnent pas faci- » lement ». De la relig. des Bram. p. 110. Un des premiers préceptes de la morale Indienne, ſelon la Loubère, eſt de ne point boire de liqueur qui enivre. Du Roy. de Siam, Tom. I, p. 484.

que les Philoſophes Hylobiens (1), la première claſſe & la plus reſpectée des Samanéens. Il étoit défendu de s'arrêter dans les lieux où l'on donnoit à boire; cela étoit même honteux à un homme du peuple (2). Enfin Mégaſthène aſſuroit que les Indiens ne buvoient jamais de vin (3). Les Manichéens qui, ſelon Saint Ephrem, avoient adopté pluſieurs opinions Indiennes (4), regardoient cette liqueur comme le fiel des Princes des ténèbres (5). Nous ne ſaurions cependant diſſimuler, qu'Athénée nous dit qu'Alexandre propoſa à la mort de Calanus des prix pour ceux qui boiroient le plus, à cauſe du goût que les Indiens avoient pour le vin (6). Cet Ecrivain a tiré cette anecdote de l'Ouvrage de Charès, dans lequel Elien paroît auſſi l'avoir puiſé. Ce dernier ajoute que cette eſpèce de combat d'ivrognerie étoit particulière aux Indiens (7) : cette circonſtance eſt ſans doute une gloſe de ſa façon. Mais ni l'autorité de Quinte-Curce, ni celle de Charès, ne ſauroient affoiblir les témoignages que nous avons rapportés, & qui ſont confirmés par toutes les rélations des Voyageurs modernes. On connoît l'immutabilité des Loix & des Coutumes chez les peuples de l'Orient, qui font conſtamment ce que leurs pères ont pratiqué. La ſucceſſion des temps, le commerce avec les Nations voiſines, les invaſions des Princes étrangers, n'ont pu faire renoncer les Indiens à leurs anciens uſages; ainſi, ceux qu'ils ſuivent encore aujourd'hui ſont évidemment les mêmes qu'ils ſuivoient dans les ſiècles les plus reculés. Leur

(1) Strab. loc. ſupr. citat.
(2) Porphyr. de abſtin. L. IV, p. 414. edit. Fogerol.
(3) Οἶνον τὲ γὰρ ὐ πίνειν. Ap. Strab. L. XV, p. 487.
(4) *Error Indicus Manetem tenuit.* S. Ephrem. ex verſ. Aſſeman. Bibl. Orient. Tom. I. p. 112.
(5) *Vinum putare fel principum tenebrarum.* S. Auguſt. de morib. Manich. L. II, C. XLIV.
(6) Athen. L. X, p. 437.
(7) Ælian. var. hiſt. L. II, C. XLI.

averſion pour les liqueurs enivrantes n'a preſque point changé. La ſeule Caſte des Parias, ſi mépriſée & ſi digne de compaſſion, oſe s'y adonner (1). Sans répéter ce qu'on trouve dans une foule d'Ouvrages, contentons-nous de tranſcrire quelques traits de l'Ezour-Vedam; nous ne ſaurions puiſer dans une meilleure ſource. On lit dans cet ancien Commentaire du Vedam, que Brama & Vichnou, ſuivis d'un nombreux cortége de Brames, furent autrefois rendre viſite à Chib (le Lingam) ſur la montagne de Keilaſſan. Ils le trouvèrent jouiſſant ſans pudeur de ſa femme, & plongé dans l'ivreſſe. Les Brames à cette vue le chargèrent de malédictions, & Chib étant revenu de cet état honteux, mourut de déſeſpoir pour avoir été un objet de ſcandale (2). Cette fable, que réfute Chumantou dans le Chapitre ſuivant, ne prouve pas moins l'horreur qu'avoient les Indiens pour ceux qui ſe livroient à ces excès de vin, que ce que ce Philoſophe, un des interlocuteurs de l'Ezour-Vedam, rapporte ſur les mœurs du Bollodekan ou des Baudiſtes. Leur Roi ne reconnoît point de Dieu, « . . . ces uſages » répondent aſſez bien à ſon ſyſtême de religion, & ont quelque choſe de barbare qui fait horreur. Le crâne d'un homme » lui ſert de coupe, il met ſon plaiſir à ſe faire porter ſur un » lit qui a ſervi à un mourant ». Chumantou ajoute, comme le dernier trait d'infamie, « ſa boiſſon ordinaire eſt une liqueur » enivrante (3) ».

En nous repréſentant le luxe des cours de l'Orient, & la manière reſpectueuſe avec laquelle les Indiens traitent leurs Rois,

(1) Lett. édif. Tom. XV, p. 282. Le commerce des Européens paroît cependant avoir perverti les autres Caſtes, qui commencent à faire uſage de liqueurs enivrantes. J'oſe aſſurer ce fait, ſur la foi d'un voyageur auſſi éclairé que véridique.
(2) Ezour-Vedam. L. VI, C. IV.
(3) Id. L. VII, C. II. *Voyez* auſſi L. II, C. II.

Quinte-Curce n'a point bleſſé le coſtume. Mais ſon exactitude ne s'étend point ſur ce qu'il nous rapporte de la diviſion des temps chez les Indiens. Leurs mois ne ſont compoſés, ſelon lui, que de quinze jours. Ils diviſent le temps par le cours de la lune, lorſqu'elle commence à former le croiſſant (1). Tel eſt le récit de cet Hiſtorien, dont nous ſupprimons quelques circonſtances qui montrent ſon ignorance, mais qui nous entraîneroient trop loin. Contentons-nous d'obſerver que les Indiens, depuis certainement plus de 1700 ans, dès le tems de Salivaganam, employoient les années ſolaires (2). Il eſt très-propable qu'ils avoient le même uſage ſous le règne d'Alexandre. Ce peuple diviſe & ſous-diviſe le temps preſque à l'infini. Quel calcul immenſe & ſingulier! Depuis le Poromanou (3) juſqu'à l'Ananden, période de cent quarante millions d'années (4). Douze mois compoſent l'année Indienne, & chaque mois ſe partage par la nouvelle & la pleine lune (5). Cette diviſion a peut-être trompé Quinte-Curce. Son erreur peut cependant ſervir à prouver l'ancien uſage que les Indiens ont de diviſer ainſi le temps.

Arrien nous a conſervé dans ſes Indiques des détails géographiques très-précieux. Nous ne trouvons point chez les Modernes une Topographie auſſi exacte de l'intérieur de l'Inde. . . . . « Cet opuſcule nous apprend bien des circonſ- » tances plus propres, dit M. d'Anville, que les notions ac-

(1) Curt. L. VIII, C. IX.
(2) Ezour-Vedam L. II, C. III. *Voyez* l'Extrait d'un mémoire ſur l'Inde par M. le Gentil. Journ. des Sav. Juin vol II, 1773, p. 412. *Vid.* Bay. regn. Bactr. p. 164-166-199. & Leon. Euleri *de Indorum anno ſolari aſtronomico.* Ad calc. hiſt. reg. Bactr. p. 201. & ſeq.
(3) *Voyez* Bagavadam. L. III, p. 44 Ezour-Vedam L. III, C. IV.
(4) Extr. du Diragala-Sakkarum dans l'hiſt. du Chriſtian. des Indes Tom. II, p. 287.
(5) Ezour-Vedam. endroit cité ci-deſſus.

» tuelles à inſtruire de ce que deviennent les rivières de cette » région entr'elles (1) ». L'habile Géographe rend encore à cet Hiſtorien la juſtice qui lui eſt dûe, ſur les autres détails que nous fournit ſon itinéraire de l'Armée Macédoniene dans l'Inde, & il avoue que c'eſt l'Auteur *le plus accrédité qui ſoit à conſulter ſur ce ſujet* (2). La lecture du quatrième chapitre des Indiques, ſuffit pour faire connoître la juſteſſe & la préciſion d'Arrien, ſur le Gange, les rivières qui s'y jetent, & ſur les peuples circonvoiſins. Je ne ſaurois cependant diſſimuler qu'on n'y apperçoit pas la même clarté touchant les rivières qui mêlent leurs eaux à celles de l'Indus. Cet Auteur paroît avoir ſuivi ſur ce ſujet des rélations différentes de celles qu'il a employées dans ſon Hiſtoire des expéditions d'Alexandre.

Critique auſſi judicieux que ſavant Géographe, Strabon nous a laiſſé une deſcription de l'Inde très-propre à répandre de la lumière ſur les pays qu'Alexandre y a parcourus. Il choiſit avec diſcernement les opinions qui lui paroiſſent les plus vraiſemblables; il ſait lier avec art la rélation abrégée des expéditions Macédonienes aux détails géographiques, à ceux qui concernent les mœurs, les uſages, la philoſophie des Indiens, & les productions du pays qu'ils habitent, & il enchaîne tout cela d'une manière qui peut en même-temps éclairer & intéreſſer le lecteur.

J'ai comparé Ptolémée avec ce judicieux Ecrivain, avec Pline, que ſa préciſion rend ſouvent obſcur, & dont la nomenclature géographique n'eſt point exempte de fautes, & enfin avec les Hiſtoriens de la vie d'Alexandre: il m'a été impoſſible, non-ſeulement d'accorder ce Géographe avec ces Auteurs, mais encore de me former, d'après ſon texte, une

(1) Géogr. anc. Tom. II, p. 340. | (2) Id. p. 334.

idée juste du cours des différentes rivières de l'Inde, ou du moins qui ait quelque rapport avec la position actuelle des lieux. Bidaspes ou l'Hidaspe reçoit, selon lui, successivement deux rivières, Sandabalis & Adrius ou Rhuadis, & se décharge ensuite dans celle de Zadradus; laquelle, après avoir rencontré à sa droite la rivière de Bibasis, (c'est sans doute l'Hyphase ou Hyphasis) dont le cours est peu considérable, va se rendre dans l'Indus (1). . . . « Ce n'est pas tant la diversité de quelques noms qui déplaît » dans cette exposition, remarque judicieusement M. d'Anville, » que le défaut dans la manière de faire courir ces rivières les » unes par rapport aux autres (2)». Les marches d'Alexandre, dans le récit de Strabon & d'Arrien, nous fournissent des détails plus satisfaisans, & dont l'application à la position actuelle des lieux n'est point impossible.

Le Conquérant Macédonien se met en marche d'Alexandrie, représentée aujourd'hui par Candahar, passe le Cophène, le Choès, ensuite l'Indus (le Sind (3), & Taxile se soumet à lui. Alexandre part de Taxila, entre dans le pays appelé maintenant Pendj-ab, nom qui signifie en Persan les cinq-rivières, & traverse l'Hydaspe. Sur les bords de cette rivière, ce Conquérant défait Porus, delà il s'avance vers l'Acésines; après l'avoir passé, ce Prince se rend à l'Hydraote ou Hyarote, & enfin à la rivière nommée Hyphasis (1) par Arrien, Hypasis par Pline & Quinte-Curce, Hypanis par Strabon & Diodore. Il n'est pas facile de reconnoître (2) dans la Géographie moderne, ces différentes rivières. Il est probable que l'Hydaspe est le Schantrou, l'Acésines la rivière qui passe à Lahaûr ou le Ravèi, l'Hydraote le Biah, & l'Hyphasis le Caul (3). Dans le Choès, il est encore plus difficile de retrouver les rivières modernes. L'opinion de M. d'Anville me paroît la seule admissible: . . . . . « On voit, dit-il, que Choès étant indubitablement la rivière nommée Cow, le Cophès qui se rencontre auparavant, doit être la rivière (Méhram-hir) qui sort des environs de Candahar (4).

Strabon appelle le Choès, Choaspes (5); je crois que c'est une faute. Le premier nom, qui est donné à cette rivière par Arrien (6), & confirmé par celui de Coa qu'on trouve dans le texte de Ptolémée (7), légère altération de Choès, paroît être le seul véritable. D'ailleurs le nom de Choaspe peut induire en erreur, & faire confondre le Choès, avec le

(1) Ptolem. L. VII, C. I, p. 170.

(2) Eclairciss. sur la carte de l'Inde, p. 36. Cet ouvrage va reparoître sous une forme nouvelle & avec des augmentations considérables. Il aura pour titre *Antiq. Géographique de l'Inde & de plusieurs autres contrées de la Haute-Asie*. M. d'Anville ne craint point de s'y corriger. Il nous donne plusieurs détails neufs & rétablit d'anciennes positions qui étoient déplacées. Ce savant Géographe prend pour épigraphe ce vers de Virgile, *Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem*. Eclog. X. Elle nous annonce la fin d'une carrière littéraire remplie par des travaux utiles aux progrès de la Géographie.

(3) *Indus incolis Sindus adpellatus*, Plin., L. VI, C. XX. mar. Erythr. Péripl. p. 163. ad calc. Arr. Ars tact. ed. Blanc. Cette dénomination est conforme à celles de *Send* des Géographes Orientaux & de *Chindou* de l'Ezour-Vedam. Les Auteurs Mahométans donnent à l'Indus les noms de *Murhan*, de *Devil* & de *Kiarched*. Géogr. Turc. p. 305.

(1) Il seroit peut-être nécessaire ou du moins intéressant de comparer ici les marches d'Alexandre avec celles de Tamerlan ou Timur-bec, dans cette partie de l'Inde & dans les régions de la Haute-Asie: mais les bornes que je me suis prescrites, ne me le permettent pas. L'histoire du Conquérant Tartare écrite par Chérefeddin nous offre des détails Géographiques fort importans, & qui peuvent éclaircir le récit des Historiens du Conquérant Macédonien, & la Géographie de l'Orient.

(2) « Ces fleuves, dit Thevenot, ont » reçu tant de noms particuliers des Modernes qui en ont parlé, qu'on a présentement de la peine à les discerner » les uns des autres; & même la plupart » de ces noms sont confondus ». *Voyez* Tom. V, p. 180.

(3) Géogr. anc. Tom. II, p. 340. *Voyez* la carte de l'Asie par M. d'Anville première partie, & *Orb. veter. not.*

(4) Eclairciss. sur la carte de l'Inde p. 32.

(5) Strab. L. XV, p. 479.

(6) Arr. L. IV, C. XXIII.

(7) L. VII, C. I, p. 169.

Choaſpe de la Suſiane. Denys le Périégète n'a pas ſu éviter cette faute; il nous aſſure que le Choaſpe *traînant ſes eaux Indiennes*, arroſe les environs de Suſe (1). Euſtathe, en expliquant ce Géographe, augmente ſon erreur; il prétend que, par *ſes eaux Indiennes*, Denys a voulu dire que le Choaſpe, qui couloit près de Suſe, étoit une branche de l'Indus (2). On doit plutôt penſer que ce Poëte Géographe, entraîné par l'autorité d'Ariſtote, qui met la ſource du Choaſpe dans le Paropamiſe, & ne veut cependant parler que de celui de la Suſiane (3), prolonge le cours de ce fleuve depuis les extrémités de l'Inde juſque dans la Suſiane; c'eſt pour cette raiſon qu'il appelle ſes eaux *Indiennes*, voulant déſigner par-là la région où cette rivière prend ſa ſource. Cette manière de concevoir la ſituation & le cours des fleuves des pays lointains, n'étoit point ſans exemple chez les Grecs, accoutumés à bouleverſer la Géographie de l'Univers. Strabon rapporte que Diotime, chef d'une députation des Athéniens, aſſuroit avoir remonté le Cydne de la Cilicie, juſques dans le Choaſpe, qui le conduiſit à Suſe (4). Ce fleuve a donc été le ſujet des plus étranges mépriſes. Remarquons encore que M. de l'Iſle n'eſt point fondé à faire tomber le Choès dans l'Indus, & à lui donner un cours qui ne ſe concilie point avec la poſition actuelle des lieux. Le prétendu Choaſpe, comme Strabon l'aſſure avec raiſon, va décharger ſes eaux dans le Cophène (5). La marche de l'armée Macédonienne, telle qu'Arrien nous l'a décrite (6), confirme le ſentiment de cet ancien Géographe.

(1) V. 1074.
(2) ὡς ἐν τῷ Ἰνδῷ σχιζόμενος ποταμῷ, &c. Euſt. in v. ſup. cit.
(3) Ariſt. méteor. L. I, p. 336. ed. Lugd.
(4) Strab. L. I, p. 32.
(5) L. XV, p. 169.
(6) L. V, C. VIII.

Au

Au confluent du Choès & du Cophène, on trouve, ſelon M. d'Anville, la fabuleuſe Nyſa, qu'il prétend être la Nagara de Ptolémée, & la Nagar du Géographe Turc, qui place cette Ville au Levant de Candahar, à cinq journées de Kabul, par les 32e degrés & demi de latitude (1). M. d'Anville paroît être déterminé par le voiſinage du mont Merû à rapporter la poſition de Nyſa au 33e degré de latitude. Les Hiſtoriens d'Alexandre nous indiquent véritablement cette proximité du mont Merû (2); mais, loin d'autoriſer leur témoignage, elle en démontre la fauſſeté. Le mont Merû ou plutôt Merou, qu'on prétend être le mont Meros des Grecs, eſt célèbre parmi les Indiens. Le Bagavadam (3), un des dix-huit *Pouranams* ou Livres canoniques chez ce peuple, parle de la ſituation du mont Merou en ces termes. . . . « Il y a au milieu du monde la grande » île, nommée *Jambam* ou *Jambou*, qui a de longueur cent » mille *yoſſineis*, & autant de largeur. Un *yoſſinei* eſt une marche de quatre heures de chemin. Au milieu de cette île eſt » la montagne *Merou*, haute de cent mille *yoſſinei*, profonde » de dix mille, & large de trente-deux mille. Au nord de cette » montagne, il y a deux autres montagnes; l'une nommée » *Nilavarnam*, & l'autre *Velleyvarnam*, qui ſont une chaîne » de l'Eſt à l'Oueſt, juſqu'à la Mer ſalée, &c ». Les détails dans leſquels l'Auteur de cet Ouvrage, entre ſur le mont Merou, ſont pleins de fables & de contes puérils (5); on ne ſauroit, d'après ſon récit, en établir la poſition. Cet Ecrivain Indien nous dit enſuite que . . . . . « La grande montagne » Merou, eſt éclairée par le ſoleil, pendant ſix mois entiers;

(1) Eclairciſſ. ſur la carte de l'Inde. p. 21-22.
(2) Arr. Indic. C. I. Curt. L. VIII, C. X.
(3) Bagavadam manuſ. de la Biblioth. de M. Bertin, Miniſt. d'Etat. L. V, p. 93.
(4) *Voyez* la note (LVII).

Hh

» une nuit continuelle y règne les six autres mois (1). Bientôt après, il nous assure que « le charriot du soleil est appuyé » d'un bout contre le mont Merou, & que le reste est sou- » tenu par l'air (2) ».

L'Ezour-Vedam, ancien Commentaire du Vedam, écrit en sanscret, & traduit par un Brame de Benarès, place le mont Merou à la source du Gange, qui sort de cette montagne. La description particulière qu'en fait ce livre Indien, peut encore moins convenir à la position que le savant Géographe moderne donne à cette montagne; elle est supposée au centre de la terre, & d'une hauteur prodigieuse (3). Bayer observe que dans la Géographie Indienne, intitulée *Puwana-Saccaram*, le mont Merou est décrit d'une manière fabuleuse (4): & je soupçonne que son existence n'a de fondement que dans l'imagination des Indiens. Dans un Ouvrage de Fo ou Foë, ancien Législateur de la Nation Indienne, traduit en Chinois, les extases d'un Philosophe Samanéen sont comparées à l'immobilité du mont *Siu-Mi*, qui est le Merou ou Smerou (5) dont nous parlons.

Pour accréditer les Voyages de Bacchus, les Grecs supposoient par-tout des monumens qu'ils croyoient pouvoir constater les courses de ce Dieu. Etienne de Byfance compte jusqu'à dix Villes de Nysa; les unes dans la Lybie, les autres dans l'Egypte, la Grèce, la Thrace & sur le mont Caucase; la septième est celle de l'Inde (6). Hésychius prétend au contraire

(1) Bagavadam. L. v, p. 100.
(2) Id. p. 102. Dans la mythologie Orientale, les astres font leur révolution autour d'une grande montagne.
(3) *Voyez* la note (LVIII).
(4) *Fabulosissimè describitur.* Hist. regn. Bactr. p. 4. Ce Géographe paroît avoir copié, avec quelques légères différences seulement, le Bagavadam, il nous dit que des collines, au nombre de 1008, s'élevent au-dessus du mont Mérou. Ap. op. cit. p. 9.
(5) Hist. des Huns, par M. de Guignes. Tom. II, p. 233.
(6) Steph. Byfant. p. 500.

que Nysa (Νῦσα) est un nom donné à plusieurs montagnes dans différentes régions; il en trouve jusqu'à quinze qui portent cette dénomination (1). Aristodème, dans son premier Livre des Inscriptions Thébéennes, parlant de l'expédition de Bacchus dans les Indes, ne faisoit mention que du mont Nysa, ainsi que Clitarque dans son Histoire d'Alexandre (2). Pline parle du mont Nysa & d'une Ville de ce nom (3). Enfin il paroît, par un passage d'Aristote, que les Ecrivains de la Grèce se plaisoient à faire des descriptions du mont Nysa (4).

Que Nysa soit le nom d'une ville ou d'une montagne, son existence dans les Indes n'en est pas plus certaine, non plus que l'expédition de Bacchus, dont les Anciens vouloient qu'elle fût un monument (5). Des étymologies arbitraires suffisent-elles pour démontrer l'identité de quelques Villes modernes avec la prétendue Nysa des Anciens? par-là le nombre de ces Cités identifiées avec Nysa ne seroit-il pas trop multiplié. Abulféda parle de plusieurs Villes de Nysapour dans la Perse, la Bactriane, & le Khorassan, & de deux de Nasa, nom qui diffère peu de Νῦσα, dans la Perse, l'autre dans le Kerman (6). Loin de rapporter l'étymologie de Nisapour à Dionysus, (Bacchus), quelques Savans font au contraire venir ce mot du nom des Princes de l'Orient, par exemple de Sapor, Roi de Perse (7). Enfin je crois qu'on n'est pas plus fondé à marquer la situation de Nysa ou du mont Meros, sur les cartes, que celle de la fameuse île de Panchaïe d'Euhémère.

(1) Hesych. lex. in voc. *Νῦσα.*
(2) Ap. Schol. Apoll. Rhod. L. II, V. 907.
(3) *In Indiæ verò Nysa monte.* L. VIII, C. XXIX. *Nec non & Nysam Urbem plerique Indiæ adscribunt.* L. VI, C. XXI.
(4) Aristot. *De mundo.* C. I.
(5) *Voyez* la note (LIX).
(6) *Nasa quoque est Urbs in Persida, & altera ejusdem nominis in Karman.* Abulf. ex vers. cit.
(7) Gol. in Alferg. p. 188. Schultens Ind. Geogr. ad Calc. vit. Salad. Bohadini in voc. *Nysabour.*

On peut cependant ſoutenir, avec aſſez de vraiſemblance, que les fables répandues dans les deſcriptions du mont Méros, dérivent de la vénération ſuperſtitieuſe que pluſieurs peuples de la terre, & principalement ceux de l'Orient, ont eue pour quelques montagnes célèbres. Le mont Porra dans le Royaume d'Arrakan, celui de Pécha dans la Chine, la montagne d'Isje au Japon, celle d'Olaimi chez les Apalachites, & une foule d'autres, ont acquis une grande célébrité, unique cauſe de l'eſpèce de culte que les peuples de ces contrées leur rendent. L'exiſtence de ces montagnes, malgré les fables qu'on en racontent, eſt cependant certaine: ſi, par cette raiſon, celle du mont Méros ne doit pas être entiérement rejetée, on ne ſauroit du moins diſconvenir qu'il ne ſoit preſque impoſſible d'en fixer la vraie poſition.

Après avoir ſoumis tout le pays ſitué en-deçà de l'Indus, Alexandre paſſa ce fleuve & arriva à Taxila, d'où il ſe rendit en ligne directe à l'Hydaſpe. La poſition de Taxila doit être fixée au Sud de la jonction actuelle du Tchénau à l'Indus: ſi on l'établiſſoit au confluent de ces deux rivières, il faudroit néceſſairement que l'Armée Macédonienne marchant contre Porus, eût déjà paſſé le Tchénau; ce qui ne ſauroit ſe concilier avec l'itinéraire d'Alexandre. Ce Prince ayant reçu, ſelon Arrien, un renfort de 5000 Indiens, commandé par Taxile, dirigea, comme je viens de le dire, ſa marche vers l'Hydaſpe, & établit ſon camp ſur ſes bords (1). Strabon nous apprend que Taxila, ville puiſſante & gouvernée par de ſages loix, étoit entre l'Indus & l'Hydaſpe (2): ce Géographe n'auroit pu s'exprimer ainſi, ſi elle eût été ſituée au confluent de l'Indus & du Tchénau. De ces obſervations naît, ce me ſemble, la juſtification des Hiſtoriens d'Alexandre.

(1) Arr. L. v, C. VIII.

(2) Strab. L. XV, p. 480.

M. d'Anville accuſe ces Ecrivains d'avoir pris le Tchénau pour l'Indus, & d'avoir ainſi doublé ce dernier fleuve.... « La » ſuite de l'expédition d'Alexandre, dit le ſavant Géographe, » veut que le Tshénau ſoit la rivière qu'il traverſa ſous le nom » d'Indus; car, au lieu de quatre fleuves à reconnoître dans la ſuite » de cette expédition, comme on verra ci-après, il y en auroit » indubitablement cinq. . . . . (1) » Elle ne nous en préſente au contraire que quatre: Alexandre part de Taxila, arrive à l'Hydaſpe, traverſe ce fleuve, enſuite ſucceſſivement l'Acéſines, l'Hydraote & l'Hyphaſe (2). Le Conquérant Macédonien, ſelon Strabon, ayant ouï-dire que les rivières de l'Inde ſe déchargeoient les unes dans les autres, dirigea ſa marche au-deſſous de leur confluent, afin d'éviter pluſieurs paſſages qui l'auroient fort embarraſſé, parce qu'il étoit dépourvu de bateaux (3): ce Prince laiſſa donc en paſſant l'Hydaſpe, le Tchénau à ſa gauche. Les Anciens ne nous fourniſſent point des notions bien claires ſur ce que l'on appelle maintenant le Tchénau (4); je crois que c'eſt le Tutape ou Toutape, dont Arrien nous parle comme d'un fleuve conſidérable, ce qui ne peut convenir qu'au Tchénau, qu'il fait décharger dans l'Acéſines (5) en prolongeant, contre toute vraiſemblance, ſon cours au Sud de Taxila. Arrien place à peu de diſtance de l'Indus, Peucela (6); poſition qui ne peut, de l'aveu de M. d'Anville, ſe rapporter au Tchénau (7): cette Ville doit au

(1) Eclairciſſ. ſur la carte de l'Inde. p. 34.

(2) Arr. Indic. C. I.

(3) Strab. L. XV, p. 480.

(4) Le Tchénau eſt une des plus grandes rivières du Pendj-ab. Sa rapidité a fait imaginer, pour la traverſer, deux ponts de cordes d'une conſtruction auſſi ſingulière que peu ſolide; l'un a 80 coudées de long & l'autre 100. Cette rivière prend ſa ſource dans les montagnes du Cachemir, & va ſe décharger dans l'Indus entre Outchtcheh & Sepetpour. Géogr. Turc. p. 310-311-312-313. *Voyez* le voyage de Thevenot. Tom. V, p. 174-175. Celui de Bernier. Tom. II, p. 258-259.

(5) Arr. Indic. C. IV.

(6) . . . ἐν μεσῃ τοῦ Ἰνδοῦ. Indic. C. I.

(7) Eclairciſſ. ſur la carte de l'Inde. p. 33-34.

contraire être placée ſur l'Indus, dont le lit eſt ſitué immédiatement après celui du Cophène (1).

On ne trouve point, dans l'Ouvrage de Quinte-Curce, la préciſion & la juſteſſe qui caractériſent les détails Géographiques d'Arrien. La narration du premier eſt ſouvent très-obſcure, ſurtout lorſqu'il parle des différens peuples de l'Inde, & des rivières qui ſe jettent dans l'Indus : alors il n'eſt guère plus d'accord avec lui-même, que dans la partie hiſtorique. Quinte-Curce nous aſſure d'abord que l'Acéſines augmente les eaux du Gange, qui le reçoit près de ſon embouchure : ces deux fleuves en ſe rencontrant, s'entrechoquent avec impétuoſité, &c. . . . (2). Dans la ſuite, il nous dit que l'Acéſines perd ſon nom lorſqu'il ſe réunit à l'Hydaſpe, & que la flotte Macédonienne ſouffrit beaucoup au confluent de ces deux rivières (3). Il ſe trompe encore ; l'Acéſines, appelé fauſſement par quelques-uns Tanaïs (4), mêle ſes eaux à celles de l'Indus (5). Juſtin commet une faute qui n'eſt pas moins groſſière, lorſqu'il fait deſcendre Alexandre juſqu'à l'Océan, par l'Acéſines (6). L'Anonyme de Ravenne a copié cette erreur (7), que l'Abbréviateur de Trogue-Pompée ſemble rétracter dans le Chapitre ſuivant, où, rapportant l'arrivée du Conquérant Macédonien à l'Océan, il ajoute qu'il parvint heureuſement juſqu'aux bouches de l'Indus (8).

(1) μετὰ μὲν οὖν τὸν Κάφην ὁ Ὑγδος ῥεῖ. Strab. L. xv. p. 480.

(2) *Aceſines eum auget.* Curt. L. viii, C. ix.

(3) Curt. L. ix, C. iv. Cet Hiſtorien dit, dans ce Chapitre, que l'Hydaſpe mêle ſes eaux à celles de l'Acéſines, *Hydaſpes amnis Aceſini committitur* ; & quelques lignes après, que l'Acéſines ſe confond avec l'Hydaſpe, *Aceſines Hydaſpi confonditur.*

(4) Steph. Byſant. p. 633. Ce Lexicographe nous apprend que pluſieurs Ecrivains croyoient que le Tanaïs étoit le même que l'Acéſines & le Jaxarte.

(5) Strab. L. xv, p. 486. Arr. L. vi, C. xiv. Indic. C. iv. id.

(6) *Per hunc in oceanum devehitur.* L. xii, C. ix.

(7) L. ii, C. iii.

(8) *Secundo æſtu oſtio fluminis Indi invehitur.* L. xii, C. x.

Au lieu de conduire l'Hyphaſe, qui eſt la rivière la plus orientale du Pendj-ab, dans l'Acéſines, M. de l'Iſle met ſon embouchure dans l'Indus, & prolonge ſon cours juſqu'au Patalène. On ignore les raiſons qui ont déterminé ce Géographe à décrire d'une manière ſi ſingulière & ſi oppoſée au témoignage des Anciens, le cours de cette rivière (1). Malgré les droits que M. de l'Iſle a acquis ſur notre reconnoiſſance, par des travaux très-utiles aux progrès de la ſcience du globe terreſtre, je ne ſaurois cependant diſſimuler, que ſa Carte de l'Empire d'Alexandre manque de juſteſſe dans les détails, qu'elle ne repréſente point avec clarté les diverſes régions parcourues par ce Conquérant, enfin qu'elle n'eſt point exempte de fautes (2). Il paroît n'avoir pas aſſez conſulté Arrien, le meilleur guide qu'on puiſſe prendre dans cette carrière. M. d'Anville ne l'a preſque jamais perdu de vûe, & a ſu profiter des lumières que cet Hiſtorien nous donne ſur cette partie de la terre, ravagée par le fer des Macédoniens.

Après avoir diminué la trop grande élévation en latitude donnée au Cachemir par les tables des Orientaux (3), & l'avoir par ce moyen mis davantage ſur la direction des marches de l'Armée Macédoniene, M. d'Anville croit pouvoir aſſurer qu'Alexandre parvint dans cette contrée . . . . . « Quoique, » dans le détail des marches de ce Prince, j'emprunte ici ſes » expreſſions, on ne voit rien qui reſſemble à ce qui diſtingue » ce pays par ſa ſituation (4) ». Il me ſemble qu'une règle

(1) Eclairciſſ. ſur la carte de l'Inde.

(2) Cette carte eſt cependant beaucoup plus exacte que celle que ce Géographe publia en 1705, ſous le titre de *Theatrum Hiſtoricum*, en deux feuilles & dans laquelle le Nord de l'Aſie eſt ſurtout étrangement défiguré.

(3) Eclairciſſ. ſur la carte de l'Inde. p. 27-28.

(4) Géogr. anc. p. 338. Eclairciſſ. ſur la carte de l'Inde. p. 34.

inconteſtable, lorſqu'on veut comparer les notions anciennes avec les modernes, & les rapprocher, eſt d'avoir égard au rapport que peut donner la poſition des lieux. Quel eſt donc celui que nous offre le Cachemir, pays tellement enclavé dans les hautes montagnes qui ſéparent l'Inde d'avec le Thibet & la grande Tartarie, qu'il eſt impoſſible d'y pénétrer d'aucun côté, ſi ce n'eſt en graviſſant contre des rochers d'une hauteur prodigieuſe (1)? Abulgazi rapporte qu'Oguzkhan fut arrêté un an entier aux avenues de ces montagnes (2), qui n'avoient que trois paſſages hériſſés d'obſtacles preſque inſurmontables (3); ſelon le Géographe Turc, elles avoient garanti ce pays de l'invaſion de pluſieurs Conquérans (4). Si Alexandre avoit pénétré dans ce pays, ſes Hiſtoriens auroient-ils manqué de parler d'une expédition auſſi importante? On ne trouve rien dans l'itinéraire de ce Prince, qui puiſſe même nous la faire ſoupçonner, M. d'Anville l'avoue: mais .... « il a peine » à croire que la connoiſſance de cette contrée, ſi célèbre dans » l'Inde par ſes agrémens, ait été cachée à l'Antiquité (5) »....

Par la même raiſon, on pourroit penſer que la Chine lui a été connue. . . « Un grand rapport de dénomination, ajoute ce Géo- » graphe, eſt un moyen de convenance (6). . » Reconnoîtrons-nous entre la Caſpira des Anciens & le Cachemir, ou plutôt le *Kaſchmir* des Orientaux, appelé encore, ſelon d'autres, *Kichemir*, un grand rapport de dénomination? Parce que la première ſyllabe de ces deux mots eſt la même, en conclura-t-on que l'un eſt dérivé de l'autre. L'habile Géographe, que je regarderai toujours comme mon Maître dans ces matières, & dont l'autorité doit être d'un grand poids, rapporte une preuve qui n'eſt

(1) Not. ſur Abulgazi. p. 52.
(2) Hiſt. généal. des Tatars, par Abulgazi-Khan. p. 53.
(3) Chérefeddin, hiſt. de Timur-bec. L. IV, C. XXXI. *Voyez* la note (LX).
(4) Géogr. Turc. p. 404.
(5) Géogr. anc. Tom. II, p. 338.
(6) Loc. ſupr. cit.

point

point favorable à ſon opinion; c'eſt celle de la poſition de Caſpira, Capitale de la contrée de ce nom, que Ptolémée met plus au centre de l'Inde (1) que n'eſt le Cachemir.

Les Macédoniens, parvenus aux bouches de l'Indus, furent ſaiſis d'étonnement en voyant le flux & le reflux de l'Océan (2). Un Ecrivain de nos jours, célèbre par ſa fécondité & par ſes paradoxes, critique le récit des Hiſtoriens d'Alexandre, en remarquant que les ſoldats de ce Prince ne devoient point être frappés de ce phénomène, puiſqu'ils en avoient déja été ſpectateurs dans leur Voyage d'Egypte. Les Macédoniens ne virent point alors la Mer rouge, & ne purent apprendre que par rélation ce qui les ſurprit dans la ſuite à la vûe de l'Océan avec d'autant plus de raiſon, que les plus grandes marées qu'on connoiſſe ſont celles du Golfe du Sinde, à une des embouchures de l'Indus; l'eau s'y éloigne fort vîte de la côte, & en laiſſe un grand eſpace à ſec (3). Cet effet du flux & du reflux devoit naturellement étonner les Macédoniens, & être obſervé par leurs Hiſtoriens. Il n'étoit donc point auſſi peu ſenſible (4) que l'a imaginé Jean le Clerc pour autoriſer la critique qu'il fait à cette occaſion de Quinte-Curce; la cenſure qu'il exerce contre

(1) Ptolem. L. VII, C. I, p. 171.
(2) Arr. L. VI, C. XIX. Curt. L. IX, C. IX.
(3) Varen. Geogr. C. XIV. prop. XIV. L'Auteur du Périple de la mer Erythrée, obſerve très-bien que ce flux & ce reflux ſont beaucoup plus ſenſibles dans la nouvelle & dans la pleine lune, & qu'ils ſont plus conſidérables près de Barygaza, p. 168. édit. cit. que dans le reſte de l'Inde. Eclairc. ſur la carte de l'Inde, p. 73-74. *Barygaza* ſignifie *grand magazin*, ce qui répond à *l'emporium* des Latins. Cette dénomination peut donc convenir à toute Ville de commerce; mais les Anciens n'ont donné ce nom qu'à une ſeule Ville de l'Inde, celle dont je parle ici, laquelle ne peut être placée que dans le Golfe de Cambaye où la marée monte de cinq braſſes, d'autres diſent de ſept; ce flux violent eſt quelquefois cauſe de la perte de pluſieurs vaiſſeaux. Varen. loc. ſupr. cit. Ce détail prouve encore la vérité du récit des Hiſtoriens d'Alexandre ſur ce que ſa flotte eut à ſouffrir à l'embouchure de l'Indus, &c.
(4) *Huc etiam accedit quòd æſtus in mari Indico exiguus ſit, nec tantos tumultus creare poſſit.* Jud. de Curt. p. 453.

l'Ouvrage de cet Hiſtorien, eſt ſouvent injuſte & faite ſans goût, toujours amère & outrée.

Alexandre ſe mit en marche des bouches de l'Indus, pour retourner à Babylone, par le pays ſitué à l'Occident de ce fleuve. Plutarque nous dit qu'après avoir parcouru la contrée des Orites & la Gédroſie, ce Prince employa ſept jours à traverſer la Carmanie, qu'enſuite il arriva dans la Capitale de la *Gédroſie*. Cette contradiction n'eſt qu'une faute de Copiſte : il faut lire avec Dacier Καρμανίας (1), de la *Carmanie* ; correction plus naturelle que celle de Moïſe du Soul (2), & qui s'accorde avec le récit des autres Hiſtoriens, & principalement avec celui de Strabon & d'Arrien (3). Le texte de Plutarque, ainſi reſtitué, ne préſente plus une tranſpoſition auſſi ſingulière, que celle de la Gédroſie, à l'occident de la Carmanie.

De la Navigation de Néarque.

Je terminerai cette Section par quelques Obſervations ſur la navigation de Néarque, & je tâcherai d'en établir l'authenticité. Cette expédition maritime fait d'ailleurs époque dans l'Hiſtoire de la navigation des Anciens, & mérite une attention particulière.

Néarque, fils d'Androtime, natif de Crète (4), & un des plus illuſtres Capitaines de l'Armée Macédonienne, avoit eu des liaiſons particulières avec Alexandre, avant que ce Prince montât ſur le trône. Philippe avoit exilé ce Général à cauſe de cet attachement dont il prenoit ombrage (5). Son fils lui confia le

(1) Trad. de Plut. Vie d'Alexandre, note.

(2) ἐκ τῆς Γεδρωσίας. Not. in Plut. T. IV, p. 570.

(3) Strab. L. XV. p. 497. Arr. L. VI, C. XXII.

(4) Arr. Indic. C. XVIII.

(5) Plut. p. 16.

commandement de la Flotte, qui devoit naviguer depuis l'embouchure de l'Indus juſqu'à celle de l'Euphrate. Ce choix encouragea beaucoup ceux qui en formoient les équipages, c'étoient des Phéniciens, des Cypriotes, des Helleſpontins & des Ioniens; ils virent avec joie un Ami de leur Maître ſe mettre à la tête de cette expédition (1), dont il laiſſa un Journal fort détaillé, qu'Arrien nous a conſervé dans ſes Indiques.

Pline, après avoir dit que la navigation de Néarque & d'Onéſicrite ne fait mention ni du nom, ni des diſtances des lieux (2), nous en donne un itinéraire abrégé, avec le nom de pluſieurs lieux & leurs diſtances réduites en milles; cet itinéraire ne reſſemble preſque en rien à celui dont parle Arrien. Cette contradiction eſt ſi frappante, que je ne ſaurois l'attribuer qu'à l'ignorance des Copiſtes (3).

Il paroît démontré, par tout ce que rapporte Pline, qu'il n'avoit lu ni la rélation d'Onéſicrite, ni celle de Néarque; ce Naturaliſte avoit ſimplement conſulté l'Ouvrage de Juba, qui n'étoit qu'une compilation de celui d'Onéſicrite, *narrata proximè à Juba*. La comparaiſon qu'on peut en faire avec le Journal de Néarque, prouve la différence de ces deux ouvrages. Il n'y a que le ſeul mot d'*Organa* qui n'ait point été changé par Onéſicrite, ou plutôt par ſon Abréviateur. La fondation d'une Ville dont le nom n'eſt pas connu, & celle de Xilenopolis, dont parloit Onéſicrite, ſont ſupprimées par Néarque.

Pline bouleverſe la ſituation de pluſieurs pays; il met les Orites avant les Arbies, & immédiatement après la Carmanie (4).

(1) Indic. C. XX.

(2) . . . *Indicare convenit, quæ prodit Oneſicritus, claſſe Alexandri circumvectus in mediterranea perſidis ex India, narrata proxime à Juba : dein eam navigationem, quæ his annis comperta ſervatur hodie. Oneſicriti & Nearchi navigatio nec nomina habet manſionum, nec ſpatia.* Plin. L. VI, C. XXIII.

(3) Peut-être faut-il lire *nec non nomina*, ou ſimplement répéter la conjonction *at*, au lieu de *nec*.

(4) *Oritas ab Indis Arbis fluvius diſterminat.* L. VII, C. II. *Vid.* L. VI, C. XXIV.

A l'oueſt de l'Indus étoient ſitués les Arbies, qui avoient pour limitrophes les Orites, leſquels avoient au couchant la Gédroſie, bornée par les vaſtes déſerts de la Carmanie. Onéſicrite, excité par la jalouſie qu'il avoit conçue contre Néarque, tâcha de s'approprier les découvertes de cet Amiral, & fit profeſſion de le contredire. Ce motif eſt l'unique cauſe de la diverſité de ſon récit adopté ſans examen par Juba & par Pline.

« Strabon, ſelon M. Huet, traite ces Ouvrages (d'Onéſicrite » & de Néarque) de fiction, quoiqu'il ne nie point qu'ils » ſoient mêlés de quelque vérité (1) ». Il eſt vrai que cet ancien Géographe range Néarque dans la claſſe de ceux qui ont débité des menſonges ſur les Indes; mais il ne le met qu'au ſecond rang (2) : & ſa critique regarde principalement les Ouvrages de Mégaſthène & de Daimaque. Lorſque ce Géographe parle plus en détail du Journal de Néarque, il ne révoque point en doute l'authenticité de cet ouvrage; il ſe contente de reprocher à ce Voyageur d'exagérer les faits, & de ſe ſervir d'expreſſions hyperboliques; défauts aſſez ordinaires aux Voyageurs, qui ont beaucoup ſouffert dans une navigation, où la crainte, plutôt que le péril, groſſit les objets, & qui, par cette raiſon, doivent ſelon Strabon, mériter notre indulgence (3). Cenſurer ainſi le récit d'un Ecrivain dont on fait un fréquent uſage (4), eſt-ce le traiter de fiction? Le Savant Huet rend d'ailleurs juſtice à Néarque dans un autre endroit, où il nous aſſure que

(1) Hiſt. du comm. & de la navig. des Anc. p. 349. Strab. cité en marge 2-15.
(2) τὰ δὲ δεύτερα. L. II, p. 48.
(3) Strab. L. XV, p. 499.
(4) Nearch. cit. in Strab. ed. par. L. III, p. 69-77. L. XI, p. 525. L. XV, p. 686-689-691-705-706-716-720-725-726-732. L. XVI, p. 766-767.

ce Navigateur laiſſa des mémoires de ſon expédition *utiles pour la guerre & le commerce* (1).

Dodwel obſerve judicieuſement que Pline n'a tiré tout ce qu'il rapporte de la navigation de Néarque & d'Onéſicrite, que de l'extrait que Juba avoit fait de l'Ouvrage de ce dernier. Ce Savant exerce enſuite une critique auſſi hardie que peu fondée ſur l'authenticité de la rélation de Néarque, conſervée par Arrien. Expoſons ſes preuves ſans les altérer, & tâchons d'en démontrer toute la foibleſſe.

1° Ni la Ville d'Arbis, ni les Fleuves Nabrus, Hytanis, ni enfin le Port Argenus ou Argenis, dont parle Onéſicrite, ne ſe trouvent dans Arrien, qui a ajouté les diſtances dont il fait mention, d'après l'extrait de Pline (2).

Si Onéſicrite, ou plutôt Juba, a défiguré le nom des lieux, & ſuppoſé quelques circonſtances, en peut-on conclure que la rélation de Néarque ne ſoit point authentique? Dans deux récits contradictoires, on ne peut connoître la vérité, qu'en interrogeant d'autres témoins : le rapport de la poſition actuelle des lieux & celui des dénominations anciennes avec les modernes, ſont les ſeuls qu'il nous ſoit permis d'interroger, le tems ayant dévoré les Ouvrages des Auteurs contemporains; & ces témoins, comme l'a prouvé invinciblement M. d'Anville, ſont favorables à Néarque. Si les diſtances rapportées par Arrien different de celles de Pline, cet Auteur ne les a donc point priſes dans l'Ouvrage du Naturaliſte Romain.

2° Tout le monde convient que Néarque & Onéſicrite avoient marqué leur route par le nombre des jours, qui furent enſuite réduits en ſtades: Juba les changea en milles, pour ſe conformer

(1) Hiſt. du comm. & de la navig. des Anc. p. 53.
(2) Dodwel de Arriani Nearcho ap. Géogr. min. Tom. I. Diſſert. 6. Sect. II. p. 131.

aux meſures itinéraires des Romains ; or c'eſt pour en impoſer plus facilement qu'ils ſont entrés dans ces détails. Dodwel appuie cette aſſertion de l'autorité de Marcien d'Héraclée (1) : voyons ſi le témoignage de cet Auteur lui eſt favorable.

« Pluſieurs, dit Marcien, ayant écrit à la hâte, & voulant en » impoſer à leur Lecteur, avoient affecté de rapporter le nom » des lieux ſitués dans des pays barbares, & leurs diſtances par » ſtades, de manière que perſonne ne ſauroit les méconnoî- » tre ; Antiphane de Berge les a tous ſurpaſſés en impoſ- » ture (2). Ceux au contraire (3) qui, connoiſſant parfaite- » ment les lieux & les meſures maritimes (4), & s'étant informés » exactement des Villes, des Ports, & de leurs diſtances (reſ- » pectives), ont compoſé des périples particuliers, ceux-là » paroiſſent avoir écrit avec vérité (5) ». Il n'eſt point fait mention dans ce paſſage de Néarque, à qui l'on peut appliquer avec juſtice les dernières expreſſions de Marcien, & que l'on doit mettre dans la claſſe des Ecrivains dignes de foi dont parle ce Géographe.

3° Le Journal de Néarque ayant été inconnu à Agatharchide & à Eratoſthène, qui avoient ſous les yeux l'immenſe Bibliothèque d'Alexandrie, il eſt évident que ce doit être un ouvrage ſuppoſé (6).

Quand même cet argument négatif pourroit avoir quelque force, où Dodwel l'a-t-il puiſé ? Pouvons-nous d'après le court extrait que Photius a fait de l'Ouvrage d'Agatharchide ſur la mer Erythrée, d'après ce qu'il dit de ſon Hiſtoire Aſiatique (7), dont Athénée nous a conſervé pluſieurs traits ; pouvons-nous ſur d'auſſi

(1) Diſſert. cit. Sect. III.
(2) τῷ ψεύδει.
(3) μὲν γὰρ.
(4) ἀναμετρησιν.
(5) Marcian. Heracl. Peripl. p. 63. Géogr. min. Tom. I.
(6) Diſſert. cit. Sect. VII.
(7) Phot. Bibl. p. 1322. & ſeq. id. 546-547.

légers fondemens & ſur quelques fragmens épars d'Eratoſthène, juger ſi ces Auteurs ont ignoré ou connu le périple de Néarque ?

4° Dans les ſiècles voiſins de celui d'Alexandre, on croyoit que l'Indus ſe joignoit au Nil (1). Si la rélation de Néarque, qui prouve le contraire, avoit alors exiſté, cette erreur n'auroit point été adoptée (2).

Par la même raiſon Dodwel auroit pu ſoutenir que les Ouvrages d'Hérodote, d'Ariſtote & de Diodore de Sicile, étoient ſuppoſés, puiſqu'on lit dans ces ouvrages que la mer Caſpienne n'a aucune communication avec les mers voiſines, & que l'opinion contraire, quoique fauſſe, n'a pas laiſſé d'être adoptée dans les ſiècles ſuivans. Le ſavant Anglois ignoroit-il que la vérité s'accrédite toujours avec peine, & que l'erreur nourrie par de vieux préjugés, & ſouvent même par notre amour-propre, conſerve pendant long-tems tout ſon crédit ?

5° Le périple de Néarque a été fabriqué ſous le règne des derniers Ptolémées. La raiſon qu'en donne Dodwel eſt convaincante : c'eſt parce qu'Antiphane de Berge, Antonius Diogène, Evhémère de Meſſène, avoient mis au jour dans ce ſiècle des rélations fabuleuſes (3).

Il eſt impoſſible de ne pas ſe rendre à la force d'un pareil argument ; ainſi, je n'entreprends point de le réfuter. Voyez ſurtout quel rapport il y a entre le périple de Néarque, & l'Hiſtoire ſacrée d'Evhémère.

Au défaut de preuves, Dodwel accable Arrien d'épithètes injurieuſes ; le P. Hardouin ne le ménage pas davantage (4). Leurs efforts ne ſauroient cependant détruire l'authenticité d'un écrit qui porte l'empreinte de la vérité, & dont les détails nous

(1) *Voyez* la note (LXI).
(2) Diſſert cit. Sect. VIII.
(3) Diſſert. cit. p. 139-140.
(4) . . . . *Hominis mirare in mendaciis confingendis audaciam.* Not. in Plin. T. I, p. 326.

offrent des preuves convaincantes de la bonne-foi de ſon Auteur. Donnons un exemple de cette précieuſe exactitude, qui dépoſe toujours en faveur du Voyageur véridique, & ne peut ſe trouver dans le récit romaneſque & ſuppoſé d'un faiſeur de rélation infidèle, en traduiſant la partie du Journal de Néarque, qui commence depuis le départ de la flotte Macédonienne de l'île de Sangada, juſqu'à ſon arrivée à l'embouchure du fleuve Arabis.

«Le vent ayant calmé, les Macédoniens mirent à la voile: » &, après avoir fait 60 ſtades de chemin, ils abordèrent à une » côte ſablonneuſe, près de laquelle étoit une île déſerte, qui » portoit le nom de Doma, & formoit, par ſa ſituation, un » abri où ils ſe retirèrent. Comme cet endroit étoit dépourvu » d'eau, ils furent obligés d'en aller chercher à 20 ſtades, dans » l'intérieur des terres; ils y en trouvèrent d'excellente. Le lende- » main, ils naviguèrent bien avant dans la nuit, & ayant fait 500 » ſtades, ils prirent terre à Saranga; l'eau douce n'étoit éloignée » que de 8 ſtades du rivage. Ils appareillèrent de ce lieu, & allè- » rent atterrir à Sacale, qui eſt déſert; enſuite, après avoir paſſé » entre deux rochers ſi voiſins l'un de l'autre qu'ils touchoient » preſque les deux côtés des vaiſſeaux, la flotte ayant fait une » route de 300 ſtades, arriva à Morontobaris. Là, eſt un Port ſpa- » cieux, profond, de figure ronde, à l'abri (de la fureur) des vagues, » & dont l'entrée eſt étroite; il eſt appelé dans le langage de ce » pays le Port des Femmes, parce que ce fut une perſonne de » ce ſexe qui la première gouverna cette contrée. Lorſque les » Macédoniens eurent repaſſé entre les rochers (dont je viens » de parler), leurs vaiſſeaux furent tourmentés par des lames » conſidérables, & par une mer houleuſe: ils crurent avoir beau- » coup fait que d'avoir doublé (ce jour-là) ce parage; ils conti- » nuèrent le lendemain leur route, ayant à gauche devant eux une

» une île qui étoit ſi proche du rivage, qu'elle paroiſſoit en avoir » été ſéparée par un canal. Cette navigation fut de 70 ſtades: » la côte étoit couverte d'épaiſſes forêts, & l'île ombragée par » des bois de toute eſpèce. Après avoir doublé cette île, (les » vaiſſeaux de Néarque) furent obligés, au point du jour, de » paſſer pendant le tems du reflux ſur un bas-fond fort étroit » & parſemé de rochers. Ils firent cependant 100 ſtades, & » jetèrent l'ancre à l'embouchure du fleuve Arabis, laquelle forme » un Port grand & aſſuré: mais les eaux de ce fleuve ne ſont point » potables, à cauſe de leur mêlange avec celles de la mer. Les Grecs » remontèrent l'Arabis 40 ſtades plus haut, & ayant rencontrés » un lac qui leur fournit de l'eau, ils s'en retournèrent. Près de » ce Port eſt une grande île fort élevée: on pêche ſur ſes » côtes des huîtres & des poiſſons de toute eſpèce. Le pays eſt » habité par les Arbies (1) ou Arabies; il s'étend juſqu'à cette » dernière nation Indienne (2); enſuite viennent les Orites (3)».

Néarque décrit toujours avec la même exactitude ſa navigation, depuis les bouches de l'Indus, juſqu'à celle de l'Euphrate, terme de ſon voyage. S'il n'eſt pas entré dans les mêmes détails ſur les côtes de la Suſiane, aujourd'hui le Khoſiſtan, c'eſt parce qu'on ne peut aborder, comme il l'aſſure, la terre ſans danger, à cauſe du peu de fond qui ſe trouve dans cette

(1) *Voyez* ſur la leçon du nom de ce peuple. Salmas. exercit. Plin. p. 1177.

(2) Apollodore rapportoit dans ſon ſecond livre, ſelon Etienne de Byſance, p. 734, que les Orites & les Gédroſiens étoient Indiens, τὸς μὲν Ἰνδούς. L'Inde ne s'étendoit point au-delà du fleuve Arabis: conſéquemment les Orites & les Gédroſiens, qui étoient ſitués à l'Occident de ce fleuve, ne pouvoit être rangés parmi les Nations Indiennes. Etienne de Byſance, ou ſon Abréviateur, fait dire à Strabon que les Orites ſont partie des Indiens: mais il n'a point entendu le texte de ce Géographe; ces mots ἰνδῶν δ'εἰσὶ μερὶς ἡ αὕτη ſe rapportent évidemment à Ἄραβας & non pas à ὠρειτῶν. Strab. L. XV, p. 495. Cette dernière phraſe du Chap. des Indiques que je traduis, ôte toute équivoque, puiſque le texte de Strabon, ainſi que celui d'Arrien, n'eſt en cet endroit, qu'un extrait de l'ouvrage de Néarque.

(3) Indic. C. XXII.

plage (1). Pietro della Vallé dit y avoir navigué, ſans doute à une certaine diſtance, ſur un fond de quatre braſſes, qui s'étend dans un eſpace aſſez conſidérable : les Perſans appellent cet endroit du golfe Perſique, le *Meidan* ou la Place ; la terre y eſt ſi baſſe, qu'il eſt difficile de l'appercevoir d'aſſez près (2).

On pourroit aiſément trouver dans le reſte du Journal de Néarque, un ſemblable rapport de la ſituation actuelle des lieux avec l'ancienne, & vérifier la juſteſſe des diſtances qui y ſont rapportées, en ſuivant la méthode & profitant du travail de M. d'Anville. Ce ſavant Géographe a démontré l'exactitude du récit de Néarque, par la comparaiſon de tous les mémoires Européens & Orientaux qui ont parlé de ces mêmes régions que la flotte Macédonienne avoit autrefois parcourues, en rangeant les côtes de la Carmanie, de la Perſe & de la Suſiane. Le mémoire de M. d'Anville ſur le golfe Perſique, n'eſt point ſuſceptible d'analyſe ; je rapporterai ſeulement le jugement qu'il y porte du Journal de Néarque. « L'ap» plication des circonſtances qu'il renferme au local actuel, le » rapport que des dénominations de lieux qui ne ſe rencontrent » point ailleurs, ont avec celles qui ſubſiſtent, ne ſouffrent au» cun ſoupçon de ſuppoſition ; & il y a peu d'autres mémoires » Géographiques de l'Antiquité, qui ſoutiennent mieux la com» paraiſon avec une connoiſſance poſitive du local (3) ».

Je ne diſſimulerai cependant point que Néarque a répandu quelques traits fabuleux dans ſa rélation, tels que celui des hommes qui coupent avec leurs ongles le bois & les poiſſons (4), qui bâtiſſent & couvrent leurs maiſons avec des os de baleines pourries, dont les plus gros ſervent de poutres, les plus petits ſont employés à la conſtruction des lits & autres ouvrages domeſti-

(1) Indic. C. XL.
(2) Mém. de M. d'Anville. Acad. des Inſcr. Tom. Tom. XXX, p. 168.
(3) Recher. Géogr. ſur le golfe Perſique. Acad. des Inſcr. Tom. XXX, p. 133.
(4) Indic. C. XXIV.

ques (1), celui de l'habitation des Néréïdes dans l'iſle de Noſala (2). mais ces traits ne peuvent nuire au fond de l'ouvrage ; on doit les conſidérer comme des épiſodes imaginées pour plaire aux Grecs, peuple dont l'âme fut toujours plus ſenſible aux charmes de la fiction qu'à ceux de la vérité.

La flotte Macédoniene mit à la voile, ſelon Arrien, la onzième année du regne d'Alexandre, le 20 du mois de Boedromion, ſous l'Archonte Céphiſodore (3), dont la magiſtrature eſt néanmoins fixée par Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnaſſe & par la plupart des Chronologiſtes, à l'année qui ſuivit la mort d'Alexandre. Il ſembleroit donc qu'Arrien auroit dû rapporter cette expédition maritime ſous l'Archonte Anticlès, la quatrième année de la CXIII Olympiade, la 325e avant J. C. laquelle ſe trouve la onzième du regne d'Alexandre. Le P. Corſini a donné une ſolution ſatisfaiſante de cette difficulté ; il ſuppoſe que Céphiſodore a été ſubrogé à Anticlès, qui étoit mort dans le courant de l'année, ou avoit perdu ſa charge par quelque accident (4). La néceſſité d'admettre cette ingénieuſe conjecture, eſt fondée ſur l'autorité des manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, qui ne varient point ſur la leçon de Céphiſodore qu'on lit dans le texte des Indiques, & ne permettent point d'y ſoupçonner quelque altération de la part des Copiſtes. Il eſt d'ailleurs démontré que le retour de Néarque précéda la mort d'Alexandre d'environ un an ; la ſuite des événemens ne laiſſe aucun lieu d'en douter.

Pline nous aſſure que cet Amiral employa ſept mois à cette navigation, & fut trois mois en mer (5). On doit attribuer à pluſieurs cauſes la longueur de ce voyage la première eſt la conſtruction des vaiſſeaux des Anciens, qui étant moins grands

(1) Indic. C. XXX.
(2) Indic. C. XXXI.
(3) Indic. C. XXI.
(4) Corſini Faſt. Attic. diſſ. IX, T. II, p. 30-31. Tom. IV, p. 52.
(5) Plin. L. VI, C. XXIII.

que les nôtres, ne pouvoient tenir la mer dans les gros temps où ils étoient plus en danger de périr ; ils avoient moins de voiles, conſéquemment ils prenoient moins de vent & faiſoient beaucoup moins de chemin (1) : la ſeconde, qu'ils s'éloignoient rarement des côtes, & en ſuivoient tous les giſſemens. La flotte d'Alexandre naviguant ſur une mer juſqu'alors inconnue, & n'ayant point de Pilotes-Côtiers, ne pouvoit être ſous voiles pendant la nuit ſans s'expoſer à un péril éminent. Troiſièmement, enfin la longue durée de cette navigation doit être rapportée à la direction des vents, peu favorables à la route que tenoient les vaiſſeaux Macédoniens.

M. de Monteſquieu croit que cette flotte eut à combattre la mouſſon contraire, & il ſuppoſe qu'elle appareilla au mois de Juillet, c'eſt-à-dire, dans un tems où aujourd'hui aucun navire Européen n'oſe ſe mettre en mer pour revenir des Indes (2). L'illuſtre Ecrivain ſe trompe ; Néarque ne partit qu'au mois de Septembre, qui répond à celui de Boedromion de l'année Attique, &, ſuivant le calcul de Pline, il dût être de retour au commencement de celui de Munychion (Avril). Il eſt certain que, dans cet eſpace de tems, les ouragans qui accompagnent la mouſſon contraire ne ſe font point reſſentir en-deçà du Cap Comorin, la durée de cette mouſſon ne comprenant que les mois de Mai, Juin, Juillet & Août (3).

(1) On convenoit, ὁμολογημένον, dans l'antiquité, qu'un vaiſſeau faiſoit avec un vent favorable, 700 ſtades par jour, & il eſt poſſible, dit Marcien d'Héraclée, de trouver des vaiſſeaux qui en aient parcouru juſqu'à 900, & à peine 500 avec un vent contraire. Marc. Heracl. Perip. Géogr. min. Tom. I, p. 67. Ce qu'il eſt important d'obſerver. En ſuppoſant que le ſtade employé par Marcien, étoit de 100 toiſes, la route d'un vaiſſeau ſera donc évaluée, dans un temps favorable, à 23 lieues marines & $\frac{1}{7}$, même à 30 ; & avec un vent contraire, à 16 lieues & $\frac{2}{7}$: peut-être doit-on aſſigner une valeur moins conſidérable au ſtade.

(2) Eſprit des Loix. L. XXI, C. IX.

(3) Les vents Etéſiens ceſſoient même dans la Méditerranée, ou plutôt ſur les côtes de l'Egyte, ſuivant Ptolémée, le 1, le 2, & le 4 du mois de Thoth. (Sept.), de Appar. inerrant. éd. pet. init. doctr. temp. Tom. III, p. 42. mais ils commençoient à ſouffler plus tard que ceux de l'Inde ; Euctémon en fixoit le temps au XXVI d'Epiphi (juillet), & Ptolémée, au XXIX du même mois ; Tract. cit. p. 51.

(1) ἐκ τὰ πελάγεος. . . . ἐπὶ τὴν γῆν. Indic. C. XXI. κατὰ γότον. Exp. Alex. L. VI. C. XXI. Il paroît par ces paſſages que les Anciens appelloient quelquefois Etéſiens tous les vents qui ſouffloient régulièrement, quoique ce nom ne ſe donnât pour l'ordinaire qu'aux vents qui venoient du nord, & dont le rhumb participoit cependant des points collatéraux. *Voyez* l'art. Etéſiens par M. d'Anville, dans le Dict. Encycl.

(2) Indic. C. XXI. Init. *Voyez* la note (LXII).

(3) Le paſſage d'Arrien, que je viens de traduire, autoriſe mes conjectures. *Voyez* Varen. Géogr. C. XXI. prop. III. & le mémoire du célèbre Halley ſur la cauſe des vents aliſés. Tranſ. Philoſ. 1735.

Le témoignage d'Arrien n'eſt point équivoque ſur le tems du départ de la flotte Macédoniene : « lorſque les vents Etéſiens » (annuels) qui ſoufflent de la mer ſur la terre (1), & qui » regnant pendant toute cette ſaiſon, & rendent la navigation » impraticable, eurent calmé, les Macédoniens levèrent l'an» cre le 20 du mois de Boedromion, Céphiſodore étant Ar» chonte à Athènes (2) ».

Si la mouſſon ne fut point contraire à la flotte Macédoniene, quels ont pu être les vents qui mirent des obſtacles à ſa route ? Sur les côtes de Guzarate & en général ſur toutes celles de l'Inde, en-deça des montagnes de Gate, on éprouve pendant ſix mois de l'année, depuis le commencement de Septembre juſqu'à celui de Mars, des vents de Sud preſque continuels ; & depuis les côtes d'Afrique, en approchant de l'Inde, ces vents regnent du Sud-Oueſt en déclinant toujours plus à l'Oueſt à meſure qu'on approche davantage des côtes méridionales de l'Aſie (3). Ces vents étoient donc fort peu favorables aux vaiſſeaux d'Alexandre qui alloient de l'Eſt à l'Oueſt. On ſait qu'un courant d'air augmente de viteſſe comme un courant d'eau lorſque ſon paſſage ſe rétrécit. La flotte de Néarque, arrivant à l'entrée du golfe Perſique, dut donc être violemment tourmentée quand elle vint à doubler le Cap de

Bendis, que l'on reconnoît être celui de Jask. Elle prit alors sa route entre le Nord & l'Oueſt (1). Les vents d'Oueſt-Sud-Oueſt durent ſans doute la pouſſer à la côte. Onéſicrite vouloit que cet endroit fût le terme de la navigation; mais le courage de Néarque ſurmonta toutes les difficultés. Après avoir réparé ſa flotte près des bords du fleuve Anamis (2), à quelque diſtance en deça de l'iſle d'Ogyris (Ormus), cet Amiral continua ſa route, toujours expoſé aux vents contraires. Il fut obligé d'entrer dans le fleuve Sitaco, aujourd'hui Sita-Reghian, & d'employer vingt-un jours à radouber ſes vaiſſeaux (3).

Lorſque les vents viennent à changer dans ces mers, du Nord au Sud, & de leurs points collatéraux, il y a pluſieurs jours, & quelquefois un mois ou deux de calme ou de tempêtes dangereuſes: ce fut ce qui retarda le départ de Néarque. Cet Amiral ayant fait mention dans ſon Journal de quelque orage, Arrien aura confondu ce coup de vent de Sud avec la mouſſon contraire (les vents Etéſiens).

Les courans produits par les vents d'Oueſt-Sud-Oueſt, & qui conſéquemment avoient une direction contraire à la route de la flotte Macédonienne, ne furent pas un des moindres obſtacles qu'elle eût à ſurmonter: je reviens à l'époque de ſa navigation.

Le P. Pétau la rapporte ſous la Magiſtrature de Chrèmes, 327 ans avant J. C. (4), c'eſt-à-dire, la même année que celle de la défaite de Porus. L'autorité de Diodore, que cet illuſtre Chronologiſte ſuit peut-être avec trop de confiance, l'a égaré & lui a fait commettre pluſieurs fautes. Cet Hiſtorien réunit ſous

(1) Indic. C. xxxii. La flotte eut beaucoup à ſouffrir de la mer, à l'entrée du Golfe Perſique: c'étoit vraiſemblablement dans l'endroit, appelé, par Abulféda, *Albordour* lequel eſt très-dangereux pour les vaiſſeaux. *Vid.* Abulf. mar. Perſ. deſcript. p. 69. Ap. Géogr. min. Tom. III. Le texte du Géographe Arabe peut ici ſervir de Comentaire à celui d'Arrien.

(2) Indic. C. xxxiii.

(3) Indic. C. xxxviii.

(4) Doctrin. Temp. L. xiii, p. 597-598.

l'Archontat de Chrèmes une foule d'évènemens qui ſe preſſent, & ne ſauroient être contenus dans un ſi court eſpace de tems (1); il fait enſuite mention de deux autres Archontes, Anticlès & Soſiclès, avant l'année de la mort d'Alexandre. Le P. Corſini obſerve très judicieuſement, que le nom de Soſiclès doit être effacé ou regardé comme celui d'un Archonte ſubrogé dans la même année, à Anticlès (2). Cette dernière conjecture me paroît d'autant mieux fondée qu'elle eſt autoriſée par le texte de Diodore, qui réunit Anticlès & Soſiclès ſous le même conſulat, celui de Lucius-Cornélius & de Quintius-Popilius (3).

Diodore ne parle preſque d'aucun événement remarquable, pendant la magiſtrature d'Anticlès & de Soſiclès; il paroît les avoir tous rejetés ſous celle de Chrèmes, où il fixe la défaite de Porus, qui eſt antérieure à cet Archonte & doit être rapportée ſous l'Archontat d'Hégémon, dont le nom ſe trouvoit ſans doute dans la lacune des n°. 83-84 du XVIIe. Livre de cet Hiſtorien. La ſuite des faits & le témoignage formel d'Arrien démontrent la certitude de cette époque.

Le dernier Archonte, que je viens de nommer précéde indubitablement Chrèmes dans les faſtes Attiques. L'expédition de Néarque doit donc être placée la pénultième année du règne d'Alexandre, ſous Anticlès, ou plutôt ſous Céphiſodore qui lui fut ſubrogé dans la même année, laquelle réunit tous les faits marqués par Diodore ſous la Magiſtrature de Soſiclès & une partie de ceux qui ſont rapportés ſous celles de Chrèmes. Il paroît encore que cet Hiſtorien a mis ſous Soſiclès quelques événe-

(1) *Voyez* depuis le n° 87, juſqu'au n° 11.

(2) Faſt. Attic. diſſ. ix, Tom. ii, p. 31-32-33. Tom. iv, p. 49.

(3) *Vid.* n° 110-112. Faſt. Attic. T. ii. diſſ. p. 22-23.

mens, tels que la défaite des Coſſéens (1), l'entrée d'Alexandre à Babylone &c. qui ne peuvent être arrivés que dans les onze premiers mois de l'année où le Conquérant Macédonien mourut, ſous l'Archonte Hégéſias.

Diodore bouleverſe ainſi toute la Chronologie des dernières années de ce Prince. Je diſcuterai quelque jour cet objet avec plus d'étendue. Il me ſuffit à préſent d'avoir remarqué la faute que commet cet Hiſtorien ſur la date de la navigation de Néarque, & d'en faire obſerver la cauſe qui eſt l'ordre qu'il a adopté dans l'arrangement des faits qui précédent ou ſuivent cette époque.

(1) Uſſerii. Annal. p. 206-207. *Voy.* la note (LXIII).

Fin de la quatrième Section.

NOTES,

OU

ÉCLAIRCISSEMENS

HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES

ET

PHILOLOGIQUES.

NOTES.

I. Le nom de *Saon* eſt inconnu. Quelques Savans ont prétendu qu'il ne différoit point de celui de *Saion* dont parle Athénée dans ſon quatrième Livre: mais la leçon de ce Polygraphe paroît à d'autres fautive, & ils veulent qu'on liſe Περσαῖον, qui ne peut être le nom de l'Auteur dont parle Denys d'Halicarnaſſe. Je crois qu'il y a tout-à-la-fois une altération & une tranſpoſition dans le texte de ce Rhéteur, & qu'après Δῆριν on doit mettre Σάωνα; mot qu'il faut, ce me ſemble, corriger en liſant Σάμιον, qui déſigne la patrie de Duris, & qui ſuit toujours le nom de cet Ecrivain dans tous les paſſages des anciens Auteurs qui en font mention.

II. Photius nous donne l'extrait du paſſage qui manque au VIIe Livre d'Arrien; il eſt conçu en ces termes: « Alexandre renvoya les » vétérans en Macédoine, & donna ordre à Antipater de lui amener » les troupes qu'il venoit de raſſembler. Sur ces entrefaites, Har- » palus prit la fuite emportant avec lui les tréſors, & Ephæſ- » tion mourut ». *Bibl. Colonn.* 214. Nous liſons dans le texte d'Arrien l'ordre donné à Antipater; enſuite les Editeurs ont marqué une lacune qui ſe trouve dans tous les manuſcrits, elle eſt à la page 222 de celui de la Bibliothèque du Roi, n° 583, *in*-4°. Le Copiſte y a laiſſé en blanc 15 lignes, il n'a pas même tranſcrit quelques mots qui ſe trouvent dans les imprimés. On s'apperçoit donc aiſément qu'il ne manque au douzième Chapitre du ſeptième Livre que quelques lignes dans leſquelles on devoit trouver des circonſtances de l'ordre dont je viens de parler. On liſoit enſuite pluſieurs événemens qui pouvoient être la matière d'un autre Chapitre, dans lequel Arrien racontoit ſans doute la fuite d'Harpalus, & les moyens qu'Eumène employa pour ſe réconcilier avec Ephæſtion, comme le prouve

cette première phraſe du treizième Chapitre, qui devenoit alors le quatorzième. . . . . « Ephæſtion, frappé de » ce diſcours, ſe prêta, malgré lui, à cette réconciliation qu'Eu» mène deſiroit ardemment ».

Photius ne faiſant que l'extrait ou plutôt ne donnant que le ſommaire des principaux événemens, a paſſé ſous ſilence la réconciliation d'Eumène avec Ephæſtion pour en venir tout de ſuit à la mort de ce favori. Il ſupprime encore ce que nous trouvons ſur les Amazones; morceau qui précède dans toutes les éditions la mort d'Ephæſtion, & eſt le ſujet du treizième Chapitre dans celle qu'a donné Raphélius. Remarquons en paſſant que cette dernière édition ne diffère que par cette diviſion de Chapitres & par la table des mots & des phraſes grecques, de l'édition que nous devons à Blancard, dont Raphélius s'eſt approprié le travail.

III. Voici les principaux traits du parallèle que Plutarque avoit fait d'Alexandre & de Céſar, & dont Appien paroît nous avoir conſervé un extrait. 1° La fortune favoriſa Alexandre & Céſar dans les entrepriſes les plus périlleuſes. 2° Ils furent l'un & l'autre célèbres par le nombre de leurs victoires & l'étendue de leurs Conquêtes; Alexandre ne fut jamais vaincu, Céſar reçut pluſieurs échecs. 3° Les armées de ces deux grands Capitaines ſignalèrent également leur courage dans les combats, & montrèrent leur penchant pour la ſédition à la vue des travaux toujours renaiſſans. 4° Les ſoldats de ces deux armées pénétrés des mêmes ſentimens de douleur pleurèrent chacun leur Général & lui rendirent des honneurs divins après ſa mort. 5° La nature les doua tous deux des qualités corporelles & d'une naiſſance illuſtre; ils deſcendoient de Jupiter. 6° Redoutables à leurs ennemis, ils ſe contentèrent de leur défaite; loin d'inſulter à leur malheur, ils leur pardonnèrent & les comblèrent même de bienfaits. 7° Le premier héritier du Trône de ſes pères, le ſecond d'une condition privée, quoique très-illuſtre, ils s'élevèrent tous deux à ce degré de puiſſance preſque par les mêmes moyens. 8° La mort de ces deux grands hommes fut annoncée par des préſages funeſtes qu'ils furent également mépriſer. *Appian. Bell. civil. L. II. op. Tom. II, p.* 849-54.

IV. On peut citer comme un exemple de la manière toujours vague & obſcure dont Quinte-Curce détermine les ſaiſons, ce qu'il rapporte ſur la marche d'Alexandre dans l'intérieur de la Perſe après la priſe de Perſépolis. Cet Hiſtorien prétend que cette expédition ſe paſſa ſous la conſtellation des Vergilies ou Pleiades, *ſub ipſum Vergiliarum Sidus, L. VI, C. XII.* Eſt-ce à leur lever, qui tomboit ſix jours avant les Ides de Mai, *Plin. L. II, C. XLVII*, ou au coucher de ces étoiles qui répond au cinq de Novembre? Quinte-Curce nous laiſſe à cet égard dans l'incertitude. On pourra peut-être croire qu'il a voulu déſigner, par ces expreſſions, le lever Héliaque des Pléiades, comme plus remarquable chez les Anciens que le coucher de cette conſtellation: mais cette dernière époque n'attiroit pas moins les regards des Obſervateurs anciens: pluſieurs Nations commençoient même leur année à ce temps, comme Cenſorin nous l'aſſure. *De die natal. C. XXI.*

V. M. Dupuy, auſſi diſtingué par ſon ſavoir que par la place qu'il occupe dans la République des Lettres, remarque très-bien que Vaugelas a ſupprimé, dans ſa traduction, une partie du paſſage de Quinte-Curce où, « après avoir décrit la conſternation que » répandit dans l'armée d'Alexandre une éclipſe de lune, cet » Hiſtorien obſerve que les Devins Egyptiens, que ce Prince » fit conſulter, ſavoient fort bien la raiſon de ce phénomène, » mais qu'ils la tenoient cachée au vulgaire: *at illi*, ce ſont » ſes paroles, *qui ſatis ſcirent temporum Orbes implere deſti*» *natas vices, lunamque deficere quum aut terram ſubiret, aut* » *ſole premeretur, rationem quidem ipſis perceptam non edocent* » *vulgus.* L'Hiſtorien a-t-il eu une idée bien nette de la cauſe » des éclipſes lunaires? Il ſemble, à l'entendre, que la lune peut

» s'éclipſer en deux cas, ou lorſque *terram ſubit*, ou lorſque » *premitur à ſole* : on peut donner un bon ſens à la première » expreſſion, parce qu'effectivement la lune s'éclipſe lorſquelle » paſſe ſous la terre (*terram ſubit*) qui eſt entre elle & le ſoleil : » mais qu'a-t-il prétendu, lorſqu'il a dit que la lune ſouffre » éclipſe, *cum ſole premitur*, lorſqu'elle eſt preſſée par le ſoleil? *Hiſt. de l'Acad. des Inſcr. Tom. XXIX, p.* 324. On ne ſauroit ſans doute donner un ſens raiſonnable au texte de Quinte-Curce, l'obſcurité de ce paſſage démontre l'ignorance de cet Ecrivain. M. Dupuy relève encore pluſieurs fautes échappées à Vaugelas; ce Traducteur d'ailleurs très-habile en a commis un grand nombre. Son plus grand défaut eſt de conſerver rarement dans ſa traduction le ſens figuré de ſon Auteur, & d'en affoiblir par-là les images. Enfin cette traduction manque en général de grace & de vie. Je m'en ſuis cependant ſervi aſſez ſouvent; mais plus ſouvent encore je m'en ſuis éloigné lorſqu'elle m'a paru n'être point aſſez fidèle: on peut comparer, par exemple, la manière dont j'ai rendu une partie de la harangue des Scythes, avec la traduction que Vaugelas en a faite.

VI. LE JUGEMENT que je porte des Ecrivains du moyen âge eſt conforme à celui de M. le Beau, que j'ai conſulté ſur l'autorité qu'ils devoient avoir. Perſonne n'eſt plus en état d'en juger que ce Savant reſpectable dont les conſeils & l'amitié m'ont été également utiles. Il a prêté une nouvelle vie à l'hiſtoire du Bas-Empire, qui couroit riſque d'être enſevelie dans nos Bibliothèques avec ſes barbares Auteurs, malgré les traductions du Préſident Couſin & les travaux des Ducange, des Goar, des Boivin, &c. Auroit-il donc été fort utile de compiler & de diſcuter tout ce que de pareils Hiſtoriens ont débité ſur la vie & les exploits du Conquérant de l'Aſie? C'étoit cependant le projet du ſavant Cuper. *Vid. Epiſt. ad calc. vit. Fabric. p.* 240-241.

VII. IL EST très-poſſible, avec de la ſagacité, de trouver dans les traditions des Orientaux ſur Alexandre pluſieurs traits qui reſſemblent aſſez à ceux que nous liſons dans l'hiſtoire de ce Prince. Peut-être même peut-on en découvrir que les Anciens ont omis ou ſupprimés, & qui ne doivent pas cependant être totalement rejetés. Contentons-nous d'obſerver ici que quelques-unes de ces traditions remontent à des temps aſſez reculés, comme l'ouvrage de Moyſe de Chorène, qui écrivoit dans le cinquième ſiècle de l'Ere Chrétienne, ſemble le prouver. Les détails ſur cette matière me meneroient trop loin. Je penſe qu'il vaut mieux renvoyer à un ouvrage dans lequel ce ſujet ſera ſans doute traité avec l'étendue qu'il demande; je veux parler des Mémoires de M. Anquetil, connu par ſes voyages & par l'étude particulière qu'il a faite de la littérature & des langues de l'Orient, l'objet de ces Mémoires eſt de concilier les Orientaux avec les Grecs & les Latins ſur l'hiſtoire des Perſes, c'eſt-à dire, ſur celle de leur quatre Dynaſties connues chez les Orientaux ſous le nom de Peſchdadiens, de Kéaniens, d'Aſchkanides & de Saſanides: ce qui regarde les deux premières Dynaſtes a été lu, en 1773, & en 1775, dans les ſéances particulières de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres.

VIII. DIODORE de Sicile nous dit, *Tom. II, p.* 180, qu'Alexandre, après s'être emparé de la Ville d'Halicarnaſſe, dirigea ſes travaux contre la citadelle, τὴν μὲν πόλιν κατέσκαψε; Rhodoman rend ces expreſſions par *Urbem ipſam diruit*. Le ſentiment unanime des Hiſtoriens, & la ſuite du texte de Diodore, prouvent que ce Prince ne détruiſit point Halicarnaſſe. Il faut donc traduire, *Urbem fodit*; il remua les terres voiſines de la citadelle pour faire des retranchemens & des foſſés qui puſſent arrêter les ſorties des aſſiégés, τῇ δὲ ἀκροπόλει περιέθηκε τεῖχος καὶ τάφρον ἀξιόλογον. *Diod. id.*

IX. ON LIT dans le texte de Polybe, *edit. Erneſti. Tom. II, p.* 336. διὰ δὲ τῶν ἐπιπέδων ἕως εἰς θάλασσαν, ἀποτόμους ἔχοντα καὶ δυσβάτους λόφους, ce qui ne forme point de ſens; on ne peut pas dire que la mer ait des collines: il faut donc mettre ἐχόντων qui ſe rapporte alors au mot ἐπιπέδων.

X. IL Y A dans le texte de Polybe, une lacune que les Editeurs n'ont pas voulu appercevoir. Les cinq mille chevaux que j'ai ajoutés à la traduction de D. Thuillier, ne s'y trouvent pas; mais il faut ſuppléer à la page 338, N° 10, L. 17. ἱππεῖς δὲ πεντακίλιοι après δισχίλιοι. L'ancien Traducteur avoit mis *equitum quatuor millia*, au lieu de *quinque millia*, autoriſé ſans doute par quelque manuſcrit, mais dont la leçon étoit fautive.

XI. LE TEXTE de Scylax eſt totalement mutilé dans l'article de la Phénicie; Voſſius y a fait pluſieurs changemens heureux: mais la plus grande difficulté ſubſiſte toujours. On lit εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους. Αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασίλεια Τυρίων, ἧς ἀπέχει στάδια ἀπὸ θαλάττης γ'. πάλιν Τύρος πόλις, ἧς ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ. La ponctuation n'eſt point exacte, les mots ſont altérés & l'ordre des choſes renverſé dans ce paſſage, que je rétablis ainſi: εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος, λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους. Αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασίλεια (*forte* τῶν) Τυρίων (*Sic Voſſ.*), ἥδε Παλαίτυρος (*Sic. Voſſ.*) πόλις ἀπέχει στάδια ἀπὸ θαλάττης γ'. ἧς ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ.

XII. JE NE VOIS

XII. « JE NE VOIS dans l'Hiſtoire, dit M. de Bougainville, » aucun fait qu'on puiſſe appliquer ici, ſi ce n'eſt peut-être le » complot tramé contre la liberté de Carthage, par un de ſes » premiers Citoyens, que Juſtin nomme Hannon. *Juſt. L. XXI, C. IV.* Cette conſpiration n'eut pas de ſuites, quoique le » chef de l'entrepriſe eût armé vingt mille eſclaves, & ſoulevé » quelques Nations Africaines ſujettes de la République. Mais » tant que la révolte dura, l'alarme dut être vive à Carthage: » & comme l'Auteur, qui nous apprend le fait, n'en donne point » la date, on peut, ſi je ne me trompe, préſumer que ce fut » cette guerre domeſtique qui réduiſit les Carthaginois à n'être » que ſpectateurs oiſifs du déſaſtre de Tyr ». *Mém. ſur le voy. d'Hannon, Acad. des Inſcr. Tom. XXVIII, p.* 282.

XIII. JOSEPH rapporte avec ſoin tous les paſſages des Auteurs Grecs qui ont fait mention des Juifs, & principalement ceux d'Hécatée d'Abdère, contemporain d'Alexandre. Pourquoi cet Hiſtorien Juif n'a-t-il pas appuyé le récit, qu'il avoit fait du voyage du Conquérant Macédonien à Jeruſalem, du témoignage d'un ſeul de ces Ecrivains? N'étoit-ce pas l'occaſion, lorſqu'il vouloit venger ſa Nation du mépris & de la critique d'Apion, de parler des privilèges qu'Alexandre avoit accordés au peuple Hébreu, & de l'eſtime ſingulière que ce Monarque avoit eue pour lui? Joſeph ſe contente cependant d'aſſurer, d'après Hécatée, que pluſieurs Juifs ſervirent dans l'armée Macédonienne. Il auroit ſans doute bien deſiré de parler du fameux voyage de Jéruſalem; mais la crainte d'être démenti par les Auteurs mêmes qu'il citoit, l'en empêcha. Cet Hiſtorien nous dit encore, en s'autoriſant du témoignage d'Hécatée, que les Juifs, qui étoient enrôlés ſous les étendards Macédoniens, ne furent exempts de travailler à la réédification du Temple de Bélus, qu'après avoir eſſuyé beaucoup de mauvais traitemens.

Joſ. Cont. Apion. L. I, C. 22. Si Alexandre avoit connu les rits Hébreux & accordé des privilèges aux Juifs, auroit-il donc fait marcher comme de vils eſclaves, ceux qui ſervoient dans ſon armée, à coups de fouet? Hécatée ſe ſert du terme de πλήγας. *Voyez* ſur ce mot *Jul. Pollux. L. III, C. VIII. Seg.* 79.

XIV. LES CÔTES de Lybie alloient du Nord-Oueſt, au Sud-Eſt, depuis le promotoire de Drepanum peu éloigné de Cyrène, juſqu'à Parætonium. La différence entre Ammon & Cyrène étoit en longitude de quatre degrés & demi, & en latitude d'environ cinq degrés. Parætonium & Ammon ne différoient guère en longitude que de deux degrés, & en latitude que de trois. La route qui conduiſoit de Cyrène à Ammon, devoit être plus longue que celle de Parætonium à ce dernier endroit. Strabon évalue à plus de 3000 ſtades l'éloignement qu'il y avoit de l'Oracle à la mer. *L. I, p.* 33. *id. p.* 39. Ce qui ne ſauroit s'entendre que du chemin de Cyrène, l'autre étant beaucoup plus court, comme ce Géographe le remarque dans un autre endroit du même Livre. Pindare fait mention de la proximité de Cyrène à l'égard de l'Oracle d'Ammon en ces termes, Διὸς ἐν Ἄμμωνος θεμέθλοις. *Pyth. od. IV.* Ces expreſſions ne ſauroient être priſes à la lettre. Cyrène étoit, pour ainſi dire, aux portes de l'Oracle, par rapport à la diſtance de l'ancienne Grèce & du lieu où écrivoit ce Poëte. Ce paſſage pourroit encore nous faire croire que Cyrène étoit le lieu où abordoient le plus grand nombre de ceux qui alloient conſulter l'Oracle. Sur la route qui y aboutiſſoit, on trouvoit des colonnes avec cet inſcription. ΚΥΡΗΝΑΙΩΝ ΘΕΩΡΩΝ. *Strab. L. I, p.* 34, c'eſt-à-dire, LES CYRÉNÉENS ENVOYÉS POUR CONSULTER L'ORACLE, & non pas, comme l'a traduit Xylandre, *Cyrenæorum ad ſolemne ſpectaculum miſſorum.* La ſignification du mot θεωρὸς n'eſt point équivoque. L'acception dans laquelle nous le prenons ici, eſt autoriſée par Héſychius, *in voc.* Θεωροὶ, par Hapocration & par Suidas, *in eâdem voc.*; enfin par Julius Pollux, *L. I, C. I, Sect.* 18. & par une foule de paſſages des Anciens, dont nous ne rapporterons que deux qui font une mention expreſſe de l'Oracle d'Ammon. θεωρὰς ἀπέστειλαν εἰς λιβύην τὰς ἐπερωτήσοντας τὸ παρὰ Ἄμμωνι μαντεῖον. *Diod. L. XX, n°* 100. Ἦκον δὲ ἦ παρὰ Ἄμμωνος οἱ θεωροὶ, ἧστινας ἐξάλλει ἐρησομένους, &c. *Arrian L. VII, C. XXIII.*

Le Scholiaſte de Pindare, *ad od. Pyth. IV*, pour expliquer le paſſage de ſon Auteur, que nous avons rapporté, avance, ſans aucune preuve, que toute la contrée qui environnoit l'Oracle juſqu'aux portes de Cyrène, lui étoit conſacrée. Il auroit dû, ce me ſemble, dire ſeulement que Pindare s'exprimoit ainſi, parce que le pays d'Ammon & les déſerts adjacens étoient limitrophes de la Cyrénaique, comme ils l'étoient de la contrée qu'arroſe le Nil. Ce dernier voiſinage a engagé Pindare a appeller Jupiter-Ammon Νείλοιο . . . . . Κρονίδα. *Pyth. IV*, & celui du pays des Naſamons & de la grande Syrte, a fait déſigner ce même Dieu par des épithètes analogues à cette poſition: *ſic natum Naſamonii tonantis*, ainſi s'exprime Stace en parlant d'Alexandre, fils d'Ammon. *Sylv. L. II, V.* 93. Lucain dit: *nec Syrticus obſtitit Ammon. L. X, V.* 38. Le ſurnom de *Marmaricus* que lui donne Claudien, a rapport à la dénomination générale de cette partie de la Lybie habitée par les Marmarides, depuis Cyrène juſqu'à Ammon, *Strab. L. XVII, p.* 577, dont le nom prévalut: *Vid. Hérod. L.* II, *C.* 42. &c. & s'étendit dans la ſuite à toute la région, ſituée au Nord de Parætonium & au Nord-Eſt de Cyrène. L'Ammoniaque Ἀμμωνιακὴ, *Hierocl. Synecdem. p.* 735. *Ap. itiner. ed. Weſſel. S. Athanaſ. Apol. ad Conſtant. Sect. XXXII*, devint célèbre après la tranſlation de l'Empire. Pluſieurs Seigneurs de la Cour d'Arcadius y moururent en exil:

Marmaricus Claris violatur Cœdibus Ammon.
Claudian. in Eutrop. *L.* I, *V.* 180.

& quelques Evêques Orthodoxes furent forcés de s'y refugier durant la perſécution ſuſcitée par les Arriens, *S. Athanaſ. Apol. ad Conſtant. loc. ſupr. citat. hiſt. Arian. p.* 387. On doit cependant croire que le ſéjour de ces illuſtres malheureux ne fut point à Ammon, mais dans des déſerts voiſins qui étoient ſans doute

arides : on ne ſauroit d'ailleurs croire qu'ils fuſſent entièrement privés de toute reſſource. Les Ecrivains Grecs, & ſur-tout les Poëtes, ſe plaiſoient fort à exagérer : Euripide nous dit que ces mêmes déſerts étoient, non-ſeulement privés de la pluie, mais *périſſoient même faute de roſée*, φθίνεσι ἄπειροι δρόσου. *Vid. Alceſt. V.* 734-735-736, *& Hyppolyt. V.* 113-114. Diodore n'eſt pas plus croyable, lorſqu'il réduit la partie du pays d'Ammon qui étoit habitable à 50 ſtades en quarré. *L.* XVII, *n°* 50. La deſcription que cet Hiſtorien & Quinte-Curce après lui, *L.* IV, *C.* VII, nous font du Palais des anciens Rois de cette contrée, ne peut convenir à un ſi petit Etat. Hérodote fait mention d'Etéarque, Roi des Ammoniens, *L.* II, *C.* 32, dont la Capitale paroît avoir porté autrefois le nom de Zabirna. *Vid. Diod. L.* III, *n°* 71, & qui ne fut plus connue dans la ſuite que ſous celui du Dieu qui y rendoit ſes Oracles.

XV. HÉRODOTE nous a conſervé le récit des Ammoniens, qui prétendoient que l'armée de Cambyſe fut enſevelie ſous des montagnes de ſable, ſoulevées par un vent de Midi très-violent, & qu'elle périt entre la grande Oaſe & Ammon. *Herod. L.* III, *C.* 26. Ces bruits n'avoient ſans doute été répandus par les Ammoniens que pour détourner les Conquérans de porter leurs armes dans la contrée que ce peuple habitoit. L'Hiſtorien que je viens de nommer décrit, *L.* IV, *C.* 180, la chauſſée de ſable qui traverſoit l'intérieur de l'Afrique, de l'Occident à l'Orient, & qui étoit couverte de collines où l'on trouvoit des amas conſidérables de ſel : une eau très-froide découloit du ſommet de ces collines. De Thèbes à Ammon, il y avoit dix journées de chemin, & avant que de ſortir de l'Egypte, on rencontroit la Ville d'Oaſis habitée par une colonie de Samiens, qui vraiſemblablement étoient venus s'y établir à cauſe du commerce, & pour faciliter le voyage de ceux qui alloient conſulter l'Oracle de Jupiter-Ammon. M. de Bougainville a très-bien éclairci tout ce qui concerne cette route, que la nature avoit pratiquée dans le ſein des terres. *Voyez mém. ſur le voyag. d'Hannon, Acad.*

des Inſcr. Tom. XXVIII, *p.* 302 *& ſuiv.* N'auroit-elle donc été impraticable qu'à l'armée de Cambyſe?

D'Ammon à Augila, où les Naſamons venoient faire leur proviſion de dattes, il y avoit, ſelon Hérodote, dix journées de chemin, *Herod. L.* IV, *C.* 182. Cette route déclinoit du Midi au Nord-Oueſt; Léon l'Africain en fait une mention expreſſe en parlant d'Augela qui conſerve ſon ancien nom; *ſita eſt hæc regio, eâ viâ publicâ quæ à Mauritania per Lybiæ deſertum ad Ægyptum ducit. Deſcr. Afric. p.* 634. *edit. Elzev.* Ce Géographe Arabe nous dit encore que ce pays eſt abondant en dattes, *ſatis bona hîc dactylorum copia, id.* Quelle exactitude dans le récit d'Hérodote! Ce qu'il rapporte du ſel foſſile de l'intérieur de l'Afrique, n'eſt pas moins vrai.

« Il y a des ſels, dit Synéſius, Evêque de Ptolémaïde, dans l'in» térieur des terres de notre pays. Ces ſels ſont moins éloignés » du côté du Midi que la mer ne l'eſt du côté du Nord. (Cet Ecrivain étoit ſans doute dans quelque canton éloigné de la Cyrénaique, lorſqu'il écrivoit ceci.) « Nous les appellons ſels » d'Ammon, une pierre facile à briſer les cache & les nourrit. » En enlevant cette eſpèce de couche de pierre, qui les enve» loppe comme des écailles, on peut alors ſans peine creuſer » profondément la terre avec les mains ou avec des hoyaux. Ce » qu'on en retire eſt un ſel très-beau à voir & fort agréable au » goût ». *Syneſ. Epiſt.* 148, *p.* 547. *edit. Pariſ.*

Léon avoit vu, juſque dans la région de Tégaza, de cet eſpèce de minéral, dont une veine extrêmement longue ſembloit traverſer l'Afrique, & devoit être plus ou moins apparente, ſuivant l'élévation des terres. On tiroit dans la contrée de Tégaza ce ſel d'eſpèces d'antres, & il avoit la blancheur du marbre. *Tegaza regio, undè maxima effoditur ſalis copia, quod marmor candore ſuperat. Extrahitur ex quibuſdam antris, &c. id. p.* 633. Il eſt naturel de penſer que l'eau, tirée du ſein de la terre, contractoit dans ce pays un goût de ſel qui l'empêchoit d'être potable, parce qu'on la prenoit dans des puits, comme Léon l'aſſure, dans leſquels elle ne ſe rendoit qu'après avoir été filtrée à travers des terres empreintes de parties ſalines. L'eau dont parle Hérodote, *L.* IV,

C. 180, étoit douce, parce qu'elle jailliſſoit du ſommet des collines. Léon l'Africain nous apprend encore qu'on rencontroit depuis Augela, pendant l'eſpace de trois campemens, pluſieurs villages : ces villages ne pouvoient être qu'entre ce lieu & Ammon, que M. d'Anville croit être aujourd'hui San-Rieh. *Géogr. anc. T.* III, *p.* 42. Les détails, dans leſquels je viens d'entrer, peuvent également ſervir d'addition aux obſervations de M. de Bougainville, d'éclairciſſement, & même de preuve, au récit d'Hérodote.

XVI. LE CHEMIN de Parætonium paroît avoir été ſi fréquenté, que cette Ville en prit le nom d'Ammonie, que pluſieurs Auteurs lui donnoient, *οἱ δ' Ἀμμωνίαν. Strab. L.* XVII, *p.* 549. *Steph. Byſant. p.* 527. *edit. Pined.* parce que ceux qui alloient conſulter l'Oracle d'Ammon, abordoient à cette Ville, ou ſe mettoient en route pour arriver à leur deſtination, près de cette Ville. Si l'on venoit du côté d'Alexandrie, en ſuivant les bords de la mer, on rencontroit pluſieurs lieux remarquables, *Vid. Ptolem. L.* IV, *C.* V. *Antonin. Auguſt. itiner. edit. Weſſel. p.* 70-71-72, *Hierocl. Synecdem. p.* 733-734. La côte n'étoit pas moins fréquentée, pluſieurs ports la rendoient fort abordable, *Vid. Scylac. Peripl. ed. Voſſ. p.* 42-43, celui de Parætonium avoit, ſelon Strabon, 40 ſtades d'étendue. Ce Géographe compte, depuis Parætonium juſqu'à Ammon, 1300 ſtades; mais on prenoit le chemin de l'Oracle au Village d'Apis, *κώμη Ἄπις*, éloigné de 100 ſtades de Parætonium, en arrivant du côté de l'Egypte, *Strab. L.* XVII, *p.* 549, & qui étoit le dernier lieu juſqu'où s'étendoit l'Empire Egyptien du temps de Scylax, *Peripl. p.* 42. Il y avoit donc encore 1200 ſtades que Strabon évalue à cinq journées de chemin, *ὁδὸς ἡμέρων πέντε. Loc. ſupr. cit.* depuis Ammon juſqu'au Village d'Apis que Scylax appelle une Ville, *Ἄπις πόλις*. L'Oracle étant tombé dans le diſcrédit, ſous le gouvernement Romain, & la population d'Apis dépendant du nombre de pélerins, qui, allant à Ammon, enrichiſſoient cette Ville, elle dut néceſſairement être bientôt réduite à un ſimple Village, dont Strabon, qui

vivoit au commencement de l'Ere vulgaire, a fait mention. Alexandre a dû ſans doute s'égarer beaucoup dans les déſerts, pour avoir parcouru 1600 ſtades de chemin, comme le rapportoit Ariſtobule, *Ap. Arrian. L.* III, *C.* III. (Nicéphore Grégoras, dans ſes Scholies ſur le diſcours de Synéſius, *de inſomniis*, ne met que 1500 ſtades depuis la mer d'Egypte juſqu'à Ammon, *νοτιώτερον δὲ τῆς Αἰγυπτίας πελάγους σταδίους α φ. Niceph. ad Synes. p.* 116. *Typ. Reg.*). Il réſulte du récit de Diodore que ce Conquérant, après avoir reçu l'Ambaſſade des Cyrénéens au milieu de ſa route (nous ſuppoſons ici que ce fut à peu de diſtance d'Apis.), employa neuf jours pour arriver à Ammon. *Diod. L.* XVII, *n°* 49. On peut évaluer ce chemin à 1800 ſtades, ce qui eſt encore moins probable que la narration d'Ariſtobule : mais celle de Quinte-Curce nous laiſſera peut-être entrevoir la vérité. Cet Hiſtorien nous aſſure qu'Alexandre fut quatre jours à parcourir les déſerts, *quatriduum per vaſtas ſolitudines aſſumptum eſt*; & que n'étant pas loin de l'Oracle, il y fut conduit par des corbeaux, *jàmque haud procul Oraculi ſede aberant*, &c. *L.* IV, *C.* VII. Evaluons cette dernière diſtance à un jour de chemin; l'armée Macédonienne n'en aura fait par conſéquent que cinq, ce qui s'accorde parfaitement avec le récit de Strabon. Cette armée ne ſe ſera donc point écartée de la route ordinaire. Elle n'aura donc point été expoſée à tous les périls, aux fatigues que les Hiſtoriens Grecs & Latins ont imaginées.

XVII. ON TROUVOIT, dans le pays d'Ammon, un ſel foſſile, *Strab. L.* I, *p.* 33, dont l'Egypte faiſoit une grande conſommation; les Prêtres l'employoient par préférence à tout autre dans les ſacrifices, à cauſe de ſa pureté; *Arr. L.* III, *C.* IV, & parce qu'ils avoient en horreur le ſel marin, le regardant comme l'écume de Typhon; *Vid. Jablonski Panth. Ægypt. Tom.* III, *p.* 82. Près du lieu où ſe rendoit l'Oracle, croiſſoit un arbre qui portoit une gomme ou réſine employée fréquemment dans la médecine comme un émollient & un diſſolvant : *Plin.*

L. XXIV, *C.* VI. *L.* XII, *C.* XXIII. Les ſapins & les palmiers d'Ammon étoient fort renommés: *Plin. L.* XII, *C.* XXVIII. Ils devoient ſans doute former une branche de commerce intéreſſante pour cette contrée.

XVIII. QUINTE-CURCE, *L.* V, *C.* I, parle des fameuſes murailles de Babylone comme exiſtantes encore, lorſqu'Alexandre prit cette Ville, & pluſieurs autres Ecrivains en ont fait mention depuis cette époque. Qu'il me ſoit permis de révoquer en doute ce fait généralement adopté; il ne ſe concilie point avec le récit d'Hérodote, qui nous aſſure que Darius, pour punir les Babyloniens de leur révolte, fit arracher les portes de leur Ville, & en détruiſit les remparts. τὸ τεῖχος περιεῖλε, *L.* III, *C.* 159.

XIX. LORSQU'HÉRODOTE nous dit que les Scythes étoient plus inſtruits que les autres Nations qui habitoient aux environs du Pont-Euxin, & qu'ils étoient recommandables par leur ſageſſe, *L.* IV, *C.* 46, cet Hiſtorien n'en fait ſans doute cet éloge, que par comparaiſon avec les autres Scythes. Les détails dans leſquels il entre ſur les mœurs de ces peuples, nous offrent un tableau très-reſſemblant à celui que préſente la manière de vivre des Sauvages de l'Amérique, qui enlevent encore la chevelure à leurs ennemis, à peu près comme le faiſoient autrefois les Scythes. *Herod. L.* IV, *C.* 64. Je remarque ce trait ſingulier de rapport parmi une foule d'autres.

XX. STRABON, en faiſant mention des prétendues expéditions de Bacchus & d'Hercule dans les Indes, nous aſſure que c'étoient « des fictions inventées par les flatteurs » d'Alexandre; ce qui paroît, dit-il, parceque les Auteurs qui parlent

» parlent de ces expéditions ne ſont point d'accord entr'eux, » & que les autres n'en diſent rien; eſt-il probable qu'on n'ait » point entendu parler d'événemens ſi célèbres? Et ſi l'on en » a entendu parler, il ſeroit ſurprenant qu'ils n'euſſent point « été rapportés par des Auteurs dignes de foi; d'ailleurs dans les » contrées par leſquelles Bacchus ou Hercule auroient dû paſſer » pour aller aux Indes, les peuples n'ont aucun veſtige, ni aucun » monument du paſſage de ces Héros dans leur pays: auſſi ce » que les Poëtes Egyptiens débitoient à cet égard, trouvoit-il » peu de croyance; leur autorité n'en impoſoit qu'à très-» peu de perſonnes. » *Strab. L.* XV, *p.* 473.

XXI. EURIPIDE introduit ſur la ſcène, dans une de ſes Tragédies, *in Bacch. V.* 14-15-16-17-18, Bacchus qui ſe vante d'avoir ſubjugué, avec une armée compoſée de Grecs & de Barbares, les Mèdes, les Perſes, les Bactriens, l'Arabie & toute l'Aſie Maritime ἣ παρ' ἁλμυρὰν ἅλα. *V.* 17. Strabon rapporte une partie de ce paſſage *L.* XV, *p.* 472, pour prouver l'antiquité de la tradition Grecque ſur les courſes de Bacchus dans toute l'Aſie, même dans les Indes; il s'appuie encore ſur le témoignage de Sophocle, qui n'eſt cependant pas auſſi poſitif. Si Euripide n'a pas nommé l'Inde en termes exprès, il l'a du moins aſſez déſignée pour que l'on ne puiſſe la méconnoître. Ainſi, je crois que M. Fréret n'eſt point fondé à attribuer les voyages de Bacchus dans les Indes aux Hiſtoriens d'Alexandre. *Recher. ſur le culte de Bacchus. Acad. des Inſcr. Tom.* XXIII, *p.* 255. Euripide commença à ſe faire connoître dans la LXXXVIIe Olympiade. *Vid. Corſini Faſt. Attic. Tom.* III, p. 227-228, c'eſt-à-dire, un ſiécle avant l'entrée d'Alexandre dans les Indes. Les Macédoniens peuvent ſimplement être accuſés d'avoir accrédité la tradition ſur les voyages de Bacchus dans cette contrée.

XXII. DIODORE établit, comme les autres Hiſtoriens d'Alexandre, l'Hyphaſe pour terme des expéditions de ce Prince. *L.* XVII, *n°* 94. Mais, par une de ces contradictions qui lui ſont ordinaires, il nous aſſure dans le ſecond livre de ſon hiſtoire, *n°* 37, qu'Alexandre parvint juſqu'aux rives du Gange, avec toute ſon armée. La cauſe des contradictions de cet Hiſtorien eſt peut-être la diverſité des mémoires qu'il a employés : je crois que lorſqu'il avoit compoſé un livre, il faiſoit des recherches pour faire le ſuivant, & les mettoit en uſage ſans s'embarraſſer qu'elles fuſſent d'accord avec ce qu'il avoit déja écrit.

XXIII. COMMENT Pauſanias a-t-il oſé avancer qu'Alexandre, « ni pour ſes victoires remportées ſur Darius, ni pour ſes conquêtes dans les Indes, n'éleva jamais aucun trophée. » *Boet. C.* XL. . . . . Cet Ecrivain, vraiſemblablement né dans l'Aſie Mineure, (*Voyez la préf. de la trad. de cet Auteur, par M. l'Abbé Gédoyn, p.* XX,) auroit pu aiſément ſe convaincre du contraire. Quinte-Curce rapporte qu'Alexandre fit élever trois Autels ſur les bords du Pinare, après la bataille d'Iſſus. *L.* III, *C.* XII. Cicéron fait mention de ces Autels comme exiſtans encore lorſqu'il commandoit dans la Cilicie. *Epiſt. famil.* 15. Hérodien parle d'une Ville d'Alexandrie bâtie comme un trophée en mémoire de la bataille d'Iſſus, τρόπαιον ἢ δεῖγμα τῆς νίκης. *L.* III, *C.* XII, & qui étoit de ſon temps encore floriſſante. Près du port de la Ville, qui donna ſon nom au célèbre combat que je viens de nommer, on voit, dit Pocock, qui avoit viſité avec ſoin cette contrée, « les débris d'un maſſif » de pierres & de briques, qui a la forme d'un quarré long; » & il peut très-bien ſe faire que ce ſoit le fondement des » Autels que l'on dit qu'Alexandre fit élever près du Pinare. » *Voyag. de Pocock trad. franc. Tom.* IV, *p.* 26. Pauſanias eſt

donc inexcuſable d'avoir négligé de s'inſtruire des monumens qui étoient preſque ſous ſes yeux.

XXIV. ON PEUT croire, avec aſſez de vraiſemblance, que l'affinité de pluſieurs noms de nombres eſt la cauſe qu'il s'eſt gliſſé bien des erreurs dans le texte des anciens Auteurs qui ont parlé des marches d'Alexandre, celui de Diodore nous en fournit un exemple : Alexandre retournant des Pyles Suſides, après la défaite d'Ariobarzanes, fit, ſelon cet Hiſtorien, 300 ſtades de chemin, Σταδίας τριακοσίας. *L.* XVII, *n°* 68. Il eſt évident qu'il faut lire τριάκοντα trente ſtades; Quinte-Curce, *L.* V, *C.* III. & Polyen, *L.* IV, *C.* III, qui font mention de cette marche, la réduiſent à ce nombre de ſtades.

XXV. HÉRODOTE, en décrivant la route de Sardes à Suſe, nous apprend que, par la Lydie & la Phrygie, il y avoit vingt σταθμοὶ ou manſions & 94 paraſanges & demie, qu'en faiſant route à travers la Cappadoce on trouvoit 28 manſions & 140 paraſanges, en venant de l'Arménie & traverſant la Matiene & le pays de Ciſſium juſqu'à Suſe, on comptoit 11 manſions & 42 paraſanges & demie : *Herod. L.* V, *C.* 52. Ces manſions évaluées les unes à 4 paraſanges, 4 & trois quarts, les autres à environ 5 paraſanges, la paraſange étant de 2268 toiſes; ces manſions, feront les unes dans les autres de 4 lieues & demie de 2500 toiſes chacune. Ce calcul s'accorde avec celui d'Héſychius qui, ſuivant l'ingénieuſe correction de Paumier, fixe la valeur d'une manſion à 100 ſtades. Σταθμὸς, ἑκατὸν στάδιοι. *in voc.* Σταθμόν. Ce Lexicographe emploie ici le ſtade de 8 au mille, qui étoit en uſage de ſon temps. Les manſions d'Hérodote ſont celles auxquelles s'arrêtoient les Rois de Perſes & leur ſuite dans leurs voyages, Σταθμοὶ. . . . βασιλήϊοι : elles n'étoient pas ſi longues que les manſions des troupes. Iſidore de Charax diſtingue ces deux ſortes de manſions;

il parle d'Alama, dans la Méſopotamie, manſion Royale, σαθμὸς βασιλικὸς de trois ſchoenes d'étendue, & de Mirrada également manſion Royale & de quatre ſchoenes. *Iſid. Char. p.* 3. *Géogr. min. T.* II. Comparons ces manſions avec les autres que rapporte ce Géographe dans ſa deſcription de l'Empire des Parthes. La Cambadène avoit 41 ſchoenes d'étendue & 5 villages où étoient les manſions, la Choarène 19 ſchoenes & 4 manſions, la Comisène 58 ſchoenes & 8 manſions, l'Hyrcanie 60 ſchoenes & 11 manſions; &c. *Iſid. Char. manſ. Part. p.* 6-7. Chaque manſion peut donc avoir dans la premiere de ces Provinces 8 ſchoenes d'étendue; dans la ſeconde, 5 ſchoenes; dans la troiſième, 7 ſchoenes & un quart, & enfin dans la quatrième 6 ſchoenes: fractions retranchées, le ſchoene évalué à 3000 toiſes, ces manſions auront été les unes de 9 lieues & trois cinquième, de 2500 toiſes chacune, les autres de 6 lieues, de 8, & de 7 & un cinquième; c'eſt-à-dire, plus conſidérables de près de la moitié que les manſions Royales. L'itinéraire, connu ſous le nom de Jéruſalem, eſt diviſé en mutations, ou relais, & en manſions; dans celui d'Antonin, *p.* 6, *ed. Weſſel*, on fait également uſage de cette derniere manière de diviſer les chemins: mais il ſeroit difficile d'aprécier, d'après le texte de ces itinéraires, la juſte valeur de ces meſures. Procope nous aſſure qu'un habile coureur pouvoit parcourir dans un jour, juſqu'à 8 manſions, ἐς ἡμέρας ὁδὸν ἔυζώνῳ ἀνδρὶ σαθμοὺς κατεςήσαντο, πῆ μὲν ὀκτὼ . . . ou tout au moins juſqu'à 5, *Hiſt. Arcan. C.* XXX. Il paroît que cet Hiſtorien ou l'Auteur, quel qu'il ſoit de l'hiſtoire ſecrette, confond les mutations avec les manſions; on ſait qu'il eſt impoſſible de faire dans une journée une ſemblable courſe. Le manſions étoient ordinairement établies, comme le prouve le texte d'Iſidore de Charax, dans des villages ἐν αἷς σαθμοὶς, *Manſ. Parth. p.* 5. *& alib.* qui étoient diſtingués par cet avantage des lieux circonvoiſins, ainſi que la trente-cinquième loi du Code Théodoſien, *de Curſ. publ.* & la ſeconde du même Code, *de Concuſſ. advocat.* le font ſuffiſamment entendre. Hérodote rapporte que Darius ayant pris Erétrie, en tranſporta les habitans dans ſa propre manſion, ἐν σταθμῷ ἐωϋτε, appelée Ardéricca, qui étoit ſituée dans le pays de Ciſſium

& étoit éloignée de 210 ſtades de Suſe. *Herod. L.* VI *C.* 119. Les expreſſions de cet Hiſtorien ſemblent nous faire entrevoir qu'une manſion étoit un village ou autre lieu deſtiné à recevoir les voyageurs, & qu'il y avoit des endroits particuliers qui ſervoient aux Rois de Perſe & à leur Cour. Lorſqu'on marchoit à travers les déſerts, des manſions iſolées, σαθμὸς ἐρήμους, ſervoient pour lors de retraite. *Xenoph. Cyr. Exped. L.* I, *p.* 45. *& alib. ed. Hutch.* Le jeune Cyrus marchant à Cunaxa & étant obligé d'accélérer ſa marche pour ſurprendre ſon frère, a pu faire pluſieurs manſions dans un jour, (ſur-tout lorſqu'elles étoient aſſez peu conſidérables,) comme celles de Peltas, (2 manſions & 10 paraſanges,) de Thymbrion, (auſſi 2 manſions 10 paraſanges,) & en traverſant la Babylonie, 3 manſions & 12 paraſanges. Le chemin que ce Prince avoit fait pour arriver aux deux Villes que je viens de nommer, eſt conſéquemment d'environ 18 lieues, & la marche de la Babylonie peut être eſtimée à un peu moins de 11 lieues. Il eſt donc très-poſſible que le jeune Cyrus ait fait dans ces occaſions juſqu'à 2 & même 3 manſions dans un jour, la longueur de celles dont j'ai fait mention dans le corps de cet ouvrage, & pluſieurs autres, par exemple la manſion de 8 paraſanges que fit Cyrus avant que d'arriver à Coloſſas, &c. prouvent ſuffiſamment mon opinion. Les troupes campoient dans ces manſions: c'eſt pour cette raiſon qu'en parlant des manſions ou ſtathmes dont Xénophon marque très-exactement les diſtances dans ſon ouvrage ſur la retraite des Dix milles, je les ai appelés campement, afin d'éviter alors la diſcuſſion qui fait l'objet de cette note.

XXVI. ON LIT dans Ammonius qu'Ariſtote revint une ſeconde fois αὖθις en Macédoine, qu'il accompagna enſuite Alexandre dans ſes expéditions juſques chez les Brachmanes, & y compoſa ſon ouvrage ſur les Loix; qu'il alla encore avec ce Prince dans la Perſe où la guerre s'étoit allumée & qu'après la mort d'Alexandre, ce Philoſophe retourna dans ſa patrie, *Ammon. vit. Ariſt. init. oper. edit. Lugd.* Quel récit

bizarre? Quels anachroniſmes? On doit s'attendre à tout de la part d'un Ecrivain qui ne craint point de nous aſſurer qu'Ariſtote prit pendant trois ans les leçons de Socrate qui mourut ſous l'Archonte Lachés, ſuivant la Chronique de Paros, *Epoc.* 67, la première année de la XCV^e^ Olympiade. Le chef de l'Ecole Péripatéticienne ne vint au monde que dans les premiers jours de la Magiſtrature de Diotréphe, la première année de la XCIX^e^ Olympiade. *Dionys. Halic. epiſt. ad Amm. op. Tom.* II, *p.* 121. *Apollod. Chron. ap. Diog.-Laert. L.* V, *C.* I.

XXVII. DIOGENE-LAERCE rapporte, d'après la Chronique d'Apollodore, qu'Ariſtote ayant gouverné le Lycée pendant treize ans, ſe retira à Chalcis où il mourut de maladie, la troiſième année de la CXIV^e^ Olympiade (Philoclés étoit alors Archonte) à l'âge de 63 ans; ce qui s'accorde avec l'époque de ſa naiſſance. Denys d'Halicarnaſſe ſe trompe donc, lorſque après avoir donné à Ariſtote le même nombre d'années, & avoir rapporté ſa naiſſance au même temps, *Voyez la not. précéd.* il place ſa mort un an plus près de celle d'Alexandre, & fait en conſéquence mourir ce Philoſophe ſous l'Archonte Céphiſodore la treizième année après ſa retraite de la Cour de Macédoine. *Epiſt. ad Amm. p.* 121, *edit. cit.*

XXVIII. M. LE COMTE DE CAYLUS prétend que les ruines qui ſont à Perſépolis ne ſont ni ne peuvent être celles de l'ancien Palais des Rois de Perſes; après une longue diſcuſſion ſur la prétendue diverſité qui ſe trouve entre le récit de Quinte-Curce & celui d'Arrien, il continue en ces termes. « Les ruines de » Perſépolis ne peuvent donc être ni celles du Palais des Rois de » Perſe, dont parle Quinte-Curce, ni celles du Château, » dont Arrien fait mention ». *Hiſt. de l'Acad. des Inſcr. Tom.* XXIX, *p.* 139. Cet homme célèbre par ſon goût éclairé pour les Arts, veut mettre ainſi ces deux Hiſtoriens en contradiction: leurs récits s'accordent cependant ſur l'édifice qu'Alexandre brûla. Arrien nous dit que ce Prince livra aux flammes le Palais des Rois de Perſes, τὰ βασίλεια δὲ τὰ περσικὰ ἐνέπρησε. *L.* III, *C.* XVIII. Diodore de Sicile, *L.* XVII, *n°* 72. Plutarque, *vit. Alex. Tom.* IV, *p.* 55. Clitarque, *Ap. Athen. L.* XIII, *p.* 576. & Strabon, *L.* XV. *p.* 501-502, employent unanimement le même terme qu'Arrien, pour ſignifier cet édifice, & ce terme ne peut être pris ici dans un autre ſens. Où M. de Caylus a-t-il donc trouvé le *Château* dont il prétend qu'Arrien fait mention? Je crois l'avoir découvert; c'eſt dans l'ancienne traduction d'Arrien par d'Ablancourt qui s'exprime ainſi: « (Alexan-» dre) bruſla le Chaſteau qui eſtoit la demeure des Roys », *p.* 161. M. de Caylus n'a fait attention qu'au mot *Chaſteau* qu'il a pris dans l'acception qui favoriſe ſon opinion.

XXIX. LA PLUPART des Voyageurs & des Ecrivains qui les ont copiés appellent également les anciennes ruines du Palais de Perſépolis & le Bourg qui les environne, Chilminar; ils ſe trompent: ce dernier endroit ſe nomme *Iſthakar* ou *Aſthakr*, & les débris du Palais Tchihil-minareh, c'eſt-à-dire, les 40 tours. « Les ſentimens, dit le Géographe Turc, ſont partagés au ſujet » de ces colonnes. Il y en a qui prétendent qu'elles ſont les » reſtes du Palais de Humai, fille de Behemen, d'autres celles » du temple de Salomon ». . . . *Manuſ. de la Bibl. du Roi. p.* 488. Cette dernière opinion ſembleroit favoriſer celle de M. le Comte de Caylus; mais il eſt facile de s'appercevoir que c'eſt un conte des Orientaux qui n'a aucun fondement. D'ailleurs le Géographe Turc ſe contredit, & oublie ce qu'il a dit une page auparavant. Quoique ſon récit ſoit ſans doute mêlé de quelques fables, on ne ſera cependant pas fâché de voir ici ce qu'il nous apprend de ces fameuſes ruines. « Dgimchid fit » bâtir à Iſthakhar au pied d'une colline un Palais quarré dont » un côté étoit adoſſé à cette colline, les trois autres côtés » regardoient la plaine: ce Palais avoit trente coudées de haut, » & on y montoit des deux côtés par deux eſcaliers; il étoit » bâti de pierres dures & noires, & ſoutenu par des colonnes

» rondes & quarrées, de la même pierre, dont chacune pesoit » environ 100000 basmans. La raclure de ces colonnes est » bonne pour arrêter le flux de sang, ou étancher le sang. Il » fit faire sa statue & celle de Buran. Il y avoit dans la mon- » tagne une source d'eau chaude naturelle qui étoit introduite » dans ce Palais; il fit aussi creuser vers le haut de la mon- » tagne dans le roc, de grandes grottes que le peuples appelloit » les prisons du vent ». *p.* 87-88. Abulféda prétend que Persépolis, Palmyre & Héliopolis devoient leur origine aux Génies.

XXX. M FRÉRET accuse injustement les Grecs d'avoir imaginé l'histoire des Amazones, *Acad. des Inscr. Tom.* XXI, p. 106. Le nom d'ἀϊόρπατα, c'est-à-dire, qui tue les hommes, qu'elles portoient dans la langue des Scythes, selon Hérodote, *L.* IV, *C.* 110, prouve que cette fiction, avoit pris naissance chez cette dernière Nation. L'idée que différens peuples sauvages ont encore de ces femmes célèbres n'est point favorable au sentiment du savant Académicien.

XXXI. « JE SAIS, dit M. de la Condamine, que tous, ou » la plupart des Indiens de *l'Amérique Méridionale* sont men- » teurs, crédules, entêtés du merveilleux; mais aucun de ces » peuples n'a jamais entendu parler des *Amazones* de *Diodore* » *de Sicile*, & de *Justin*. Cependant il étoit déja question *des* » *Amazones* parmi les Indiens du centre de l'*Amérique*, avant » que les Espagnols y eussent pénétré, & il en a été mention » depuis chez des peuples qui n'avoient jamais vû d'Européens. » C'est ce que prouve l'avis donné par le Cacique à *Orellana* » & à ses gens, ainsi que les traditions rapportées par le Père » *d'Acuna* & par le Père *Baraze*. Croira-t-on que des sau- » vages de contrées éloignées se soient accordés à imaginer, » sans aucun fondement, le même fait; & que cette prétendue fable

» fable ait été adoptée si uniformément & si universellement à » *Maynas*, *au Para*, à *Cayenne*, à *Venézuéla*, parmi tant » de Nations qui ne s'entendent point, & qui n'ont aucune » communication? *Voyage dans l'intérieur de l'Amériq. mérid. p.* 111 & 112. Ce ne sont ni Diodore de Sicile & Justin, ni les Européens qui ont appris à ces peuples la fable des Amazones; mais leur caractère (ils sont, selon l'illustre Académicien, *menteurs*, *crédules*, *& entêtés du merveilleux*:) la leur a suggérée. Quoique ces Nations ne parlent point la même langue & n'aient aucune communication entr'elles, il est cependant très-possible qu'elles ayent adoptées un fait de la nature de celui-ci. Parce que les peuples du Pérou, du Brésil, de la Guianne & de la Province de Terre ferme ont cru l'existence du pays del Dorado, doit-on ajouter foi à leur témoignage? Cette tradition reçue par des peuples si différens & accréditée dès les premiers temps de la découverte du nouveau Monde, doit-elle avoir quelque crédit? L'existence des Amazones peut avoir été adoptée par les Scythes & par les Grecs comme elle l'est encore aujourd'hui en Ethiopie & chez les Nations de l'Amérique méridionale, sans qu'elle soit pour cela mieux fondée. Les mêmes causes physiques ou morales, produisent les mêmes opinions dans différents temps, & chez divers peuples.

XXXII. LES DESTOURS Persans assurent encore aujourd'hui qu'Alexandre, après avoir fait traduire ce qui, dans les livres sacrés des Perses, rouloit sur l'Astronomie & la Médecine, condamna ces livres au feu; cette action est cause que l'ame de ce Prince brûle dans les enfers. *Voy. le mém. de M. Anquetil Duperron, Journ. des Sav. Juin* 1769, *V.* 1, *p.* 1026. La tradition sur la suppression totale de ces livres sacrés, est sans doute fausse; mais ne semble-t-elle pas déposer contre la douceur & la tolérance d'Alexandre si vantées par les Anciens & par les Modernes? Ces Parses ou Guèbres, « au lieu d'admirer ce Prince, dit Chardin, » & de révérer son nom, comme font tant d'autres peuples, » le mépriser, le détester, le maudissent, le regardant comme » un pirate, un brigand, comme un homme sans justice & sans

» cervelle, né pour troubler l'ordre du monde, & pour dé» truire une partie du genre humain. *Voyag. en Perſe.* » *T.* II, *édit. in*-4°, *p.* 185-186. La première des trois époques de leur religion, que les Perſes appellent des Etats d'anéantiſſement eſt celle d'Alexandre, *Voy. le mém. cit.* I *Part. Journ. de Mai*, *p.* 837. D'où peut venir une tradition auſſi conſtante & caractériſée par des traits qu'on ne ſauroit effacer de la mémoire d'un peuple qui a conſervé la religion & les mœurs de ſes Ancêtres? On ne ſeroit pas ſans doute fondé à l'adopter ſans reſtriction, non plus qu'à la rejeter entièrement. Cette tradition doit avoir ſa ſource dans quelques actes tyranniques d'Alexandre ſupprimés avec ſoin par ſes Compatriotes.

Ce Conquérant ne reſpecta pas toujours les monumens de la gloire & de la magnificence des Rois de Perſe; non-ſeulement il brûla le Palais de Perſépolis, mais encore il expolia celui d'Ecbatane. Après être entré dans un détail circonſtancié ſur les richeſſes de ce Palais, ſur l'or & l'argent dont les colonnes des péryſtiles étoient incruſtées & qui couvroient le toit, Polybe nous dit que ces richeſſes en furent arrachées lorſqu'Alexandre & les Macédoniens vinrent à Ecbatane κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρου . . . . . ἔφοδον. Le Traducteur latin ſe trompe lorſqu'il dit: *laminarum porrò iſtarum plæraque*, &c. Ces mots, τόπων δὲ τὰ μὲν πλεῖστα, auroient dû lui faire appercevoir que l'action de ce Prince regarde autant τὰς κίονας que τὰς δὲ περαμίδας: ce Traducteur n'a pas fait attention à la répétition de l'enclétique δὲ dans les différens membres de cette phraſe, ni à la force qu'elle doit avoir. *Vid. Polyb. ex L.* X, *p.* 235; *n°* 24, *Tom.* II, *edit. Erneſti.*

XXXIII. ARISTOBULE ne rapportoit point comme Plutarque, les derniers mots de l'épitaphe de Cyrus, qu'Ariſtus de Salamine prétendoit, avec aſſez peu de vraiſemblance, avoir été gravée ſur le tombeau de ce Prince en grec & en langue Perſe. *Apud Strab. L.* XV, *p.* 502. L'ancien Auteur des mémoires ſur la vie d'Alexandre traduiſoit ainſi les derniers mots de cette

inſcription ſépulchrale, ΜΗ ΟΥΝ ΦΘΟΝΕΙ ΜΟΙ ΤΟΥ ΜΝΗΜΑΤΟΣ, *ne m'envie point ce monument*; ces mêmes termes ſont rapportés par Arrien, *L.* VI, *C.* XXIX, par Strabon, *L.* XV. p. 502, & par Euſtathe, *ad.* 1069 *Dion. Perieg.* Ariſtobule aura ſans doute évité de rendre fidèlement des expreſſions qui réfutoient ſa deſcription du tombeau de Cyrus. On doit corriger le texte de l'épitaphe de ce Prince, dans Arrien, & mettre au lieu de καταστησάμενος, le mot κτησάμενος que Strabon & Euſtathe avoient lu dans Ariſtobule, ainſi que celui de φθονήσης qui ſe voit encore dans pluſieurs manuſcrits. ὁ Καμβύσου, paroît être une interpolation ou gloſe de quelque Copiſte; les Auteurs, que je viens de citer, & Plutarque même ne l'ont point rapporté. Qu'on me permette encore une conjecture: les Hiſtoriens d'Alexandre n'auroient-ils point imaginé l'épitaphe de Cyrus d'après le diſcours que Xénophon met dans la bouche de ce Prince mourant; diſcours qui n'eſt qu'une imitation de celui que Socrate prononça devant ſes diſciples & ſes amis, quelques momens avant que d'expirer: du moins le ſens & même pluſieurs expreſſions de cette épitaphe ſe trouvent dans le diſcours que Xénophon prête au Monarque Perſe. Cette dernière conjecture s'accorde avec ce qu'Hérodote rapporte de la mort de Cyrus.

XXXIV. HÉRODOTE, après nous avoir appris que les Perſes ſacrifioient ſur des lieux élevés, & ne faiſoient point de Libations, *Herod. L.* I, *C.* 132, ne craint point enſuite, en rapportant l'expédition de Xerxès, d'avancer que ce Prince immola mille bœufs à Minerve-Iliade, & que les Mages firent dans cette occaſion des libations aux Héros. *Herod. L.* VII, *C.* 43. Xénophon fait faire la même cérémonie à Cyrus en l'honneur de la terre, & nous dit que ce Prince, avant que d'entreprendre la guerre contre les Aſſyriens, invoqua les Dieux & les Héros des Mèdes, & voulut ſe rendre propices, par des ſacrifices ceux qui habitoient les régions de l'Aſſyrie, *Cyrop. L.* III, *edit. Hutch. v.* 215 & 216: dans un autre endroit, cet Hiſtorien nous aſſure

que les principaux Seigneurs Perſes ayant des couronnes ſur la tête firent des libations aux Dieux. *Cyrop. L.* III, *p.* 223. Il nous parle encore, dans le dernier livre de la Cyropédie, des ſacrifices que fit Cyrus aux Héros qui avoient, ſous leur protection la Syrie. *L.* VIII, *p.* 600, *edit. cit.* &c. &c. &c. Les Grecs vouloient faire *helléniſer* tous les peuples de la terre en matière de religion, & ils débitoient impunément une foule de menſonges. Ce peuple, célèbre dans les faſtes de l'eſprit humain, préférant toujours le talent de la parole à la recherche du vrai, a fait naître d'épaiſſes ténébres ſur l'hiſtoire, les inſtitutions religieuſes & les dogmes de toutes les Nations : Lactance s'éleve avec raiſon contre lui en ces termes . . . *Quorum levitas inſtructa dicendi facultate & copiâ, incredibile eſt quantas mendaciorum nebulas excitaverit. L.* I, *de falſa relig. p.* 83, *edit. Var.*

XXXV. NOUS LISONS dans un fragment de Salluſte qu'aux frontières de la Cappadoce & de l'Arménie, *quâ in parte Cappadocia ab Armeniâ disjungitur*, c'eſt-à-dire, vers le trente-neuvième degré de latitude ſeptentrionale, on ne ſe ſervoit pour naviguer ſur l'Euphrate que de bateaux faits de troncs d'arbres, *& quamquam ad id naves codicariæ occultò per hyemem fabricatæ aderant, L.* IV, *p.* 282, *ex typ. Barbou.* Le Géographe Turc nous offre des détails conformes à ceux d'Hérodote & de Salluſte ; « On ſe ſert ſur le Tigre, dit cet » Ecrivain, depuis Baſſora juſqu'à Bagdad d'une eſpèce de galère » appellée *Guirab*, & de Bagdad à Mouſſoul, de *Keleks*, qui » ſont des radeaux qu'on emploie auſſi ſur l'Euphrate depuis » *Biredgik* juſqu'à *Hilleh*. Ces *Keleks* ſont faits de groſſes » poutres clouées enſemble & miſes en croix, & qui forment » des quarrés. Les plus petits de ces radeaux ont quatre quarrés, & les plus grands quatorze. On attache au milieu des » outres remplies de vents ; ſur ces poutres on fait un plancher » haut d'une coudée, pour y placer toutes ſortes de marchandiſes. On viſite de temps en temps les outres, pour voir

» s'il y en a quelques-unes qui ſoient dégonflées ». *Pag.* 1282 & 1283.

Hérodote nous aſſure cependant que l'Euphrate peut être traverſé dans l'Arménie par des vaiſſeaux, νηυσὶ πέρητος, *L.* V, *C.* 52 ; mais ce n'étoit vraiſemblablement que de ſimples bateaux : Le mot νηὸς ſignifie en général dans la langue grecque toute ſorte de bâtiments propres à la navigation. Le récit de Xénophon autoriſe l'acception que je donne ici à l'expreſſion employée par Hérodote. Cet Hiſtorien rapporte que l'armée du jeune Cyrus paſſa à pied l'Euphrate à Thapſaque ; ſans qu'aucun ſoldat eut de l'eau même juſqu'aux mamelles, οὐδεὶς ἐβρέχθη ἀνωτέρω τῶν μασθῶν. Abrocoma avoit brûlé tous les bâtiments de tranſport dont on ſe ſervoit pour traverſer ce fleuve. Les Thapſaciens aſſuroient que perſonne n'avoit paſſé juſqu'alors à pied πεζῇ, mais au contraire ſur des bateaux ἀλλὰ πλοίοις, *Cyr. exp. L.* I, *p.* 44. *edit. Hutch.*

Le témoignage de Strabon démontre encore l'impoſſibilité de remonter dans des vaiſſeaux l'Euphrate à une certaine diſtance de ſon embouchure ; ce Géographe nous apprend qu'après qu'Alexandre eut fait détruire les coupures du Tigre & de l'Euphrate, (les anciens Perſes les avoient fait pour défendre l'entrée de leur Empire & empêcher de remonter ces fleuves,) les vaiſſeaux ne purent cependant arriver par l'Euphrate qu'à 3000 ſtades de la mer, c'eſt-à-dire juſqu'à Babylone. Le Conquérant Macédonien s'attacha principalement, μάλιστα, à dégager le cours du Tigre, qui devint navigable juſqu'à Opis. *Strab. L.* XV, *p.* 509.

XXXVI. QUINTE-CURCE n'a peut-être fait qu'exagérer le récit d'Ariſtobule, qui prétendoit que les bois coupés en Phœnicie ayant été tranſportés à Thapſaque, on en avoit conſtruit dans cet endroit deux quinquerèmes, trois quatrirèmes, douze trirèmes & trente galères chacune de trente rameurs, & que cette flotte avoit deſcendu juſqu'à Babylone ; *apud Arr. L.* VII, *C.* XIX. Il ſeroit aſſez poſſible que ces derniers bâtimens euſſent deſcendu

XL. HÉRODOTE nous assure *L.* II, *C.* 9, qu'il y avoit neuf jours de navigation depuis Héliopolis jusqu'à Thèbes, & 4860 stades; ce qui fait 540 stades par jour. Cette évaluation paroît avoir été adoptée par Plutarque & par plusieurs autres Ecrivains de l'Antiquité. On observera cependant ici que le Nil est toujours très-navigable, même dans le temps de ses crûes; au contraire sur la mer Caspienne on est sans cesse exposé à des orages, & on n'y navigue qu'avec beaucoup de peine.

XLI. AGATHÉMERE s'est servi du grand stade dont huit composoient le mille; en voici la preuve : ce Géographe dit que la mer Caspienne a de longueur 8200 stades, qu'il évalue à 1094 milles, & que sa largeur est de 2500 stades, évalués à 334 milles. Peut-être faut-il faire ici quelque légère correction dans les lettres numériques du premier nombre de milles que je viens de rapporter? *Agath. L.* II, *C.* XIV.

XLII. ARISTOTE paroît avoir changé de sentiment sur la communication de la mer Caspienne, dans son livre *de Mundo*, où il s'exprime ainsi : *κατὰ στενόν τε ἡ ἐπιμὴκη δίηκων ἀυχένα, πάλιν ἀνευρύνεται, τὴν Ὑρκανίαν τε καὶ Κασπίαν ὁρίζων. p.* 29, *ed. Batteux*, à la lettre, l'Océan s'avance ou pénétre dans les terres par un détroit long & étroit, bornant l'Hyrcanie & la Caspie, *πάλιν ἀνευρύνεται*. Ces expressions ne sont point équivoques, & ne permettent d'adopter aucun autre sens. Aristote a donc voulu dire, dans ce passage, que l'Océan communiquoit par un détroit avec la mer Caspienne. Cet ouvrage est vraisemblablement de ce Philosophe, comme paroît l'avoir prouvé M. l'Abbé Batteux, & il fut composé, suivant la remarque du savant Académicien, dans les dernières années du règne d'Alexandre. *Voy. la Préf.*

la Préf. & les Remarq. de M. l'Abbé Batteux, p. 136 *& suiv.* Les découvertes de ce Prince & principalement celle de la communication de la mer Caspienne avec l'Océan, avoient fait alors beaucoup de bruit dans la Grèce. Quoiqu'Aristote eût auparavant avancé que cette mer ne communiquoit point avec les mers voisines, il se rétracta cependant dans cet ouvrage, & s'empressa de profiter des lumières que les Macédoniens prétendoient avoir donné, par leurs conquêtes, sur le Nord de l'Asie; ce Philosophe faisoit d'ailleurs sa cour à Alexandre, en adoptant cette opinion qui intéressoit l'amour-propre de ce Prince. Je pourrois ajouter, pour appuyer ce sentiment, quelques réflexions sur les motifs qui engagèrent Aristote à composer son livre *de Mundo*: mais l'habile & judicieux Traducteur de cet ouvrage les a toutes épuisées, & les a développées avec beaucoup de sagacité.

XLIII. M. LE PRÉSIDENT BOUHIER a prouvé l'identité de l'Araxe d'Hérodote avec le Wolga, *Voy. dissert. sur Herod. C.* XVIII: je crois qu'on ne peut adopter un autre sentiment, sans s'éloigner du vrai sens du texte de cet Historien, qui nous dit, *L.* I, *C.* 201, que les Massagètes habitoient du côté du lever du soleil, au-delà de l'Araxe; il met ensuite, *C.* 204, le Caucase au couchant de la mer Caspienne, & au levant de cette mer, une plaine immense dont une grande partie étoit occupée par les Massagètes. Ces deux passages réunis démontrent que cette Nation Scythe habitoit cette plaine appelée par les Arabes & les Persans, *Kapjak* & *Dascht*, c'est-à-dire, plaine; elle est située à l'Orient de la mer Caspienne. Le fleuve dont parle Hérodote ne peut donc être que le Wolga ou le Jaick (ou Jaïgik, suivant la prononciation Tartare.) La position du Jaïgik semble mieux convenir avec le récit d'Hérodote, qui l'a vraisemblablement confondu avec le Wolga: on ne peut méconnoître ce dernier fleuve dans les détails que nous donne cet Historien sur l'Araxe, terme Persan appellatif & commun à plusieurs rivières

de l'Antiquité ; *Vid. Reland. diſſ.* I, *S.* XVII. M. le Préſident Bouhier en compte juſqu'à ſix de ce nom. *Diſſert. p.* 196.

XLIV. J'AI APPELÉ les deux paſſages d'Artémidore, rapportés par le ſavant M. Van-Goens, *not. in Porph. de antro Nymph. p.* 87, un fragment, parce que le Scholiaſte manuſcrit de Denys le Periégète, qui nous les a conſervés, les a diviſés ſans aucun fondement. Le mot Καύκασον eſt une gloſe de ſa part, elle prouve ſon ignorance & doit être retranchée. La lettre numérique ζ, qui ſe trouve dans ce fragment, aura été ajoutée par quelque Copiſte, &c.

XLV. L'AUTEUR du Poëme ſur le voyage de Argonautes, fauſſement attribué d'abord à Orphée, enſuite à Onomacrite, en parlant de l'Araxe proprement dit, que l'Eldriſi appelle Roſſ, *Géogr. nub. Clim.* III, *part.* 7, avance que le Phaſe, le Thermodon & le Tanaïs prennent leur ſource dans ce fleuve, *Vers.* 747. Le nom d'Araxe donné également au Wolga & à la rivière qui, après s'être jointe au Cyrus, aujourd'hui le Kur, va ſe jeter dans la mer Caſpienne à la côte occidentale, eſt cauſe que ce Poëte a confondu ce dernier fleuve avec le Wolga. On conçoit aiſément par ce que nous avons déja remarqué, que cet Auteur a pu croire que le Tanaïs y prenoit ſa ſource. Mais comment le Thermodon des Champs de Thémiſcyre, dans le Pont, eſt-il amené ici? Cela paroît d'abord inconcevable. Nous trouvons, dans Strabon, la ſolution de ce problême ; ce Géographe nous apprend, *L.* XI, *p.* 364, qu'Eratoſthène mettoit le Thermodon à la place du Lycus. Ainſi, d'après cette opinion, l'Auteur des Argonautiques a pu très-bien dire que les eaux du Thermodon, qui ne diffère point alors du Lycus, étoient dérivées de l'Araxe.

XLVI. JE LIS dans le texte du Scholiaſte d'Apollonius Τιμοσθένης au lieu de Τιμάγητος δὲ ἐν ὰ περὶ λιμένων, ainſi que dans le Commentaire ſur le vers 284 du IVe Livre de ce Poëte. Timoſthène, Commandant des flottes de Ptolémée Philadelphe, qui lui confia la garde de ſa Bibliothèque d'Alexandrie, avoit compoſé un ouvrage en dix Livres, dans lequel il faiſoit la deſcription des côtes de la mer. Cet Ecrivain en publia dans la ſuite un Abrégé en deux Livres ; le ſecond contenoit ſeulement les diſtances de différents lieux marqués par ſtades. Les conquêtes des Romains n'avoient point encore fait connoître diverſes parties de notre Globe couvertes juſqu'alors d'un voile pour le reſte de l'Univers. L'ouvrage de Timoſthène ne pouvoit donc être que très-imparfait, ſon Périple de la mer Tyrrhénienne n'étoit pas même achevé. Les pays ſitués au-delà des colonnes d'Hercule, & depuis ce détroit juſqu'à Carthage, ainſi qu'une partie des côtes d'Eſpagne, n'étoient point décrits exactement ; l'Auteur paroiſſoit n'avoir pas conſulté de bons mémoires. Ses deſcriptions n'offroient point en général cette clarté & cette exactitude qu'on eſt en droit d'exiger d'un Géographe. Elles induiſirent même en erreur pluſieurs Ecrivains qui s'empreſsèrent de les copier ; entr'autres, Eratoſthène qui ne craignit point, ſuivant Marcien d'Héraclée qui me fournit tous ces détails, *Ap. Geogr. min. Tom.* I, *p.* 64-65, d'en inſérer dans ſon ouvrage un Livre entier. C'étoit vraiſemblablement le Livre qui traitoit des ports, & qui ſe trouve cité par Strabon & par pluſieurs autres Ecrivains de l'Antiquité. Marcien ne rend point juſtice à Eratoſthène ; ce ſavant s'étoit ſans doute ſervi de l'ouvrage de Timoſthène ; mais il ne l'avoit pas ſimplement tranſcrit, puiſque Strabon obſerve dans ſon ſecond Livre qu'Eratoſthène rejetoit ſouvent les opinions de Timoſthène.

XLVII. L'ANCIEN NOM du lac Arall ou de Khareſm, peut l'avoir fait confondre avec l'Oxus, ou avec quelques branches de cette rivière. « Albergendi dit qu'il y a dans le Khouareſm » (ou Khareſm) une rivière qu'on appelle du même nom, dans » laquelle le Gihon (Dgeihoun ou l'Oxus) ſe jete ». *D'Herbelot*, *Bibl. Orient. p.* 1001.

Les Géographes Orientaux ont donnés au lac Arall pluſieurs noms parm leſquels eſt celui d'Ogouz; voici ce que dit de ce lac le Géographe Turc, p. 822-823.

« Hamdulah dit que le lac de Khareſm, auquel les Tartares » donnent le nom de Karah Degniz & celui d'*Ogouz*, ou *Gouz-*» *Souïs*, a plus de cent lieues de tour; ſon eau eſt ſalée; il eſt » à près de cent lieues de la mer Caſpienne; il reçoit une partie » des eaux du Dgeihoun & du Seihoun. Maſſoudy dit dans ſon » livre intitulé, *Muroudy Uzzehel*; que dans le monde il n'y » a point de plus grand lac que celui-là. Ce qu'il y a de par-» ticulier à ce lac, c'eſt que, quoiqu'il reçoive les eaux de plu-» ſieurs rivières & ſur-tout celles d'un auſſi grand fleuve que » le Chach ou le Seihoun, il n'augmente pas, ni ſes eaux ne » changent point de goût; ce qui a fait croire à quelques-uns » qu'il falloit qu'il eût une iſſue ſouterraine dans la mer Caſ-» pienne ». . . . . Les ſavans Auteurs des notes ſur Abulgazi nous ont donné pluſieurs détails très-intéreſſans touchant le lac Arall. *Voy. p.* 766-767. &c.

XLVIII. M. DE BUFFON nous aſſure qu'avant les conquêtes du Czar Pierre, « on ignoroit juſqu'à l'exiſtence du lac Arall, » qui en eſt éloigné (de la mer Caſpienne), vers l'Orient, d'en-» viron 100 lieues, ou, ſi on connoiſſoit quelqu'une des côtes » de ce lac Arall, on croyoit que c'étoit une partie de la mer » Caſpienne. » *Hiſt. Nat. Tom.* II, *edit. in*-12. *p.* 160. Je ne répéterai point ici ce que je viens de dire ſur la connoiſ-

ſance que les Anciens avoient du lac Oxien ou Arall; il eſt ſeulement néceſſaire d'obſerver que l'Eldriſi qui compoſa ſon ouvrage vers l'an 527 de l'Hégire, qui répond aux années 1149 & 1150 de l'Ere vulgaire, ſous le règne de Roger I, Roi de Jéruſalem, fait une mention expreſſe du lac Arall ou de Khareſm (ou Chouaraſm, ſelon l'orthographe des Maronites, traducteurs & éditeurs de cette Géographie :) il le diſtingue très-bien de la mer Caſpienne, III, *Clim.* 8 *Part. p.* 138, *edit.* 1619. Abulféda parle encore de ce lac ſous le nom de Chouareſmien; il y fait décharger les eaux du Dgeihoun ou Gihon. *Deſcr. Choraſm. p.* 23, *Geogr. min. Tom.* III.

Le ſavant Naturaliſte a peut-être imaginé que cette opinion (ſuppoſée), ſur la communication du lac Arall avec la mer Caſpienne, pourroit autoriſer ſon ſyſtême; il continue en ces termes: « La mer Caſpienne ne reçoit aucun fleuve du côté de l'Orient, » le lac Arall n'en reçoit aucun du côté de l'Occident, ce qui » doit faire préſumer qu'autrefois ces deux lacs n'en formoient » qu'un ſeul, &c. » *Hiſt. Nat. Tom.* II, *p.* 161. Cette ingénieuſe hypothèſe ne s'accorde point avec la ſituation actuelle des lieux. La mer Caſpienne reçoit du côté de l'Orient, depuis l'extrémité méridionale du golfe de Balkan juſqu'à Eſterabat, première Ville de la côte méridionale, en venant du côté du l'Orient, trois fleuves remarquables: le Thus, (l'ancien Ochus) eſt le plus conſidérable, pluſieurs grandes rivières s'y déchargent dans les Provinces de Kurti & de Thus. On trouve enſuite en remontant la côte, le fleuve d'Abi-Atrak dans le Dahiſtan & celui d'Abi-Scoun dans le Corcan; enfin on pourroit à la rigueur ajouter aux fleuves que je viens de nommer, la rivière d'Eſter, qui baigne les environs d'Eſterabat, dont le cours va de l'Eſt au Sud-Eſt. La partie des côtes de la mer Caſpienne, ſituée au Nord du golfe de Balkan, eſt très-peu connue : nous ſavons ſeulement, par des témoignages auſſi certains que nombreux, que le Jaxarte & l'Oxus alloient autrefois jeter leurs eaux dans la partie de cette mer qui regarde l'Orient; les Tartares ont enſuite dérivé leur cours dans le lac Arall, pour mettre leur pays à l'abri des incurſions des pirates qui remontoient ces fleuves, ou pour faciliter l'arroſement de leurs terres. Il n'y a

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

pas long-temps que le bras de l'Amu-Daria (l'Oxus) qui paſſoit à Urgens & celui de Tokai ont été mis à ſec; leurs eaux ont été ſe jeter dans le lac Arall. L'ancien cours de ces deux fleuves n'eſt pas moins contraire au ſyſtême de M. de Buffon, que celui des rivières ſituées au Sud du golfe de Balkan. Ajoutons encore que le rapport unanime des Pilotes qui fréquentent la mer Caſpienne, prouve qu'il y a pluſieurs autres rivières conſidérables qui ſe déchargent dans cette mer & qu'on ne trouve point dans les cartes. *État preſ. de la Ruſſie par Perry, p.* 124. « Il ſe décharge, dit le Géographe Turc, de » tous côtés dans cette mer de grands fleuves & pluſieurs groſſes » rivières qui s'y perdent ». *P.* 1038. D'ailleurs une plaine montueuſe ou plutôt fort élevée, qui, ſemble ranger à plus ou moins de diſtance, les bords Occidentaux du lac Arall, & s'en approche davantage près d'un golfe d'eau amère voiſin de Karaul, ſemble déterminer les anciennes limites de la mer Caſpienne, & démontrer l'impoſſibilité de ſa communication avec le lac Arall.

XLIX. LES GRECS cherchoient toujours l'étymologie des noms des peuples étrangers, dans leur propre langue, & pour la trouver, ſe plaiſoient à altérer leurs noms, comme le remarquoit Nicanor cité par Etienne de Byſance, *in voc.* Τάναϊς. Strabon n'eſt point exempt de ce défaut; il nous dit que les Moſſinœciens étoient ainſi appelés des tours qu'ils habitoient, *L.* XII, *p.* 368: on apperçoit aiſément que ce Géographe a été trompé par le rapport de μόσσυν avec le nom de ce peuple. Le Scholiaſte d'Apollonius de Rhodes nous en donne la vraie explication, *ad verſ.* 379, *L.* II. Dans l'Idiome de ces contrées, μόσσυν ſignifioit du bois, ou une maiſon de bois, ainſi μοσσύνοικοι veut dire habitans des maiſons de bois ξύλινος οἶκος, ou bien, habitans des bois; leur pays en étoit couvert ὑλήεσσαν. *Apoll. L.* II, *V.* 379. Quinte-Curce & la plupart des Auteurs Latins écrivent *Moſſyni*: ce mot dans cette orthographe conſerve moins bien ſa ſignification primitive qui caractériſe le genre de vie des Moſſinœciens.

BIBLIOTECA CENTRALE

L. POMPONIUS-MÉLA place les Amazones & les Moſches ſur les bords de la mer Caſpienne, *L.* III, *C.* V. Nous liſons dans Hérodote que les Moſches, les Tibarènes, les Macrones, les Moſſinœciens & les Mardes formoient la dix-neuvième Satrapie, ſuivant la diviſion qui en avoit été faite par Darius. Ces peuples payoient tous enſemble 300 talens au Monarque Perſe. *Herod. L.* III, *C.* 94. Il paroît donc que les Moſches étoient voiſins des autres Nations que je viens de nommer. Strabon fixe encore plus particulièrement la poſition de ce peuple: les montagnes qu'il habitoit, au-deſſus de la Colchide, étoient jointes par celle de Scydiſſes au pays des Cercètes. *L.* XII, *p.* 378. Pline nous dit que le Phaſe prenoit ſa ſource dans la contrée des Moſches. *L.* VI, *C.* IV. Pomponius-Méla s'eſt donc trompé ſur la poſition de ce Peuple: en tranſportant les Amazones ſur le bord de la mer Caſpienne, il falloit néceſſairement y tranſporter auſſi les Moſches.

LI. MARCIEN d'Héraclée ne compte que 350 ſtades de diſtance entre Sinope & Amiſus. *Per. p.* 74. *Géogr. min. Tom.* I. Il eſt facile de s'appercevoir qu'il s'eſt gliſſé une faute dans les lettres numériques ϡ′ ν′, je lis ᾳ ν′ 1050: ce qui s'accorde avec les diſtances données par l'Auteur du Périple du Pont-Euxin, lequel met de Sinope à Carouſa 150 ſtades, de-là à Zagora 150 ſtades, de Zagora au fleuve Halys qui ſépare le pays des Sinopiens de celui des Amiſiens, 300 ſtades; du fleuve Halys au lac Nauſtathmon, 90 ſtades; de ce lac à celui de Canopeium, 50 ſtades; de-là à Eusène, 120 ſtades; & enfin d'Eusène à Amiſus 160 ſtades *Arr. Per. Pont-Euxin, p.* 15-16. *Geogr. min.* total 1020. Ces meſures ne ſont point marquées par des lettres numériques; on ne peut donc révoquer en doute leur exactitude.

LII. Tous les peuples Scythes, qui habitoient à l'Orient de la mer Caſpienne, doivent être conſidérés comme des Hordes particulières, les unes de la Nation des Saces & les autres de celle des Maſſagètes. Strabon ſemble autoriſer cette opinion; il nous dit que les Attaſiens appartenoient à la Nation des Maſſagètes & les Choraſmiens à celle des Saces, οἱ Ἀττάσιοι, τὴ Χωρασμιανοί: je lis avec Caſaubon Χωράσμιοι. *L.* XI, *p.* 354. Le premier de ces noms offre une eſpèce de problême grammatical à réſoudre. Etienne de Byſance a lu dans Strabon Αὐγάσιοι; *p.* 138, *edit. Pinedo*, qui diffère peu d'Ἀυγαλοὶ, nom d'un peuple Scythe qui habitoit, ſelon Ptolomée, la Sogdiane, *L.* VI *C.* XII. La leçon ordinaire du texte de Strabon paroit cependant être confirmée par Pline, qui fait mention, *L.* VI, *C.* XVI, des *Attaſini* comme d'une Nation voiſine des Choraſmiens. On ne ſera pas fâché de trouver ici la ſolution de ce problême, je la dois à M. de Bréquigny qui travailloit autrefois à une nouvelle édition de Strabon, dont le premier volume eſt imprimé ainſi que les premières feuilles du ſecond volume, mais qui depuis ſacrifiant des études de goût à celles d'un genre bien différent, s'eſt entièrement livré à des travaux qu'il croit intéreſſer davantage l'utilité publique. Ce ſavant Académicien a abandonné une entrepriſe qui demande autant de ſagacité que de ſavoir, & que perſonne n'étoit plus en état que lui de bien exécuter (1).

« Le peuple que Strabon nomme Ἀττάσιοι, eſt viſiblement le » même que celui qu'Etienne de Byſance, ou plutôt ſon Abbréviateur nomme Αὐγάσιοι. Car l'Abbréviateur dit que le peuple nommé Αὐγάσιοι, *eſt un des peuples de la Nation des Maſſagètes, comme l'aſſure Strabon :* ἔθνος Μασσαγετῶν, Στράβων οὕτως φησίν. » Or Strabon dit : τῶν δὲ τῶν Μασσαγετῶν ἐθνῶν οἱ Ἀτλάσιοι. Il faut donc

(1) L'Univerſité d'Oxford paroît être dans l'intention de faire exécuter par quelques-uns de ſes Membres le projet de M. de Brequigny, & de ne point laiſſer perdre le fruit des travaux de ce ſavant Académicien.

» donc corriger l'un de ces paſſages par l'autre, & lire ou Αὐγάσιοι » dans le texte de Strabon, ou Ἀττάσιοι dans l'Abréviateur d'E- » tienne. Mais lequel des deux doit prévaloir?

» Remarquons d'abord que l'altération a pu facilement s'introduire dans le mot Ἀτλάσιοι, de façon à former le mot » Αὐγάσιοι, ſur-tout ſi on le ſuppoſe écrit en lettres capitales » ΑΤΤΑΣΙΟΙ, ΑΥΓΑΣΙΟΙ; car la lettre T un peu creuſée dans » le milieu du trait ſupérieur, donne un Υ; & la même lettre » dont la partie gauche de ce même trait ſeroit mal marquée, » un peu effacée, ou trop peu prolongée, deviendroit un Γ. » Alors on liroit ΑΥΓΑΣΙΟΙ au lieu de ΑΤΤΑΣΙΟΙ.

» Voyons maintenant lequel de ces deux mots eſt le nom » altéré, lequel eſt le nom véritable; & pour cela examinons » dans lequel des deux textes, ou de Strabon ou de l'abrégé » d'Etienne, l'altération peut plus vraiſemblablement ſe ſuppoſer.

» Toutes les éditions de Strabon portent Ἀτλάσιοι, & cette » leçon ſe trouve dans tous les manuſcrits anciens; au moins, » ni ceux que Caſaubon a cités, ni ceux qu'ont vûs les autres » Critiques qui ont diſcuté ce paſſage, ni celui qu'a ſuivi l'ancien » traducteur Latin, ni le manuſcrit du Roi que j'ai conféré » & qui eſt d'ordinaire exact, ne fourniſſent aucunes variantes » ſur cette leçon, confirmée d'ailleurs par Pline qui appelle ce » même peuple *Attaſini*. Rien ne peut donc nous porter à » ſoupçonner d'altération la leçon de Strabon dont le texte » paroît pur en cet endroit.

» On ne peut pas en dire autant de l'abrégé d'Etienne de » Byſance, ſur-tout par raport au lieu dont il s'agit.

» 1° On ſait en général combien il y a de fautes dans cet » abrégé. 2° Ce paſſage en particulier, eſt manifeſtement tron- » qué; puiſqu'on n'y lit pas les mots de Strabon, quoique expreſ- » ſément annoncés : Στράβων ὅτω φησίν. 3° L'endroit d'Etienne » même étoit probablement corrompu dans le manuſcrit que » l'Abbréviateur avoit ſous les yeux : car il a lu ἕκτη, au lieu » de ἑνδεκάτῃ; le VIe livre de Strabon au lieu du XIe : & c'eſt » pourquoi peut-être il n'a pas rapporté les paroles de Strabon, » qu'il avoit ſans doute eu deſſein de vérifier, mais qu'il n'avoit » pu découvrir dans le VIe livre de ce Géographe, où effec-

» tivement elles ne ſont pas : c'eſt dans le xie qu'elles ſe
» trouvent.

» De-là il eſt aiſé d'imaginer, comment l'Abbréviateur a pu
» ſe méprendre, & même d'excuſer en quelque ſorte ſa mé-
» priſe. Le paſſage d'Etienne étant ſi incorrectement écrit que
» l'Abbréviateur y liſoit ἕκτῃ au lieu de ἑνδεκάτῃ, il pouvoit
» de même y avoir lu Α'θλάσιοι au lieu d'Αὐγάσιοι, mots qui
» écrits en capitales, (comme ils devoient l'être dans un Lexique)
» ſe reſſemblent infiniment; & l'Abbréviateur avoit d'autant
» moins de reſſource pour connoître la vraie leçon, que la
» fauſſe indication du paſſage de Strabon, ne le mettoit pas
» à portée de s'en aſſurer.

» On dira que l'ordre alphabétique du mot en devoit conſ-
» tater l'orthographe. Mais ne peut-on pas ſuppoſer que le Co-
» piſte ayant oublié l'article Α'θλάσιοι, l'aura placé quatre articles
» plus bas, ſans en avertir? il y a ſouvent dans les Lexiques
» manuſcrits des exemples de déplacement plus conſidérables.
» Or il n'en a pas fallu davantage pour confirmer l'Abbréviateur
» dans la fauſſe leçon que la mauvaiſe conformation des let-
» tres avoit pu lui faire adopter.

» Il aura pu y être confirmé encore par la reſſemblance du
» mot Α'υγάσιοι qu'il adoptoit, avec le nom de Αὔγαλοι que
» Ptolémée donne à certains peuples voiſins de l'Oxus. Mais
» les Αὔγαλοι de Ptolémée me paroiſſent fort différens des peu-
» ples dont il eſt ici queſtion, qui ſont des peuples Maſſagètes.
» Ptolémée parle des Maſſagètes dans le xe & le xiiie Cha-
» pitre de ſon ive Livre, & leur aſſigne une poſition aſſez dif-
» férente de celle des Αὔγαλοι. L'Abbréviateur a pu ne pas ſentir
» cette différence, & ſe fortifier dans ſon erreur par le rap-
» prochement de ces mots.

» Voilà comme la reſſemblance des lettres dans les mots
» ΑΤΤΑΣΙΟΙ & ΑΥΓΑΣΙΟΙ, & la reſſemblance des noms
» Αὔγαλοι & Αὐγάσιοι, auront ſuggéré la leçon qu'a ſuivie l'Abbré-
» viateur d'Etienne de Byſance, qui y aura été confirmé par
» le déplacement de cet article dans le Lexique d'Etienne.
» Je conclus donc qu'il faut laiſſer ſubſiſter la leçon de Stra-

» bon, & réformer celle qui ſe trouve dans l'abrégé d'Etienne
» comme devant être plus naturellement ſoupçonnée d'alté-
» ration, &c. »

LIII. PTOLÉMÉE a commis beaucoup de fautes dans la nomenclature des différentes Nations Seythes de l'Aſie. On pourra m'objecter qu'il ne nomme point le peuple dont je parle, Aſpaſiaces, ou Aſpaſiens, mais Aſpiſiens οἱ Ασπίσιοι, *L.* vi, *C.* xiv, *p.* 162. *edit. Mercat. Bas.* Ce mot eſt évidemment corrompu; il faut lire avec l'ancien interprète dont l'autorité eſt d'un grand poids, & qui avoit ſous les yeux des manuſcrits que nous n'avons plus, Α'σπασιοι : il avoit mis dans ſa traduction *Aſpaſii*, ce qui revient à la dénomination adoptée par Polybe & par Strabon.

Ce dernier Ecrivain nous dit qu'Arſaces, pourſuivi par Callinicus, ſe réfugia chez les *Aſpaſiatres*, *L.* xi *p.* 354 : ſans m'arrêter à une diſcuſſion chronologique ſur l'expédition de ce Prince, qui m'entraîneroit hors de mon ſujet, j'obſerverai ſeulement qu'il s'eſt gliſſé une faute dans le texte de Strabon ſur le nom du peuple dont il fait mention dans ce paſſage. J'ai prié M. de Rochefort, ſi avantageuſement connu dans la République des Lettres par ſa traduction d'Homère, & dont les ſoins obligeans & éclairés m'ont été très-utiles, de conſulter M. de Bréquigny ſur le paſſage dont je viens de parler : voici la réponſe de ce ſavant Académicien, que je ne puis m'empêcher de rapporter en entier; ſes obſervations ſont un ornement pour mon ouvrage.

« Voici le réſultat de mes recherches ſur le paſſage de Stra-
» bon, au ſujet duquel M. le Baron de Sainte Croix vous a
» conſulté. Ce paſſage ſe trouve dans le xie livre de Strabon,
» *p.* 513 de l'édition de Paris 1620, qui eſt regardée comme
» la plus correcte de toutes. Il y eſt exactement tel que M. de
» Sainte Croix l'a lu dans ſon édition; mais dans celle dont
» je me ſers, Caſaubon remarque en marge, que les manuſcrits
» varient ſur un mot de ce paſſage, c'eſt le mot Α'σπασιάτρας.

» Les autres éditions que je connois, (celles de 1549 & de » 1707 (1), offrent toutes deux ce même mot. L'ancienne verſion » latine emploie le mot *Aſpaſiatras*; ainſi, le Traducteur avoit lu » Ἀσπασιάτρας dans les manuſcrits dont il s'étoit ſervi : ce que » j'obſerve, parce que j'ai des preuves qu'il a traduit ſur des » manuſcrits différens de ceux dont les Editeurs ſe ſont ſervis.

» Je n'en dirai pas autant du Traducteur Italien Buonaccioli. » Sa verſion jouit d'une grande conſidération, (elle court peu » de riſque de la perdre; car elle eſt devenue fort rare.) Mais » je pourrois prouver au beſoin, qu'elle n'a été faite que ſur » l'ancienne traduction latine. Ainſi, il n'eſt pas étonnant qu'on » y liſe le mot *Aſpaſiatri*; & ce témoignage n'en fait qu'un ſeul » & même avec celui de l'ancien Traducteur.

» Juſqu'ici tous les imprimés s'accordent ſur cette leçon. » Mais il y a des manuſcrits qui, au rapport de Caſaubon, por- » tent Ἀσπασιάτας, & d'autres Ἀσπασιάκας. J'ajouterai la leçon » du manuſcrit du Roi rapporté de l'Orient par M. l'Abbé » Sevin, & que Caſaubon n'avoit pu connoître. Elle diffère » peu des deux leçons que je viens de citer, ſur-tout de la » dernière : elle portent Ἀσπασσιάκας. C'eſt la ſeule variante » que ce manuſcrit fourniſſe ſur le paſſage en queſtion; & c'eſt » principalement ce dont M. de Sainte Croix paroît vouloir » être inſtruit.

» Je dirai de plus cependant, que pour diſtinguer la vraie » leçon parmi celles que fourniſſent les textes imprimés ou » manuſcrits de Strabon, on peut recourir aux paſſages des » autres Auteurs où ſe trouve le nom du même peuple. J'en » connois trois que les Critiques ont cités : Arrien, Etienne » de Byſance, & Polybe.

» Mais il faut d'abord écarter Arrien; car le peuple qu'il » nomme Ἄσπάσιοι, eſt un peuple de l'Inde, & celui dont » parle Strabon ſous le nom de Ἀσπασίακας, eſt de la Nation » des Maſſagètes (2); ainſi, *Blanchardus* s'eſt trompé quand il a » cru que ces deux noms étoient le même. Au reſte, je n'ai

(1) Celle de Baſle 1571, porte la même leçon.

(2) Les Maſſagètes & les Aſpaſiaces n'avoient rien de commun entr'eux que le nom de Scythes; c'étoient deux Nations très-différentes, l'Oxus les ſéparoit.

» pu retrouver le paſſage dans le IVe Livre d'Arrien (1), & je n'en » parle que ſur la foi de Holſténius, (*in Steph. Byſant.*) Quant à » Etienne de Byſance, il cite un peuple nommé Ἀ'πασιακαὶ, & » c'eſt certainement le même dont il s'agit dans Strabon, car » Etienne allègue pour autorité en cet endroit même, le XIe » livre de ce Géographe. De-là Caſaubon a conclu qu'il falloit lire » Ἀ'πασιακὰς dans Strabon, d'après le texte d'Etienne.

» Mais Etienne cite auſſi ſur ce même mot l'autorité de Po- » lybe. Or Polybe écrit juſqu'à trois fois dans la même page » (*edit.* 1609, *p.* 619.) le nom du peuple dont il s'agit, » Ἀσπασιάκαι, & non comme Etienne Ἀ'πασιακαί. Il y a donc » toute apparence que la faute eſt dans Etienne, ou plutôt » dans ſon Abbréviateur, qui n'eſt pas toujours fort exact; » il la faut donc corriger par la triple leçon de Polybe qu'E- » tienne copioit : leçon d'ailleurs appuyée par un des manuſ- » crits de Strabon que Caſaubon cite, & par la leçon du ma- » nuſcrit du Roi que j'ai cité, qui n'en diffère que par la » réduplication de la lettre σ.

» Ainſi, je crois qu'il faut regarder comme une faute dans » les éditions de Strabon, le mot Ἀσπασιάτρας, & dans Etienne » de Byſance le mot Ἀ'πασιακαὶ, & qu'il faut lire Ἀσπασιάκὰς, » ou peut-être comme dans le manuſcrit du Roi Ἀσπασ- » σιάκας, &c. »

LIV. Ἑκκαιδεκάτη, κατὰ τ μέλανα κόλπον. Ἑπτακαιδεκάτη ἐν τῇ Σογδιανῇ, παρὰ Παροπανισώδαις, ou σάδαις comme on lit dans le manuſcrit collationné par Gronovius, *Steph. in voc.* Ἀλεξάνδρεια *p.* 61-62 *edit. Pinedo.* Il y a, je crois, une tranſpoſition dans ce paſſage; il faut après κόλπον, mettre ἐν τῇ Σογδιανῇ : avec ce léger changement, le texte d'Etienne de Byſance ne préſentera plus une erreur groſſière.

(1) C'eſt le vingt-troiſième Chapitre, *p.* 315. *edit. Raphel.* On y lit ἀσπίων, les Aſpiens & non les Aſpaſiens ἀσπάσιοι

LV. QUELQUES Savans ont voulu borner l'utilité qu'on peut retirer des Géographes Orientaux, aux détails qu'ils nous donnent sur l'Egypte, la Syrie & l'Arabie. Le Savant Abbé Renaudot établit comme un principe certain que, pour la Géographie ancienne, les livres Arabes ou Persans, ne peuvent presque nous fournir aucun secours, *Pref. des Relat. Arab. p.* XVII. M. d'Anville a prouvé le contraire par le fréquent usage qu'il en a fait, dans ses cartes. En comparant les Géographes Orientaux avec les Auteurs Grecs, on peut tirer de ces premiers un très-grand avantage, & suppléer aux récits de ces derniers & même les éclaircir : la discussion dans laquelle je suis entré sur le cours de l'Oxus & sur le lac Oxien, en est, ce me semble, une preuve. Le savant Abbé, que je viens de citer, nous assure encore que les Ecrivains Orientaux n'ont aucune connoissance des parties septentrionales de l'Asie, & qu'il règne une très-grande incertitude dans tout ce qu'ils rapportent des régions situées au-delà du Kharesme & de la Transoxiane, *Not. sur les Relat. Arab. p.* 283 *& suiv.* Les rélations Européennes nous fournissent-elles des détails plus satisfaisants? Quel vuide n'y auroit-il pas dans cette espace compris entre le Paropamise des Anciens & le Jaxarte, sans les Géographes Orientaux? Le Kharesme, le Khorassan, la Bukarie & toutes les Provinces situées à l'Orient & au Midi de la mer Caspienne, nous seroient presque entièrement inconnues. M. l'Abbé Renaudot avoue lui-même l'utilité & le prix de ces détails. . . . . « Les deux climats » que Gravius a donné, sont une des plus curieuses parties de » la Géographie d'Abulféda, parce qu'ils contiennent des Villes » inconnues aux anciens Géographes, dont on n'a aucune con- » noissance que par l'histoire Mahométane & par les rélations » modernes. De plus, ces pays-là avoient été soumis aux Sul- » tans Seljoukides, sous le troisième desquels, Sultan Gelaled- » din Mélik-Schah, il y avoit eu de très-habiles Astronomes, » qui avoient fait par son ordre des observations fort exactes, » tant pour fixer le commencement de l'époque appellée *Gela-*

» *léenne*, que pour la mesure de la terre. Les Princes Tartares » avoient conservé la même curiosité : & ainsi il y avoit du » temps d'Abulféda, qui mourut l'an de Jésus-Christ 1345, » un grand nombre de tables assez exactes, par lesquels il pou- » voit régler les positions des Villes dont il parloit. » *Pref. des Relat. Arab. p.* XIII-XIV. Il faut avouer cependant que les positions données par l'Eldrisi & par Abulféda, sont souvent incertaines; mais en avons-nous de meilleures? Ce dernier Géographe ne nous cache point l'insuffisance des matériaux qu'il a été obligé d'employer, il ajoute ensuite dans sa préface: « On ne » doit pas entièrement négliger ce qu'on ne sauroit connoître » parfaitement, parce qu'il vaut mieux ne savoir qu'une partie, » que de tout ignorer. . . . . D'ailleurs les tables de Nasir-Uddin & d'Ulug-Beg méritent une attention particulière; M. l'Abbé Renaudot rend justice à l'exactitude de ces tables. Si les Orientaux ont très-peu connu la Chine, doit-on par cette seule raison proscrire & rejeter tout ce qu'ils rapportent sur le reste de l'Asie? Tel est cependant en substance le raisonnement, telles sont les inductions du savant Traducteur des rélations Arabes.

LVI. STRABON loue l'entreprise de Posidonius qui vouloit prouver, par le rapport des langues, que différentes Nations avoient une même origine. Les Syriens, les Arméniens, & les Arabes se ressembloient beaucoup par leur langage, leur manière de vivre & leur figure, sur-tout dans les endroits où leurs pays étoient limitrophes. La Mésopotamie avoit été peuplée par ces trois Nations avec lesquelles ses habitans avoient une grande affinité. *Strab. Geogr. L. p.* 28. Quelques lignes après on lit ἡ οἱ Ἀσσύριοι δὲ, ἡ οἱ Ἄριανοὶ, ἡ οἱ Ἀρμένιοι, que les Assyriens, les Arianiens & les Arméniens ont beaucoup de ressemblance entr'eux & avec les peuples (que Strabon vient de nommer d'après Posidonius,) ἡ πρὸς τούτους, ἡ ἀλλήλους : il me paroît évident que ces mots ἡ οἱ Ἀρμένιοι ont été interpolés; c'est pour cela que je n'ai point fait mention des Arméniens dans mon ouvrage. Casaubon met en marge dans cet endroit de Strabon, cette variante

manuſcrit. Ἀραμμαῖοι. *in aliis deeſt.* Le manuſcrit du Roi déja cité, (le P. Montfaucon nous en a donné la collation du 1er Livre, dans le ſecond volume de ſa Bibliothèque des manuſcrits,) ne porte aucune variante ſur la leçon ordinaire, ce qui n'empêche point qu'on ne doive la rejeter comme préſentant un ſens contraire à la ſuite du texte de Strabon & à l'ordre grammatical. πρὸς τούτους prouve, ce me ſemble, qu'il ne faut point répéter οἱ Ἀρμένιοι; l'enclitique δὲ fait aiſément ſentir la diſtinction que ce Géographe a voulu mettre entre ces peuples, pour les rapprocher enſuite tous enſemble & les uns des autres πρὸς ἀλλήλους. La leçon Ἀραμμαῖοι doit être encore rejetée; c'eſt le nom, ſelon Strabon, que ſe donnoient eux-mêmes les Syriens qui deſcendoient d'Aram, fils de Sem: le texte de l'Ecriture ne les déſigne que par ce nom. C'eſt celui d'un des trois Dialectes de la langue Syriaque, le plus élégant de tous, & qui étoit en uſage à Edeſſe & dans la Syrie extérieure. *Vid. Joan. Wilhelm. Hilligeri ſummarium linguæ Aramææ*, &c. Ce nom ne ſauroit donc convenir aux Arméniens; Joſeph nous aſſure encore que les Grecs donnoient le ſurnom d'Araméens aux Syriens, *Ant. L.* 1, *C.* v; d'ailleurs la différence des deux leçons ſuffiſoit pour faire ſoupçonner quelque erreur dans ce paſſage du 1er Livre de Strabon.

LVII. ON NE SERA POINT FACHÉ de trouver ici la deſcription que l'Auteur du Bagavadam fait du mont Mérou & de ſes environs; il s'exprime en ces termes:

» A l'Eſt de Mérou, il exiſte une autre montagne nommée » Mandaram; au Sud celle nommée Souvariſvam, à l'Oueſt une » autre nommée Coumoudam; & au Nord celle de Sroungam. » Ces quatre montagnes ſont dans une poſition ſi exacte, qu'à » les voir il paroîtroit qu'on y avoit placé de grandes colonnes » pour y conſtruire une voûte. Leurs élevations ſont à dix » milles yôſſiney. Il y a quatre arbres aux ſommets de ces quatre » montagnes, leſquels ſe nomment Soûdam, Cadapam, Alam, &

» & Nâval, qui portent des fruits & des fleurs dans tous les » temps, dont les rameaux paroiſſent avoir mille yôſſineys » d'étendue.

» Dans le Mérou, il y a quatre étangs, étendus chacun à cent » yôſſineys en quarré; un rempli de lait, l'autre de beurre, » le troiſième de taïr (lait caillé) & le dernier de ſuc de » canne.

» Les quatre montagnes ont chacune un jardin de délices; ces » jardins ſont nommés Nandam, Saytradam, Raypraſſidam & Sar- » valôca-paütram. Celui qui mange le fruit de Soûdam (mangue) » de la montagne de Mandoram, acquiert l'immortalité. Le jus de » ces fruits courant comme un ruiſſeau, forme un fleuve & eſt » nommé Roſſôdogam (courant de jus). Le jus des fruits de » Nâval, qui eſt ſur la montagne Souvariſvam, produiſant de » même un ruiſſeau nommé Jambou, a donné ſon nom à l'île » Jambou qu'il arroſe.

» Les deux autres arbres produiſent de même deux autres » rivières, qui arroſent le pays d'Ilavroudam.

» A l'Eſt, & à l'Oueſt de même de Mérou, il y a deux mon- » tagnes nommées Gedâ-Coûdam & Pariatram, qui forment » une chaîne en longueur de 18000 yôſſineys, du Nord au Sud. » Les Dieux fréquentent ces montagnes où ils prennent leurs » divertiſſemens.

» Au ſommet de Mérou, il y a une grande Ville de dix mille yôſ- » ſineys en quarré. Cette Ville ſe nomme *Brahmapatnam* & eſt » toute éclatante d'or. A l'entour de cette Ville, il y a huit autres » Villes gouvernées par les Dieux des huit points Cardinaux de » l'Univers. Un ruiſſeau nommé Brahmânda-Cadam, ſortant du » haut du Mérou, arroſe la Ville de Brahma, ſort par les quatre » portes de cette Ville, & forme quatre fleuves nommés Sada- » lam, Sadaſſou, Patram, & Alaguey. Un de ces fleuves s'éle- » vant en l'air, lave les pieds de Viſnou. L'autre, qui ſort du » côté du Sud, arroſe le pays de Nichetam, Yemacoudam, » Ymoſſalam, & ſe jette enſuite dans le pays de Baradam. C'eſt » ce fleuve que Sivan prit ſur ſa tête, & delà il a été nommé » Ganga-Taren ou Siven, (celui qui porte ſur ſa tête Ganga). »

L'ouvrage d'où je tire cette deſcription, a été écrit originai-

» tagnes; ſavoir, les montagnes *Ketouman*, *Mallioban*, *Mandaro*, *Chuparchodo*. Il y a pareillement ſur ces quatre montagnes quatre arbres d'une grandeur prodigieuſe; ſavoir, les arbres *Ambro*, *Kodanbo*, *Zombou*, *Niogrodo*. Au pied de la montagne *Mandaro* coule un fleuve qui, recevant dans ſes eaux les fleuves qui tombent de l'arbre *Zombou*, en contracte l'odeur. Tout le pays qu'arroſe ce fleuve eſt appelé *Zomboudipo*: voilà d'où il a tiré ſon nom. »

LIX. DENYS le Périegète dit qu'il y avoit, près du Gange, un endroit conſacré à Bacchus. *V.* 1152 *& ſeq.* Euſtathe en conclud tout de ſuite que c'eſt Niſa ou Niſſa, *Comm. p.* 138, *edit. Henr. Steph.* Apollodore, *L.* III, *C.* V, *p.* 162, *edit Thom. Gal.* nous apprend que Bacchus, après avoir parcouru la Thrace & toute l'Inde, & y avoir élevé des colonnes, revint à Thèbes. On ne ſauroit diſconvenir que les Anciens n'aient fort varié ſur les voyages de Bacchus, & les monumens qu'il en laiſſa. Philoſtrate, Auteur fort médiocre, & qui ne mérite pas le cas qu'on paroît faire quelquefois de ſon autorité, nous aſſure que l'on voyoit autrefois dans les Indes un Diſque d'argent avec cette inſcription: BACCHUS, FILS DE JUPITER ET DE SÉMÉLÉ A APOLLON PYTHIEN, (des dépouilles) DES INDIENS ΑΠΟ ΙΝΔΩΝ. Cet Ecrivain ajoute enſuite qu'au rapport des habitans de Niſa, Alexandre ne monta point ſur le ſommet du mont Méros, voiſin de cette Ville, pour y célébrer avec toute ſon armée les Orgies comme le rapportent les Hiſtoriens d'Alexandre, (*Curt. L.* VIII *C.* X. *Arr. L.* V, *C.* II.); mais que ce Prince ſe contenta d'offrir ſes vœux & des ſacrifices à ce Dieu au pied de cette montagne. Philoſtrate nous déclare que l'amour de la vérité l'engage à contredire ces Hiſtoriens. *Apoll. Tyan. vit. L.* II, *C.* IX. Mais c'eſt plutôt l'amour des fables & du merveilleux qui l'a guidé dans ſon ouvrage, eſpèce de roman hiſtorique dans lequel il ne montre ni goût ni diſcernement.

LX. LE GÉOGRAPHE Turc s'explique ſur les montagnes du Cachemir, en ces termes . . . . . « Il n'y a que trois » paſſages très-étroits pour pouvoir paſſer dans ce pays; on » appelle ces paſſages *Derbend*. Celui du Khoraſſan eſt » très-difficile & étroit, les bêtes chargées n'y peuvent pas » paſſer; on eſt obligé de faire tranſporter les marchandiſes ſur » le dos des hommes qu'on loue pour cet effet; ce qu'ils font » avec beaucoup de peine: le paſſage des Indes eſt de même » que celui du Khoraſſan. Celui du Thibet eſt à la vérité un » peu moins difficile que les autres; mais, comme à la diſtance » de quelques journées le terrein n'eſt couvert que d'herbes » vénimeuſes, cela eſt cauſe que la cavalerie ni les caravanes » ne peuvent pas y paſſer; c'eſt pourquoi ce paſſage n'eſt guère » praticable ». *P.* 404-405. L'ouvrage dans lequel ſe trouve ce détail, eſt proprement appelé *Dgihan-Numa*, c'eſt-à-dire, deſcription du monde: voyez ce qui en eſt dit dans l'Hiſtoire de l'Académie des Inſcriptions *Tom.* XXIII, *p.* 285. Cette Géographie Turque contient des choſes très-intéreſſantes, & qui ne ſe trouvent point ailleurs. M. Armain, Interprète du Roi pour les langues Orientales, a traduit en françois cet ouvrage Turc. Je me ſuis ſervi de cette traduction qui ſe trouve à la Bibliothèque du Roi & forme deux volumes *in-fol.* de 1971 pages.

LXI. CE QU'ARRIEN dit du Nil, dans le VIe Chapitre de ſes Indiques, n'eſt point tiré du Journal de Néarque, qui ne commence qu'au XXIe, mais de la Rélation de Mégaſthène, dont cet Hiſtorien a fait l'extrait; ainſi, l'argument de Dodwel, quelque mauvais qu'il ſoit d'ailleurs, ne peut avoir ici aucune application. Cet argument ſeroit plutôt contre l'ouvrage même d'Arrien ſur l'expédition d'Alexandre, dans lequel cet Ecrivain rapporte que ce Prince s'étoit d'abord flatté d'avoir trouvé les ſources du Nil dont il croyoit que l'Hydaſpe faiſoit partie; mais qu'ayant

enſuite appris des Indiens que cette dernière rivière ſe jetoit dans l'Acéſines, & l'Acéſines dans l'Indus, qui alloit décharger ſes eaux dans l'Océan par deux embouchures, il revint de ſon erreur, & effaça dans la lettre qu'il écrivoit à Olympias, le récit de cette prétendue découverte. *Arr. L.* VI, *C.* I. M. Huet, *Diſſ.* XI, *Tom.* II, *p.* 45, ſupprime une partie de ce paſſage pour autoriſer ſon ſyſtême ſur la prétendue communication qu'il ſuppoſe que les Anciens ont admiſe depuis le règne d'Alexandre entre le Nil & l'Indus. Cette erreur n'étoit qu'une opinion vulgaire rejetée par les meilleurs Auteurs de l'Antiquité ; elle devoit peut-être ſon origine à l'extenſion donnée autrefois au nom d'Ethiopien. Hérodote parle des Ethiopiens de l'Aſie οἱ ἐκ τῆς Ἀσίης, qu'il range parmi les peuples qui formoient la dix-ſeptième Satrapie; cet Hiſtorien diſtingue encore les Ethiopiens d'au-deſſus de l'Egypte ὑπὲρ Αἰγύπτου, *L.* VII, *C.* 69, ceux de Lybie οἱ δὲ ἐκ τῆς Λιβύης, des Ethiopiens de l'Orient οἱ μὲν γὰρ ἀπ' ἠλίου Αἰθίοπες, *L.* VIII, *C.* 70, ou Indiens proprement dits, *L. id. C.* 65. M. Huet invoque l'autorité d'une foule de Poëtes & d'Ecrivains du moyen âge, enfin juſqu'à celle du Rabbin Aben-Ezra, qui place le Nil au-delà de la mer Rouge, *diſſ. cit. p.* 49. Que prouve ce vain échaffaudage, ſinon que les Auteurs du moyen âge étoient auſſi mauvais Géographes que méchans Hiſtoriens, & qu'il ne faut point chercher des détails exacts de Géographie chez les Poëtes? D'ailleurs tous ces paſſages mériteroient une diſcuſſion particulière dans laquelle je n'entrerai point ici; peut-être ne diſent-ils pas tout ce que M. Huet veut bien leur prêter. Je me contenterai d'obſerver qu'Aben-Ezra appelle Ethiopiens, les Arabes qui étoient au Midi de Gérara & qui ſont déſignés par ce nom dans l'Ecriture, *Paralip. L.* II, *C.* 14, ℣. 12-13 & 14; c'étoient ſans doute les Homérites qu'Etienne de Byſance nomme Ethiopiens. *In voc.* Ὁμηρῖται. Ce Savant a oublié de parler de Malala, qui rapporte, dans ſa Chronique, une avanture très-galante d'Alexandre avec Candace, Reine d'Ethiopie. *Malal. Chron. Hiſt. Byſant. edit. Venet. Tom.* VIII, *p.* 82. Mais qui ne reconnoît dans ce récit le mêlange des idées Orientales avec les traditions Grecques ſur l'hiſtoire du Conquérant Macédonien? Les peuples de

l'Orient donnent le nom d'Inde à l'Ethiopie qui comprend, ſelon Ebn-Alvardi, cette portion de l'Afrique oppoſée à l'Iémen & au Kerman. Les Perſans appellent les habitans de cette région *Siah-Hindou*, les Indiens noirs. *Herbelot Bibl. Orient. p.* 448, *id. p.* 929. Les Orientaux donnoient auſſi le nom d'Ethiopiens aux peuples qui habitoient l'intérieur de l'Inde & à ceux qui ſe trouvoient à l'Orient de cette immenſe région. *Romani verò mercatores per Homeritarum terras ad interiores Indorum partes quæ Euzeliæ dicuntur, penetrabant: atquè indè in ulteriores Indorum Æthiopumquè regiones proficiſcebantur. Simeon Epiſc. Beth. Arſamenſis ex verſ. Aſſemmani, Bibl. Orient. Tom.* I, *p.* 360.

LXII. ARRIEN nous aſſure, *L.* VI, *C.* XXI, *exped. Alex.* que les vents Etéſiens ne ceſſoient de ſouffler dans les parages des environs de l'Indus, depuis le commencement de l'hiver, au coucher de Pléyades que les Anciens plaçoient 44 jours après l'Equinoxe d'automne, *Plin. L.* II, *C.* XLVII, juſqu'à l'Equinoxe du printemps. Il ajoute enſuite que Néarque attendit le temps propre à la navigation, ὥραν τοῦ παραπλοῦ, pour mettre à la voile. Conſéquemment la durée de la mouçon contraire eſt prolongée d'environ deux mois. Cet Hiſtorien paroît ici avoir ſuivi des mémoires peu exacts; mais il corrige enſuite ſon erreur dans ſes Indiques où il adopte la Rélation de Néarque.

Les Traducteurs Latins dans l'endroit où Arrien s'exprime en ces termes : ἀπὸ δὲ τοῦ χειμῶνος τῆς ἀρχῆς, τὸ ἀπὸ πλειάδων δύσεως, ἔστε ἐπὶ τροπὰς ἃς χειμῶνι ὁ ἥλιος ἐπιστρέφει. *Exped. Alex. L.* VI, *C.* XXI. Ces Traducteurs lui font commettre une faute groſſière en rendant ainſi ce paſſage, *ſiquidem ab initio hyemis quæ ſimul cum occaſu pleiadum incipit, ad ſolſtitium hybernum*, &c. Ils prennent ici l'Equinoxe du printemps pour le Solſtice d'hiver, & par-là réduiſent la ſaiſon favorable aux Navigateurs à environ ſix ſemaines. Mais dans la partie de la révolution que fait le ſoleil pendant l'hiver ἐν χειμῶνι, où parvient-il? Eſt-ce au Solſtice ou à l'Equinoxe? Arrien

distingue très-bien le temps qui précéde le Solstice par le coucher des Pléyades, ensuite celui qui lui succède ἐν χειμῶνι ; enfin il marque très-exactement l'Equinoxe lui-même où le soleil passe ἐπιστρέφει dans le signe du Bélier. Les mêmes Traducteurs ont encore cru que le mois de Boedromion dans lequel Néarque appareilla, *Indic. C.* XXI, répondoit à celui d'Août : cet Amiral auroit alors commencé son voyage dans la mouçon contraire ; ce qui ne sauroit s'accorder avec le texte d'Arrien. Ils ont ignoré l'ordre des mois de l'année Athénienne, que le savant P. Corsini a très-bien expliqué & rétabli dans ses fastes Attiques ; chef-d'œuvre d'érudition & de critique : Boedromion est évidemment le mois de Septembre.

LXIII. Il seroit peut être nécessaire d'examiner ici la forme des années employée par Diodore : mais cet objet demande une discussion particulière dans laquelle j'entrerai quelque jour. Je crois pouvoir démontrer que cet Historien ne s'est servi que des années civiles d'Athènes ou Archontiques, auxquelles il a adapté la liste des premiers Magistrats de Rome, suivant les Fastes Consulaires. Il est certain qu'à l'époque du règne d'Alexandre, les Consuls n'entroient en charge qu'aux Ides d'Octobre : voyez l'excellent mémoire de M. de la Nauze sur le Calendrier Romain, *Acad. des Inscr. Tom.* XXVI. L'année Attique commençoit au contraire depuis la LXXXVIIe Olympiade au mois d'Hécatombeon ; temps auquel les Archontes prenoient possession de leur charge, *Vid. Corsini Fast. Attic. diss.* 12. Cette différence entre les années de Rome & celles d'Athènes, doit avoir entraîné Diodore de Sicile dans beaucoup d'erreurs.

Observations

Observations sur Suidas.

Le Lexique de Suidas est un abondant répertoire, dont le principal mérite est de nous avoir conservé des scholies & des explications grammaticales, très-utiles pour l'intelligence des Auteurs Grecs. Les faits historiques ne sont pas la partie la moins considérable de cet ouvrage, mais la plupart n'ont pas l'exactitude que l'on trouve dans ces sortes de receuils lorsqu'ils sont faits par des Critiques éclairés. Ce qui a multiplié les erreurs du Lexique de Suidas, ce sont sans doute les additions qui y ont été faites en différents temps : l'article d'Alexandre en fournit des preuves assez convaincantes.

Le commencement de cet article est un extrait d'Arrien, & principalement, comme l'a remarqué Kuster, des IVe & VIIe Livres de cet Historien : ces expressions οὕτω φησὶν Ἀρριανὸς, ne permettent point d'en douter. Suidas a ensuite rapporté quelques traits concernant le Héros Macédonien, qu'il a puisés dans l'ouvrage de Néarque dont il fait mention, & dans d'autres Ecrivains qui avoient parlé d'Alexandre.

La suite du même article depuis ces mots, ὅτι Ἀλέξανδρος jusqu'à ὁ αὐτὸς ὀκτακοσίοις, me paroît une addition postérieure à Suidas : la contradiction qu'on y apperçoit aisément avec ce qui précède, suffit seule pour le prouver. Ce Lexicographe avoit dit que Roxane étoit fille d'Oxyarte ; on lit ici que cette femme avoit pour père Darius. L'aventure de Candace, Reine des Indes, avec Alexandre, qui est tirée de la Chronique de Malala, se trouve rapportée dans cette seconde addition ; l'Auteur paroît y avoir pris pour guides les Ecrivains du moyen âge.

Quelque Copiste, ou Editeur du Lexique de Suidas, ayant cru qu'il manquoit dans l'article d'Alexandre plusieurs détails sur l'histoire de ce Conquérant, aura, dans la suite, ajouté l'anecdote des huit cens prisonniers Grecs mutilés par ordre du Roi de Perse, dont parle Quinte-Curce. Le même Editeur aura

enfin imaginé de terminer cet article, par les préſages ſiniſtres qu'on ſuppoſoit avoir annoncé la mort de ce Prince, & par le prétendu empoiſonnement du Héros Macédonien.

L'effet que produiſit la muſique de Timothée ſur l'ame d'Alexandre, étoit trop ſingulier pour être oublié dans un répertoire tel que celui qui porte le nom de Suidas; auſſi ce fait s'y trouve-t-il rapporté deux fois, *in voc.* Τιμόθεος, & Ὀρθιασμάτων, où il paroît placé aſſez naturellement. On ne ſauroit diſconvenir que ce même trait n'ait été ajouté à l'article d'Alexandre, après les autres détails qui le précèdent; ceux qui concernent les goûts particuliers & le caractère de ce Prince, ſont rapportés au commencement de cet article.

La dernière addition eſt celle d'un paſſage d'Athénée, dans lequel cet Auteur, après avoir parlé de la magnificence d'Alexandre, parle de la victoire que Conon remporta ſur les Lacédémoniens, du rétabliſſement des murs du Pirée par ce Général, & du feſtin qu'il donna enſuite au peuple d'Athènes. Quelque Copiſte ayant lu ce paſſage mutilé & où le nom de Conon ſe trouvoit effacé, n'aura fait de deux phraſes qu'une ſeule qui ſe rapporte alors toute entière à Alexandre. Ce fait aura enſuite été placé, comme eſſentiel à l'hiſtoire de ce Prince, dans ſon article, & comme très-honorable pour les Athéniens, dans l'article de ce peuple. Le ſavant Kuſter a très-bien remarqué l'origine de cette mépriſe; mais il n'a oſé décider ſi elle devoit être attribuée à Suidas ou à ſes Continuateurs, *ipſius ne Suidæ, an verò aliorum culpâ, haud facilè dixeris, not. p.* 71, *Tom.* 1. La queſtion ſe trouve réſolue par les obſervations que Kuſter a faites dans ſa préface, ſur les additions & les interpolations qui ſe ſont ſucceſſivement gliſſées dans le texte de Suidas : les anciens manuſcrits de cet Auteur étant bien moins amples que ceux qui ſont plus récents, démontrent la certitude de ces obſervations.

Eudémus, Helladius, Eugénius, Zoſime, &c. & les autres Ecrivains cités à la tête du Lexique de Suidas comme l'ayant mis en ordre, οἱ δὲ συνταξάμενοι τοῦτο, leſquels y ont vraiſemblablement inſéré leurs ouvrages dont le titre eſt rapporté,

ces Ecrivains étoient de ſimples grammairiens, & peuvent par conſéquent avoir apporté beaucoup plus de ſoins à la partie qui les intéreſſoit davantage, & avoir négligé l'hiſtoire qu'ils auront, peut-être regardée comme étrangère à l'objet de Suidas. Cette dernière partie a dû, ſelon toute apparence, ſes principaux accroiſſemens aux Copiſtes, Editeurs de ce Dictionnaire; ils auront tout enrégiſtré, afin d'augmenter cet ouvrage & conſéquemment le prix de leur travail: un ſemblable motif, ſi funeſte aux progrès des connoiſſances humaines, eſt trop commun dans notre ſiècle, pour qu'on puiſſe le révoquer en doute. Ces Copiſtes ne ſe ſont point embarraſſés de l'exactitude, ni d'indiquer les livres qu'ils ont employés, en mutilant les paſſages; les accumuler étoit leur unique but. Le ſavant M. Toup, qui nous a donné d'excellentes obſervations ſur le texte de Suidas, s'exprime à ce ſujet en ces termes . . . (Suidas) *Conſtat enim, ut plurimum, ex Scholiis & veterum Scriptorum fragmentis, præclaris quidem iis, hinc indè corraſis & convaſatis*, &c. *Præf. Tom.* 1, *p.* VI.

On ne ſauroit méconnoître le fréquent uſage que les Ecrivains du moyen âge ont fait des ouvrages des Orientaux. Ce qui eſt dit de la naiſſance de Roxane dans Suidas, à la fin de l'article d'Alexandre, n'eſt autre choſe qu'une tradition Orientale inſérée dans cet endroit, par quelque Copiſte. Abulfarage rapporte qu'Alexandre épouſa la fille de Darius, appelée *Rawshanc.* . . . . . *filiam ejus nomine Rawshanc uxorem duxit. Hiſt. Dynaſt. ex verſ. Pocock. p.* 59, dont le nom ne diffère que par la prononciation de celui de Roxane, fille d'Oxyarte.

Pluſieurs paſſages des Ecrivains du moyen âge ne pourroient avoir un ſens raiſonnable, & préſenteroient même des erreures groſſières, ſi on n'avoit point recours pour les expliquer aux ouvrages des Orientaux. Je n'en citerai qu'un exemple qui a rapport au ſujet que je traite. Malala nous dit, dans ſa Chronique, qu'Alexandre délivra le territoire des Romains du joug des Perſes & des Aſſyriens, *Chron. L.* VIII, *p.* 81. *Ap. Script. Byz. ed. Ven. Tom.* XXIII. Cet Auteur entend par *tout le pays des Romains*, πᾶσαν τὴν γῆν τῶν Ῥωμαίων, une partie de l'Aſie, que le Héros Grec délivra en effet du joug des Perſes. Non-

ſeulement les Géographes Orientaux tels que Alouardi, donnoient le nom de *Roum* aux pays ſitués en deça du canal de la mer Noire, mais encore l'Auteur du *Maſſahat Alardh* (l'étendue de la terre) & pluſieurs autres Ecrivains Orientaux appellent ainſi l'Aſie Mineure, la Cilicie, la Syrie, &c. *Voy. Herb. Bibl. Orient. p.* 721. Alexandre porte même, dans leurs ouvrages, le ſurnom de *Roumi. Herb. id. p.* 318.

FIN DES NOTES.

DISSERTATION
SUR
L'ANNÉE DE LA NAISSANCE
D'ALEXANDRE,
Et ſur les dernières époques de la Chronique de Paros.

PLUTARQUE rapporte qu'Alexandre naquit le ſix du mois Attique Hécatombœon, appelé Lous par les Macédoniens (1), le même jour que le Temple de Diane, à Ephèſe, fut brûlé. Cet Hiſtorien ajoute que Philippe reçut, après la priſe de Potidée, trois courriers. Le premier lui annonçoit la victoire remportée par Parménion ſur les Illyriens; le ſecond, qu'on lui avoit adjugé aux Jeux Olympiques le prix de la courſe des chevaux; enfin le troiſième lui apprit la naiſſance d'Alexandre (2).

Le ſavant Uſſérius a attaqué ces Synchroniſmes (3). Établiſſons en la certitude, & prouvons qu'après la priſe de Potidée,

(1) Uſſerius, Annal. p. 144. & Dodwel, de Cyclis Græc. diſſert. IX, Sect. 3 & 5; & diſſert. IV, Sect. 150, prétendent que Plutarque ſe trompe, & que le mois Lous ne répondoit point alors au mois d'Hécatombœon, mais au mois de Boedromion. Le P. Corſini a juſtifié cet Hiſtorien. *Vid.* Faſt. Attic. Tom. I, diſſ. III, Sect. XXI, T. II, diſſ. XIV, Sect. XXI.

(2) Plut. vit. Alex. p. 7-8.

(3) Annal. p. 144-145.

Philippe a pu apprendre preſque en même temps la nouvelle de la victoire de Parménion, & celle du prix qu'il venoit de remporter aux jeux Olympiques.

Diodore de Sicile eſt l'Auteur qui paroît le plus favorable à l'opinion d'Uſſérius. Cet Hiſtorien rapporte, ſous l'Archontat de Céphiſodote, la troiſième année de la CV^e Olympiade, que Philippe, après s'être emparé d'Amphipolis & de Pydna, fit alliance avec les Olynthiens, à qui il promit de donner Potidée. Cette Ville s'étant rendue à lui, il en chaſſa la garniſon Athénienne (1), & livra Pydna à ſes nouveaux alliés. Ce Prince s'avança enſuite dans la Theſſalie juſqu'à Crénidas, qui fut conſidérablement augmenté, & prit le nom de ſon Reſtaurateur. Les mines d'or, voiſines de cette Ville, furent exploitées par ſes ordres. Philippe s'en ſervit pour faire frapper, à ſon coin, des monnoies, appelées Philippiques; &, par ce moyen, il amaſſa, en peu de temps, beaucoup d'argent, qui fut employé à lever des troupes, & à corrompre les principaux Citoyens des Villes de la Grèce. Diodore finit le récit des faits que je viens de rapporter, en ces termes, *reprenons maintenant la ſuite des événemens* (2).

Ces expreſſions prouvent que Diodore a réuni, dans une même année, pour ne point interrompre le fil de ſa narration, pluſieurs événemens qui appartiennent aux années ſuivantes. Cette méthode ne ſauroit ſe concilier avec l'exactitude chronologique, dont cet Hiſtorien ſemble faire profeſſion, quoiqu'il la néglige fréquemment, & ſur-tout

(1) Diod. Tom. II, p. 88; dit φρυρὰν. Demoſt. Philippe. II, p. 46. ἀποικὸς. Le témoignage de cet Orateur eſt confirmé par celui de Thucydide, qui nous apprend que les Athéniens envoyèrent, la ſeconde année de la guerre du Péloponnèſe, une colonie à Potidée, L. II, n.° 70.

(2) Ημεις δὲ ἐπὶ τὰς συνεχεῖς πράξεις μεταβιβάσομεν τὸν λόγον. Diod. L. XVI, n.° 8.

dans le récit qu'il fait des différens événemens du règne de Philippe (1).

Peut-être trouverons-nous dans les Ouvrages de Demoſthène quelques éclairciſſemens ſur l'ordre des faits, que Diodore n'a point conſervé. L'illuſtre Orateur montre les progrès de la puiſſance du Roi de Macédoine, par ſes entrepriſes dont il expoſe le commencement & les ſuites aux yeux de ſes Concitoyens, en ces termes: .... « Quelqu'un de vous penſe-t-il, » ô Athéniens! Quelqu'un de vous conſidère-t-il par quels » degrés Philippe, foible dans ſon origine, eſt devenu ſi puiſ- » ſant? Il s'empare d'abord d'Amphipolis; quelque temps après, » de Pydna; enſuite, de Potidée; puis, de Méthone (2); & » enfin il entre dans la Theſſalie. Et lorſqu'il a tout diſpoſé » ſuivant ſes volontés, dans Phères, dans Pagaſe, dans Magnéſie, » il s'avance dans la Thrace. Là, quand il a fait & défait » les Rois, il tombe malade. A peine relevé de ſa maladie, » il ne ſe livre point à la molleſſe, mais marche droit contre » les Olynthiens (3). »

Demoſthène retrace ainſi, en peu de mots, les événemens qui ſe ſont paſſés durant l'eſpace de dix ans, depuis la priſe d'Amphipolis, ſous Céphiſodote, qui étoit Archonte à Athènes, comme je l'ai déja dit, la troiſième année de la CV^e Olymp. juſqu'à la magiſtrature de Callimaque; la quatrième

(1) Je me propoſe de diſcuter cet objet dans une autre occaſion.

(2) Τὸ πρωτον Ἀμφίπολιν λαβὼν, μετὰ ταῦτα Πυδναν, πάλιν Ποτιδαίαν, Μεθώνην αὖθις, &c. Olynth. I, ou plutôt III, ſuivant l'ordre indiqué par Denys d'Halicarnaſſe, Epiſt. ad Amm. Tom. II, edit. Sylb. p. 121, & à cauſe des faits qui y ſont rapportés. Cet Orateur laiſſe appercevoir l'ordre des temps par différentes particules qu'il joint à chaque exploit de Philippe & dont il ne faut point oublier la force dans l'arrangement grammatical du paſſage que je viens de citer.

(3) Olynth. ſupr. cit. edit. Morel p. 5.

année de la CVII^e Olymp., qui eſt celle dans laquelle, ſelon Denys d'Halicarnaſſe (1), l'Orateur Athénien prononça la harangue où ſe trouve le paſſage que je viens de traduire. En liſant ce diſcours avec quelque attention, on s'apperçoit que les Olynthiens étoient déja vivement preſſés par les armes Macédoniennes : le témoignage de Philochore ne laiſſe aucun lieu d'en douter.

Les deux mille Peltaſtes & les trente Trirèmes envoyées d'Athènes aux ordres de Charès pour ſecourir les Habitans d'Olynthe, devinrent inutiles, ainſi que la diverſion que Charidème, Général des Athéniens, avoit faite dans la Thrace. Les Olynthiens furent vaincus dans trois différens combats, & ſe trouvèrent réduits à demander au peuple d'Athènes de nouveaux ſecours. Démoſthène prononça à cette occaſion les trois harangues connues ſous le nom d'Olynthiennes, & perſuada à ſes Concitoyens de faire partir un nouveau renfort, conſiſtant en deux mille Citoyens gens de pied, trois cens Cavaliers, & 17 galères. Charès prit encore le commandement de ces troupes, deſtinées à s'oppoſer aux entrepriſes de Philippe (2). Olynthe tomba malgré cela, par trahiſon, au pouvoir de ce Prince, l'année ſuivante, ſous l'Archonte Théophile (3).

Diodore ne parle de la guerre d'Olynthe que ſous cet Archonte, & réunit dans cette même année tous les faits qui y ont rapport, ſans cependant faire mention des ſecours que fournirent les Athéniens aux Habitans d'Olynthe, une des principales circonſtances de cette guerre. C'eſt ainſi que tantôt il tranſporte les événemens, tantôt il en omet d'eſſentiels;

(1) Epiſt. ad Amm. p. 121.
(2) Philochor. Ap. Dion. Halicarn. Epiſt. ad Amm. p. 122.
(3) Dion. Hal. Epiſt. ad Amm. p. 123, Plut. vit. Dec. Orat. Tom. II, Oper. p. 845.

On

on ne ſauroit donc adopter ſa chronologie ſans examen. Il n'a pas été plus exact dans le récit des premières entrepriſes de Philippe; il ſemble qu'il en convienne lui-même, comme nous l'avons déjà obſervé. Démoſthène ſuit, au contraire, l'ordre des faits, qu'il préſente d'une manière rapide, mais exacte, afin que ſes Auditeurs puiſſent juger des progrès de la puiſſance de Philippe (1), qui commença les hoſtilités contre les Athéniens par la priſe d'Amphipolis, ſous l'Archontat de Céphiſodote.

Cette Ville de la Thrace, ſituée ſur les bords du Strymon, étoit ſans doute, comme le remarque Iſocrate, plus néceſſaire aux rois de Macédoine qu'aux Athéniens (2). Ces Républicains étoient cependant obſtinés à recouvrer cette place qu'ils avoient déja perdue quatre ou cinq fois, comme on doit l'inférer du texte de l'Orateur (3) que je viens de citer. Le roi de Perſe & la Grèce entière avoient reconnu la ſouveraineté d'Athènes ſur Amphipolis (4), en échange de laquelle Philippe avoit promis aux Athéniens de leur donner toute l'Eubée; propoſition captieuſe de la part de Philippe, mais qui montre combien ces Républicains eſtimoient la poſſeſſion d'Amphipolis. Démoſthène débute en leur rappellant la priſe de cette place, la première & la principale cauſe de cette guerre.

Cet Orateur fait très-bien ſentir la diſtance qu'il y eut de cet événement, μετὰ ταῦτα, à la réduction de Potidée. La priſe de cette place fut encore précédée des négociations de Philippe avec les Olynthiens, qui ſe prêtoient avec peine à ſes vues inſidieuſes (5). Ce Prince pour les attirer entièrement dans ſon parti,

(1) Ulpian. Schol. ad Olynth. cit. p. 5.
(2) Orat. ad Philip. p. 162-163, &c. edit. Baſil.
(3) Orat. cit. p. 63-64.
(4) Demoſth. Orat. de fals. Legat. ed. Taylori, *in*-8.°, p. 169.
(5) Demoſth. Orat adverſ. Philipp. II, p. 46, de Cherſon. p. 62.

Tt

leur ſacrifia d'abord la poſſeſſion d'Athamonte, dont ſes prédéceſſeurs avoient été fort jaloux, puiſque, ſelon Ariſtide, il étoit auparavant défendu aux Clynthiens de mettre le pied dans le territoire de cette Ville (1).

Pydna ſubit enſuite le joug de Philippe, & fut punie de ſa révolte; événement qui doit être rapporté ſous l'Archontat d'Agathocle, ou du moins aux derniers jours de la magiſtrature de Céphiſodote, ſon Prédéceſſeur. On ne ſauroit croire que la priſe de cette Ville ait été bientôt ſuivie de celle de Potidée, qui étoit ſituée au milieu de l'Iſthme qui joignoit la preſqu'île de Pallène à la Chalcidice. Cet éloignement rendoit les moyens, que les Athéniens pouvoient prendre pour ſecourir cette place, tardifs & difficiles; cependant Démoſthène leur reprochoit de n'y avoir pas jeté un puiſſant ſecours (3): il faut donc que le ſiège de Potidée ait été long, & la défenſe de ſes Habitans opiniâtre.

Uſſérius n'eſt donc point fondé à mettre deux ans d'intervalle entre la naiſſance d'Alexandre & la priſe de Potidée, qui n'arriva que deux ou trois mois auparavant, & fut la dernière conquête de Philippe dans l'année de la magiſtrature d'Agathocle. C'eſt pour cela que Plutarque rapporte cette priſe comme l'événement le plus remarquable qui ait précédé l'accouchement d'Olympias. Cet Hiſtorien ne dit point préciſément que ce fut immédiatement après la conquête de Potidée que Philippe reçut la nouvelle de la naiſſance d'Alexandre; ſes expreſſions ſemblent au contraire prouver que ce Prince étoit déja maître de cette Ville depuis quelque temps (4).

(1) Ariſtid. Oper. ed. Jeb. T. 1, p. 478.
(2) Scylac. Peripl. p. 25.
(3) Orat. Demoſth. Olynth. cit. p. 4.
(4) Ἀρτι Ποτίδαιαν ἑιληφότι, p. 8, littéralement, *ayant pris un peu auparavant Potidée.*

L'illuſtre Chronologiſte veut encore appuyer le récit de Diodore, de l'autorité de Démoſthène dans ſon diſcours contre Leptinés. Cet Orateur y parle une ſeule fois de Pydna & de Potidée (1), en rappellant à ſes Concitoyens la trahiſon de ceux qui avoient livré ces places au monarque Macédonien. Il n'eſt fait mention dans cette harangue, prononcée ſous l'Archonte Calliſtrate (2), d'aucune date, ni d'aucun événement qui puiſſe fixer la priſe de Potidée; elle doit être placée dans les derniers mois de la magiſtrature d'Agathocle. L'expédition de Philippe dans la Theſſalie, les mines de cette Province exploitées, l'augmentation que reçut Crénidas en prenant le nom de ce Prince, feront alors rapportées au temps d'Elpinés, qui étoit Archonte à Athènes l'année de la naiſſance d'Alexandre.

Le ſecond Synchroniſme dont Plutarque fait mention, offre moins de difficultés. Diodore rapporte que trois Rois des Illyriens & des Péoniens s'étant révoltés contre Philippe, furent défaits & ſoumis (3). Cet Hiſtorien met cet événement dans l'année d'Elpinés; Plutarque & Juſtin le placent avant la naiſſance d'Alexandre. La victoire que Parménion remporta ſur ces Rois, eſt donc un événement qui doit être arrivé dans les derniers jours de l'Archontat d'Agathocle, ou dans les premiers de celui d'Elpinés, ſon Succeſſeur?

Plutarque paroît n'avoir pas été auſſi exact dans le troiſième Synchroniſme; il eſt néceſſaire de prendre les choſes de plus haut.

Les jeux Olympiques avoient été vraiſemblablement établis,

(2) Orat. contr. Leptin. Demoſt. Oper. edit. Morel, p. 290, & edit. Wolfii, p. 550.
(2) Dion. Halic. Epiſt. ad Amm. p. 121.
(3) Diod. L. XVI, n.° 22.
(4) Plut. vit. Alex. p. 8, Juſtin L. XII, C. XVI.

dans leur origine, pour célébrer le retour de chaque Tetraétéride (1) ou révolution de quatre années lunaires, qui quadroient avec les années solaires, au moyen de deux mois intercalaires. On doit préſumer que les Éléens adoptèrent dans la ſuite l'Octaétéride, inventée par Cléoſtrate de Ténédos, & attribuée ordinairement à Eudoxe de Gnide (2). Cette ſeconde période paroît avoir été fort en uſage parmi les Grecs (3), & elle ſert à expliquer comment les jeux Olympiques pouvoient autrefois arriver alternativement au quarante-neuvième & au cinquantième mois (4). Dodwel a traité ce ſujet avec beaucoup de ſagacité (5). Si ces conjectures offrent quelques difficultés, très-bien apperçues par le Père Corſini, on ne ſauroit les attribuer qu'à l'extrême obſcurité de cette matière, & au défaut de monumens propres à l'éclaircir. Si toutefois l'on ſuppoſe, avec aſſez de vraiſemblance, que la célébration des jeux olympiques arrivoit alternativement après le quarante-neuvième mois & après le cinquantième révolus, & qu'Elaphius, mois embolimique de l'année Olympique, étoit placé à l'équinoxe du printems; ſi nous admettons encore, avec le judicieux Père Corſini, que les mois Parthenius & Apollonius n'appartenoient pas à l'année Olympique, mais plutôt à celle de quelque peuple voiſin (7) d'Olympie : alors les difficultés qui naiſſent de

(1) Cenſorin. de die Natal. C. XVIII, c'eſt pourquoi Pindare dit, Olymp. X, que le temps & les Parques avoient préſidé à l'inſtitution des jeux Olympiques.
(2) Cenſorin. C. XVIII, ſous la dénomination générale d'Eléens, j'entends principalement les habitans de Piſe.
(3) Cenſorin. C. XVIII, Plut. de Placit. Philoſ. L. II, C. XXXII, edit. Corſin.
(4) Schol. Pind. in Olymp. III.
(5) De Cyclis Græc. diſſ. IV, Sect. 4, ſuivant le ſyſtême de ce ſavant Chronologiſte, les mois Embolimiques étoient dans la troiſième année, la cinquième & la huitième; les quatre premières années n'étoient donc compoſées que de 49 mois, & les quatre ſuivantes en avoient cinquante.
(5) Diſſert. Agoniſticæ, diſſ. I, Sect. V.
(7) Diſſ. ſupr. cit. Sect. VI.

l'opinion de Dodwel, diſparoîtront, du moins en partie : un ſujet auſſi obſcur ſera toujours très- difficile à éclaircir.

Tous les peuples de la Grèce, excepté les Lacédémoniens, paroiſſent avoir adopté le Cycle de Méton. Les Eléens ne furent pas les derniers qui le mirent en uſage. On peut aſſurer qu'à cette époque l'année Olympique commença à la Néoménie qui ſuivoit le Solſtice d'été, & que le premier mois de cette année répondoit à celui d'Hécatombœon, qui devint le premier mois de l'année Attique, après la LXXXVIIe Olympiade; temps auquel les Athéniens ne commencerent plus leur année civile au mois de Gamélion (1).

On ne peut douter que la célébration des jeux Olympiques n'arrivât dans la pleine lune : les expreſſions de Pindare ſur cet objet ne ſont point équivoques (2). Cette pleine lune ne pouvoit être du temps d'Alexandre (3), que celle qui ſuivoit la Néoménie d'après le Solſtice d'été. Le Scholiaſte de Pindare nous apprend que les jeux Olympiques commençoient le dixième du mois, & duroient juſqu'au ſeizième (4). Philippe ne put donc recevoir la nouvelle du prix qui lui avoit été adjugé, qu'environ douze jours après la naiſſance de ſon fils, arrivée le 6 du même mois.

Les expreſſions de Plutarque ne doivent point, ce me ſemble, être priſes à la lettre. Il a voulu ſans doute dire par ces mots κατὰ τὸν αὐτὸν (5) χρόνον, que Philippe reçut les trois Couriers, dont j'ai déjà parlé, à peu près dans le même temps, ou vers ce temps, & non pas dans le même jour, comme le Traducteur

(1) *Vid.* Corſini. Faſt. Attic. diſſ. II,
(2) Pind. Olymp. III, & Schol.
(3) On ſait que, ſous le gouvernement Romain, la célébration des Jeux Olympiques fut fixée au 15 de Juillet.
(4) Ad Olymp. III. V. 13.
(5) *Forte legendum* τοῦτον.

latin l'a imaginé, ainſi que Juſtin (1), toujours inexact dans ſes récits.

Quoi qu'il en ſoit de cette explication, il paroîtra toujours démontré que la célébration des jeux Olympiques, fixe irrévocablement (2) la naiſſance d'Alexandre au premier mois de la première année de la CVI^e Olymp. La Chronique d'Eusèbe, reſtituée ſur un ancien manuſcrit, met encore cet événement dans la même année (3).

Aulu-Gelle, après avoir dit que Philippe monta ſur le Trône vers l'an 400 de la fondation de Rome, ajoute que ce fut dans ce temps que naquit Alexandre (4); manière de s'exprimer auſſi vague qu'erronée. Ce Grammairien n'eſt ici qu'un copiſte inexact de la Chronique de Cornélius-Népos (5), comme le prouve le texte de Solin, qui rapporte, d'après cet Ouvrage, la naiſſance du Conquérant de l'Aſie, ſous le Conſulat de M. Fabius Ambuſtus, & de T. Quintius Capitolinus, l'an 399 de la fondation de Rome (6). Le temps où ces Conſuls étoient en charge, répond à l'année de la Magiſtrature de Calliſtrate, ſuivant la manière de compter des faſtes Capitolins, ou à celle de l'Archontat d'Elpinés, ſelon le calcul de Varron (7). Cornélius-Népos adaptant les faſtes Attiques aux années de

(1) L. XII, C. XVI.

(2) Corſini Faſt. Attic. Tom. IV, p. 22-24.

(3) *Vid.* Uſſer. Annal. p. 144.

(4) Aul. Gell. noct. Attic. L. XVII, C. XXI.

(5) Quoique Aulus-Gelle nous aſſure qu'il a extrait de différens Auteurs, tous les détails Chronologiques rapportés dans le Chapitre que nous avons cité, leſquels prennent depuis Solon juſqu'à la troiſième guerre Punique, il paroit cependant que cet Auteur n'a fait que compiler, ſans aucun ſoin, la Chronique de Cornélius-Népos qu'il cite ſeulement deux fois.

(6) *Alexander magnus . . . . . qui oritur (ut Nepos edidit) Marco Fabio Ambuſto, T. Quinctio Capitolino, Conſulibus, poſt Romam conditam anno trecenteſimo nonageſimo nono. Solin.* C. XLIII.

(7) Le calcul de Varron fait remonter la fondation de Rome à la fin de la troiſième année de la ſixième Olympiade; &, ſuivant celui des faſtes Capitolins, cette fondation ne peut être placée qu'à la quatrième année de la même Olymp.

Rome d'après le calcul des faſtes Capitolins, a dû néceſſairement rapprocher d'un an la naiſſance d'Alexandre; ce qui ne ſauroit former aucune difficulté contre le ſentiment de Plutarque. Cet Hiſtorien avoit ſans doute tiré ſon récit de quelque Auteur contemporain d'Alexandre, ou ſeulement poſtérieur de quelques années au règne de ce Prince (1); temps auquel les Grecs n'employoient point dans leurs faſtes les différentes manières de compter les années de la fondation de Rome.

Au lieu de rapprocher de l'Ere vulgaire la naiſſance d'Alexandre, Diogène-Laërce & Juſtin ſemblent au contraire l'en éloigner. Le premier de ces Ecrivains rapporte que ce jeune Prince étoit dans ſa quinzième année, lorſqu'Ariſtote fut chargé de ſon éducation, la ſeconde année de la CIX^e Olympiade Pythodote étant Archonte (2). Alexandre ſeroit alors né ſous Agathocle, un an avant la célébration des jeux Olympiques: mais il eſt certain que ce Prince n'étoit, au temps de la Magiſtrature de Pythodote, que dans ſa quatorzième année.

Juſtin n'eſt pas plus exact quand il rapporte qu'Alexandre avoit dix-huit ans, lorſqu'il accompagna ſon Père dans l'expédition que ce Prince fit dans le Cherſonnèſe, pendant le ſiége de Byſance (3). Cette Ville fut aſſiégée par Philippe dans l'Archontat de Théophraſte, la première année de la CX^e Olympiade, comme le prouve la harangue de Démoſthène, ſur la lettre que Philippe écrivit alors aux Athéniens. Ce diſcours, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, fut prononcé cette même année (4). Alexandre

(1) Plutarque cite Hégéſias, ſur le Synchroniſme de la naiſſance d'Alexandre avec l'incendie du Temple de Diane à Ephèſe.

(2) Diogen. Laërt. L. V. C. 1, Sect. 7.

(3) Juſtin. L. IX. C. 1.

(4) Epiſt. ad Amm. p 124.

avoit alors seize ans révolus, comme l'observe très-bien Plutarque (1). L'assertion de Justin s'accorde avec le calcul de Diogène-Laërce, & les conséquences en sont les mêmes; mais cet Abréviateur de Trogue-Pompée se contredit dans la suite, lorsqu'il avance qu'Alexandre monta sur le Trône à l'âge de vingt ans. Ce Prince ayant succédé à son père dans la première année de la CXI^e Olympiade étoit donc né dans la première de la CVI^e.

On ne sauroit tirer aucune lumière du récit d'Elien; qui nous assure qu'Alexandre naquit le six de Thargélion, & qu'il mourut le six du même mois (2). Etoit-ce dans l'année de la Magistrature d'Agathocle, ou sous celle d'Elpinés? Le texte de cet Ecrivain nous laisse, à cet égard, dans l'incertitude. D'ailleurs il est certain que la mort du Conquérant de l'Asie arriva le vingt-huit de Thargélion & non le six, comme le prétend Elien.

Après avoir discuté tous les faits, qui peuvent servir à déterminer le temps où Alexandre vint au monde, il me reste à examiner les époques 77 & 78 de la Chronique de Paros. Lydiat & Prideaux ont cru que l'Auteur de ce monument faisoit mention de la fondation de la Ville de Philippes dans la première de ces époques. Prideaux a inséré dans la seconde, sous l'Archontat de Callistrate, la naissance d'Alexandre. Ces restitutions sont-elles bien sûres? sont-elles appuyées sur le témoignage des Anciens Historiens, & conformes aux principes de la critique grammaticale (3)? Le Lecteur en jugera par ces observations, dans lesquelles

(1) Vit. Alex. p. 14.

(2) Ælian. Var. hist. L. II, C. XXV.

(3) Je rapporterai le jugement qu'en a porté l'illustre Marquis Maffei dont l'autorité ne sauroit être recusée; il s'exprime en ces termes: *Ma non si può negare, che que, supplementi, talvolta assai lunghi, non sieno per lo più arbitrarii, ed incerti, onde a più dispute, e controversie dieder motivo.* Traduct. Ital. d'Antichi Scrittori. p. 133.

quelles je fais usage de la collation que le savant Maffei a faite de ces époques sur les originaux en 1736: elle m'a été communiquée par M. Séguier, son ami, le compagnon de ses travaux; Savant qui réunit une rare sagacité à une grande connoissance des anciens monumens.

On lit, dans la 77e époque, que Timothée, après avoir vécu 90 ans, mourut, βιώσας ἔτη ΠΔΔΔΔ ἐτελεύτησεν ΕΓ. Le dernier mot, & les deux lettres qui le suivent, ne se trouvoient plus sur les marbres au temps de la collation du Marquis de Maffei; Selden y avoit cependant lu ces lettres: elles indiquent suffisamment le mot ἔτη (1) qu'il falloit suppléer avec les sigles numériques, destinés à marquer l'espace de temps qui séparoit cet événement de l'époque où l'Auteur de cette Chronique écrivoit. Prideaux a fait, sans aucun fondement, du Γ une Ν, & a mis dans le texte ἐν Ἀθήναισι; conjecture qui n'est autorisée par le témoignage d'aucun Ancien, & qui, au contraire, est formellement contredite par Etienne de Byzance, lequel nous assure que ce Timothée, natif de Milet, fameux Musicien & Poëte Dythirambique, mourut en Macédoine (2). M. Chandler a cru également devoir effacer les lettres Ε Τ, & mettre immédiatement après le mot ἐτελεύτησεν, son supplément [ὁ δὲ Φίλιππος, &c.

Selden paroît avoir mieux suppléé cette lacune, en la remplissant par le commencement d'une autre époque, dans laquelle l'Auteur sembloit avoir parlé du règne de Philippe, & ensuite d'Artaxerxès. Malgré les difficultés que proposent Lydiat & Prideaux (3), difficultés que l'esprit de système leur

(1) Ces lettres Ε Τ sont souvent mises dans les inscriptions pour signifier le mot d'année, *Vid. Corsini* notæ Græc. p. 22.

(2) Θήβησι δ' ἐν Μακεδονίᾳ. Steph. Byzant. in voc. Μίλητος.

(3) Lydiat redintegr. annotat. ad Chronic. p. 72. Prideaux not. hist. ad Chronic. p. 229.

a dictées (1), on ne ſauroit effacer des marbres le mot ΑΡΤΟΞΕΡΞΗΣ, qui ſubſiſtoit encore en 1736, ſans altération, pour y ſubſtituer des conjectures arbitraires. M. Chandler a conſervé, avec raiſon, dans ſa nouvelle édition de la Chronique de Paros, le nom d'Artaxerxès, & a admis les conjectures de Selden, ſans cependant adopter la diviſion qu'il fait de l'époque de 77. M. le Marquis Maffei s'étant fait un devoir de rendre, dans ſa traduction Italienne de la Chronique, les mots du texte, n'a point omis le nom d'Artaxerxès.

Lydiat & Prideaux (2) ont enſuite trouvé plus commode de changer le mot *βασιλεύει* en celui de *βασιλεὺς*, & de remplir la lacune de façon qu'il ne s'agiſſe plus du règne de Philippe, mais de la Ville de ce nom : cependant on ne peut placer la fondation de cette Ville dans cette époque, ſans renverſer l'ordre Chronologique, tel que je l'ai établi, d'après celui que le texte de la troiſième Olynthienne ſemble naturellement indiquer.

Les Rois des Illyriens & des Péoniens ayant conſpiré contre Philippe, comme nous l'avons déja dit, furent défaits, ſelon Diodore de Sicile, ſous l'Archonte Elpinés. Ils avoient, au rapport de cet Hiſtorien, pour confédérés les Thraces (3), qui firent une invaſion dans les États du Monarque Macédonien. Ce fut ſans doute alors qu'ils attaquèrent, ſuivant le témoignage d'Artémidore, la Ville de Crénidas, qui fut ſecourue par Philippe. Cette Ville de Macédoine porta, depuis cette époque, le nom de Philippe, ſon Défenſeur & ſon Reſtaurateur (4).

Les conjectures des Savans Commentateurs de la Chronique

(1) *Voy.* les obſervat. de M. Fréret ſur pluſieurs époques de la Chronique de Paros, Acad. des Inſcr. Tom. XXVI, p. 195 & ſuiv.

(2) Lydiat redintegr. annotat. p. 73. Prideaux not. p. 229.

(3) Diod. L. XXVI, n.° 22.

(4) Artemidor. Ap. Steph. Byſant. in voc. Φίλιπποι.

de Paros, ne peuvent être adoptées qu'en mutilant ou effaçant les caractères tracés ſur les marbres ; d'ailleurs elles ne s'accordent point avec le récit des anciens Hiſtoriens. Lydiat a oſé inſérer dans le texte de cette Chronique, à la place de ce qui y concernoit Artaxerxès, l'aſſaſſinat d'Alexandre de Phères par ſa femme (1). Le ſupplément de Prideaux fait ſimplement mention de la mort de ce Tyran, qui ne peut cependant être rapportée à cette époque, c'eſt-à-dire, ſous l'Archontat d'Agathocle.

Xénophon nous donne, dans le VIe Livre des Helléniques, les détails du complot, formé contre la vie d'Alexandre de Phères & de ſon exécution (2). Cet Hiſtorien mourut, ſelon Stéſiclides (3), la première année de la CV^e Olymp., ſous l'Archonte Callidémide, c'eſt-à-dire, environ trois ans avant la Magiſtrature d'Agathocle. Conſéquemment la mort d'Alexandre de Phères ne ſauroit, ſans choquer toute vraiſemblance, être rapportée dans l'année de ce dernier Archonte, quoique Diodore l'y ait placée (4).

Tiſiphonus ſuccéda à Alexandre de Phères ; & ce nouveau Tyran paroiſſoit jouir, depuis quelque temps, du fruit des crimes de ſon Prédéceſſeur, lorſque Xénophon écrivoit l'Hiſtoire de la Grèce (5). Je crois donc qu'il faut mettre l'aſſaſſinat d'Alexandre, ſous l'Archonte Molon, la troiſième année de la CIV^e

(1) Redintegr. annotat. p. 73.

(2) C. IV, Typ. foulis Tom. III, p. 280-283-284.

(3) Dans le catalogue des Archontes & des Vainqueurs aux jeux Olympiques, cité par Diogène-Laërce, L. II, C. VI, Sect. XI.

(4) Diod. L. XVI, n° 14. Diodore avoit ſans doute oublié qu'en rapportant ſous Lyſiſtrate (Archonte la quatrième année de la cent deuxième Olympiade,) le commencement de la tyrannie d'Alexandre de Phères, il en avoit fixé la durée à onze ans, L. XV, n.° 61. Conſéquemment ce tyran a dû mourir ſous Euchariſtus, la ſeconde année de la cent cinquième Olympiade ; ou au plus tard, ſous Céphiſodote prédéceſſeur d'Agathocle.

(5) Xenoph. Hellen. L. VI, édit. cit. Tom. III, p. 284.

Olymp., immédiatement après l'année dans laquelle ſe donna la célèbre bataille de Mantinée, Chariclidès étant Archonte à Athènes.

Plutarque n'eſt pas moins favorable que Xénophon à l'opinion que je crois devoir ſoutenir. Cet Hiſtorien nous dit qu'après la mort de Pélopidas, (arrivée pendant la Magiſtrature de Timocrate, la première année de la CIV^e Olympiade), les Theſſaliens ſe révoltèrent contre Alexandre de Phères, vengèrent la mort du Héros Thébain, & délivrèrent les Phithiotes & les Magnètes (1) du joug d'Alexandre, qui, peu de temps après, ὀλίγον ὕστερον, fut tué par ſa femme (2). Ce récit ſembleroit encore reculer d'une année la mort de ce Tyran. Mais Xénophon nous apprend qu'Epaminondas reçut avant que de commencer la campagne, qui ſe termina par la bataille de Mantinée, des troupes auxiliaires, tant de la part d'Alexandre de Phères, que de celle de ſes Adverſaires (3). Ce Tyran n'étoit donc point encore mort; il étoit alors occupé à repouſſer les attaques des Theſſaliens. Ce fait paroît fixer inconteſtablement l'aſſaſſinat d'Alexandre à l'année ſuivante; ainſi, cette mort précéda d'environ cinq ans le temps auquel il a plu à Lydiat & à Prideaux de la rapporter.

Ces Savans finiſſent en rempliſſant la 78e époque par la victoire que Dion remporta ſur les Généraux du jeune Denys de Syracuſe. Mais Diodore, dont ils réclament ſi ſouvent l'autorité,

(1) Plutarque joint à ces deux peuples, les Achéens : mais ce mot n'eſt qu'un ſurnom que prenoit en général la Nation des Phthiotes, Ἀχαιοὶ δ' ἐκαλοῦντο οἱ Φθιῶται πάντες. *Strab.* L. IX, p. 298. Scylax dit ſeulement que les Achéens étoient un peuple Phthiote, εἰσὶ δ' Ἀχαιοὶ, Φθιῶται ἔθνος. Peripl. p. 23. *Sunt Achæi gens Phthiotarum*; & non point, *eſt in Achæis gens Pthïotarum*, comme l'a traduit Voſſius.

(2) Plut. vit. Pelopid. Tom. II, p. 239-240.

(3) Παρά τε Ἀλεξάνδρᾳ, τῇ τῶν ἐναντίων αὐτῷ. Hellen. L. VII, C. V, T. IV, ed. cit. p. 142.

leur eſt ici peu favorable : cet Hiſtorien rapporte cette victoire ſous l'Archontat d'Elpinés, & non point ſous celui d'Agathocle ſon prédéceſſeur (1). Ajoutons enfin que cette époque devient d'une exceſſive longueur par ces différens ſupplémens qui paroiſſent contenir un plus grand nombre de mots que la lacune qu'on trouve ſur les marbres ne ſemble pouvoir en admettre. Je reviens à la diviſion que Selden a faite de cette même époque.

Il eſt très-probable non-ſeulement qu'on voyoit autrefois ſur le marbre deux époques différentes, mais encore que les lignes 88, 89, 90, en formoient trois; les dates & le nom des Archontes des deux premières étoient effacés. Lydiat, Paulmier & Prideaux, trompés par la reſſemblance du nom de Céphiſodore (2), Archonte à Athènes, la troiſième année de la CIII^e Olympiade, avec celui de Céphiſodote (3), Archonte dans la même Ville, la troiſième année de la CV^e Olympiade, & prédéceſſeur d'Agathocle, ont imaginé que, puiſque le nom de ce dernier ſe trouvoit à la fin de la 90e ligne des marbres, tout ce qui étoit après le nom de Céphiſodore, dans la 88e ligne & juſqu'à la 91e, devoit ne faire qu'une même époque. Ces Savans n'ont point voulu faire attention au nom de Nauſigènes, Archonte, la première année de la CIII^e Olympiade, lequel ſe lit dans la 87e ligne. Ce nom indiquoit ſuffiſamment que celui de Céphiſodore de la ligne précédente, n'étoit point le nom de l'Archonte, qui avoit eu Agathocle pour ſucceſſeur. La différence de l'époque HIIII (104 ans), rapportée dans la 87e ligne,

(1) L. XVI, n.° 15-16-17-18-19-20.

(2) ΚΗΦΙΣΟΔΩΡΟΥ. Lin. Marm. Oxon. 88. Leçon confirmée par le texte de Diodore de Sicile, L. XV. C. 76, par celui de Démoſthène, adv. Onetor. ed. cit. p. 523, & par le témoignage de Denys d'Halicarnaſſe, *Iſæus*, p. 105, edit. Sylburgii, ἐπὶ Κηφισοδώρου ἄρχοντος, Lin. 15-16.

(3) Diod. L. XVI, n.° 6, Dion. Halic. Dinarch. p. 115.

à celle de ΜΔΔΔΔIII 83 ans marquée à la 90e ligne, ſembloit déſigner que l'Auteur de la Chronique avoit voulu parler de l'Archonte le plus voiſin de la première de ces deux époques, de laquelle Céphiſodore n'étoit ſéparé que par l'Archontat de Polyzèle, & non point d'un autre Archonte poſtérieur de dix ans à Nauſigènes. Cette dernière difficulté a engagé Prideaux à mettre dans la 76e époque les Sigles numériques ΜΔΔΔΔIIII, au lieu de HII ans que l'ordre des temps devoit y faire placer. Enfin ce Savant, ſans conſulter les marbres, a changé le nom de Céphiſodore en celui de Céphiſodote (1). Entraînés par leur ſyſtême ces ſavans Commentateurs de la Chronique, (Prideaux & Lydiat), ayant apperçus ſur les marbres le nom des Phocéens & celui de Delphes, n'ont point héſité de placer à la 76e époque le pillage du fameux Temple de cette Ville, quoique Pauſanias ait rapporté cet événement ſous Agathocle (2), & Diodore ſous Calliſtrate (3). Cette ſingulière chronologie eſt le réſultat d'une foule de conjectures arbitraires & de pluſieurs hypothèſes dénuées de toute vraiſemblance. Elle peut être regardée comme l'origine & la cauſe des opinions que les Editeurs de la Chronique de Paros ont adoptées: & même, ſi je puis m'exprimer ainſi, inſérées dans les dernières époques de cette Chronique (4).

Selden & Paulmier n'ont point oſé ſuppléer les grandes lacunes des lignes 91, 92 des marbres. Lydiat a prétendu qu'il devoit

(1) Not. hiſt. p. 229.

(2) Pauſanias nous dit que les Phocéens s'emparèrent de la ville de Delphes & des richeſſes de ſon Temple, Héraclide étant Prytane dans cette Ville, & Agathocle, Archonte à Athènes, Phoc. C. 11.

(3) L. XVI., n.° 23-24. &c

(4) M. Fréret en a très bien développé la cauſe en ces termes . . . « Lydiat & » Prideaux ayant fixé l'époque ſoixante-» ſeizième à l'année 358, étoient obligés » de rapporter à une ſeule & même » époque tout ce qui précède l'Archon-» tat d'Agathocle dans l'inſcription; c'eſt-» à-dire, la mort du muſicien Timothée, » le commencement de ce Roi de Macé-» doine qu'on juge devoir être Philippe, » père d'Alexandre, la mort d'Artaxerxès, » & la victoire déſignée par le mot » ἐνίκησεν. Acad. des Inſcr. Tom. XXVI, » p. 197.

être queſtion, dans la première de ces lignes, des conférences ſecrètes que Philomèle, Général des Phocéens, eut avec Archidame, Roi de Sparte, pour rendre inutiles les decrets des Amphyctions, ou de la violence que fit ce Général à la Pythie, pour l'obliger de monter ſur le trépied, & de rendre ſes Oracles (1). Prideaux a placé, dans cette époque, la naiſſance d'Alexandre; &, après le nom de l'Archonte Calliſtrate, dont les ſix premières lettres s'appercevoient encore en 1736, ce ſecond Editeur de la Chronique a cru que l'Auteur y avoit parlé d'Ariſtote. En admettant cette reſtitution, Alexandre ſera donc né ſuivant cette Chronique la ſeconde année de la CVIe Olympiade, pendant la Magiſtrature de Calliſtrate; ce qui eſt abſolument contraire au récit de Plutarque. Cette conjecture de Prideaux, adoptée avec quelque changement par M. Chandler, n'eſt d'ailleurs appuyée du témoignage formel d'aucun Ecrivain de l'Antiquité.

J'obſerverai d'abord que l'Auteur de la Chronique de Paros ne marque jamais la naiſſance d'aucun Prince, mais ſeulement l'époque de ſa puiſſance ou de ſon règne. Ce n'eſt donc point ſuivre ſa méthode que d'inférer dans ſon ouvrage la naiſſance du Conquérant de l'Aſie. Il avoit ſans doute parlé ou du commencement du règne de ce Prince, ſous Pythodème, ou de ſon paſſage en Aſie, ſous Evænète, & ſucceſſivement de ſes victoires & de ſes conquêtes, dans la partie de ſa Chronique qui n'eſt point parvenue juſqu'à nous. Je crois que cet Auteur n'a point fait mention d'Alexandre dans l'endroit de la Chronique dont il s'agit, mais plutôt de Démoſthène qui commença ſous l'Archontat de Calliſtrate à ſe diſtinguer dans le barreau & à monter à la tribune où il prononça, contre Androtion, ſon premier diſcours;

(1) Redintegr. ad Chron. p. 73.

époque mémorable dans l'hiſtoire des Lettres, & qui devoit tenir une place diſtinguée dans les faſtes d'un peuple tel que celui d'Athènes, chez qui le talent de la parole fut toujours en grand honneur, & entraîna, dans toutes les occaſions, ſes ſuffrages.

L'Auteur de la Chronique aura vraiſemblablement parlé de cet événement, en ces termes. . . . ΑΦΟΥΑΓΩΝΑΔΗΜΟΣΘΕΝΟΥΣΠΡΩΤΟΣΕΓΕΝΕΤΟ (1). . . . . Ils reſſemblent à ceux qui ſont employés dans cet ouvrage (2); ce ſont les expreſſions dont ſe ſert Denys d'Halicarnaſſe, qui n'oublie ni la date ni le nom de la première harangue par laquelle le premier des Orateurs commença à ſe faire connoître (3). Tout ce qui tient à l'hiſtoire du progrès des Lettres, ou qui peut intéreſſer leur gloire, les prix remportés par les Poëtes, ſoit tragiques ou comiques, ſoit dithyrambiques ou élégiaques; les Muſiciens célèbres, leur naiſſance, l'époque de leur célébrité; enfin l'invention des Nomes lyriques & aulétiques; l'origine de la Tragédie, ou de la Comédie, l'introduction des Chœurs; les Philoſophes illuſtres, tels qu'Anaxagore & Socrate, la mort de ce dernier, &c. ces différens objets trouvent leur place dans cette Chronique. Le nom de Démoſthène & les premiers ſuccès de ce grand Orateur en auroient-ils été exclus? Peut-être l'Auteur de cet ouvrage avoit-il enſuite fait mention de Platon qui, de retour pour la dernière fois de Sicile, jouiſſoit alors d'une grande réputation. Ariſtote étoit dans ce temps à ſon Ecole, & il n'en ſortit qu'à la mort de cet illuſtre Philoſophe, ſept ou huit ans après (4). Il paroît vraiſemblable que la Chronique de Paros aura plutôt parlé de Platon que de

(1) αφ' ἧς ἀγὼν Δημοσθένης πρῶτος ἐγένετο.

(2) δίκη . . ἐγένετο. Ep. 3. &c. Le mot ἀγὼν & ſes dérivés ſont ſouvent employés par l'Auteur de cette Chronique dans différentes acceptions, dont pluſieurs peuvent être regardées comme très-analogues au ſens que je donne à ce mot.

(3) Δημοσίας τε λόγους ἤρξατο γράφειν ἐπὶ Καλλιστράτου ἄρχοντος . . . ἣ ἔστιν αὐτὴ πρώτος τῶν ἐν δικαστηρίῳ κατασκευασθέντων ἀγώνων ὁ κατὰ Ἀνδροτίωνος. Epiſt. ad Amm. p. 120.

(4) Dion. Halic. Ep. ad Amm.

ſon

ſon Diſciple qui n'étoit pas fort connu, à cette époque, hors de l'enceinte de l'Académie.

Le ſupplément que je propoſe d'inſérer dans la 79e époque, c'eſt-à-dire, la 81e, ſuivant Selden, doit être placé à la fin de la 90e ligne des marbres. Le mot ἐγένετο dont Selden n'avoit trouvé que les quatre dernières lettres, & MM. Maffei & Séguier que les deux dernières, commencera la 91e ligne. Ce ſupplément ne contient que vingt-cinq lettres, non compris celles de cette dernière ligne. Celui de Prideaux en a trente-une, qui paroiſſent difficiles à placer dans cette lacune (1). Il faudroit ſans doute avoir, ſous les yeux, les marbres ſur leſquels eſt gravée cette précieuſe Inſcription, pour pouvoir combiner avec préciſion l'emplacement de chaque lettre. Mon éloignement me prive de ce moyen de vérifier mes conjectures.

Mais, dira-t-on, un événement auſſi peu important que celui des premiers ſuccès de Démoſthène, peut-il trouver ſa place dans le texte de la Chronique de Paros? Voilà, ce me ſemble, la plus forte objection, contre mes conjectures, ſur laquelle on puiſſe inſiſter; elle m'a été faite par M. l'Abbé Barthélemy ſi célèbre par la découverte des alphabets de Palmyre & de Phénicie (2), & mérite conſéquemment, de ma part, une ſérieuſe attention. Fouillons dans les faſtes de la Grèce ou du moins dans les ouvrages qui les repréſentent en quelque ſorte, pour trouver une réponſe ſatisfaiſante à cette objection. La

(1) M. Chandler, dernier Editeur de la Chronique, a bien ſenti le défaut du ſupplément de Prideaux. C'eſt pour cela qu'en l'adoptant, pour le fond, il a cru néceſſaire de l'abréger. Ce Savant ſupplée ainſi cette lacune, Lin. 90-91 [. . . Αφ ου Αλεξανδρος ο Φιλιππ εγέ]νετο. Maittaire, ſon Prédéceſſeur, n'y a fait aucun changement; il s'eſt contenté de copier, dans ſon édition, Selden & Prideaux, en corrigeant les fautes typographiques.

(2) J'avois ſoumis mes obſervations à l'examen de ce Savant reſpectable; ſon ſuffrage m'a déterminé à publier à la ſuite de l'ouvrage ſur les Hiſtoriens d'Alexandre, cette Diſſertation qui en devient une partie néceſſaire.

Chronique d'Eusèbe doit être regardée comme une compilation ou seulement comme un extrait des anciennes Chroniques. Si le fait que je veux mettre à la place de la naissance d'Alexandre s'y trouve consigné, ne sera-t-il pas permis de supposer qu'il peut avoir été gravé sur les marbres de Paros. Suppléer ce qui manque dans les monuments que le temps a mutilés, par ceux du même genre qui sont parvenus jusqu'à nous, n'est-ce pas une régle admise par les meilleurs Critiques? Eusèbe rapporte la première époque de la célébrité de Démosthène à la première année de la CV^e Olympiade; elle est distinguée d'une seconde époque où ce grand Orateur parvint au comble de sa gloire, après sa harangue pour Ctésiphon. Le même Ecrivain fixe cette seconde époque à la deuxième année de la CVIII^e Olympiade. S. Jérôme fait très-bien sentir, dans sa traduction de la Chronique d'Eusèbe, la différence de ces deux époques; la première est désignée par ces mots: *Demosthenes Orator agnoscitur*; & la seconde par ces expressions remarquables: *Demosthenes Orator omnium ore celebratur* (1). L'Auteur de la Chronique Paschale, autrement appelée les fastes Siciliens, n'a point négligé de parler de ces deux faits; il fait mention de l'un à la seconde année de la CVIII^e Olympiade, & de l'autre à la première de la CX^e Olympiade (2); Isidore met le premier de ces événemens avant le règne de Darius Codoman (3).

Ces témoignagnes constatent que les premiers succès de Démosthène étoient rapportés dans toutes les Annales de la Grèce; mais ils ne leur assignent point la même époque que celle de mon supplément. Il est facile de s'appercevoir que les Chroniqueurs

(1) Euseb. Chron. p. 136-137. edit. Scalig.
(2) Chron. Pasc. ed. du Cange, p. 169.
(3) *Artaxerxes, qui & Ochus, regnat annis* XXVI. *Demosthenes Orator primus agnoscitur.* Isid. Chron. oper. p. 384.

du moyen âge compiloient sans aucun discernement les ouvrages qui tomboient entre leurs mains, & classoient ensuite les faits d'une manière arbitraire, sans s'embarrasser de l'exactitude chronologique. On seroit tenté de croire qu'Eusèbe n'a point suivi d'autre méthode: l'exemple suivant peut autoriser ce soupçon. Cet Ecrivain met dans la troisième année de la CXI^e Olympiade, qui étoit la 3e du règne d'Alexandre, divers exploits de ce Prince, tels que la défaite des Thraces, la prise de Thèbes, le combat du Granique & la réduction des Sardes (1); événemens arrivés avant ce temps & dans différentes années.

L'expédition contre les Thraces doit être rapportée sous l'Archonte Pythodème, la première année de la CXI^e Olympiade, quelques mois après l'avénement d'Alexandre à la Couronne. Arrien nous assure que ce jeune Héros partit pour cette guerre au commencement du printemps (2). La prise de Thèbes est fixée à l'année suivante, ainsi que le combat du Granique qui fut donné à la fin de la Magistrature d'Evænète. Sardes tomba au pouvoir du Vainqueur peu de jours après (3). Cette conquête peut encore trouver sa place dans l'année de cet Archonte, ou être rapportée au premier mois de l'Archontat de Nicocrate, son successeur, la 4e année de la CXI^e Olympiade. Ces anachronismes ne sauroient cependant détruire l'authenticité des faits consignés dans l'ouvrage d'Eusèbe, sur-tout lorsqu'ils se trouvent confirmés par le récit des anciens Historiens de la Grèce.

Enfin si mes conjectures ne peuvent être admises, celles de Lydiat & de Prideaux doivent-elles l'être davantage? Ces Savans, comme le remarque M. Fréret, ont totalement défiguré les

(1) *Alexander adversum Illyrios & Thraces feliciter dimicans, subversis Thebis, in Persas arma corripuit, & apud Granicum flumen regiis ducibus oppressis urbem Sardis capit.* Chron. L. II, p. 137.
(2) Arrian. L. I, C. I.
(3) Arr. L. I, C. XVII.

dernières époques de la Chronique, ſous prétexte de les reſtituer (1). Peut-on après cela oppoſer leurs conjectures au témoignage des Anciens, & regarder leurs ſupplémens comme faiſant partie de cette Chronique & devant avoir la même autorité? Si la célébrité de l'ouvrage de Prideaux forme encore un préjugé contre mes obſervations, finiſſons en rapportant le jugement qu'en a porté le ſavant M. Fréret. . . . . « L'ouvrage de » Prideaux ſur la Chronique de Paros, dit le judicieux Académicien, a une célébrité que l'examen détruira, pour peu » qu'il ſoit fait avec attention. Preſque toutes les reſtitutions » heureuſes ſont l'ouvrage de Selden & de Palmérius. Lorſque » Prideaux a voulu s'étendre, ce qu'il fait principalement ſur » les premières époques, preſque tout ce qu'il dit eſt étranger » à la Chronique; il n'en explique ni n'en développe même » pas les difficultés; il raſſemble ce qui ſe trouve par-tout dans » des livres communs, & il n'a fait autre choſe que verſer ſes » collections dans ſes notes. Mais, comme je l'ai obſervé en commençant, il étoit alors fort jeune, ſon eſprit n'étoit pas encore » formé, & on auroit tort de juger du mérite des ouvrages » qu'il a compoſés dans un âge plus avancé, par ſon Commentaire ſur la Chronique de Paros (2). »

(1) Obſerv. ſur pluſieur époques de la Chronique de Paros, Acad. des Inſcr. Tom. xxvi, p. 195.

(2) Obſerv. cit. Acad. des Inſcr. Tom. xxvi, p. 199.

FIN.

TABLE DES NOTES.*

	Pages du Texte.	Notes ou Renvois.
I. *CONJECTURE ſur un paſſage de Denys d'Halicarnaſſe*, page 267.	9.	1.
II. *Remarques ſur une lacune du texte d'Arrien*, pages 267, 268.	26.	4.
III. *Parallèle d'Alexandre & de Céſar, tiré d'Appien*, pages 268, 269.	30.	5.
IV. *Remarques ſur un paſſage de Quinte-Curce*, page 269.	37.	5.
V. *Obſervations ſur une Eclipſe de Lune, rapportée par cet Hiſtorien*, pages 269, 270.	37.	7.
VI. *De l'autorité des Ecrivains du moyen âge*, page 270.	38.	2.
VII. *Des traditions des Orientaux, concernant Alexandre*, page 271.	42.	7.
VIII. *Correction d'un paſſage de la traduction latine de Diodore de Sicile*, page 271.	52.	1.
IX. *Correction d'un paſſage de Polybe*, page 272.	57.	3.
X. *Reſtitution d'un fragment du même Auteur*, page 272.	59.	1.
XI. *Correction d'un paſſage de Scylax*, page 272.	63.	3.
XII. *Sentiment de M. de Bougainville ſur un Synchroniſme de la priſe de Tyr*, page 273.	64.	2.

* Des changemens, arrivés pendant l'impreſſion de cet Ouvrage, ont occaſionné, dans les renvois marqués par des chiffres romains, quelques fautes; cette Table ſervira à les corriger & à indiquer, en même temps, les matières traitées dans chacune des Notes, ou Eclairciſſemens Hiſtoriques, Géographiques, &c.

	Pages du Texte.	Notes ou Renvois.
XIII. *Réflexions sur un passage de Joseph*, pages 273, 274.	68	5.
XIV. *De la route de Cyrène à Ammon*, &c. pages 274, 275, 276.	76.	2.
XV. *Observations sur le chemin de la grande Oase à Ammon, & sur l'intérieur de l'Afrique*, pages 276, 277, 278.	76.	4.
XVI. *De la route de Parætonium à Ammon*, pages 278, 279.	76.	5.
XVII. *Des productions du pays d'Ammon*, pages 279, 280.	77.	2.
XVIII. *Remarques sur la destruction des Murs de Babylone*, page 280.	83.	6.
XIX. *Du génie des Scythes*, page 280.	88.	2.
XX. *Traduction d'un passage de Strabon, concernant le voyage de Bacchus aux Indes*, pages 280, 281.	91.	3.
XXI. *Observations sur un passage d'Euripide, dans lequel il est fait mention des voyages de Bacchus*, page 281.	91.	4.
XXII. *Contradiction de Diodore sur le terme des expéditions d'Alexandre*, page 282.	95.	3.
XXIII. *Erreur de Pausanias sur les monumens des victoires d'Alexandre*, page 282.	96.	3.
XXIV. *Correction d'un passage de Diodore*, page 283.	103.	3.
XXV. *Evaluation des stathmes ou mansions*, pages 283, 284, 285.	105.	3.
XXVI. *Remarques sur un passage de la vie d'Aristote par Ammonius*, page 285, 286.	110.	2.
XXVII. *Observations sur l'époque de la mort d'Aristote*, page 286.	110.	3.
XXVIII. *Réfutation de l'opinion de M. le Comte de Caylus, concernant les ruines du Palais de Persépolis*, pages 286, 287.	125.	8.

	Pages du texte.	Notes ou Renvois.
XXIX. *Description des ruines de cet ancien Palais, tirée du Géographe Turc*, pages 287, 288.	127.	3.
XXX. *Nom des Amazones, dans la langue des Scythes*, page 288.	129.	2.
XXXI. *Réfutation de l'opinion de M. de la Condamine, sur l'existence des Amazones*, pages 288, 289.	129.	4.
XXXII. *Traditions des Parses, concernant Alexandre & explication d'un passage de Polybe*, pages 289, 290.	144.	2.
XXXIII. *De l'Epitaphe du tombeau de Cyrus, & correction d'un passage d'Arrien*, pages 290, 291.	146.	8.
XXXIV. *Contradictions des Historiens Grecs, sur la Religion des anciens Perses*, pages 291, 292.	148.	4.
XXXV. *De la Navigation de l'Euphrate*, pages 292, 293.	154.	2.
XXXVI. *Conjecture sur un passage de Quinte-Curce*, pages 293, 294.	154.	4.
XXXVII. *Remarques sur la division de l'Empire d'Alexandre*, page 294.	162.	2.
XXXVIII. *Sentimens d'Hérodote & de Xénophon, sur la division des Satrapies*, pages 294, 295.	166.	1.
XXXIX. *Observations sur la leçon d'un passage d'Arrien*, pages 295, 296.	177.	3.
XL. *Estime, par stades, du chemin que faisoit un vaisseau chez les Anciens*, page 296.	182.	4.
XLI. *De la valeur du stade, employé par Agathémère*, page 296.	182.	5.
XLII. *De l'opinion de l'Auteur du livre* de Mundo, *concernant la mer Caspienne*, pages 296, 297.	186.	13.
XLIII. *Des Fleuves connus dans l'antiquité, sous le nom d'Araxe*, pages 297, 298.	189.	2.

	Pages du Texte.	Notes ou Renvois.
XLIV. *Remarques sur un fragment d'Artémidore*, page 298.	189.	5.
XLV. *Explication d'un vers du Poëme sur les Argononautes, attribué à Orphée, concernant la communication du Lycus & de l'Araxe*, page 298.	190.	1.
XLVI. *Correction de deux passages du Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, & Remarques sur les ouvrages de Timosthène*. p. 299.	190.	2.
XLVII. *Description du lac Arall, tiré du Géographe Turc*, page 300.	194.	4.
XLVIII. *Observations sur l'opinion de M. de Buffon, concernant la communication de la mer Caspienne & du lac Arall*, pages 300, 301.	196.	6.
XLIX. *Remarques sur l'étymologie du nom des Mossynœciens*, page 302.	199.	5.
L. *De la position du pays des Mosches*, page 303.	200.	2.
LI. *De la distance de Sinope à Amisus*, page 303.	200.	5.
LII. *Correction d'un passage de Strabon*, pages 304, 305, 306, 307.	201.	1.
LIII. *Passages de Strabon, de Ptolémée & d'Etienne de Byzance, corrigés*, pages 307, 308, 309.	208.	5.
LIV. *Restitution d'un passage d'Etienne de Byzance*, page 309.	216.	1.
LV. *Observations sur les Géographes Orientaux.* pages 310, 311.	218.	2.
LVI. *Remarques sur une interpolation du texte de Strabon*, pages 311, 312.	221.	5.
LVII. *Description du Mont-Mérou & de ses environs, tirée du Bagavadam, & Observations sur ce Livre Indien*, pages 312, 313, 314, 315.	241.	1.
LVIII. *Fragmens*		

	Pages du Texte.	Notes ou Renvois.
LVIII. *Fragmens de l'Ezour-Vedam, concernant le Mont-Mérou*, pages 315, 316.	242.	3.
LIX. *Des monumens de l'expédition de Bacchus, dans l'Inde, selon Philostrate*, p. 316.	243.	5.
LX. *Description des montagnes du Cachemir, tirée du Géographe Turc*, page 317.	248.	3.
LXI. *De la prétendue opinion des Anciens sur la communication du Nil & de l'Indus*, pages 318, 319.	255.	1.
LXII. *Observations sur deux passages d'Arrien, concernant les vents Alisés, ou Mouçons*, pages 319, 320,	261.	2.
LXIII. *De la forme des années employées par Diodore de Sicile*, page 320.	264.	1.
Observations sur Suidas, pages 321, 322, 323 & 324.	39.	2.

TABLE GÉNÉRALE.

	Pages.
Epitre Dédicatoire,	j.
Préface,	iij.
Introduction,	1.
Première Section, *Des Sources dans lesquelles les Historiens d'Alexandre ont puisé leurs récits, & du degré d'autorité qui est dû à chacun de ces Ecrivains.*	7.
Deuxième Section, *Examen du récit des Historiens d'Alexandre, sur les expéditions militaires de ce Prince*,	43.
Troisième Section, *Examen du récit des Historiens d'Alexandre, sur les actions particulières de ce Prince.*	107.

Pages.

Quatrième Section, 169.
Examen des détails Géographiques, rapportés par les Historiens d'Alexandre.
Notes ou éclaircissemens Historiques, Géographiques & Philologiques, 265.
Dissertation sur l'année de la Naissance d'Alexandre & sur les dernières époques de la Chronique de Paros, 325.
Table des Notes, 349.

ERRATA.

Page 25, *note* 1, *ligne* 5, permettoit; *lisez*, promettoit.
Page 28, *ligne* 9, pourroit; *lisez*, pourroient.
Page 62, *ligne* 20, Olymplade; *lisez*, Olympiade.
Page 73, *ligne* 8, 400 ſtades; *lisez*, 40 ſtades.
Page 76, *ligne* 19, Parœtorium; *lisez*, Parætonium.
Page 77, *ligne* 1, avec ſes troupes; *effacez* ces mots.
Page 95, *ligne* 2, ſe Faſtes; *lisez*, ſes Faſtes.
Page 104, *ligne* 15, Mœandre; *lisez*, Mæandre.
Page 111, *lignes* 10, 11, acquerront par-là une grande réputation; *lisez*, ſeront par-là en grande réputation.
Page 119, *ligne* 8, nom Harmatien; *lisez*, nome Harmatien.
Page 127, *ligne* 15, où elle trouvoit; *lisez*, où elle ſe trouvoit.
Page 136, *ligne* 10, trompées; *lisez*, trompés.
Page 152, *note* 4, *ligne* 12, ce Prince en paſſoit Italie; *lisez*, ce Prince paſſoit en Italie.
Page 159, *ligne* 17, en oppoſé; *lisez*, oppoſé.
Page 169, *ligne* 2, matétiaux; *lisez*, matériaux.
Page 178, *lignes*, 23, 25, au Copiſte; *lisez*, aux Copiſtes.
Page 191, *ligne* 22, le ſentiment erroné de ces Hiſtoriens; *lisez*, l'opinion erronnée qu'avoient adoptée ces Hiſtoriens.
Page 195, *lignes* 17, 18, ce Géographe cette latitude; *lisez*, ce Géographe met cette latitude.
Page 251, *note* 2, *ligne* 6, *nee*; liſez, *nec*: not. 3, *at*; liſez, *et*.
Page 271, *ligne* 19, Dynaſtes; *lisez*, Dynaſties.
Page 272, *note* xi, *ligne* 5, ἀπέκει; *lisez*, ἀπέχει.
Page 340, *ligne* 10, Phithiotes; *lisez*, Phthiotes.
Page 343, *note* 1, *ligne* 1, Redintegr. ad Chron. *lisez*, Redintegr. Annot. ad Chron.

APPROBATION.

J'AI LU, par Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit, intitulé : *Examen critique des anciens Hiſtoriens d'Alexandre-le-Grand*, par *M. le Baron de Sainte-Croix*. Cet Ouvrage, qui a été couronné par l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, en 1772, & auquel, depuis cette époque, l'Auteur a fait des Additions conſidérables, réunit à une vaſte érudition une critique judicieuſe. Il mérite d'autant plus de paroître au grand jour, que ce ſujet n'avoit point encore été traité & manquoit à notre Littérature. A Paris, ce deux Avril 1775.

Signé, BOUCHAUD,

De l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & Profeſſeur Royal.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres, nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur DESSAIN le jeune, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Livre, intitulé : *Examen critique des anciens Hiſtoriens d'Alexandre-le-Grand*, par M. le Baron DE SAINTE-CROIX, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, & faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans,

dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes: DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnees par l'un de nos amés féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dix-neuvième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Règne le deuxième. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n.° 297, fol. 10, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Septembre 1775.

Signé, SAILLANT, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve HERISSANT, Imprimeur du Cabinet du Roi; 1775.





[library stamp]

Reine de Saba 128
Caudien pillelicteron 150
Alexandre a Jerusalem 69 & 273
Socrate & Cyrus 291

} plagiat